Dr. Hellersberg
Antiquariat & Verlag G.m.b.H.
Charlottenburg 2

I

L 11249

Morale.

Sommaires

des réunions générales de la Famille

et

des cinq premiers enseignements du Père.

Noms cités.

Pr. St. Bibliothek Berlin

Ms. Boll. Fol. 230.
acc. ms. 1928. 38.

Fr R 2582

Réunion générale de la Famille.

Salle Taitbout. Séance du Samedi 19 novembre 1831.

Développement de la Doctrine vers l'Apostolat. – Appel de la Femme

&

Protestations.

Sommaire. Revue des Actes accomplis depuis trois années, sous l'autorité de Bazard-Enfantin. Développement de la doctrine vers l'Apostolat. – Son caractère pacifique. Appel de la Femme. Organisation du Parti politique des Travailleurs dans un but de Culte et non de résistance et d'attaque contre le Pouvoir. Première exposition de la Morale nouvelle. – L'Homme et la Femme, voilà l'Individu Social. Loi définitive d'Egalité entre les sexes. Développements harmoniques de l'Esprit et de la Chair. Destruction progressive du mensonge et de la Violence. Affections Profondes et affections Vives. Affections Sacerdotales qui les compromettent toutes deux et les relient. L'ennui et le dégoût, la jalousie et l'indifférence, Othello et Don Juan; donner satisfaction et règle à chacun d'eux. – Divorce. – Mariages successifs. – Influence du Sacerdoce. – Il est homme et femme. – Interruption de P. Leroux. – Réponse du Père. – Règle morale pour la conduite des Apôtres. – Renonciation de Jules Lechevallier. Il doute. Récit de sa vie. Proposition de Liquidation. Cranson sur les confessions particulières. Protestation de Leroux. Protestation de Carceany. – Laurent: (Politique nouvelle, Morale nouvelle. – Reynaud proteste et reste. – Rappel du Père à la règle morale de l'apostolat. Cécile Fournel et Fournel protestent. Barrault réplique à Fournel et à Cranson. Duveyrier à Reynaud. Leroux se retire. Carnot et Dugied protestent. E. Talabot aux dissidents. Lambert reste, espérant la lumière, ou attendant, comme Reynaud, que la femme écrase la tête

du Serpent. Cazeaux se retire.

Votre Père Enfantin a dit:

Chers Enfants

Réunion générale de la Famille.

Salle Taitbout. Séance du Lundi 21 Novembre 1831.

Déclaration et Retraite des Dissidents. Absence des Femmes dans l'Apostolat.

Sommaire. Déclaration de Lareaux, au nom de Bazard, Duguet, Carnot, Fournel, Leroux, Mmes Claire Bazard et Cécile Fournel. Retraite de St. Chéron. Reprise de l'enseignement moral du Père pour la conduite de l'Apostolat. La Beide remplaçant l'Eperon. — Retraite de tous les dissidents. — Reprise de l'enseignement du Père sur la morale. Il n'y a plus de femmes dans les degrés de la hiérarchie. Annonce d'un renouvellement de la hiérarchie. Proclamation du Père par Olinde Rodrigues comme successeur de Saint-Simon. Puissance morale de l'argent.

Père Enfantin

Enseignements
faits
par le Père Suprême.

Premier Enseignement.

Rue Monsigny. 28 Novembre 1831

Transformation du Dogme. Réhabilitation de la Chair.

Sommaire. Développement du dogme trinaire posé par St. Simon dans le Nouveau Christianisme productif. Lettres d'Eugène. Enseignement de Bazard. - 2e. Volume de l'Exposition. - Union des deux principes jusqu'ici en lutte, l'Esprit et la Matière. - Qui ne comprend pas la trinité ne comprend pas dieu. Morale, Dogme, Culte, Beaux-arts, Science, Industrie. - Citations des pages 19, 54, 59, 93, 98, 97 du Nouveau Christianisme sur la trinité et sur la réhabilitation de la Chair. Citations et examen de la Sixième Leçon de l'exposition, 2e. année, sur la réhabilitation de la Chair. Critique de la Morale Chrétienne. Chute des Anges. Péché originel. Elus et réprouvés. Paradis et Enfer. Le bien et le mal. Antagonisme universel. - Sur l'incarnation du verbe et la résurrection des Corps. - Les deux natures, les deux opérations et les deux volontés du Christ - Sur le mariage. - Sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. - Sur la Chasteté, l'abstinence et la pauvreté. - Union de

l'Esprit et de la matière; Harmonie entre les Idées et les Actes; Egalité de l'homme et de la Femme. Examen des 7.e et 8.e leçons de l'Exposition, 2.me année, page 89. – Despotisme; Gracchisme. – Promiscuité. – Les travaux du Producteur ont eu pour objet d'enseigner aux savants de ne pas mépriser les industriels et aux Industriels de mieux vénérer les Savants. – Savants perfectionnant et savants enseignant. L'association substituée à la Concurrence. – L'homme moral développé en les unissant les deux aspects de la Vie humaine. Bazard et Eugène ont formulé et manifesté le désir de la réhabilitation de la Chair. Les mots affranchissement de la Femme et réhabilitation de la Chair ne s'appliquent qu'à l'œuvre apostolique durant laquelle une réaction contre la servitude ancienne de la chair et de la Femme est indispensable.

Deuxième Enseignement.

Rue Monsigny — 30 Novembre 1831.

Histoire.

Harmonie Progressive. — De la Chair et de l'Esprit.

Sommaire. Tous nos travaux ont été des transformations du dogme trinaire et le caractère principal de l'Apostolat est la réhabilitation de la chair; c'est-à-dire en religion, la constitution du Culte; en Politique, l'organisation de l'Industrie; en Morale, l'affranchissement de la femme et son Association par égalité avec l'homme. — Extrait de la dernière lettre d'Eugène à Burns sur la réhabilitation de la chair. — Application du dogme trinitaire à la manière d'étudier et d'enseigner l'histoire chronologiquement ou géographiquement, selon le temps et selon l'espace. — Image de la ligne droite et du cône. — Exemple de l'histoire de Charles-Quint de Robertson. — Nous avons négligé jusqu'ici l'Orient, l'Islamisme. — Inconvénient de la division de l'histoire en époques critiques et organiques. — La loi de développement de l'humanité est l'harmonie progressive de la Chair et de l'Esprit, de l'Industrie et de la science, de l'Orient et de l'Occident, de la Femme et de l'homme. Cette loi n'est pas une loi de guerre et une loi de paix, mais une loi de progrès qui éloigne de la Guerre et approche de la Paix. Mahométisme; hérésies chrétiennes; Croisades, Science arabe; découverte de l'Amérique, conquête des Indes, lutte des Czars avec Constantinople et la Perse; Campagne d'Egypte, prise d'Alger. — Les dissidents condamnés à l'hérésie ou à l'impuissance; ils nous accusent d'Idolâtrie, de fétichisme, d'adorer le Veau d'or. — Posons nos mains d'Apôtres sur les Instruments vivants de l'Idolâtrie, l'utile ne nous suffit plus, nous voulons le beau, le Grand,

la Gloire, il s'agit de fonder la Cause.

Chers Enfants,

Troisième Enseignement.

Rue de Monsigny. — 2 Décembre 1831

L'autorité et la Liberté — La loi vivante.

Sommaire. — La lettre sur le Calme. — Quand l'humanité doit accomplir de grandes choses, ce sont de grands hommes qui les accomplissent. Moïse, Jésus, St. Simon sont trois lois vivantes; chacun d'eux est un verbe incarné, un révélateur. La révélation de St. Simon est définitive, parce que c'est celle du progrès. Il y a trois Bibles; la nôtre, ouverte par St. Simon, continuée par nous, ne se fermera qu'au dernier jour des destinées humaines. — Différence entre la loi Vivante et la loi écrite, entre le Législateur et son code. Quand les gouvernants ne sont que les commentateurs de la loi écrite, c'est l'époque du protestantisme. Le Législateur n'est pas le fils de la Loi, il en est le Père. L'autorité sera fondée sur l'identité d'origine et de but de tous les hommes. — Jusqu'ici le gouvernant n'a rien su de l'autorité, ni le gouverné de l'obéissance; à la hiérarchie de la contrainte et de la ruse succédera la hiérarchie d'amour. Le Chef exprime ce qu'il veut, ce qu'il aime; c'est là la révélation. Le Prêtre, le Juge et l'Exécuteur, c'est-à-dire la justice vivante, écrite, exécutive, donnent le nom, le sang, l'attribution, soit qu'ils punissent ou récompensent. Plus de chef infaillible, ni de peines éternelles. Egalité, fraternité, sans orgueil et sans humilité. Faillite par exaltation et par abnégation. Gloire et modestie nouvelles. — Du droit divin et de la souveraineté du peuple. — Le gouvernement ne s'est pas encore manifesté sous la forme aimante. L'homme et la Femme, le Couple-peinture du Couple-Suprême. — Garantie contre le despotisme et contre la révolte. — Objection: Vous fondez l'autorité sur l'attraction, la séduction.

– L'homme le plus capable de gouverner est le plus aimant; donc il attire, entraîne, séduit. – Tout être est progressif, bon et mauvais; c'est parce qu'il est progressif, et par ce qu'il a des progressifs qu'il faut le gouverner, l'attacher à l'autorité, obtenir sa dévotion et son dévouement, deviner sa vocation, sa destinée. L'art du Gouvernant consiste à marcher devant le Gouverné, dans la voie de celui-ci, afin de lui ordonner ce qu'il aime à faire, seule garantie de la liberté. Le Gouvernant n'est pas un Juge, mais un révélateur, un progresseur; ceci est le germe de la vie éternelle, passée et future. Dire aux hommes ce qu'ils désirent, c'est professer la Parole de Dieu.

Quatrième Enseignement.

Rue de Monsigny — 5 Décembre 1831.

Suite de la Loi Vivante. — Communion de l'humanité et du monde.

Sommaire. Extrait de la 13e. leçon du 2e. volume de l'exposition sur la Loi Vivante. Nous avons dû réhabiliter l'autorité. — Formule de Bazard: — L'homme est libre quand il aime ce qu'il doit faire. — Commentaire du dogme: Dieu en tout ce qui est, &c. — Examen de cette phrase: Les jours du Sacrifice sont finis. — Le prêtre payen était un Sacrificateur, le prêtre chrétien une victime; celui-là méritait par ses victoires sur autrui, celui-ci par les triomphes sur lui-même. — Notre œuvre a été d'abord d'abnégation et de Science; il s'agit aujourd'hui de l'Industrie, du Culte et de la Femme, par conséquent de développer momentanément et relativement le Sentiment du moi, de l'individualité, de l'intérêt, de la gloire. — Nous devons pratiquer et montrer ce que nous avons appris et enseigné: notre front glorieux ne cherche pas seulement une couronne d'épines. — Le drame nouveau n'est pas un sacrifice. — Le théâtre et les arts, jugement du monde ancien. — Jésus sépara le moi du non moi, le chrétien du monde; il lui apprit à le mépriser autant qu'à s'humilier devant Dieu. — Sur le crime de lèze-majesté — Sacrilège, parricide. Base vivante de la moralité: amour du Père pour les fils et des fils pour le Père. Influence morale du milieu. — Symboles. — Communion de l'humanité et du monde. — Présence réelle de Dieu. Son Verbe et sa Chair. L'homme est membre de la cité universelle, de l'infinie hiérarchie des mondes. Le Chef suprême est la Loi vivante, parce qu'il est l'anneau par lequel l'humanité est attachée à la terre, aux astres, au ciel, à tout ce qui est, à Dieu.

Cinquième Enseignement.

Rue Monsigny / 7 Décembre 1831

Morale.

Sacerdoce nouveau. / L'homme et la Femme.

Sommaire. Le caractère particulier de l'apostolat est la réhabilitation de la Chair, par la constitution du culte, l'organisation de l'Industrie et l'appel des Femmes. Egalité des deux formes de l'art payen et chrétien, du dogme et du culte. – L'art le plus grand consiste à relier les hommes. L'art a trois formes; l'exaltation de l'esprit, celle des sens, et l'amour qui harmonise la pensée et l'acte, l'idée et la forme. – Des producteurs et des consommateurs de l'art. – Union des caractères différents. – Le prêtre groupe autour de lui par attraction les individualités qui se cherchent ou qui s'évitent entre elles et qui sans lui se confondraient jusqu'à l'Idolâtrie ou se haïraient jusqu'à la mort. Dualisme moral; l'inconstance et l'immobilité sont deux vices, et toutefois le désir de changer et celui de conserver sont deux vertus indispensables au progrès. La femme et l'industrie ont fait les mêmes efforts d'affranchissement avec les mêmes amis, l'or et la ruse. L'industrie a détrôné le clergé après l'avoir acheté et corrompu par ses richesses, lui qui prêchait la pauvreté; la femme a détrôné l'homme après qu'il s'est vendu à elle pour une dot, lui qui l'avait toujours achetée et vendue. – Résultats de cette révolte de l'industrie et de la femme. – Le mariage, l'adultère, le divorce, la prostitution. – Nous ne verrons pas chasser les marchands du temple, l'industrie est sainte; nous ne dirons pas à la femme de se voiler et de se taire dans le temple, son verbe et sa chair sont agréables à Dieu. – Adam et Eve; Jésus et Marie; la femme égale de l'homme. – Nous devons faire cesser entre l'homme et la femme la Violence et le mensonge. –

– Don Juan et Othello; novateur et conservateur. – Tous les anciens sacerdoces étaient mâles. – Le sacerdoce nouveau est l'homme et la femme; le couple sacerdotal lie et délie l'homme et la femme; sacerdoce de l'intelligence et de la beauté; il est beau, sage et bon. – Spirituel et ~~temporel~~, l'Eglise nouvelle embrasera tout. La captation par l'esprit est aussi dangereuse que la séduction par les Sens; le jésuitisme aussi fermente que le magnétisme; l'humanité actuelle porte les signes de la révolte de la Chair contre la loi d'un Dieu pur esprit. – Elle est semblable à Asmodée. Le couple sacerdotal s'occupera du développement physique aussi bien que du développement intellectuel. – De même qu'il calmera ou excitera l'intelligence, il modérera ou réchauffera les Sens. Il combat le mysticisme et l'Idolâtrie. Le monde actuel ignore l'avenir social, religieux, moral, que l'avenir réserve à la beauté. – Les Sacerdoces du passé ignoraient l'harmonieuse union de la Chair et de l'Esprit. – La femme posera les limites à l'influence du couple sacerdotal sur les fidèles.

Veroux. 17, 31, 32, 36, 41, 47.

Carnot. 18, 23, 41, 42, 43, 44, 45, 47

Barrault. 18, 38, 40, 55, 117.

Laurens. 18, 32, 45, 48, 54.

Jules Lechevalier. 18, 20 à 28, 31, 39, 45, 53.

Bazard. 2 à 5, 18, 23 à 26, 29, 31 à 34, 38, 39, 42, 44, 45, 47, 48, 53, 54, 68, 69, 89, 93, 117, 118, 120, 135, 140, 141, 144.

St Simon. 3, 25, 26, 58, 68, 77, 87, 101, 104, 106, 111, 113, 120, 121, 122, 123, 124, 127, 130, 133, 138, 151, 154, 158, 165, 173.

Duveyrier. 21, 23, 26, 30, 40, 116

Capella. 23.

O. Rodrigues. 23, 26, 31, 48, 54, 55, 57, 58, 69, 117, 144.

Dugied. 24, 41, 42, 43, 44, 45, 47.

Cécile Fournel. 24, 36, 37, 47.

Raymond Bonheur. 26.

Transon. 27, 28, 34, 39, 40, 43.

Baud. 30, 44.

Michel Chevalier. 30.

Cazeaux. 31, 44, 47, 52, 53.

Reynaud. 33 à 36, 40, 42, 43.

Fournel. 37, 38, 39, 43 à 45, 47, 48, 55.

Guérouult. 38, 41, 44, 53, 54, 55.
Talabot. 41, 42.
Duguet. 43.
Lambert. 43, 45, 68.
Claire Bazard. 47.
St. Chéron. 48.
Charron. 53, 54, 55
Maurize. 54.
Eugène Rodrigues. 68, 69, 76, 93, 96 à 101, 113, 117
Brunet. 68, 76, 93, 96.
Rossignier. 69.
Margerin. 117.
Filassier. 117.
Holstein. 117.
Bordillon. 120.
Don Juan. 167
Othello. 167.
Adam. 166.
Eve. 166.
Venus. 164.
Raphael. 164.
Napoleon. 121, 133, 164.
Aug. Enfantin. 117.
C. Delavigne. 117.
De Maistre. 116
Henri VIII. 164

Charles-Quint. 104.
Robertson. 104.
Moïse. 102, 120 à 122, 133, 138, 166.
Orphée. 102, 133.
Socrate. 102.
Numa. 102, 138
Foe. 71.
Brama. 71.
Mahomet. 133, 165.
Cesar. 72, 74, 78, 84, 86, 96, 123.
Jupiter. 79, 119.
St Augustin. 80.
Marie. 164, 165, 166.
Helvetius. 81.
Voltaire. 81, 102, 164
Moliere. 163.
Jesus-Christ. 82, 83, 96, 102, 105, 113, 120, 121, 122, 127, 133, 138, 148, 163, 164, 166.
Luther. 85, 102, 133, 164, 165.
St Paul. 164, 166, 169.
Les Jacques. 102.
Grégoire VII. 102, 121, 133.
Charlemagne. 102, 121, 133.
Bacon. 102.
Mirabeau. 102.
Jeanne d'Arc. 164

Sixième Enseignement.

Rue Monsigny. Vendredi, 9 Décembre 1831

Réfutation des Objections contre la Morale Nouvelle.

Sommaire. (Le Pouvoir abusera. La satisfaction des appetits physiques est une excitation à la débauche.) La definition du pouvoir est: Qui use le mieux et abuse le moins. — Retourner l'objection sur la satisfaction excessive des appetits physiques contre la satisfaction excessive des appetits intellectuels. Egalité des deux natures, en Métaphysique (identité et différence) en Politique (autorité et liberté) en Morale (constance et mobilité). — Le divorce est une protestation contre la constitution morale et financière de la famille chrétienne. Dangers des transitions brusques. — Exemples dans l'ordre industriel. Les banques qui sont un acheminement vers la répartition des instruments du travail selon la capacité; Les industriels qui prennent de plus en plus une influence politique; la bourse enfin, sont des signes plus ou moins impies ou ignobles d'un religieux et glorieux avenir. — Fondation d'un culte nouveau. — Rôle des artistes dans cette création qui réhabilite la Chair. Nécessité de la confession publique pour les apôtres d'une semblable révélation. Examen et réfutation des deux opinions extrêmes: Sans hérédité pas de famille, et avec la famille pas de classement selon la capacité. — La vie de la Famille et la vie Publique. Union de ces deux faces de la vie.

Vendredi, 9 pbre 1831.
Rue Monsigny.

Sixième Enseignement.

La Séance s'ouvre par la lecture, faite par Retourel, d'une lettre du Père à l'Eglise de Toulouse.

Immédiatement après cette lecture, le Père parle en ces termes.

Mes enfants,

Je vous ai dit, dans notre dernière réunion, que nous aurions à examiner quelques-unes des objections contre les idées que j'ai présentées sur la Morale de l'avenir; et je vous ai d'abord signalé celle qui paraît la plus importante, en dehors de nous, et que nous pouvons cependant négliger ici, puisque c'est elle qui repose sur l'abus que le Prêtre pourra faire de son autorité. Vous savez trop bien qu'il n'y a pas de discussion possible, lorsqu'on suppose l'abus du pouvoir, puisque le seul mot de pouvoir implique pour nous l'idée des capacités les plus propres à faire le bien, et qui présentent le moins de chances possibles pour le mal. Je vous ai déjà fait voir, d'ailleurs, dans plusieurs circonstances, combien cette objection est irrationnelle, et comment, avec cette crainte de l'abus du pouvoir, on est conduit à annuler toute espèce de pouvoir, et par conséquent à l'impuissance d'organiser une Société.

Mais voici une objection plus importante à examiner ici.

Si vous donnez au développement des appétits physiques une satisfaction morale, régulière, sainte, il en résultera pour tous, nous dira-t-on, un spectacle de corruption auquel personne ne pourra résister.

Ceci suppose d'abord que le développement des appétits matériels est encore considéré, ainsi qu'il l'a été par le Christianisme, comme une cause de chûte, et comme un attrait excessivement puissant pour tous ; et cela nous reporte sur le terrein plus large, que nous avons si souvent parcouru, et où nous avons reconnu la nécessité d'admettre l'existence simultanée de deux natures, charnelle et spirituelle, également saintes, également nécessaires au développement de l'humanité.

Or, aujourd'hui, nous pouvons supposer, comme chose admise entre nous, l'existence de ces deux natures ; et il est évident que si l'art du prêtre, si son talent gouvernemental, ne consistait pas à mettre de l'ordre dans leur développement simultané, de manière à opérer ce développement sans lutte et au contraire avec harmonie, il est bien clair, dis je, qu'en effet alors, la satisfaction de l'une des deux natures pourrait être pour l'autre une cause de corruption.

D'ailleurs, remarquez que le raisonnement peut être absolument le même, quant à l'influence funeste que pourrait exercer le développement spécial des appétits intellectuels ; et que l'on peut retourner contre l'esprit cette objection lancée contre la chair. Sans doute aujourd'hui les préjugés spiritualistes nés de la foi chrétienne, lui survivent, et permettraient encore de favoriser spécialement l'une des deux natures, sans pour cela comprimer l'autre trop violemment ; mais bien certainement aussi dans l'avenir, le développement privilégié des appétits intellectuels, serait tout aussi pernicieux que pourrait l'être celui

des appetits physiques ; ainsi le Prêtre s'efforcera-t-il sans cesse (c'est là sa fonction) de maintenir l'équilibre entr'eux, c'est-à-dire de faire régner entre ceux qui en sont les organes, les relations sociales d'affection réciproque et de convenances qui leur permettent de marcher, sans se froisser, vers un même but.

Mais je sens qu'il est nécessaire de nous arrêter encore ici sur cette double forme de la vie qui paraît contradictoire toutes les fois qu'on l'examine abstraitement, et qui est, cependant, l'expression vraie du fait humain.

Vous le savez, nous avons souvent rencontré dans tous nos travaux ces deux formes qui semblent se repousser, se contredire, se nier l'une l'autre ; elles se sont montrées dans notre métaphysique et dans notre politique, et nous les retrouvons dans la morale. Revenons encore une fois sur quelques-uns des principaux dualismes auxquels nous sommes le plus arrêté.

En examinant le grand problème philosophique de l'identité et de la différence, nous avons montré comment l'humanité se développait selon ces deux modes, puis traduisant en langage politique ces termes abstraits, nous avons également reconnu que les deux faces de la vie politique désignées par ces mots Liberté et Autorité, seraient enfin conciliées par notre foi. Ainsi nous avons dit que, plus on s'avance vers l'avenir, et plus la distance qui sépare les classes supérieures des classes inférieures, va en diminuant, et plus cependant l'appréciation de cette différence devient sensible pour tous ; de telle sorte que l'égalité devient sans cesse plus sensible entre tous, et que, cependant, la

Hiérarchie se formule d'une manière de plus en plus nette.

Eh bien de même, d'après ce que j'ai dit sur le développement simultané des appétits intellectuels et des appétits physiques, l'avenir doit se présenter comme le développement harmonique de ces deux formes de la vie. Je sais bien que ma parole a pu quelquefois induire en erreur, non seulement à cause des habitudes de ceux qui m'écoutaient, mais aussi par suite des nécessités de la position où nous nous trouvons nous-mêmes, ainsi on a pu croire que, selon ma pensée, plus l'humanité marcherait, et plus chacune des classes correspondant à ces mots, esprit et chair, deviendrait tranchée, séparée, distincte de l'autre, de manière que l'on ne concevrait pas la possibilité de leur union définitive, de leur religieuse communion. C'est qu'en effet, j'ai dû appuyer plus particulièrement sur ce qui différencie, sur ce qui distingue ces deux natures, parce que, dans ce moment de confusion anarchique où pourtant la réprobation chrétienne pèse encore sur les esclaves de la chair, ce qui nous importe surtout, c'est de constater l'apparition sainte dans le monde d'éléments qui ont été réprouvés et subalternisés par la dernière forme religieuse et politique, c'est de mettre en saillie les êtres qui ont un rang à réclamer dans la cité, une place à recevoir dans le temple.

Mais il est clair que l'on pourrait se placer à un autre point de vue qui serait tout aussi abstrait, tout aussi incomplet que celui auquel j'ai dû plus spécialement me placer, et d'où le développement de l'humanité apparaîtrait comme une fusion de plus en plus grande des deux natures en une seule, de manière

à ce que chaque individu manifestât également en lui chacune des deux natures. Et par exemple, vous devez vous rappeler que nous avons quelquefois exprimé le développement humanitaire par cette formule: progrès vers l'état sacerdotal, c'est qu'en effet il est possible de concevoir le Prêtre comme étant le type vers lequel marchent le Savant et l'Industriel; mais de ce fait, il serait tout aussi funeste de conclure (pour la politique vivante actuelle) qu'il n'y a qu'une seule nature, la nature Prêtre, qu'il serait dangereux de croire à la réalité d'abstraction telle qu'un savant pur ou un industriel pur, un esprit sans chair, ou une chair sans esprit.

Le fait est que les contradictions apparentes qui existent entre l'une et l'autre nature, et qui nous font les distinguer l'une de l'autre, sont l'expression de l'imperfection humaine; elles signifient tout simplement que nous sommes des êtres finis, limités. Je dis ces contradictions apparentes, parce qu'il est bien évident que chacune des formes sous lesquelles l'humanité veut se développer, lui sont par conséquent l'une et l'autre agréables, et résument sommairement sa vie à deux points de vue différents. Je veux dire par là que les deux choses qui plaisent le plus à l'humanité, qu'elle aime le mieux, ne se contredisent pas plus que les deux faces du phénomène de la respiration, par exemple, et qu'en métaphysique la conciliation de l'identité et de la différence, en politique le lien de l'autorité et de la liberté, en morale l'union de la constance et de la mobilité, ne présentent rien d'irrationnel et d'impossible, ne se contredisent et ne s'annulent point dans

leurs termes, mais sont, au contraire, des définitions vraies et positives, telles que l'homme, être fini, peut les donner, de sa vie intellectuelle, politique et morale.

Ainsi, par exemple, sentir qu'on s'élève vers son supérieur, qu'on se rapproche de lui, et qu'on s'élève à soi, qu'on rapproche de soi son inférieur, est un noble sentiment qui peut fort bien s'allier à une juste appréciation de la supériorité qu'on a sur d'autres ou de l'infériorité qu'on reconnait en soi-même. Ce sont même ces deux sentiments de fraternité et de hiérarchie, de liberté et d'ordre qui animent tout individu normal dans une société régulière, et c'est par leur union que l'indépendance peut être noble et fière sans dégénérer en révolte, et que l'obéissance peut être soumise et dévouée, pleine de dignité et de grandeur, sans jamais craindre de se transformer en servilité.

Et voilà pourquoi le prêtre rappelle l'universelle hiérarchie des êtres à celui qui est dévoré par la passion de l'égalité, et il rappelle ainsi la divine égalité humaine à celui qui se prosterne en esclave devant le Supérieur, et à celui qui abuse despotiquement de sa Supériorité.

Et voilà encore pourquoi, dans l'ordre moral, le Prêtre rappelle, ou plutôt fait rappeler, car ce n'est pas sa fonction, c'est celle du Juge) à chacune des deux natures les inconvénients de l'abstraction à laquelle elles appartiennent, et s'oppose ainsi à ce que leur développement exagéré ne produise entre elles de funestes collisions.

Mais je reviens maintenant directement à l'objection, qui

ne suffit pas que nous prétendions donner satisfaction à celle des deux natures qui est aujourd'hui réprouvée pour qu'on soit en droit de dire que cette satisfaction sera une cause de corruption, ni surtout que cette corruption sera un attrait pour l'autre nature, et sera pour elle ce qu'était Sapan aux yeux des chrétiens.

Et d'abord, nous ne prétendons pas donner satisfaction seulement à la nature réprouvée, et réprouver à notre tour celle qui a été sanctifiée.

Ensuite l'objection suppose qu'il n'existe même par deux formes distinctes l'une de l'autre, selon lesquelles l'homme et la femme peuvent se développer religieusement, qui ne sont l'un et l'autre que des aspects secondaires de la vie, qui n'ont eu jusqu'ici, il est vrai, qu'une influence répulsive, opposée l'une par rapport à l'autre, qui se sont toujours combattues et n'ont jamais pu consciencieusement être associées, mais qui doivent se pacifier et s'harmoniser un jour; or, je n'ai plus de preuve à vous donner de l'existence de ces deux natures.

Enfin, cette objection suppose encore que la satisfaction donnée aux appétits charnels sera une tentation irrésistible pour tous; or, c'est précisément parce que l'humanité est très susceptible d'être entraînée sous ce rapport, qu'il ne faut plus se borner à réprouver des êtres qui emploieront frauduleusement l'attrait que l'on redoute, si on ne donne pas à cet attrait une destination légitime, régulière, ordonnée, consacrée.

Mais pour examiner encore cette objection sous une autre

face, parlons d'une question qui touche de près aux idées que je vous ai déjà exposées sur les relations des Sexes, question qui a soulevé bien des débats dans le monde, et qui excite en ce moment un intérêt, symptôme de la nécessité de notre venue, je veux parler du divorce.

On a dit que cette question de Divorce une fois soulevée, les liens de la famille seraient bientôt brisés et que la société serait livrée au plus scandaleux désordre. Un chrétien doit parler ainsi, puisqu'en effet la famille chrétienne est conçue selon la loi de l'amour exclusif, éternel, non seulement pour ce qui concerne les époux, mais aussi pour les rapports du Père avec les enfants. De Bonald et de Maistre l'ont fort bien senti, et l'ont tous deux écrit; et en cela ils ont été conséquents à leurs principes. Le fait est que, par le divorce, la famille, mais la famille chrétienne est détruite. Il y a plus, comme les relations d'amour ne sont pas les seules dans la famille, qui reposent sur cet amour supposé éternel entre les époux, et que les relations financières des membres de la famille, sont elles-mêmes fondées sur ce sentiment de perpétuité, il en résulte que non-seulement les liens moraux de la famille sont brisés par l'adoption du divorce, mais les rapports financiers de la Société se trouvent par là complétement changés; remarquez bien que c'est toujours de la famille et de la société chrétiennes qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un monde où la nature pour laquelle le divorce est réclamé, se trouve comprimée, subalternisée, réprouvée.

Transportons-nous au contraire dans une Société où

l'existence des deux natures et leur égalité seraient admises, l'une se manifestant par des affections profondes que le temps augmente et rend plus durables encore, l'autre se manifestant par des affections vives, légères, passagères, que le temps altère, use et dissout. Si, dans une telle société, le divorce était institué comme règle, pour celle des deux natures qui trouve son bonheur dans des affections vives et de peu de durée, il est évident que l'autre nature qui trouve son bonheur et sa gloire dans des affections profondes et durables, ne pourrait se plaindre d'être injustement exploitée par la loi qui régit l'autre nature, et que, d'ailleurs, l'exemple du divorce ne serait pas pour elle une séduction, une tentation, puisque, d'une part, il est en elle d'aimer pour toujours et que, d'autre part, sa société serait constituée pour donner aux affections profondes la satisfaction, la sanctification auxquelles elles ont droit de prétendre. Les individus de cette nature trouveraient en effet, dans une pareille société, leur bonheur et leur gloire à suivre la ligne qui leur est propre, à se développer selon la forme spéciale de leur vie, car le Prêtre et la Société tout entière les entoureraient de considération, de respect et d'amour et rendraient hommage en eux aux qualités qui constituent leur être.

Du reste, considérer le développement de l'un des rapports

vie humaine comme ayant une influence pernicieuse sur l'humanité, c'est le vieux dogme de la réprobation et de la chute; or, aujourd'hui, c'en est fini pour nous; aussi n'est ce pas précisément ce dogme que je veux combattre ici; je veux surtout vous faire sentir combien il est important de ramener sans cesse celui

avec lequel on discute à convenir de l'existence des deux natures autrefois ennemies et qui doivent être associées; c'est sur ce mode général d'argumentation que je veux fixer votre attention.

En effet, vous le savez tant qu'on n'a pas admis avec celui contre lequel on discute les mêmes axiômes, il est impossible de mener à bien la discussion; on a besoin de prendre pour point de départ la même croyance, le même sentiment, pour arriver à des résultats semblables; Or, toute discussion sur les idées morales que j'ai émises doit être ramenée à ce principe: Le développement moral de l'humanité s'opère sous deux formes distinctes ennemies jusqu'ici, comme l'ont été la chair et l'esprit, mais qui, dans l'avenir, seront associées par le Prêtre et se trouveront unies dans le Sacerdoce lui-même; Convenez avant tout de ce principe avec vos adversaires, c'est-à-dire efforcez-vous de les contraindre à se placer par la pensée dans une société constituée sur ce principe, s'ils veulent comprendre ce que nous disons, car toutes les idées que j'ai émises sur la morale en sont des conséquences logiques.

Sans doute il est nécessaire, après avoir fait admettre que deux natures distinctes se manifestent dans l'humanité, de définir ces deux natures, l'une par rapport à l'autre, pour concevoir quelles seront les formes de la Société; mais agissons ici comme nous avons toujours agi, successivement, progressivement. Ainsi, lorsque nous avons annoncé la destruction de l'hérédité, sans doute nous sommes entrés de suite dans l'examen des moyens généraux qui permettent que la propriété soit répartie un jour selon la capacité; mais nous avons ajouté, et c'est là même le cachet de notre foi au progrès, que ces moyens seraient surtout

découverte par ceux qui auraient un jour mission de les employer, de les mettre en pratique, d'organiser politiquement la propriété sur sa nouvelle base. Aujourd'hui nous sommes, sous le rapport moral, au point où nous en étions lorsque nous parlions pour la première fois de l'organisation des banques, et de la constitution d'un crédit nouveau. Nous n'avons pu voir immédiatement quelles seraient les conséquences de la réalisation sociale de ces idées : destruction de l'hérédité, répartition des instruments de travail selon la capacité; En bien, de même aujourd'hui, je serais fort loin de pouvoir présenter, sur l'ordre moral nouveau, sur l'organisation de la famille nouvelle, sur les relations détaillées du Prêtre et de la Prêtresse avec le fidèle et la fidèle, des termes qui fussent plus développés et même aussi développés que ceux sous lesquels nous avons déjà pu formuler, par des travaux de plusieurs années, et par suite de ceux de Saint-Simon, nos idées sur la propriété. Il est même important de nous convaincre de la nécessité d'apporter dans la propagation de nos idées morales, un mode d'enseignement plus perfectionné encore, car nous avons marché depuis nos travaux sur la propriété, et nous nous sommes avancés chaque jour sur un terrain de plus en plus délicat qui exige une prudence aussi grande que l'audace qui doit animer des apôtres.

Nous avons dit souvent, et souvent nous en avons fait profession devant tous, que notre intention n'était pas de rompre brusquement les attaches avec le vieux monde; que notre but, lorsqu'il s'agissait de la propriété, était de ne pas

trouques les relations avec ce vieux monde; au contraire de le faire successivement et progressivement marcher vers l'intelligence des relations du monde nouveau. Nous avons même apporté, dans cet ordre de faits, une modération qui, auprès de beaucoup de familles, a certainement été un titre à l'adoption de la foi nouvelle, ou du moins à la liberté que ces familles ont donnée à quelques-uns d'entre vous de s'occuper activement, et même de se vouer tout entiers à la vie St. Simonnienne.

Dans l'ordre moral, nous devons respecter infiniment plus les liens de l'ancien monde, parce qu'il s'agit là de ce qu'il y a de plus intime et de plus profond, aujourd'hui surtout, dans les âmes. Et toutefois, remarquez que, par là, je n'entends pas dire que nous devons les respecter au point de nous anéantir devant eux. En traitant la question de la propriété, nous avons quelquefois provoqué contre nous les plus violentes accusations, par suite de la hardiesse de nos idées sur cette matière, et cette surexcitation même que nous communiquions ainsi au monde extérieur, nous a permis d'avoir plus d'action sur lui, à mesure que notre polémique augmentait d'importance, par l'accroissement de nos moyens de publicité. Eh bien, nous aurons également plus d'action sur la société, en exposant d'une manière nette et hardie nos idées nouvelles sur la morale; car ce ne sont ni des atermoiements ni des subterfuges que je vous demande d'employer, c'est du tact et de la prudence, en même temps que de la franchise et de l'audace; et remplir cette double condition, ce sera donner,

en vous-mêmes, un exemple vivant de l'union des deux natures.

N'oubliez pas surtout, que dans les circonstances actuelles, vous aurez plus besoin que jamais de la direction paternelle que vous avez tous trouvée ici ; elle sera bien plus nécessaire quand il s'agira, pour vos familles, de votre avenir moral, de votre considération, de votre honneur, que lorsqu'il s'est agi d'argent.

Je désire fixer votre attention sur les formes de votre action sur le monde en ce moment, parce que parmi les personnes qui nous adresseront des objections contre nos idées sur les femmes, vous en trouverez beaucoup qui sont, à l'égard de ces idées ce que furent beaucoup d'autres à l'égard de nos idées sur la propriété, et en général de notre politique ; ainsi elles reconnaissent que tout ce que nous annonçons renferme, sinon l'expression complète, au moins l'indication très-vraie de l'avenir de l'humanité ; mais elles ajoutent que pour réaliser cet avenir, elles ne conçoivent pas de moyens, ou plutôt qu'elles redoutent ces moyens, quels qu'ils soient, à cause des discordes qui pourront résulter des premières tentatives de réalisation. Ce genre d'objection nous étant fait par les personnes qui nous affectionnent, par celles qui, en dehors de nous, rendent le plus de justice à nos travaux, c'est surtout vis-à-vis d'elles que nous devons manifester dans l'ordre moral, le caractère pacifique et progressif que nous avons montré sous le rapport économique ou politique.

Je vous le répète, beaucoup de personnes s'approcheront de nous qui, reconnaissant que les mœurs et les institutions sociales consacrent l'exploitation de la femme, confesseront que dans cette définition: l'individu social c'est l'homme et la femme se trouve la base de la morale définitive. D'autres conviendront même que la loi morale nouvelle est déjà formulée dans ce que j'ai dit sur les relations du Prêtre et de la Prêtresse avec les fidèles, sauf les limites de la délicatesse, de tact, de pudeur, que la prêtresse devra formuler. Et cependant ces mêmes personnes diront: "cet avenir est séparé de nous par un précipice épouvantable, comment combler ce précipice, et comment s'exposer à y plonger ceux qui n'auraient pas la force de le franchir?"

Ce précipice! mais ce n'est pas nous qui le creusons, il est fait, il existe. De même, lorsque nous avons parlé de la répartition des instruments de travail selon la capacité, de la constitution nouvelle, de la propriété, ce n'est pas nous qui avons mis, entre nos idées et leur réalisation cet abîme immense, dont plusieurs aussi ont été effrayés; ce n'est pas nous qui faisons que les prolétaires meurent de travail et de faim, tandis que des oisifs vivent largement; ce n'est pas nous qui établissons la guerre entre les uns et les autres; cette guerre est ancienne, et c'est parce qu'elle existait depuis bien longtemps, que St. Simon en a été profondément ému, et qu'il est venu poser les premières conditions d'association qui doivent la faire cesser.

Nous parviendrons à combler ce précipice qui nous sépare de l'avenir, théoriquement d'abord, en recherchant quels sont,

dans la société qui nous entoure, les germes de la régénération morale que nous annonçons; ce sont, en quelque sorte, les planches qu'il faut jeter sur l'abîme, les arches du pont qui serviront pour le franchir. Nous ferons encore ici ce que nous avons fait dans l'ordre matériel, économique, industriel, nous désignerons les points où la Société actuelle doit poser le pied, pour s'élancer avec force vers l'avenir.

Ainsi voyez quels pas la Société a dû faire depuis quelques années, pour en être venue au point de considérer, avec nous, l'industrie comme un germe puissant d'ordre politique, et de moralisation même pour l'avenir; il ne lui reste presque plus qu'à reconnaître en elle son caractère sacré, à y voir la base du culte définitif. Quelle transformation immense le monde n'a-t-il pas subie, pour traiter comme il le fait, des hommes qui n'ont jamais reçu de consécration religieuse pour la fonction qu'ils accomplissent, et qui n'ont pas même reçu la consécration d'honneur que la vieille Société accordait à ses chefs! Quels changements prodigieux se sont opérés dans les esprits depuis l'époque où les sublimes plaidoyers de Saint-Simon en faveur des industriels étaient traités de rêveries, pour que les industriels soient arrivés, par le fait, à peser d'un poids énorme et à la vue de tous, dans la balance des destinées humaines!

Oui, nous avons touché, et dans ce que nous touchons nous avons reconnu le germe d'avenir, germe de paix et de travail; nous l'avons reconnu ce signe d'un brillant et

religieux avenir dans ce qui, jusqu'à St Simon, a été regardé comme inférieur, comme dégradant même; dans ce qui, très-justement encore, peut être regardé comme ignoble, comme impie, car la ruse, la fraude et l'exploitation y abondent, nous l'avons reconnu dans la bourse! Nous avons touché ce temple de Plutus et nous avons dit: là sont des hommes auxquels la vieille société, dissoute aujourd'hui, ne donnait pas d'existence morale, qui y vivaient dans un état d'infériorité, de subalternité, de servitude même; qui aujourd'hui encore n'ont pas de nom social ou religieux, qui ne possèdent pas de titre politique, par conséquent aucun droit à la gloire, pas de titre religieux, par conséquent aucun droit à la sainteté, car il n'y a pas encore eu de dogme qui ait consacré leur valeur ni de charte qui leur ait assigné des grades. Eh bien, c'est à nous à aller vers eux et à les sauver de leur enfer, à les guérir de leur lèpre de servitude qui depuis si longtemps les dévore; c'est à nous à marcher vers eux, car ils sont la base de la Société pacifique de l'avenir.

Mais voici que nous allons aujourd'hui toucher bien d'autres classes encore, qui sont dans une situation morale plus déplorable peut-être. Nous avons un culte à fonder; c'est dire que nous devons appeler à nous les artistes. Or, la vie de l'artiste est traitée aujourd'hui avec une sorte d'indulgence, de tolérance, qui révèle sa misère morale. Lorsqu'on entend parler des désordres auxquels un artiste se livre, n'est-on pas habitué à dire: ce n'est pas étonnant, c'est un artiste. D'ailleurs,

vous devez sentir que pour atteindre le but spécial qu'en ce moment nous nous proposons, nous devons aborder les êtres qui attendent avec le plus d'impatience la réhabilitation de la chair, ceux que Dieu a spécialement marqués pour cette résurrection sainte. Or, que seront alors les objections soulevées par des théories, des pensées, des enseignements et des appels, à côté des injures et des colères que susciterait contre nous notre conduite, notre pratique, nos actes, nos relations avec des êtres sur qui la foi chrétienne fait encore peser l'anathème?

Alors on nous accusera vivement de vouloir troubler l'ordre social, de pousser à la dissolution, à la corruption; et cette accusation pourrait paraître fondée, si cette partie de cette œuvre ne devait pas être accomplie surtout par des hommes et par des femmes qui, à la face du monde tout entier, pourront donner, soit par une confession franche, complète et publique de leurs fautes, soit par le récit naïf et sincère des vertus de leur vie intérieure, la garantie d'une moralité à venir parfaite, et qui, ayant traversé en grandissant sans cesse les prescriptions faciles de la morale actuelle et la loi sévère de la morale chrétienne, feront facilement sentir que notre influence, au lieu d'être démoralisante et salutaire, sauvante.

Certes, les exemples seront rares d'hommes et de femmes pouvant affirmer hautement qu'ils ont observé la loi chrétienne dans toute sa sévérité; cependant ce sont ceux-là surtout qui commenceront, qui seuls pourront commencer directement la pratique de l'ordre moral nouveau, ou plutôt ce sera

nécessairement ceux-là que nous devons placer devant nous en marchant vers la Société que nous appellerons à nous. A cette époque d'ailleurs, les obstacles que nous rencontrerons seront d'une toute autre nature que ceux qui nous sont opposés aujourd'hui, et dès à présent (pour revenir au sujet que j'ai eu spécialement en vue dans cette réunion) vous devez modifier complètement, sous un rapport fort important, les formes de vos débats avec les adversaires de nos idées morales. Ainsi lorsqu'il s'agissait de discussions politiques, il a été fort rare que les difficultés qui nous étaient faites n'aient emporté avec utilité l'emploi de l'argument personnel (ad hominem); dans l'ordre moral, ce sera tout le contraire. Autrefois, pour convaincre nos adversaires, nous cherchions l'appui des considérations historiques ou des faits généraux qui nous entourent, et nous montrions que nos idées politiques étaient des conséquences logiques des grands événements du passé de l'humanité ou de l'état général de la société actuelle. Eh bien, aujourd'hui, lorsque nous traiterons la question morale, nous aurons surtout besoin d'aborder directement notre adversaire dans l'intimité de son for intérieur, dans sa vie privée, il nous sera essentiellement utile de ne commencer de discussion que lorsque nous aurons, nous aussi bien que lui, étalé mutuellement entre nous tout notre passé; en un mot, il ne pourra y avoir de discussion fructueuse sur ce sujet qu'à condition de Confession; et ce n'est pas seulement parceque, dans le monde actuel, lorsqu'on veut traiter une question générale, beaucoup d'individus, compromis par leur

position particulière, sont contraints au mensonge officiel, que je parle de confession; je la recommande, parce que l'habitude de dissimuler, que le monde critique fait contracter, devient involontaire, et ne peut être vaincue que par une attaque directe, vive, à la personnalité: attaque qui, par sa vivacité même, doit mettre à nu l'individu enveloppé jusques-là, à son insu même, d'une complète obscurité, et qui le force à être lui, à se faire connaître, et à se connaître lui-même; en d'autres termes, ce ne sont plus des batailles que nous avons à livrer, ce sont des duels.

Revenons aux objections qui peuvent nous être faites puisque jusqu'ici je les ai supposées faites sous l'influence du sentiment chrétien, mais nous en rencontrerons d'autres, et il est bon de nous y préparer entre nous.

Hier soir, ici, j'étais entre deux personnes dont l'une (1) me témoignait ses craintes sur l'avenir des relations de famille, qui lui paraissaient devoir souffrir et se perdre même, par suite de réalisation du Chapement selon la capacité; il prétendait qu'en détruisant l'hérédité, on faisait disparaître une des formes sous lesquelles le Père aime ses enfants et leur manifeste son amour, et que l'altération de cette forme d'amour pourrait nuire, en général, au bonheur que fait éprouver la paternité. Cette personne redoutait que la vie

---

(1) Duverger, imprimeur

sociale future ne privât ainsi l'humanité d'une de ses joies, et son regret était l'expression de sentiments de famille très-chaudement prononcés.

De l'autre côté, j'avais une personne (1) qui est en relation habituelle avec des enfants, qu'elle enseigne, qu'elle élève, qu'elle aime; cette personne a elle-même des enfants, l'autre est célibataire. Elle me disait qu'il lui paraissait incompatible avec l'ordre social que nous annoncions de conserver au Père et à la mère la connaissance de l'enfant qu'ils engendraient, et que si les liens de famille n'étaient pas complétement détruits, il y aurait toujours, dans la société, les désordres que nous voulions faire cesser et qui se rattachent tous au préjugé de la naissance.

Je me trouvais donc entre les deux extrêmes; d'une part, je voyais la vie de famille manifestée à un haut degré, de l'autre je trouvais la vie publique tellement puissante qu'elle absorbait la vie de famille. Et pourtant de ce dernier côté, l'on me parlait avec tendresse de l'enfance, on voyait que l'homme qui s'exprimait ainsi sentait toute l'importance sociale, religieuse, de sa mission paternelle auprès des enfants qui lui étaient confiés.

Vous rencontrerez fréquemment cette justification de notre dogme des deux natures; et sur la question morale surtout, il vous sera facile, dans nos discussions, de saisir les nuances

---

(1) Wendel, professeur. (Wendel-Hegel)

tranchées des deux formes de la vie. Les uns, et en très-grand nombre, diront que, même en admettant la réhabilitation de la chair et la justification du sentiment de mobilité, mes idées conduisent à la dissolution complète de tous les liens moraux ; d'autres, en beaucoup plus grand nombre que vous ne le supposez sans doute en ce moment, diront et soutiendront que nous sommes en contradiction avec nous-mêmes ; que d'après nos prémisses, destruction de l'hérédité, attribution selon sa capacité, rétribution selon les oeuvres, le mariage et la famille ne peuvent plus être conçus pour l'avenir ; qu'il n'y a pas lieu à tenir compte de ces affections profondes qui ne songent qu'à se perpétuer, se consolider, s'éterniser, enfin que ce serait sanctifier l'immobilité, et rétablir inévitablement l'hérédité et même les castes.

Je le répète, vous trouverez beaucoup plus de personnes que vous ne pouvez le croire qui apporteront dans cette question l'absolutisme que je vous ai signalé ici ; j'en suis d'autant plus certain que nous l'avons nous-même manifesté dans le collège à l'époque de nos premières discussions sur la famille. Alors, Bazard et moi, nous avions pensé que les liens de la paternité et de la maternité même devaient être rompus à la naissance, et c'est parce que Rodrigues qui était présent, éprouvait plus vivement que nous, dans ce moment, les affections de la paternité, que nous avons été ramenés à concevoir la famille dans les termes où nous l'avons enseignée depuis.

Encore une fois, vous rencontrerez bien des personnes qui, plongées dans l'abstraction sociale, et peu propres aux affections industrielles, prétendront que nos idées morales conduisent à la reconstitution de la famille antique et de la caste, et qu'elles contredisent par conséquent nos idées politiques sur la propriété,(1) sans doute, malgré leur nombre, ces personnes ne seront encore, grâce aux habitudes morales que le christianisme a données

---

(1) Profitons de cette circonstance pour dire quelques mots sur cette question si souvent et si longuement traitée parmi nous, celle de la propriété, car elle doit recevoir une nouvelle sanction, mais aussi une nouvelle lumière dans la phase où nous entrons.

Lorsque nous avons parlé de la destruction de l'hérédité et de la transformation de la propriété, nous n'avons jamais dit que le sentiment qui attache le travailleur à son instrument de travail ou à son œuvre, et qui lui fait trouver un bonheur à les perfectionner, à les cultiver en quelque sorte pour eux-mêmes, que ce sentiment qui attache de plus en plus à la chose qu'on a produite, créée, engendrée, allât en diminuant; puisque au contraire ce genre de sentiment, qui est la base de la propriété, est un aspect très important de l'une des deux faces de la vie; il est éternel comme la constance, il durera et se développera comme elle, tant que l'humanité sera humanité. L'exagération de ce sentiment même à l'immuabilité, cela est vrai, mais la nature de ce sentiment contenue dans ses limites légitimes, est louable, est sainte, puisqu'elle est l'expression du besoin de conservation.

au monde, que des exceptions, mais ces exceptions qui seront des réactions exagérées contre la loi chrétienne, peuvent être semblables à ces vigoureuses dispositions d'athéisme qui se revoltent contre toute réédification de foi nouvelle; elles peuvent se rencontrer dans des êtres bien faibles que la critique a usés et qui se meurent impuissantes, mais on peut les rencontrer aussi dans des ames généreuses, pleines d'énergie et capables de grandes choses.

Pour combattre des dispositions pareilles, que nous pourrons trouver, non-seulement en dehors, mais au milieu de nous, nous aurons surtout à faire sentir les inconvéniens qui résulteraient de l'absence d'une des faces de la vie pour le développement de l'autre. C'est surtout en vous plaçant à un point de vue d'utilité, de nécessité, que vous parviendrez à triompher des exigences despotiques de ces natures tranchées, absolues; à l'une vous ferez valoir l'intérêt social, à l'autre l'utilité individuelle, mais vous montrerez sans cesse à l'une et à l'autre que la satisfaction réglée, limitée, donnée à l'une d'elles est une garantie de la tranquillité et du bonheur de l'autre. Faites-leur comprendre l'importance et la nécessité de pareilles transactions, de ces concessions réciproques, plutôt que l'avantage qui en résultera pour celle à laquelle vous vous adresserez que par le profit que l'autre pourra en retirer; en d'autres termes et pour parler clairement, prenez-les par leur faible, pour les mener au bien, car il n'y a que les niais et les fanatiques qui ne savent pas utiliser au profit de tous les faiblesses de

chacun, au profit de tous, dis-je, mais au profit du faible principalement. Et c'est ici le lieu de vous rappeler ce que je vous ai dit déjà bien souvent sur l'influence du prêtre à l'égard des natures abstraites. L'influence indirecte du Prêtre, ai-je dit, est toujours la plus puissante lorsqu'il cherche à relier les deux natures; de même que son influence directe sur chacune d'elles est la plus convenable, lorsqu'il veut les faire agir dans leur spécialité. Lorsqu'il veut les unir par un effort commun, il ne cherche pas moins à les faire s'aimer l'un l'autre qu'il ne s'efforce de se faire aimer, lui, par l'une et par l'autre; car il faut, avant tout, lorsqu'on prétend diriger les sentiments d'un homme, être aimé de lui; alors l'amour des deux natures l'une pour l'autre est le reflet de l'amour qu'elles ont l'une et l'autre pour le Prêtre, et de celui que le Prêtre leur donne.

Si je vous rappelle ici cette forme de l'action sacerdotale, vous devez comprendre que ce n'est pas seulement en vue des applications que vous devez en faire dans le monde; car avant toutes choses, et même pour que vous puissiez agir ainsi hors de vous, c'est au milieu de nous, entre vous que vous devez vous initier à cette pratique sainte. N'essayez donc jamais, lorsque vous voulez s'établir dans le sein de la famille, l'harmonie qui pourrait être rompue entre deux de ses membres de caractères différents, n'essayez pas d'abord d'établir la comparaison directe du mérite de chacun, mais prenez pour mesure de l'amour que deux individus doivent avoir l'un pour l'autre, la part d'amour que leur Père leur accorde.

J'ai dit aussi que les formes sous lesquelles nous devions procéder aujourd'hui dans l'enseignement de notre foi étaient toutes nouvelles, et que la base en était la confession; ce que j'ai dit la pour vos relations avec le monde extérieur, a plus forte raison je l'ai dit pour vous.

Nous avons commencé ici des enseignements; eh bien, ces enseignements vont bientôt quitter, très-probablement la foi prochaine, la forme que je leur ai donnée jusqu'ici, car il faut que nous nous occupions, plus que nous ne l'avons encore fait, de nous-mêmes, de notre personnel.

Tout ce que je vous ai déjà exposé de théorie suffit pour alimenter en ce moment l'enseignement public; mais pour mieux nous connaître, pour nous toucher plus intimement, et entrer dans cette voie de communion par confession qui peut seule nous conduire vers le monde avec cette attitude calme, cette allure franche et ouverte qui convient à des apôtres, il faut que je sache (moi qui vous ai tant parlé des fonctions sacerdotales) avant tout qui, parmi vous, est Prêtre; car ces relations du sacerdoce doivent s'établir au milieu de nous; il nous faut de la confiance et par conséquent la confession, nous avons besoin d'être unis, par conséquent communions en toute vérité; alors nous formerons vraiment un corps, le corps apostolique.

Achevé le St Simon.
Année de la Mère.

Lambert-Guiller
Ste Pélagie.

Septième Enseignement.

Rue Monsigny. — Lundi, 12 Décembre 1831

Réfutations et Discussions. — Divorce, Veuvage, Célibat.

Sommaire. Explication de l'emploi des mots Père et fils. Enseignement sur le Dualisme moral. Constance, Mobilité. Application de la Trinité Science, Industrie, Beaux-Arts, à l'Allemagne, l'Angleterre, la France. Prédominance de l'une des natures dans chacune des trois nations. — Explications demandées par Bazet sur l'influence morale, spirituelle, charnelle, du Père. — Réponse du Père. Divorce, Veuvage, Célibat. La séduction par l'Esprit est aussi dangereuse que la séduction par les Sens. Elles constituent également la captation et non la Direction; c'est l'abus de la supériorité, non son usage. — Développer chacun selon sa nature, faire suivre à chacun sa route; l'aimer tel qu'il est; bon et mauvais, mais progressifs; garantir Othello de la légèreté de Don Juan, et Don Juan de la jalousie d'Othello; les unir dans leur commune affection par le Couple-Père. — Sur la pratique des théories morales Nouvelles faire encore peser sur nous l'abnégation Chrétienne. — D'Eichtal, Lambert, Michel, Bouffard, prennent part à la discussion. — Explication par le Père de ces mots: Il faut que la femme libre parle. Appel à l'affranchissement du prolétaire et de la femme, mais en leur recommandant la Patience.

Septième Enseignement

Lundi, 12 Déc.bre 1831. **Le Père.** — *Mes enfants,*

Je vous ai demandé l'autre jour de commencer à établir entre vous des relations de confiance qui n'ont pas encore existé. Je vous ai rappelé qu'un petit nombre d'entre vous s'étaient fait connaître entièrement à leurs Pères. De semblables relations, je le sais, ne s'établissent pas à commandement, et cependant rappeler qu'elles sont la base de notre force religieuse, et que, par conséquent, il dépend de vous de donner à notre famille cette puissance, c'est contribuer à les faire naître.

Quelques-uns d'entre vous sont venus à moi depuis lors; je ne sais si d'autres se sont approchés des membres du Collège, pour leur confesser leur vie; je vous engage tous à le faire promptement. Nous allons entrer dans une carrière souvent douloureuse, et dans laquelle il faudra apporter le courage que l'homme isolé n'a jamais.

J'avais également demandé, dès notre première réunion, que vous fissiez un retour sur votre Science et que vous vous occupassiez d'enchaîner dans votre esprit les transformations diverses que notre dogme avait subies, depuis les ouvrages de St. Simon jusqu'à nous; et je vous avais annoncé qu'après quelques Séances, je verrais, par des questions que je vous adresserais sur le sujet de ces séances, si vous aviez l'habitude de manier les trois formes de l'Être les trois faces de la Trinité, et si vous vous attachiez facilement la phase actuelle aux phases précédentes.

Nous aurons donc, dans les Séances qui vont suivre, à nous

occuper simultanément de votre science et de votre moralité ; et pour atteindre ce double but, dès aujourd'hui même, nous commencerons à lever quelques-unes des objections qui pourraient se présenter à vos esprits, sur les questions dogmatiques ou morales qui ont été exposées devant vous dans nos réunions.

Si quelques-uns d'entre vous n'ont pas bien saisi particulièrement les questions morales, il faudrait qu'ils me présentassent de suite leurs difficultés, et qu'ils me demandassent des éclaircissements que bientôt ils seront obligés de donner eux-mêmes au public, lorsque nous entrons dans la vie de l'enseignement. Mais auparavant j'ai besoin d'expliquer une phrase que j'ai prononcée dans une des séances précédentes, et qui, d'après ce que j'ai appris a été mal interprétée par quelques-uns d'entre vous, à cause de l'ambiguité que renferment pour nous les mots de Père et de Fils.

Lorsque j'ai parlé des relations du Prêtre et de la Prêtresse avec les fidèle et la fidèle, pour faire comprendre ma pensée par un exemple frappant, j'ai dit que si un de mes enfants était livré à un dérèglement charnel menaçant pour sa vie, je concevrais que sa mère, la Prêtresse employât pour le sauver tout ce que lui inspirerait son amour de mère et que là, comme partout où il s'agirait de l'influence de la femme, moi homme, je ne mettrais aucune limite à une action toute médicinale. On a entendu que je voulais parler d'un de mes fils selon la chair, ce n'était pas du tout ma pensée.

D'autres difficultés se sont souvent rattachées, dans la doctrine,

à l'emploi de ces mots Pères et Fils, cependant malgré le dévelop-
-pement moral que la doctrine accomplit en ce moment, ces mots
y restent, et la raison en est simple; c'est qu'ils sont entrés pour
quelque chose, pour beaucoup même, dans ces derniers progrès;
et je suis bien aise que cette rectification de ma parole me
fournisse l'occasion de nous arrêter un instant sur leur convenance.
Sans doute il y a quelque chose de faux dans l'emploi de mots anciens
avec une acception qui désigne des relations si différentes de celles
qu'ils indiquaient autrefois, et qu'ils indiquent encore dans le
monde qui nous entoure, mais il en est ainsi de tous les mots
dont nous nous servons, car nous voulons fonder une société
nouvelle, c'est-à-dire, une langue nouvelle, et pourtant nous
employons la langue ancienne; et d'ailleurs ne pas comprendre
l'avantage qui accompagne et compense largement les inconvénients
de cette confusion des deux paternités, serait ne sentir la hiérarchie
que sous son point de vue d'utilité, et non sous un point de vue
de tendresse et de bonté.

C'est parce qu'aucun des mots tels que chef, maître, patron
même, qui dans le passé désignaient le Supérieur, ne peut remplacer
le nom de Père, pour expliquer l'amour bienveillant qui unit à
l'inférieur, à l'élève celui qui commande et enseigne, que ce
nom de Père a été employé, et certes le jour où pour la première
fois il a été prononcé parmi nous, nous avons fait un grand pas;
c'est Eugène qui nous l'a fait faire.

Depuis quelque temps, nous avons touché des questions si
vives, nous avons abordé des sujets si délicats qu'une transforma-

=tion générale de nos Sentiments s'opère nécessairement en vous, à mesure que vous vous assimilez les principes nouveaux que je vous expose, à mesure que vous en déduisez vous mêmes les conséquences. Pour que cette assimilation s'opère convenablement, vous savez qu'il est une condition indispensable que vous avez remplie à chacun de vos progrès précédents; il faut donner vous-mêmes ce que vous recevez de moi, le donner selon la forme qui vous est propre, alors seulement l'assimilation est vraiment opérée, le verbe s'est fait chair. Et toutefois, quoique vous n'ayez pas encore professé, enseigné les idées nouvelles, vous les avez tellement discutées entre vous que l'incarnation s'avance, et surtout que vous devez pouvoir formuler facilement les difficultés qui vous arrêtent; et sans doute vous devez en rencontrer, car l'oeuvre de régénération morale ne s'accomplit pas sans déchirements moraux et intellectuels, et il s'agit pour vous tous aujourd'hui d'une rénovation complète de toutes les idées que vous vous êtes faites jusqu'ici des relations morales de l'avenir.

Que celui donc qui ne se sentirait pas sûr de ses idées sous ce rapport, me le dise; prenons cette habitude dès aujourd'hui, parce que, dans la voie où nous entrons, je ne veux plus, comme je l'ai fait jusqu'ici, parler seul dans nos réunions, je désire au contraire que vous parliez quelquefois, entre vous, et devant moi; pour en venir là, commencez par vous adresser à moi.

Ainsi, qui de vous, en ce moment, a quelque chose qui le gêne, soit sur la morale soit sur la nouvelle manière d'enseigner

notre dogme trinaire, soit sur la nouvelle physionomie donnée à l'histoire pour compléter notre ancien point de vue, soit enfin sur les questions qui toucheraient à notre hiérarchie actuelle ; que celui-là me demande les explications qu'il désire, nous entrerons ainsi sur le terrain vivant de l'avenir, je espérai d'entendre ici une seule voix, la mienne, vous aurez tout manifesté en vous le verbe nouveau.

Delaporte. — Mon Père il y a, dans la doctrine, deux opinions très-différentes sur les nouvelles idées morales ; les uns pensent que chaque nature devra se développer en se rapprochant des autres, mais sans jamais arriver à s'y confondre. D'autres pensent, au contraire, qu'il n'y a pas deux natures différentes ; qu'il y a seulement, dans la constitution actuelle de la société, un vice qui s'opposant au classement selon la capacité développe chez certains individus mal classés le besoin de la mobilité, mais que la tendance de la société future principalement à cause du soin que l'on prendra de donner à chacun la place qui lui convient, doit être de confondre les natures différentes, (en apparence) en une seule qui est la nature constante, immobile. Je vous prie de vouloir bien nous donner quelques explications sur ce point.

Le Père. — Cette objection nous sera très-souvent adressée, aussi est-ce précisément sur elle que nous nous sommes si longtemps arrêtés dans notre dernière réunion. Pour y répondre aujourd'hui je vais donc, en quelque sorte, résumer la Séance précédente ; j'ajouterai ensuite quelques arguments à ceux que

je vous ai donnés.

D'abord je vous ai fait sentir l'impossibilité de discuter sur quoique ce soit si l'on n'admet pas les mêmes axiomes, et j'ai montré que la discussion avec un homme qui n'admet pas notre Unité morale ressemblerait à des débats sur l'incarnation du verbe entre un chrétien et un payen qui n'aurait pas admis le dogme trinaire Père, Fils et St. Esprit.

Ensuite, j'ai rappelé que pour toute espèce de choses, d'idées et d'êtres nous avons reconnu jusqu'ici qu'il y avait trois aspects, trois formes, selon lesquels ces choses, ces idées et ces êtres pouvaient être aimés, observés, cultivés; qu'ainsi ne pas admettre aujourd'hui trois natures distinctes dans l'ordre moral, ce serait annuler tous nos travaux philosophiques et politiques. Or, cet argument doit être le plus puissant à l'égard des membres de la famille.

Mais ce n'est pas assez de cette double fin de non-recevoir; car c'est à nous à faire sentir pourquoi nous divisons ainsi l'être essentiellement un, l'homme, l'humanité, le monde, tout ce qui est enfin, pour nous en rendre compte, autant qu'il est donné à l'homme, être fini, de se rendre compte de ce qui est, c'est-à-dire, d'une manière incomplète.

Je vous ai donc rappelé divers moyens que nous avons déjà employés bien souvent pour faire comprendre l'utilité et la nécessité de nos divisions radicales, mais je me suis surtout appuyé sur l'exemple des deux problèmes semblables, en politique et en philosophie, je veux dire celui de l'autorité et de la liberté, et celui de l'identité et de la différence.

Alors, je suis remonté à la source de la difficulté que l'on nous fait, lorsque l'on nous conteste l'existence des deux natures; personne en effet ne nie qu'il y ait des êtres mobiles et des êtres constants; seulement on prétend que les premiers se convertissent à la vertu des seconds, mais non les seconds aux qualités des premiers; et cela tient à ce qu'on ne peut pas admettre qu'il y ait deux routes également bonnes pour conduire l'être imparfait vers la perfection, l'homme vers Dieu; et pourtant cette nécessité du dualisme dans sa marche progressive ressort avec évidence pour l'homme de sa qualité d'être imparfait.

Pour le prouver, j'ai pris un de ces exemples frappants du double sentiment, en apparence contradictoire, qui commande tout homme moral dans une société bien constituée, celui de l'autorité et de la liberté dont la traduction métaphysique se trouve dans ces mots identité et différence, et j'ai fait voir que l'illusion de nos adversaires provient de ce qu'ils considèrent comme réalité actuelle la limite vers laquelle l'humanité marche, et de ce qu'ils veulent organiser, dès aujourd'hui, la société comme si cette limite était atteinte. Ils établissent ainsi une confusion tout aussi funeste que le serait de notre part une distinction absolue entre les deux natures, si nous prétendions que certaines intelligences sont tellement pures qu'elles sont absolument dégagées des corps, et aussi que des corps sont absolument privés d'intelligence, et que pourtant ces idées, ces esprits purs ou cette matière brute ont une existence propre. Nous pécherions alors par excès d'abstraction comme eux par excès de concrétion. Nous au contraire, nous ne

distinguons les hommes par des noms différents que pour les prédominances que nous voyons exister en eux, entre les qualités essentielles que tous possèdent à des degrés différents ; mais nous ne concevons pas de savants purs, ni d'industriels purement industriels, de même nous ne comprendrions pas la mobilité absolue ou la constance absolue manifestée par un être fini, imparfait, qui ne saurait posséder une qualité absolue.

Et je me suis également servi de notre trinité politique, Prêtre, savants et industriels ; examinant alors la formule que nous avons si souvent employée pour exprimer, sous ce rapport, la limite du progrès humain, savoir : l'humanité marche vers l'état sacerdotal ; je vous ai fait voir comment il n'y aurait plus de politique possible, si l'on considérait aujourd'hui cette limite comme atteinte, c'est-à-dire, si l'on voulait constituer la société comme si tous les individus étaient Prêtres.

Mais tous ces préliminaires logiques, je le répète, sont presque uniquement des fins de non-recevoir, et cela ne suffit pas, puisque c'est à nous à faire sentir nos axiômes, à faire aimer nos principes.

Or, vous savez par combien de formes, depuis St Simon jusqu'à nous, nous avons fait sentir qu'en toute question, l'homme pouvait se placer à deux points de vue ; St Simon, à lui seul, en a présenté une quantité prodigieuse d'exemples. Ceux que je vous recommande d'employer le plus particulièrement aujourd'hui sont ceux qui, à l'égard de la personne que vous voulez convertir vous paraîtront avoir le caractère le plus vivant, soit que vous le

choisissiez dans l'ordre des relations de la vie privée, soit que vous les preniez dans la politique.

Ainsi il faudrait, en quelque sorte, manquer de sens, pour ne pas reconnaître l'existence des deux natures dans les relations les plus ordinaires de la vie. Quelle est la famille dans laquelle des différences de caractères n'ont pas introduit quelquefois la disharmonie, uniquement parce que les contacts obligés de ces caractères étaient trop fréquents, trop intimes, tandis que les mêmes caractères séparés l'un de l'autre se sont estimés, appréciés, souvent même se sont aimés. La solution de ces discords consiste donc uniquement dans l'art de sentir quels sont les rapports qui doivent exister entre ces caractères différents, de manière à pouvoir déterminer la distance de temps et d'espace qu'il faut mettre entre eux, mais on ne parvient pas à les faire cesser lorsqu'on veut imposer l'obligation à l'un des deux de se conformer aux exigences de l'autre, de pareilles conciliations ne sont qu'apparentes et renferment la douleur et la haine.

Quant à la politique, vous avez vu dernièrement encore combien cette division trinaire nous a été utile, lorsque nous avons voulu embrasser dans un seul système le mouvement progressif de la société Européenne; car il nous a fallu, pour cela, assigner un rôle spécial à chaque peuple, distribuer les fonctions que les différents organes du corps social doivent accomplir. Ainsi nous avons vu l'industrieuse Angleterre, la savante Allemagne, et entre elles deux la France, exerçant, par ses sympathies plus Européennes, plus universelles, une véritable

mission sacerdotale".

Attachez-vous surtout à faire comprendre que ces divisions n'ont pas pour vous un caractère absolu, qu'elles expriment seulement des prédominances, des dispositions spéciales à certaine oeuvre plutôt qu'à telle autre; et en effet, il est bien évident que par cette division politique, nous ne prétendons pas dépouiller entièrement l'Allemagne de puissance industrielle et de sympathie, et la réduire à n'être qu'une Université et une Académie; de même nous ne refusons pas à l'Angleterre la Science et la Poésie, nous n'en faisons pas seulement une Banque et un Atelier; enfin nous ne considérons pas tous les Français comme Prêtres, et ne disons pas qu'ils devront s'abstenir de l'oeuvre scientifique et du travail industriel; nous n'avons pas même besoin de prendre une loupe pour distinguer, dans chacune de ces trois nations, les trois éléments capitaux de la vie Sociale; mais, je le répète, nous signalons ainsi des prédominances qui facilitent une division du travail.

Je viens de vous parler de la Famille et de l'Etat, des relations entre individus et entre peuples, de morale et de politique, parce que je veux vous rappeler sans cesse que si vous ne parvenez pas à convaincre vos adversaires par des arguments choisis dans l'un de ces deux ordres d'idées, il faut immédiatement traduire votre pensée dans l'autre ordre, et quitter les relations intimes, les observations morales sur l'ordre individuel, pour nous transporter sur le terrain des relations sociales, des intérêts généraux, et réciproquement. Vous le voyez, cette double forme d'argumentation

est encore une preuve de plus de la réalité des deux natures.

Au reste, vous aurez encore un autre argument à employer, si cette objection vous est faite par un homme qui prétendrait d'ailleurs avoir renoncé à la foi chrétienne, or, ces hommes sont nombreux aujourd'hui ; voici cet argument : En admettant une seule nature sainte, une seule forme régulière de développement pour l'être fini, il faut retomber nécessairement dans la foi chrétienne, c'est-à-dire dans le dualisme du sacré et du profane, quand bien même on reconnaîtrait qu'il n'y a pas de réprobation éternelle, et que tous, un jour seront élus, c'est-à-dire, que tous seront un jour convertis à la nature sainte. Tel est au reste le caractère de quelques sectes chrétiennes qui ont repoussé l'idée des peines éternelles, et qui ne reconnaissent cependant comme sainte qu'une seule nature, la nature spirituelle. Malgré leur tolérance apparente, basée sur leur espoir en une élection définitive, à laquelle tous sont appelés et où tous seront admis, il n'en résulte pas moins une véritable exclusion du sanctuaire pour ceux qui, dans leur vie présente, sont encore éloignés de ce type de sainteté spirituelle ; exclusion qui peut ne pas être toujours volontaire, de la part des sectaires, mais qui n'en existe pas moins, parce que leur dogme unitaire aussi bien que leur pratique mystique les empêche d'avoir prise sur les êtres dont je parle, en qui la chair est plus puissante que l'esprit. Aussi ces différentes sectes n'ont-elles pas pu comprendre mieux que le catholicisme, l'humanité antérieure à Jésus, l'humanité

payenne, et il leur est impossible (bien plus encore qu'au catho=
=licisme, car la pompe du culte leur manque, et elles ne savent
pas parler aux sens) de s'allier aux peuples qui se développent
en dehors du Christianisme, à l'Orient par exemple. Et si elles
ont un peu plus de succès en Amérique que partout ailleurs,
c'est que, dans ce pays, la vie privée et la vie publique sont
tellement saturées des intérêts d'une industrie sans morale,
le peuple Américain est tellement encore un germe, une chair
sans vie pour ainsi dire, que, par réaction, la morale qui se
présente sous une forme mystique est providentiellement
indispensable, et par conséquent se trouve bien accueillie.

Mais en voilà suffisamment sur cette question, car je
désire vous entendre parler, et je m'apperçois que je garde seul
la parole.

Laporte. — Père, comme je ne vous ai pas soumis une
objection qui fasse difficulté pour moi, je crains d'avoir
incomplètement présenté la pensée de la personne qui me l'a
faite à moi-même.

Le Père. — Est-ce quelqu'un ici présent?

Pleix. — Oui, Père, c'est moi.

Le Père. — Eh bien, êtes-vous satisfait des nouveaux
éclaircissements que je viens de donner?

Pleix. — Ce n'est pas sur ce que vous avez dit que porte
mon objection.

Laporte. — Père, je vais présenter cette objection sous d'autres
termes. Pleix semble croire que toute nature doit se développer

par la constance et vers la constance ; il espère que par suite d'un meilleur classement des capacités, le divorce deviendra progressivement si difficile ou plutôt si peu nécessaire, dans les rangs supérieurs de la Société, qu'il aura lieu seulement dans les derniers rangs, où il sera facile au conjoint progressif et retardataire, de trouver à se compléter, tandis que dans les rangs supérieurs les époux divorcés trouveraient bien plus difficilement à combler le vide que le divorce aurait causé dans leur existence, car le classement ayant été nécessairement mieux fait dans les rangs élevés, il y aurait moins de désir de se déclasser, de changer de lieu, de fonction ou d'amour.

Le Père. — Ceci suppose toujours que l'on nie l'existence des deux natures, or, je vous ai dit que c'était par là qu'il faudrait commencer, car alors on concevrait comment il se trouve dans les hauts grades de la hiérarchie sociale des êtres dont la mobilité est le signe, qui ont caractère changeant, des goûts très-multipliés, une vie agitée, aventureuse, ardente?

Raporte. — Pour moi, je n'ai jamais nié l'existence des deux natures.

Le Père. — Comment concluez-vous que les deux natures existant, les êtres doivent se développer selon une loi unique?

Raporte. — Ce n'est pas moi qui ai prétendu cela.

Pleyx. — Père, ce n'est pas là la difficulté que j'ai présentée.

Le Père. — Présente-la toi-même?

Pleyx. — Je n'ai jamais eu la force de parler en public.

Le Père. — Tu es en famille ici et non en public.

Pleix. — Cela m'est impossible.

Le Père. — Il faut surmonter cette timidité, allons.

Pleix. — Je ne puis, je vous parlerai en particulier.

Le Père. — Eh bien soit, nous nous verrons.

Baud. — Père, vous avez dit que le prêtre emploierait son action moralisante dans trois circonstances, celles du Divorce, du Veuvage et du Célibat.

Le Père. — J'ai cité ces trois cas comme exemple.

Baud. — J'ai pris ces exemples ainsi pour indiquer plus nettement ma pensée.

Le Père. — Eh bien, as-tu quelque chose à ajouter?

Baud. — Je voudrais savoir si le Prêtre aurait toujours une intervention semblable à exercer à l'égard de tous et de toute?

Le Père. — Sans doute, il exerce continuellement son influence, et c'est pour cela que je l'ai présenté comme le médecin moral pour toute nature.

Baud. — Mais enfin le Prêtre exerce-t-il cette influence toujours et à l'égard de tous, dans toute l'étendue de la puissance illimitée que vous lui avez donnée?

Le Père. — Je comprends maintenant ta pensée; mais avant d'y répondre directement, j'ai besoin de rappeler le motif qui m'avait fait choisir les trois circonstances que tu citais tout-à-l'heure, et de revenir aussi en quelques mots sur l'influence morale, spirituelle et charnelle du Prêtre, à l'égard des fidèles parce qu'il me semble que tu es préoccupé de choses que l'on m'a

fait dire, mais que je n'ai pas dites.

J'ai présenté l'autre jour, ces trois circonstances dans lesquelles l'influence des Prêtres est plus facile à saisir, parceque j'aime à lui donner ce caractère médicinal qui est très-propre à en faire sentir la moralité, même à une époque comme la notre où le médecin n'a d'autre moralité quand il en a, qu'une moralité que j'appellerais philantropique. Ce rapprochement entre l'influence du Prêtre et celle du médecin est de nature à prévenir des objections qui ne se feraient pas contre un médecin aujourd'hui même, pour peu qu'on lui supposât cette moralité que je désignais tout-à-l'heure ; à plus forte raison on ne les élèverait donc pas contre un homme qui aurait une moralité bien supérieure à celle du médecin de nos jours, une moralité religieuse.

Ces trois circonstances, d'ailleurs, résument sommairement, d'une manière très-facile à comprendre, toutes mes idées sur l'influence charnelle que le Prêtre doit exercer sur les fidèles ; mais pour écarter les préjugés qui empêchent d'apprécier cette influence, et qui ont fait donner tant d'interprétations ridicules à mes paroles, je le répète, j'ai besoin de revenir sur ce qui, dans mes théories morales doit mettre en garde contre les absurdités qui ont été dites sur l'influence charnelle du Prêtre.

Il est tout aussi facile, vous ai-je dit, d'abuser de la supériorité par l'intelligence que par les sens ; la séduction de l'esprit est aussi dangereuse que celle du corps ; on peut rendre un homme esclave, monomaniaque, fou, le réduire à la position

la plus déshonorable ou la plus avilissante, sans employer la moindre séduction charnelle; c'est ce qui s'appelle Jésuitisme, charlatanisme, captation; toute objection faite contre l'abus d'autorité sous le rapport charnel, peut donc être faite contre l'abus de la Supériorité Spirituelle, car celle-ci donne tout autant la puissance d'abuser; mais rappelez-vous toujours que, par définition, le Prêtre est l'homme qui abuse le moins et qui use le mieux.

Certes, le Prêtre n'exercera pas sa puissance intellectuelle sous les mêmes formes et avec la même intensité sur tous les individus, il en sera de même de sa puissance charnelle; il ne se conduira pas avec une nature chrétienne de la même manière qu'avec une nature payenne s'il se livrait à l'esprit aussi ardemment avec la nature payenne qu'avec la nature chrétienne, il ferait un acte de parfaite ignorance; et de même s'il agissait charnellement avec la nature chrétienne comme il agit avec la nature payenne, il commettrait un acte de prodigieuse maladresse ou de grossière brutalité.

Et maintenant je vais répondre à Baud. Il demande si le prêtre exercera toujours et à l'égard de tous, son influence, dans toute l'étendue de la puissance illimitée que je lui ai attribuée. Je réponds: Le Prêtre exercera son influence sur toutes les individualités confiées à sa direction, à son amour; il s'exercera sur chacun selon la capacité de chacun. Ainsi la même réserve, le même tact qu'il mettra dans l'emploi de sa puissance moralisante sur l'esprit faible de certains d'entre eux, il les

apportera dans ses relations avec ceux dont la chair est faible.
Ses rapports avec ceux qui ne pourront pas porter l'amour de la science, seront aussi délicats que les rapports qu'il aura avec ceux qui ne peuvent pas porter l'amour de la chair; il donnera à chacun sa mesure, car il est aussi sensible par l'esprit que par la chair; loin de blesser, c'est lui qui guérit; il se gardera donc bien de souiller ce qui, dans la pensée de l'un, est pur, ou de mépriser ce qui, aux yeux de l'autre, est beau; car il se servira de l'amour de la pureté qui est chez l'un, et de l'amour de la beauté qui est en l'autre, pour célébrer l'amour de son Dieu qui est aussi pur selon l'esprit, qu'il est beau, puissant, magnifique selon la chair.

Toute la question est donc de savoir si, comme le Prêtre chrétien ou comme le Prêtre payen, le Prêtre de l'avenir devra mutiler l'une des faces de la vie, ou bien les développer sans cesse, et les harmoniser progressivement l'une avec l'autre.

Dans une de nos précédentes réunions, je vous ai déjà fait remarquer la contradiction manifeste que renfermait l'accusation la plus vive que plusieurs dirigèrent contre moi dans le sein du collège. Ils condamnaient comme immorale la règle de conduite que j'ai déclaré être celle du prêtre et la mienne, et qui consiste à développer chacun selon sa nature spéciale, chacune des deux faces de la vie étant l'expression du but définitif et indéfini du développement humain. Tantôt ils prétendaient que mon système gouvernemental était un système de captation, de séduction; et tantôt au contraire ils m'accusaient de vouloir exploiter, comprimer la partie qu'ils regardent eux-mêmes comme la plus

nombreuse de l'espèce humaine, la nature constante, en favorisant le développement de la nature mobile; ainsi, d'une part, ils m'accusaient de vouloir faire souffrir cette masse considérable d'êtres à affections profondes, tandis que d'autre part, ils me reprochaient de vouloir développer les fidèles selon leur nature, ce qui s'applique pourtant aussi bien à ceux qui ont des affections profondes qu'à ceux qui ont des affections vives.

Je ne saurais trop vous graver dans le cœur et dans la pensée ce que je sens être la fonction du Prêtre, ce que c'est que de développer chacun selon sa nature; c'est là toute la vie nouvelle, arrêtons-nous donc un instant encore sur cet immense sujet.

Toute nature est sainte, tous les êtres ont une même destinée, tous marchent par des routes diverses vers le développement complet, moral, intellectuel et physique de la vie humaine. Le Prêtre devra donc faire suivre à chacun la route qui lui convient, qui est la sienne, et j'ai distingué expressément la fonction du Prêtre de celle du Juge, pour que vous ne confondiez pas celui qui inspire, qui anime, qui gouverne selon la foi nouvelle, avec celui qui règle, qui ordonne, qui administre.

Lorsque le Prêtre, ai-je dit, a reconnu dans un individu, auquel il donne la vie morale, un foyer d'exaltation ou une source de faiblesse, le juge vient faire l'analyse des actes bons ou mauvais de cet individu pour l'approuver ou le condamner. Vouloir développer une individualité selon la face de sa vie que le juge nommera bonne, ce serait la disposition d'un prêtre incomplet, d'un sacerdoce rationnel, d'un sacerdoce qui analyse,

qui comprend, mais qui ne sent pas, qui n'aime pas.

Le Sacerdoce aimant a puissance de rendre meilleur ce qui est bon et moins mauvais ce qui est mauvais dans chaque individu parce qu'il aime l'individu tel qu'il est en sa qualité d'être fini, bon et mauvais, mais progressif, parce qu'il l'embrasse dans cette unité vivante qu'il aime, dont lui-même est aimé, et dont il veut toujours être aimé davantage. Le Sacerdoce aimant est donc seul capable de donner, à l'une et à l'autre nature, les garanties de repos et de gloire que chacune d'elles désire; car, en développant l'une et l'autre selon leur être, qu'il aime, il est aussi intéressé par son propre amour pour elles, que par son désir de conserver sa puissance, par son amour propre à ne pas blesser des affections qu'il sent être légitimes, parce qu'elles sont humaines et qu'elles contribuent, pour leur part, à la marche de l'humanité vers le but définitif qu'elle doit atteindre. Loin de vouloir blesser, comprimer, comme on m'en accusait, l'une des deux natures au profit de l'autre, il garantit, ainsi que je l'ai dit, Othello de la légèreté de Don Juan, et Don Juan de la jalousie d'Othello, mais pour les unir dans leur commune affection pour lui, il se gardera bien, lui, de se modeler sur Don Juan pour développer Othello, ou d'imiter Othello pour moraliser Don Juan. Le Prêtre n'agit pas par antithèses, ce serait souvent le moyen de se faire comprendre, mais ce n'est pas celui de se faire aimer; or, il faut avant tout, qu'il soit aimé pour mériter son nom de Prêtre, pour pouvoir moraliser.

Vous verrez donner à nos idées tant d'interprétations fausses

qui tiennent à cette pensée que le Prêtre opprimera, vexera les êtres à affections profondes (uniquement parce que nous réclamons de lui un égal amour pour les affections vives) que je vous engage à fixer particulièrement votre attention sur cet aspect de la loi vivante.

Hier dans sa prédication, Branson nous a rappelé l'article du Globe dans lequel j'ai tracé le caractère du prêtre de l'avenir, du couple; relisez cet article et réfléchissez; mais il ne suffit pas de lire et de méditer, vous n'aurez vraiment conscience de ce que c'est que le Prêtre, que lorsque vous-mêmes vous en remplirez les fonctions. Votre vie sacerdotale va commencer, et pourtant jusqu'ici, moi seul j'ai rempli ces fonctions parmi vous. Mais il faut que vous signaliez vous-mêmes, par l'affection que vous témoignerez à quelques-uns d'entre vous, quels sont ceux qui doivent, les premiers, s'initier à cette mission sainte.

La confession est l'élément indispensable de la foi que le Prêtre peut avoir en lui-même, et voilà pourquoi je vous la recommande; ce n'est que lorsqu'on a senti les cœurs s'ouvrir pour soi, et que l'on a, comme disaient les chrétiens, charge d'âmes, que l'on peut oser se dire Prêtre. Aucun de vous encore, malgré le lien qui vous unit en un corps, n'a pu sentir ce qu'il y a de puissance moralisante pour un homme dans la responsabilité que fait peser sur lui la vie d'autres hommes qui se sont confiés à lui. Là est vraiment pour chacun la garantie de sa propre élévation morale; là est ce qui doit donner à l'homme le sentiment d'indépendance, de dignité, de liberté.

L'homme qui aime et respecte l'autorité supérieure dont il

reçoit l'inspiration et la règle de ses actes, mais qui sait aussi qu'il sert lui-même d'inspiration et de guide à d'autres hommes, celui-là possède, dans le sentiment de sa propre influence, la mobile et la garantie d'une noble dépendance, d'une obéissance digne, élevée, car il sent qu'il est lui-même une puissance, qu'il exerce une Autorité.

Nous l'avons dit souvent, le sentiment de la liberté est destructif aujourd'hui de toute idée d'ordre, et de toute espèce d'obéissance; c'est que l'obéissance est Servilité pour tout homme qui ne relie pas sa vie à la vie de plusieurs autres hommes qu'il inspire, soutient et conseille; mais elle est noble et grande, lorsqu'elle repose sur la conscience ferme de sa puissance personnelle, de sa propre dignité.

Avez-vous encore quelques difficultés à présenter?

Baud.— Je désirerais être éclairé sur les conséquences des idées morales nouvelles, quant à notre conduite actuelle; et savoir comment nous devons nous conduire aujourd'hui dans nos efforts de moralisation, pour être en harmonie avec nos idées morales d'avenir. Ainsi je conçois bien la fonction du Prêtre dans l'avenir, mais il y a, dans cette parole qui révèle un monde tout nouveau une cause de dissolution complète pour le monde actuel et nous tomberions dans les conséquences les plus désastreuses si nous ne considérions pas cette parole comme un texte mort, comme une loi qui ne se prête pas aux circonstances actuelles, et qui se contente de modifier le présent par son énoncé seul, afin de préparer progressivement les esprits à la transformation

morale qu'elle annonce pour l'avenir.

Le Père. — Oui, c'est cela. Nous avons déjà donné un exemple semblable dans l'ordre politique, pour la transformation de la propriété. Jamais nous n'avons poussé, nous hommes de progrès, qui que ce soit à rompre brusquement les liens d'affection qui l'attachaient au monde extérieur ; or cependant, très-souvent, si quelques-uns de ces liens avaient été rompus, ceux qui s'en seraient affranchis auraient été à même d'apporter par exemple à notre œuvre beaucoup plus de secours pécuniaires qu'ils ne l'ont fait ; au contraire, nous avons recommandé dans l'intérêt même de la doctrine de faire comprendre à ceux qui nous aiment l'utilité et la grandeur de notre mission, mais surtout, (quelque soit le résultat de nos efforts sur leur intelligence) de leur faire sentir, par le redoublement de notre affection pour elles, que nous ne voulions pas briser tout ce qui est, mais au contraire développer tous les germes de progrès.

A plus forte raison, aujourd'hui, que par l'affranchissement de la femme, nous touchons à ce qu'il y a de plus intime dans la vie, nous devons pénétrer dans l'intérieur du foyer domestique, dans le sein des familles, avec bien plus de ménagement et de réserve que lorsqu'il s'agissait d'argent. L'œuvre que nous accomplissons présentera des exemples douloureux sous les deux formes, soit d'abnégation chrétienne, soit d'impatience payenne et notre situation sera aussi délicate dans le premier cas que dans le second, lorsque nous chercherons à moraliser, c'est à dire, d'une part à relever l'énergie, la volonté, de l'autre, à modérer

la fonque ardente. Là, nous verrons des souffrances, plus cruelles même qu'elles ne l'étaient avant notre parole, se continuer par un sacrifice de patience méritoire, tandis qu'ici au contraire nous verrons se développer un désir brûlant de briser des liens que notre parole aura rendus encore plus insupportables.

Or, tu veux savoir, Raoul, comment dans la pratique de notre vie apostolique, nous devons agir à l'égard surtout de ces deux espèces de martyrs du monde actuel, car je suppose que tu as en vue notre influence moralisante plutôt dans les familles rongées par des semblables souffrances, que dans celles, où, à nos yeux-mêmes, une parfaite harmonie semblera exister.

Oh bien, pour rendre en peu de termes et nettement ma pensée sur l'influence que nous aurons à exercer, je te réponds que nous aurons, je le crois, à faire porter le poids de l'abnégation chrétienne sur des êtres qui manifesteront cependant pour l'avenir des dispositions payennes bien prononcées, tellement prononcées qu'une dangereuse réaction serait inévitable si nous les encouragions à l'abandonner immédiatement à leur véritable nature. Je crois avoir répondu à toute ta pensée, quoique je ne sois entré dans aucun détail sur les formes de notre action moralisante, de notre influence sacerdotale actuelle.

d'Eichtal. — Il me semble, Père, que l'action du Prêtre doit avoir pour but d'harmoniser les deux natures dans chaque individu, en sorte qu'il devra se servir de la faculté de l'impatience non-seulement à l'égard de ceux qui sont impatients, mais au contraire chez ceux qui sont les plus

portés à la patience. Souvent des individus se trouvant dans une position douloureuse d'abattement, d'atonie, ont besoin d'excitants violents; le Prêtre doit les administrer.

Le Père. — Ce que tu dis là est vrai, mais surtout pour l'avenir, et encore les exemples que tu cites sont plutôt du ressort du juge que de celui du Prêtre; toutefois il est évident que nous avons à employer deux formes très distinctes. Le Prêtre n'est pas un commentateur de faits accomplis; il est inspirateur des choses à faire; il sent à l'avance ce que le fidèle est prêt de sentir; il le lui révèle. Par exemple, pour le divorce (et c'est probablement ici le point que Baud avait surtout en vue) le Prêtre devra, dans certains cas, faire sentir à celui qui, par une temporisation meurtrière, sacrifierait l'intérêt social ou se sacrifierait lui-même à un autre individu, qu'il importe de sortir promptement de cette position impie; et il l'excitera à prendre une détermination que, sans lui, le fidèle n'aurait pas osé prendre.

Baud. — Vos explications précédentes m'avaient déjà satisfait; mais j'ai trouvé dans les paroles du Père d'Eichtal quelque chose de trop absolu. Il me semble du moins qu'en voulant répondre à ma pensée, il n'a pas tenu compte de la distinction que j'avais faite; ainsi je n'ai pas entendu parler de l'avenir, il est clair qu'il y aura une confiance dont nous ne pouvons même pas avoir d'idée, lorsque l'homme et la femme occuperont ensemble tous les degrés de la hiérarchie; mais c'est de l'état de sacerdoce incomplet où nous sommes, c'est de notre

moralité actuelle, de notre gouvernement intérieur même que j'avais entendu parler. Ainsi, tout en acceptant du fond du cœur les idées que vous nous avez exposées, je crois que nous vivons encore des débris de la morale chrétienne; or, la face du sacrifice ira sans doute en décroissant, mais...

Le Père. — Veux-tu dire que ceux qui partagent notre foi doivent s'imposer le Sacrifice quand leurs progrès exigeraient qu'ils brisassent des individus qui leur sont chers?

Band. — Non, Père; je vais prendre un exemple qui rendra ma pensée plus claire, mais je déclare à l'avance qu'il n'y a rien de personnel dans cet exemple et que je n'ai particulièrement en vue aucun fait vivant, semblable à celui que j'imagine. Je suppose donc qu'un homme et une femme mariés selon la loi ancienne se rapprochent de nous; que la femme éprouve une grande confiance pour l'un de nous et lui confesse qu'elle n'aime pas son mari; et enfin que le St. Simonien éprouve lui-même un attrait individuel pour cette femme, de telle sorte qu'il pourrait à son insu même la pousser au divorce. Je me demande si celui-là est vraiment Prêtre, si c'est en vue du moi...

Le Père et plusieurs voix. — Il n'est pas Prêtre.

Band. — Je prie mes frères de ne pas répondre, c'est à vous, Père, que je m'adresse; je pose nettement les termes de ma demande et je vous prie de formuler votre réponse, je demande si un homme qui a la confiance d'une femme mariée peut pousser jusqu'aux dernières conséquences.

Le Père. — Il commettrait là un acte d'immoralité complète.

Baud. — C'est ce que je voulais savoir.

Maintenant je n'ai plus qu'une question à vous faire, mais je sens que sur cette question, plutôt que sur quelque autre que ce soit, vous pouvez dire qu'il n'est pas temps de répondre.

Je vous prie de me dire, si vous avez, sur l'époque où la femme parlera, sur le moment de son avènement à l'autorité suprême, quelque donnée appréciable.

Le Père. — Aucune; mais puisque nous sommes sur ce sujet, je dirai quelques mots sur ce que j'ai entendu par ces paroles: il faut que la femme parle.

Il y a beaucoup de femmes qui ont pensé, d'après cela, que je désirais qu'elles parlassent immédiatement, et vraiment telle n'est pas ma pensée; j'attends même peu de chose, je dois le dire, d'une femme qui parlerait immédiatement sur la loi morale. Les femmes n'ont reconnu jusqu'ici que des puissances hommes et jamais de puissances femmes. Elles n'ont donc rien pu faire, jusqu'à présent, comme corps, et pourtant aujourd'hui, comme elles s'avancent, ainsi que l'homme, vers la hiérarchie définitive, un des premiers résultats de leurs efforts pour le progrès de notre foi sera certainement de manifester entre elles, sinon une hiérarchie de droit consacrée, formulée, du moins une hiérarchie de fait, visible, apparente, dans laquelle une femme, entre toutes, exera sur toutes et sur vous-mêmes, une influence semblable à celle que j'exerce sur vous. Et remarquez bien que la femme qui se posera ainsi, pourra fort bien n'avoir rien ou presque rien dit sur les relations des hommes et des femmes dans l'avenir.

Peut-être installera-t-elle sa puissance au milieu de nous, en nous révélant des moyens nouveaux de propagation sur le monde, des formes du culte, en nous apportant des ressources financières, sans exprimer pour cela, une opinion nettement formulée sur la morale future; de telle sorte que vous attendriez encore, lorsque déjà elle serait sur le trône papal, que sa première révélation morale tombât sur vous. Si par ce que j'ai dit: il faut que la femme libre parle, vous avez entendu que dans vos rapports avec les femmes vous devez chercher à leur faire dire ce qu'elles pensent sur les relations des hommes et des femmes, cette interprétation est tout-à-fait puérile. Vous n'avez rien à attendre des femmes qui se rapprochent de nous en ce moment pour causer, je vous le répète, attendez qu'une femme se manifeste comme puissance; celle-ci parlera quand il faudra, et quand elle voudra.

Gardez-vous donc de tomber dans un vrai commérage, et d'écouter et surtout de faire raconter tous les petits secrets sur les relations de l'homme et de la femme, dont chaque femme a toujours le cœur plein. L'humanité ne marche pas ainsi. Mais que les actes de votre vie apprennent à toutes les femmes, dans le monde tout entier qu'il y a une société d'hommes dévoués à l'association par égalité de l'homme et de la femme et, soyez-en sûrs, la femme viendra, et elle parlera, parce que vous aurez préparé le monde à entendre sa parole.

Inspirez-là toutes nos prévisions pour savoir si elle est loin de nous, près de nous, au milieu de nous; si elle est à Paris,

à Londres ou à Berlin, sont des prophéties qui ressembleraient beaucoup à des rêves. Je le répète, il faut que nous ayons conscience d'avoir suffisamment préparé le monde à entendre sa parole.

Lambert. — Baud m'a paru bien poser le caractère du Prêtre actuel ou semi-prêtre en indiquant son influence comme principalement de patience et en disant que le Prêtre n'aurait sans doute pas à exciter l'impatience des couples, comme d'Eichtal le disait.

Je crois en effet que cette distinction est à faire entre le sacerdoce actuel et celui de l'avenir. Ainsi le Prêtre, avez-vous dit, élève l'humilité et abaisse l'orgueil; mais aujourd'hui il me semble que, par cela même que c'est l'homme qui appelle la femme, l'impatience de la femme sera assez excitée; il me semble dès lors que l'action du Prêtre doit être de comprimer son impatience de plus en plus, c'est à dire, de soutenir en elle la disposition au sacrifice dont parlait Baud.

Le Père. — J'ai dit que l'homme aujourd'hui, d'après la loi morale que j'avais annoncée, devait se placer à l'égard de la femme dans une position passive, c'était bien dire que nous devions agir surtout par l'emploi de la patience dans toutes nos relations avec les femmes.

d'Eichtal. — J'admets très-bien que notre action doit généralement tendre à la patience, mais ce ne saurait être comme le prêtre chrétien qui prêchait la résignation. Le prêtre chrétien avait une promesse de vie future, et nous n'avons pas

de formule nette de la vie future. Nous ne pouvons donc par prêcher exclusivement la patience, car nous ne serions pas écoutés, nous serions même immoraux si nous étions exclusifs sur ce point.

Ore Rive. — Songez-y bien, cette patience que nous nous imposons peut et doit être une excitation très-puissante hors de nous; elle le sera tellement sur certains individus qu'ils y puiseront la force de provoquer à la réalisation de la loi morale nouvelle pour faire cesser cette douloureuse patience. D'ailleurs notre œuvre est d'abord l'affranchissement de la femme puis ensuite notre association par égalité avec elle; commençons donc par consacrer nous-mêmes cet affranchissement, en nous abstenant de le provoquer par notre influence mâle et laissant la femme briser ses chaînes quand et comme elle le voudra, nous bornant, nous, à répéter, à crier, partout et bien haut, qu'elle les brisera.

Vambert. — Je comparerais notre influence dans cet ménage à celle que nous exerçons sur les prolétaires. Nous annonçons aux prolétaires leur affranchissement; par là nous éveillons leur impatience, mais nous ne voulons l'éveiller que d'une manière pacifique, religieuse. En vue de l'avenir que nous annonçons, nous prêchons la patience qui est elle-même un moyen de hâter la réalisation de cet avenir.

Baud. — Je pense que lorsque la confiance d'une femme est telle qu'elle vous révèle sa désaffection pour son mari, on doit...

Michel. — Baud ne tient pas assez compte d'une chose.

Les mariages sont mauvais aujourd'hui, non parce que les époux sont de natures vraiment antipathiques, mais parce que l'homme exploite la femme. C'est pour cela que le prêtre devra souvent faciliter la désunion, le divorce; parce que cette séparation est très-souvent le seul moyen de faire cesser l'exploitation; c'est l'exploitation qui est la principale cause de souffrance pour la femme, et pour l'homme lui-même.

Band. — Je crois comme le Père Lambert, qu'il faut agir à leur égard comme à l'égard des visis pour l'affranchissement des prolétaires.

Bouffard. — Le Prêtre doit avoir épuisé tous les moyens de conciliation avant de tendre à la désunion; sans cela nous tomberions dans un gâchis épouvantable.

d'Eichthal. — Ce peut être pourtant un moyen d'excitation, une cause de progrès.

Bouffard. — Nous devons consoler et raffermir celui qui souffre, et ramener celui qui exploite à des dispositions plus douces. C'est seulement lorsque nous aurons épuisé ces deux formes d'action conciliatrice que nous pourrons employer le remède de la désunion.

le Père. — Ceux qui souffrent et qui ont l'âme élevée, sentent que, leur souffrance étant commune à beaucoup d'autres, ils contribuent au bonheur de ceux-ci en faisant cesser leur propre douleur. Or, l'immense douleur dont nous parlons ici, c'est en effet, comme le disait Michel, l'exploitation de la femme; c'est cette douleur que nous avons spécialement

mission, nous hommes, de faire cesser, et nous manquerions à cette mission sainte, si nous ne savions pas tirer parti de l'impatience, lorsqu'elle se trouve chez un individu puissant par sa position ou par sa propre valeur, dont l'exemple peut hâter l'affranchissement de toutes les femmes. N'oublions jamais que notre sollicitude pour des souffrances individuelles, ne doit pas faire perdre de vue les douleurs sociales; sans cela nous tomberions au niveau des philantropes à soupes économiques.

Michel. — A ce sujet je rappellerai une chose qui s'est passée dans le collège. Le Père Bazard disait qu'il ne se sentirait pas le courage de faire éprouver à d'autres certaines douleurs individuelles, sous prétexte d'une nécessité sociale. Je lui fis remarquer que le courage de l'apôtre St. Simonien n'était pas celui de l'apôtre chrétien; que celui-ci avait eu un courage particulier dont nous n'aurions guères plus besoin. Ce courage consistait à renverser les autels des faux dieux; alors on le conduisait devant un consul ou un préteur, puis on le mettait à la torture jusqu'à la mort. Quant à nous, nous aurons médiocrement besoin de cette sorte de courage, parce que le genre de torture qui était appliqué à l'apôtre chrétien ne sera probablement pas celui que nous aurons à subir. Ce sera une torture morale surtout qu'on nous fera endurer. On nous accusera d'être des hommes immoraux, des hommes durs qui ne craignent pas de blesser, des hommes sans cœur qui écorchent sans pitié, et brisent brutalement tout ce qu'il y a

de plus sensible. On nous attaquera dans notre honneur, dans tout ce à quoi l'homme de coeur tient le plus de nos jours. Le genre de courage dont nous aurons surtout besoin, c'est celui qui dans un but éminemment social ne recule point devant des douleurs morales, même les plus cruelles, lorsqu'elles se rattacheront à l'accomplissement d'un progrès pour la Société tout entière, y compris celui-là même qui aura à souffrir.

Le Père. — Mes enfants en voici assez pour ce soir sur ce sujet très-important, quant à notre conduite dans nos relations individuelles; si nous nous y arrêtions trop longtemps, nous perdrions de vue notre influence sociale, et il faut faire marcher autant que possible de front ces deux formes de l'apostolat. Les théories morales nouvelles, ne nous ont pas été inspirées, et je ne vous les ai pas données seulement pour en préparer la réalisation auprès de quelques individus, qui, par providence se trouvent être en rapport avec nous. Elles doivent être annoncées au Monde tout entier, et donner un caractère à notre vie publique tout aussi bien qu'à notre vie privée. D'ailleurs nous pourrons revenir, dans les réunions suivantes, sur les questions relatives à notre influence sur les individus que nous touchent de plus près. La première séance sera encore consacrée à des éclaircissements semblables à ce qui a eu lieu hier soir.

Achevé le Barrault le Père Fuller

Année de la Mère.

Huitième Enseignement.

Rue Monsigny. — Mardi, 13 Décembre 1831

Evénements Intérieurs. — Reprise de l'Enseignement.

Sommaire. Evénements Intérieurs. — Mouvements dans les Eglises de Province. — Missions vers les Eglises de Toulouse (Bouffard, Roaux, Auguste Chevallier) de Metz (Olivier, Simon & Petit) — Retour de Fournel dans la famille. — Degré des ouvriers; Association d'Ouvriers. Besoin d'Argent; acte d'association. Etudes du Diaconat. Requête aux riches de la terre pour les frais du Culte. — Préparation aux professions de foi publiques.

Reprise de l'Enseignement — Explications demandées par Raud sur la tendance vers l'égalité et vers l'Etat sacerdotal. — Reponse du Père; la trinité, les dualismes en métaphysique, en politique et en morale; la communion complète des termes de chaque dualisme n'a lieu qu'à une époque et à une distance indéfinies; la Vie et le progrès vers cette limite. — Objections de Fiéroult contre la négation des deux termes: constant et mobile. — Réponse du Père, de Lambert, d'Isaac Pereire, d'Edmond Talabot, de Duguet.

Huitième Enseignement.

Mardi, 13 Déc.re 1831
Rue Monsigny.

Le Père. — Toutes nos réunions de famille, excepté celle-ci, toutes nos réunions de degrés ont cessé. Depuis trois semaines nous nous sommes beaucoup occupés des idées nouvelles et nous avons donné de grands soins à notre science passée, mais nous avons un peu négligé les intérêts, vivants, présents de la famille.

Notre dernière réunion a été employée à des discussions, à des éclaircissements et nous continuerons à en avoir de semblables; mais nous reprendrons très prochainement nos réunions générales de famille, et dès aujourd'hui j'ai quelques événements intérieurs à vous annoncer, je vais le faire.

Vous savez que nous avons reçu de presque toutes les Eglises excepté des deux plus importantes, des lettres satisfaisantes sur l'état des cœurs et des esprits. Cependant il en est quelques-unes dans lesquelles on exprime le besoin d'attendre encore, et d'avoir de plus amples éclaircissements sur ce qui s'est passé dans l'intérieur de la famille.

Mais il en est deux, celle de Toulouse et celle de Metz qui, on peut le dire, sont complétement désorganisées. Hier Bouffard et Auguste Chevalier sont partis pour Toulouse et s'arrêteront à Montpellier et à Limoges. Hoart ira les rejoindre.

Olivier et Simon partent aujourd'hui pour Metz. Olivier! Est-ce que Petit part avec toi? Est-il décidé?

Olivier. — Oui, Père.

Le Père. — Il n'est pas ici?

Olivier. — Non, Père, il est absent.

Le Père. — Olivier, Simon et Petit suivront dans un ordre inverse la dernière tournée que Jules avait faite, ils paseront d'abord par Metz, et reviendront par Colmar et Dijon.

Je viens de vous dire que les Eglises de Toulouse et de Metz étaient complètement désorganisées ; celle de Toulouse, par exemple, se composait de quarante-trois personnes ; quoique nous n'ayons pas eu une note exacte de celles qui se sont retirées de la hiérarchie (c'est ainsi qu'elles formulent elles-mêmes leur position actuelle,) il est certain que quatre seulement se sont abstenues de signer l'espèce de protestation par laquelle l'Eglise de Toulouse a constaté sa position.

Ces quatre personnes appartiennent aux degrés préparatoires. Lorsque Bouffard et Roart arriveront à Toulouse, ils ne trouveront donc l'Eglise de cette ville réduite à ces quatre membres, et dans les réunions de famille qu'ils provoqueront pour éclairer les dissidents, les deux Pères n'auront auprès d'eux que ces quatre membres restés fidèles, qui les aideront à rappeler à leur foi ceux qui, selon leur expression même, ne sont éloignés de nous que momentanément.

A Metz, Marichal et Fèvre ont tout à-fait perdu le fil de nos destinées ; ils ne font rien, et se sont même opposés à ce que des réunions publiques aient lieu. Aujourd'hui ils se déclarent tout à-fait en dehors de la doctrine.

Ici, dans l'intérieur de la famille, ces jours-ci, un fait important, très-important s'est produit, et quoique il

ne soit pas accompli, il est bon que vous en ayez régulièrement connaissance. C'est le retour de Fournel. Fournel n'est pas encore venu directement ici; il ne m'a pas fait à moi, sa profession de foi complète, mais il a adressé à Olinde, comme à son père, une correspondance qu'il a eue avec Cécile depuis quelques jours, et dans laquelle se trouve retracée, d'une manière bien vive, la douleur qu'ils ont l'un et l'autre éprouvée depuis un mois. Je vous le répète, quoique je ne doute pas de la réalisation de ce fait, il n'est pas accompli, puisqu'il faut encore que Fournel fasse plus positivement sa profession de foi qu'il ne l'a faite en exprimant à Cécile la position dans laquelle il voulait se placer relativement à nous.

Ces départs pour différentes Eglises, que je viens de vous annoncer vont nécessiter quelques changements dans ce que nous avions organisé pour le degré des Ouvriers, et ceci m'amène à vous parler de votre position à tous.

Tous ceux qui sont ici ne sont pas employés dans les Associations d'Ouvriers; il en est très-peu, parmi ceux qui ne travaillent pas à cette œuvre, qui soient vraiment fonctionnaires dans la doctrine; or, il y en a très-peu qui y travaillent; la plupart d'entre vous n'ont donc pas vraiment un emploi satisfaisant de leur vie.

Depuis notre crise intérieure nous n'avons pas pu et nous n'avons pas dû vous presser de vous produire au dehors pour propager des idées qui ne vous étaient pas encore familières, et pour annoncer la phase nouvelle dans laquelle nous entrions, avant d'avoir

acquis une connaissance parfaite des Sentiments qui doivent particuliérement s'y développer. Aujourd'hui quoique vous ayez besoin encore de développements dogmatiques, et d'instructions sur la marche que nous avons à suivre, sur la conduite qu'il nous faut tenir à l'égard du monde, c'est surtout par la propagation de ce que vous avez déjà reçu que vous ferez votre initiation, que vous acquerrez ce que vous ne sauriez puiser ici, la connaissance des difficultés vivantes qui vous attendent.

Mais pour donner promptement ce que vous avez reçu, chacun de vous doit prendre le plus promptement possible une fonction active dans l'Apostolat; et pour commencer, je vais vous passer en revue, afin de savoir quels sont ceux qui n'ont pas de fonction en ce moment.

Que tous ceux donc qui ne sont pas employés dans les associations d'ouvriers, qui ne prêchent pas, n'enseignent pas, qui ne sont pas attachés au Globe ou à la correspondance; que tous ceux-là veuillent bien se lever pour que je fasse prendre leurs noms. (une vingtaine de membres se lèvent.)

Voulez-vous successivement donner vos noms.

(les noms sont inscrits et remis au Père)

Mapol, Pasquier, Ribes, Ducros, Surbled et Franconi, vous viendrez tous ensemble chez moi dans la soirée; j'ai besoin de vous parler.

Mardi prochain, nous reprendrons les réunions générales de la famille.

Nous n'avons jamais parlé ici depuis que les changements

dans la hiérarchie se sont opérés, d'une question extrêmement grave, et de laquelle dépend en grande partie le développement de la doctrine. C'est la question d'argent.

Je ne doute pas que vous ne vous soyez rendu facilement la justice d'avoir fait tout ce qui vous était possible pour manifester sous ce rapport votre foi ; ou vous avez signé l'acte d'association, ou, si votre position ne vous le permettait pas, vous avez contribué, autant que vous le pouviez, à l'œuvre du Diaconnat ; mais certainement aussi vous n'avez pas pu dans vos rapports avec le monde, dans vos tentatives de conversions, vous n'avez pas pu encore manier ce puissant instrument de notre action avec toute la facilité, et je dirai même toute la foi convenable. C'est une chose des plus délicates que d'aborder le monde sur un pareil sujet, c'est aussi précisément à cause des difficultés que présentent ces sortes de démarches, qu'elles permettent d'économiser beaucoup de temps ; or, nous n'en avons pas à perdre aujourd'hui, il faut marcher, et lorsqu'on a une aussi bonne pierre de touche pour connaître la valeur de l'homme il faut l'employer le plus possible ; avec elle il vous est facile de découvrir les hommes dignes de nos efforts, ceux qui sont capables de consacrer dès aujourd'hui leur vie pleine et entière à la doctrine, c'est une lance qui désarçonne du premier coup les chevaliers de faible race.

Je le sais, on peut dire qu'en effrayant ainsi les gens, on se prive d'une foule d'individus qui pourraient avoir leur valeur. Sans contredit, il y a beaucoup d'hommes en dehors

de nous qui auront une certaine valeur pour la doctrine, et qui déjà ont même leur éducation faite ou très avancée; et cependant ces hommes ne doivent pas aujourd'hui exciter notre attention, employer nos efforts, consumer notre temps. Les hommes qu'il faut sont d'une nature toute particulière, ce qui le prouve, c'est que des hommes très-capables, après avoir rendu jusqu'ici de très grands services à la doctrine, n'ont pas pu nous suivre davantage, et viennent de s'effacer et disparaître; et beaucoup d'hommes, de natures semblables aux leurs, pourront aller aussi loin qu'eux et s'arrêter comme eux au point où ceux-ci viennent de faillir, jusqu'au moment où les femmes leur feront franchir le précipice devant lequel ils viennent de reculer. Ces hommes, je le répète, ne sont pas ceux qui doivent attirer nos efforts.

En général, ne vous adressez pas aux hommes qui ne seraient pas très-rapidement illuminés par les dangers, les incertitudes, les difficultés de notre position actuelle; occupez-vous de ceux qui en nous voyant aux prises avec les obstacles que nous suscite le monde, avec ceux que nous avons rencontrés dans notre sein, sentent que la vie à venir de l'humanité est avec nous, et qu'ayant la volonté, nous finirons toujours par avoir raison et par avoir puissance. Avec d'autres nous perdrions notre temps, d'autres que nous s'en chargeront, c'est même là un moyen de conversion que je vous recommande; pesez votre temps, montrez à ceux que vous voulez convertir que vous comptez nos minutes, que nous n'employons pas la moindre partie de notre vie sans être sûrs que chaque instant, jeté, semé dans le monde,

nous rapportera une force de plus. Je vous recommande même comme tactique apostolique ce procédé, parce que dans l'ère industrielle où nous voulons entrer, nous ne devons produire aucun mouvement qui n'ait un résultat utile, le plus immédiat possible; il nous faut, en d'autres termes, des hommes d'activité et d'exactitude, ce sont les deux formes sous lesquelles nous devons nous-mêmes nous manifester, les deux qualités que nous devons montrer en nous.

Oui certainement, la question d'argent est une excellente pierre de touche, et nous en avons une preuve frappante dans ce qui vient de se passer au milieu de nous; car ceux qui n'ont pas pu nous suivre et se sont éloignés, sont précisément ceux qui avaient eu le plus de peine à comprendre l'œuvre du diaconat et qui l'avaient le plus mal pratiquée.

Mais ce n'est pas seulement comme moyen de découvrir rapidement les hommes que Dieu nous destinent qu'il est bon de parler d'argent à ceux qui se rapprochent de nous; il y a, outre cela, le grand avantage de prendre dans nos relations une haute franchise, une noble insolence apostolique. Dépouillons-nous au plus vite de l'hypocrisie que le christianisme, ennemi des richesses de la chair a léguée en habitude au monde. Aujourd'hui l'on demande sans rougir l'aumône des idées, on croit honorer celui de qui on la réclame, et l'on se glorifie soi-même de savoir confesser modestement la pauvreté de son esprit et le besoin avide qu'on éprouve d'en accroître les richesses; mais il n'est pas aussi facile de parler d'argent entre les hommes; ici toutes

les relations changent, et ce qui était noble et beau quand il s'agissait des richesses de l'esprit devient ignoble et sale quand il s'agit de celles de Satan, quand il s'agit d'argent. Et pourtant le Prêtre du Christ a su quêter noblement pour les frais du culte et pour les pauvres ; comment donc nous qui avons un Dieu que nous glorifions dans sa chair comme dans son esprit, ne porterions-nous pas plus noblement, plus saintement encore que le chrétien notre requête aux riches de la terre pour les frais du culte nouveau, pour les besoins de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse ?

Le Père s'arrête quelques instants, puis il continue ainsi :

Vous êtes mal placés ici, je ne peux pas vous voir, il faudrait qu'avant la réunion générale de la famille, nous nous réunissions à la salle Caitbout.

Vous le savez, je désire voir entre nous une communion très-intime ; la confiance s'établira par l'expression que vous donnerez vous-mêmes à la profession de votre foi, par le récit que vous vous ferez devant moi, de ce qui est en chacun de vous, enfin, par la confession ; et pour cela, il faut que nous puissions non seulement nous entendre mais nous voir ; nous sommes mal ici.

J'ai hâte d'atteindre ce but, parce que ce sera seulement alors que nous mériterons en toute vérité notre nom de famille. Déjà l'on a commencé dans le degré des ouvriers ; l'un de nos fils, ici présent, a fait une profession de foi publique qui a produit beaucoup d'effet. Vous avez besoin de vous mieux connaître,

de savoir nettement où en est votre foi politique et religieuse, plus encore que de savoir les détails de votre vie individuelle; d'ailleurs, plus nous irons, et plus se régulariseront ces professions de foi; plus aussi elles deviendront intimes; si donc je viens de citer celle qui a eu lieu au degré des ouvriers, ce n'est pas à cause du caractère individuel dont elle était revêtue, mais c'est parce qu'elle intéressait tous les ouvriers qui étaient présents à la vie de celui qui parlait. Tant que nous ne serons pas parvenus à déterminer cet intérêt de tous pour chacun, vous ne vous sentirez pas; vous ne serez pas à l'aise les uns auprès des autres, vous aurez des doutes réciproques. Les explications que vous vous donnerez mutuellement sur vos sentiments feront tomber ces doutes; chacun sera connu pour ce qu'il est; on saura ce qu'il apporte à l'œuvre comme ce qu'on doit attendre de lui.

Il nous faut revêtir notre habit apostolique. Dépouillons-nous donc de cette espèce de Diplomatie à laquelle le monde condamne. Jusqu'ici, philosophes et docteurs comme nous l'étions, il nous était impossible de pénétrer assez profondément dans les cœurs les uns des autres pour y lire le signe de notre commune destinée; vous aviez foi dans la doctrine, mais la foi n'existait pas entre vous; vous étiez certains de l'avenir de l'humanité, mais aucun de vous n'était sûr de l'avenir de ses frères. Aujourd'hui toute défiance entre vous doit cesser; il ne faut pas que nous soyons occupés à nous cramponner à droite et à gauche à nos voisins, pour être sûrs qu'ils nous suivront là où nous marchons.

(Le Père se concerte avec Henry pour que la prochaine séance ait lieu à la salle Caillaux, il l'annonce à la famille, puis continue :)

Je vois que plusieurs personnes manquent aujourd'hui ; nous sommes beaucoup moins nombreux qu'à l'ordinaire ; revenons donc sur la dernière séance. Si quelqu'un a encore des éclaircissements à demander sur les idées nouvelles, qu'il les demande.

Baud. — Père, je vous demanderai des explications sur ce que vous nous avez dit de la tendance de l'humanité vers l'égalité et vers l'état sacerdotal, je n'ai pas bien compris votre parole.

Le Père. — Nous avons dit que l'humanité était triple, et plus généralement que tout ce qui se manifestait dans l'ordre fini donnait lieu à la division binaire résultant du dualisme moi et non-moi, et de la réunion des deux termes de ce dualisme, réunion qui constitue l'existence, l'être de l'un et de l'autre.

Cette forme sous laquelle l'être homme se rend compte du phénomène universel, de sa propre existence, et de l'existence de ce qui n'est pas lui, cette forme est l'expression de la vie limitée, finie de l'homme.

Le dualisme moi et non moi se traduit dans les langues métaphysique, politique et morale d'une foule de manières différentes, et se transforme sans cesse.

L'une de ces traductions est, en métaphysique, l'identité et la différence, en Politique l'autorité et la liberté, en morale, l'intérêt et le devoir ou l'égoïsme et l'abnégation.

Les deux sentiments que représentent ces mots: autorité et liberté sont tous deux constitutifs de l'homme à l'état normal, ainsi tout homme doit aimer l'autorité (pour lui et pour les autres) il doit aussi aimer la liberté (pour lui et pour les autres); c'est encore une définition de la vie humaine, et cela veut dire simplement que chacun aime à avoir un Père et à avoir un Fils.

Il semble toutefois qu'en exprimant ainsi ce double sentiment, autorité et liberté, ces deux termes se contredisent, et que l'homme qui aime à exercer l'autorité, ne doit pas être celui qui consent à ce qu'on jouisse de la liberté; et cependant j'affirme que ces deux sentiments font le bonheur de l'homme moral, sociable, du Prêtre.

Ainsi, j'ai dit à la dernière réunion que l'homme aimait à se rapprocher sans cesse de son supérieur, et à rapprocher sans cesse son inférieur de lui, et que cependant il aimait à sentir la différence qui existe entre son inférieur et lui, et aussi celle qui y a entre lui et son Supérieur. Ces deux formes du sentiment humain existent certainement dans tout homme, et selon leur prédominance donne lieu à des catégories spéciales, de même que par leur harmonie, ils caractérisent le Prêtre, celui-ci commande et obéit également avec foi, avec amour.

L'humanité qui se développe dans toutes ses conditions radicales d'existence doit donc développer sans cesse dans son sein ces deux sentiments, et lorsqu'elle aura accompli sa destinée, lorsque l'association universelle sera réalisée, lorsque tous les dualismes des existences finies, viendront se fondre dans une unité

harmonieuse, indéfinie, lorsque la communion d'amour de la chair et de l'esprit sera consommée, alors sera également accomplie la communion définitive de l'autorité et de la liberté.

Mais que serait, en ce moment suprême, l'existence de l'humanité ? Je l'ignore. Cette communion divine est une limite que nous pouvons concevoir, mais qu'il ne nous est pas donné de définir.

Or, cette conception d'une limite indéfinie, vers laquelle les deux faces de la vie finie tendent sans cesse et partout dans le temps comme dans l'espace, vers laquelle elles marchent en s'harmonisant progressivement entr'elles, est la base et la raison du Progrès de toute existence finie ; et comme c'est la condition d'être limité qui oblige l'homme à concevoir sa destinée sous un double aspect, pendant toute la durée de son existence d'homme, il en résulte que lorsque cette destinée finie sera accomplie, le dualisme auquel elle aura été soumise pendant toute sa durée, deviendra lui-même sans objet.

Certes, il ne nous est pas donné, à nous hommes, de concevoir une expression plus large de la vie que celle qui renferme notre Trinité ; mais n'oublions pas qu'entre ces trois termes nous établissons une hiérarchie, et que le fait primordial est pour nous le Sentiment, le progrès, la vie, et non le dualisme, forme secondaire, analyse logique de la vie.

Lorsque j'ai parlé de la tendance définitive de l'humanité, j'ai donc nommé l'état Sacerdotal, et non l'état scientifique

ou l'état industriel, quoique la science et l'industrie se développent sans cesse, avec le Progrès humanitaire ; c'est que ce qui constitue avant tout notre vie d'homme, c'est notre qualité d'être aimant. Eh bien, de même, ce n'est pas le sentiment de l'autorité ou celui de la liberté qui nous marquent du caractère social, puisque l'un n'engendre que le despotisme et le second l'anarchie, c'est encore parce que nous sommes avant tout aimants que nous voulons adresser notre amour, tantôt à un supérieur qui nous élève, tantôt à un inférieur que nous élevons.

Et voilà pourquoi les tendances indiquées par les limites extrêmes des deux faces abstraites de la vie (telles que la tendance vers l'égalité) seraient plutôt du piége que des excitants salutaires si on les envisageait d'une manière absolue, c'est à dire si on se conduisait comme si la condition humaine les comportait actuellement ; voilà pourquoi, je le répète, la passion de l'autorité mène au despotisme, et celle de la liberté à l'anarchie, tandis que l'amour pour tous ne mène qu'à l'amour universel, à Dieu.

C'est de cette manière que vous devez entendre ce que j'ai dit, d'une part sur la tendance vers l'égalité, de l'autre, sur la tendance vers l'état Sacerdotal.

Guéroult. — J'aurais à vous demander des explications sur une difficulté qui se présente à moi comme insurmontable, elle est relative à la question de la femme et consiste dans le dualisme des natures mobiles et immobiles, constante et inconstante

Je crois par toutes sortes de raisons théologiques, expérimentales, poétiques, qu'il doit exister dans l'humanité un dualisme sous le rapport moral comme sous tout autre rapport; et de même une trinité, mais le dualisme que vous nous avez indiqué ne me paraît pas correspondre directement au dualisme capital, chair et esprit.

Je conçois très-bien le dualisme, science et industrie, parce qu'il présente deux faces abstraites d'un même fait; je conçois que l'homme ait en lui le sentiment de ces deux abstractions; mais dans mobile et immobile, constant et inconstant, je ne vois rien de semblable. Ou bien mobile, par rapport à immobile exprime une infériorité, ainsi petitesse désigne une grandeur moindre que grandeur, de même mobilité est moindre qu'immobilité; c'est une question de plus ou de moins; et ainsi inconstance exprime une constance moins grande que constance. Je ne peux donc pas considérer constance et inconstance, mobilité et immobilité comme un dualisme semblable à celui-ci: Science, industrie.

Le Père. — Tu as raison de dire que mobilité et immobilité ne correspondent pas directement au dualisme capital que nous avons posé dans ces termes chair et esprit, ni à celui-ci: science, industrie. Ce qui correspondrait dans l'ordre moral à chair et esprit ce serait amour charnel et amour platonique. Et ce qui correspond au dualisme capital de la politique science et industrie, c'est dans l'ordre des relations morales, Homme et femme, ou bien encore Etat et Famille. Ainsi

lorsque j'ai comparé des dualismes de différents ordres entre eux, ai-je ordinairement assimilé constant et inconstant à unité et multiplicité.

Toutefois je me hâte d'ajouter que tous ces dualismes qui divisent, qui analysent la vie, ou une face de la vie, se correspondent, sinon sur des lignes semblables et à des rangs d'une égale valeur, au moins dans une relation que l'esprit métaphysique doit pouvoir établir. Il est vrai que les correspondances trop éloignées ne vaudraient rien pour l'enseignement, elles obscurciraient trop la pensée; mais je le répète, mobile et immobile correspondent à multiplicité et unité.

Guiroult. — Ce n'est pas seulement une question dogmatique, c'est pour arriver à la question sentimentale. Je crois que ces deux termes sont négatifs l'un de l'autre, si nous les prenons d'une manière abstraite.

Le Père. — Comme tous les termes des dualismes qui, pris d'une manière abstraite, sont toujours contradictoires.

Guiroult. — Je conçois fort bien que le D'être puisse réunir en lui la qualité de savant et celle d'industriel, et que devant le savant il soit savant pour faire aimer la science, devant l'industriel industriel pour faire aimer l'industrie, parce que science et industrie ne sont pas deux termes négatifs l'un de l'autre; mais je ne conçois pas une unité vivante qui comprenne et résume la constance et l'inconstance, la mobilité et l'immobilité, qui s'excluent mutuellement.

Le Père. — Tu sais qu'il y a des individus qui, une fois

mariés, ne peuvent plus avoir d'amis ; tandis qu'il y a d'autres individus qui, en pareil cas, non seulement resserrent plus que jamais leurs liens d'amitié, mais encore les étendent. Les uns s'abstraient de tout le monde extérieur, rompent tous les liens qu'ils avaient avec le monde, et se renferment entièrement dans le foyer domestique ; les autres forment de nouvelles liaisons et cultivent plus affectueusement les anciennes. Leur ame s'ouvre à des sentiments plus larges, leur vie est plus facile ; et cependant les uns et les autres aiment également leur nouvelle famille, mais, il est vrai, d'une manière différente. Les uns seront peut-être sujets à la jalousie, les autres seront peut-être un peu volages, mais tous aiment très-réellement leurs conjoints.

Guéroult. — Ainsi, le but final de l'humanité serait de réunir la constance et l'inconstance comme le ferait le Prêtre ? cette réunion ne pourra jamais avoir lieu.

Le Père. — N'oublie pas surtout que le Prêtre dont tu parles est un couple, c'est l'homme et la femme.

Guéroult. — Je conçois l'amour comme un dévouement complet et réciproque entre deux êtres ; si l'un des deux donne son amour tout entier et ne reçoit qu'une portion de l'amour de l'autre, il y a exploitation, c'est ce que je ne puis admettre.

Le Père. — Prends garde de voir l'exploitation partout où tu ne vois pas la perfection. L'humanité est perfectible, non parfaite.

Guéroult. — Enfin je ne crois pas que deux abstractions de même nature et négatives l'une de l'autre puissent marcher

simultanément comme termes d'un dualisme.

Le Père. — Pourquoi ne réponds-tu pas à l'exemple que j'ai présenté tout-à-l'heure ? Mais je n'y parlais d'amitié, ne parlons que d'amour.

Tu le sais, beaucoup de personnes prétendent que pour bien aimer, il faut n'aimer qu'un seul ; d'autres au contraire disent : plus j'en aime un, plus je sais disposé à en aimer plusieurs. Ceux-ci préféreraient le Célibat à un mariage un et indissoluble, même avec une personne que, dans le moment, ils aimeraient éperduement. Ces exemples ne sont pas tellement rares que tu n'aies pu en rencontrer, quoique tu sois très jeune encore.

Il est évident que deux individualités si diversement organisées auront des manière de vivre fort différentes. Elles ne sentiront même et ne se comprendront l'une l'autre, qu'à la condition d'avoir entre elles un couple qu'elles aimeront beaucoup l'une et l'autre et qui pourra se mettre en communion avec l'une et avec l'autre, par les Sentiments qui constituent la vie de chacune d'elles. C'est à dire que le couple Prêtre aimera et comprendra l'individu qui s'abstrait totalement dans son amour, comme il aimera et comprendra celui qui s'abandonnera facilement à plusieurs amours.

Guézoulh. — Je conçois bien qu'un individu qui aime se renferme exclusivement dans son affection, ou en prenne occasion pour aimer mieux ses amis ; mais ce que je ne conçois pas, ce que je ne sens pas, c'est que cet individu, en même temps qu'il aime une femme puisse aimer une autre femme d'un

égal amour.

Ve Père. — Tu viens de te servir d'un mot qui rend en effet la chose un peu plus difficile à comprendre, parce qu'il exprime un fait qui doit se présenter d'ailleurs très-rarement; tu dis: aimer deux femmes d'un égal amour; si c'est cette égalité qui t'empêche de comprendre, mets-la de côté, suppose même les deux affections inégales, très inégales, je crois qu'alors tu saisiras mieux.

Au reste tu me paraîs encore très-préoccupé de la réprobation chrétienne contre la chair, et je crains que cela ne t'empêche de juger sainement les relations des Sexes. J'aurais donc désiré que tu prisses tes exemples de mobilité et de constance dans un tout autre ordre d'idées, par exemple dans l'amitié, ou même dans des choses qui ne se rattachent pas directement aux relations des hommes entre eux, comme par exemple dans les goûts que l'homme manifeste pour ses travaux, pour ses études, pour ses plaisirs; là tu aurais trouvé des exemples de constance et de mobilité qui t'auraient paru aussi louables, aussi saints les uns que les autres, et qui auraient fait disparaître la contradiction que tu trouves dans les deux termes du dualisme, car tu aurais facilement compris la possibilité de l'union de ces deux manières d'être dans le même individu. Tu sais par exemple qu'il y a des hommes qui n'aiment et ne cultivent que la physique et même une branche très-petite de cette science, et qui deviennent très-forts dans cette étude; d'autres ne sont très-forts sur aucune partie de la Science, mais ils voltigent dans le jardin de l'intelligence, et peuvent parler de tout, sans profondeur, il est

vrai, mais avec esprit, avec grâce. Ce sont encore les inconstants et les constants.

Guéroult. — Je suis surtout frappé du fait de la famille, et je vois que d'après les idées que vous avez émises, il y aura des enfants qui seront orphelins, qui ne connaîtront jamais leur Père.

Le Père. — En définitive la question que tu me poses est donc celle-ci: Faut-il que, dans certains cas au moins, la paternité soit douteuse?

Or, ceci nous porterait à résoudre positivement la question des limites imposées aux relations du Prêtre et de la Prêtresse avec les fidèles; tu sais bien que je me suis abstenu de poser cette limite. La question est importante sans doute, elle est capitale, mais je ne saurais la résoudre, et si tu prétends de le faire, tu vas trop loin.

Guéroult. — Je ne vais pas trop loin; car s'il y a dans le monde ces deux natures, constant et inconstant, et que le Prêtre les unisse en lui, il devra être constant avec les uns et inconstant avec les autres, afin de les relier entre eux. Alors je dis que le Prêtre devra avoir simultanément une affection profonde et des affections successives, par conséquent des familles successives.

Le Père. — Tu sais bien que le Prêtre en se faisant savant avec les Savants et Industriel avec l'industriel, ne perd par pour cela son caractère de Prêtre; il a toujours la robe sacerdotale, son caractère moral; l'union des deux natures en lui n'implique pas la nécessité de faire les mêmes actes

que le savant et l'industriel. Ainsi ....

Guérouln. — Mais il a deux familles, deux familles de sang, la famille de la constance et les familles de l'inconstance; il a aussi celle de la fonction, il a donc trois espèces de famille.

Le Père. — Eh as des affections si vives, que tu ne me laisses pas le temps de répondre.

Je t'ai dit que je n'établissais pas de limites, moi homme, à l'influence spirituelle ou charnelle du Prêtre sur le fidèle; et je te demande si tu admets que le Prêtre exercera, sur l'individu charnel, un attrait et une influence charnels.

Guérouln. — Oui.

Le Père. — Eh bien, je te le répète, j'ignore quelles seront les limites des relations charnelles du Prêtre et de la Prêtresse avec les fidèles charnels, je me borne à affirmer qu'il existera de semblables relations, puis qu'il y a une influence charnelle qui ne saurait être perdue, car elle doit servir à la moralisation des fidèles et du Prêtre lui-même. Dire quelle sera la conduite du Couple-Prêtre avec les fidèles, je le répète encore une fois, cela m'est impossible, je ne le sais pas. Or, c'est précisément ce qui paraît te préoccuper uniquement; tu veux nous faire discuter ce que nous ne pouvons, ne devons et ne voulons pas discuter.

Guérouln. — Ce qui me préoccupe, c'est que je vois dans le dualisme savant et industriel un fait humain dont la manifestation est intelligence et force, et je puis concevoir entre ces deux termes une unité intermédiaire qui les relie, mais pour ces mots constant et inconstant, je ne vois pas d'unité

intermédiaire; je vois deux termes qui se nient, qui se repoussent réciproquement, car on ne peut être constant et inconstant à la fois vis à vis d'une femme, il faut être vis-à-vis de deux pour cela; il faut avoir l'affection constante pour l'une et l'affection successive pour l'autre; de là résultent deux familles contemporaines.

J. Bercive. – Voilà, je pense, en quoi consiste la difficulté de Guiroult: il ne considère que le dualisme; alors il voit le Prêtre ayant une famille correspondante à l'affection constante et ensuite formant des familles successives correspondantes aux affections inconstantes; il ne voit pas qu'avant tout le Prêtre se marie comme prêtre qu'il se marie avec la prêtresse...

Guéroult. – La seule question qui me préoccupe est celle-ci: peut-on être à la fois constant et inconstant?

Lambert. – Quand nous avons admis que l'homme du progrès était le Prêtre, nous avons admis également que le Prêtre était l'homme qui voulait toujours conserver, et l'homme qui voulait changer à chaque instant. Eh bien, tu trouveras ici la même antinomie que celle que tu trouves entre constant et inconstant. Esprit et matière forment aussi une antinomie. L'homme du progrès est intermédiaire, et fait en sorte que celui qui éprouve le besoin de conserver ne reste pas trop en arrière, et que celui qui veut changer ne se casse pas la tête contre les murs en marchant trop vite; il aide le premier à changer, et encourage le second à conserver.

C'est de la même manière que je conçois le Prêtre; à la fois constant et inconstant; c'est à dire qu'il sympathise avec la manière de sentir des êtres constants et pourtant leur fait comprendre que les êtres inconstants sont également Saints, et réciproquement; or, pour cela, il faut que le Prêtre se montre d'une certaine manière constant avec la Prêtresse et aussi d'une manière inconstante avec les autres femmes. Comment cette constance et cette inconstance se manifesteront-elles? C'est ce que nous ne savons pas.

Guéroult. — Je ne vois pas qu'il y ait entre Savant et industriel la même antinomie qu'entre constant et inconstant.

Lambert. — Elle existe cependant.

Guéroult. — Concevez-vous un juste milieu entre oui et non?

Le Père. — La langue est certainement très-malfaite pour exprimer ce que nous annonçons, car jusqu'ici on a réprouvé des choses qui vont recevoir une approbation sainte, qui vont être réhabilitées, la chair par exemple. Cependant, mets, je te prie, en regard de constant, mobile au lieu d'inconstant, et en regard d'inconstant mets immobile au lieu de constant, alors tu n'exprimeras plus la négation de l'une des deux natures par rapport à l'autre: Constant et mobile, inconstant et immobile, c'est approuver ou nier des deux côtés, ton objection, dès lors, n'a plus de valeur.

D'ailleurs, prends les termes de Lambert, celui qui veut conserver, et celui qui veut changer, le conservateur et le novateur, ces deux types dont s'est servi si fréquemment St Simon,

Eh bien, il y a entre ces deux individus quelqu'un qui régularise leur mouvement, qui presse, qui excite le premier, et qui modère qui retient le second, afin de mettre l'un et l'autre en conditions harmoniques; Or, pour remplir ce rôle de régulateur, il faut que l'on éprouve à la fois le besoin du changement et celui de la conservation, il faut savoir empêcher de conserver là où l'on doit changer, et empêcher de changer là où il faut conserver. Il n'y a dans tout ceci aucune contradiction, et c'est en cela que consiste l'art du gouvernant, la vie du Prêtre.

Guéroult. — Je conçois bien un juste milieu entre science et industrie; je sens fort bien que le Prêtre a la faculté de relier le savant et l'industriel; mais entre constant et mobile, inconstant et immobile je ne conçois pas de terme moyen.

Le Père. — Emploie donc, je te prie, les mots conservateur et novateur, lent et hâtif, patient et ardent.

Guéroult. — Le Prêtre aura des affections individuelles et des affections multiples; il aura donc deux familles, dont l'une sera condamnée à n'avoir pas de Père.

Le Père. — Tu reviens toujours à la question qu'il ne nous est pas donné de résoudre, et tous les raisonnements portent contre une solution que tu imagines, et qui pourtant n'a donné lieu à aucun enseignement et à aucune pratique.

Guéroult. — Je le répète, je ne connais pas de terme moyen entre oui et non; je ne conçois pas que par rapport à une même femme on soit à la fois constant et inconstant.

Le Père. — Le Prêtre voit dans la Prêtresse l'être qu'il aime le plus et non celui qu'il aime exclusivement tandis que tel savant, par exemple, verra toutes les femmes dans celle qu'il aime ...

Guéroult. — Il y a donc pour le Prêtre des affections durables et des affections passagères.

Le Père. — Remarque bien, te dis-je, que le Prêtre n'est pas exclusif comme le savant ou conservateur, celui-ci est abstrait dans son affection, tandis que le novateur au contraire rêverait la promiscuité universelle. Il faut donc que le Prêtre se place entre ces deux êtres, et les fasse au moins se supporter l'un l'autre ...

Guéroult. — Il y a donc une famille réelle et des familles bâtardes.

Le Père. — Toujours la question des limites; la Paternité peut elle être douteuse? nous ne pouvons pas la résoudre.

Calabon. — Pose-toi donc la question de cette manière: Y a-t-il deux natures? y a-t-il une nature constante et une nature inconstante? Le nies-tu?

Le Père. — Non certes, il ne nie pas qu'il y ait de constants et des inconstants, mais ce n'est pas là ce qui le préoccupe.

Calabon. — S'il est vrai qu'il y ait dans le monde quelque chose qui corresponde à cette division, il faut bien imaginer un lien entre ces deux dispositions, lien que tu ne peux comprendre directement, c'est possible, ce qui prouverait simplement que tu n'as pas les qualités propres au Prêtre, mais qui doit exister

pour que l'ordre et l'harmonie règnent entre ces deux manières d'être si différentes ; je le répète, toute la question est de savoir s'il y a des êtres constants et des êtres inconstants.

Guéroult. — J'ai demandé et demande encore s'il peut y avoir un juste-milieu entre oui et non.

Calabon. — Tu admets bien cependant la nécessité d'un lien entre des caractères différents, par exemple le calme entre l'ardeur et la patience ?

Le Père. — Il n'y a pas de dualisme dont les termes ne présentent contradiction, lorsqu'on les compare abstraitement au lieu de les unir sympathiquement ; si l'on considérait le Savant comme une machine calculante, raisonnante, il y aurait négation du savant par rapport à l'industriel qui serait alors un instrument matériel de travail. Mais nous disons qu'un homme est savant ou qu'il est industriel à cause seulement de la prédominance de l'une des dispositions sur l'autre, et non point d'une manière absolue.

Duguet. — Il me semble cependant que vous pouvez poser une limite, quant à l'action que le couple-Prêtre doit exercer sur le couple constant et sur le couple inconstant. Ainsi cette action doit avoir pour but d'exciter le couple inconstant à être plus constant qu'il ne l'est, et d'empêcher le couple constant de s'abstraire trop en lui-même ; et sous ce rapport Guéroult devrait comprendre la nécessité de l'intervention d'un couple qui aurait puissance d'inspirer ce double résultat.

Le Père. — Les termes dont tu te sers n'éclairciraient pas

encore suffisamment la difficulté de Guéroult ; ce n'est par là que se trouve l'obstacle qui l'empêche de comprendre nos idées.

J'ai laissé cette discussion se prolonger presque outre mesure, non seulement parce que je désirais que plusieurs d'entre vous y prissent part, mais parce que tous vous devez profiter, en voyant combien, dans notre sein même, les objections peuvent avoir de ténacité ; de pareilles discussions vous permettent de préparer vos moyens de lutte au dehors.

Guéroult nous a montré autant de constance dans son opinion que de mobilité, de vivacité dans sa parole, et il est bien clair que s'il avait raison ce serait un double motif d'éloges, il aurait mérité sous les deux aspects de la vie, constance et mobilité. Mais vous avez dû vous apercevoir qu'il a sans cesse été en dehors des termes que nous devons nous imposer entre nous, et auxquels nous devons surtout ramener toujours nos adversaires dans nos efforts de propagation, de conversion sur le monde. En effet toute sa préoccupation tient à ce qu'il suppose résolue la question de limites, dans les relations du Prêtre et de la Prêtresse avec les fidèles ; Or, c'est précisément aussi la limite que je me suis imposée à moi-même dans l'émission de ma pensée ; car j'ai fait la part de l'affirmation et celle du doute. J'ai affirmé que je croyais à l'existence des deux natures, constante et mobile, et à la nécessité religieuse de les unir, par l'amour du Couple-Prêtre pour l'une et pour l'autre ; j'ai encore affirmé que le Prêtre et la Prêtresse exerceraient

une influence charnelle aussi bien que spirituelle sur les fidèles ; mais j'ai dit que j'ignorais sous quelle forme et dans quelles limites s'exercerait cette influence ; que moi, homme, je n'en posais aucune parce que je sentais et j'affirmais encore que c'était à la femme à prononcer sur un pareil sujet.

Eh bien Thérould n'a pas cessé d'avoir devant les yeux une quantité considérable de familles et de troupes d'orphelins. Il s'est toujours débattu contre ce qui ne saurait être mis en question ici.

Profitez de cet exemple, afin que, lorsque des objections pareilles vous seront faites en dehors de nous, vous puissiez promptement les arrêter, en prouvant qu'on nous condamne pour ce que nous n'avons pas dit ; qu'on suppose ce que nous n'avons pas annoncé, qu'on affirme là où nous avons douté.

Demain matin, à huit heures, nous nous réunirons, ainsi que je vous en ai prévenus, à la salle Caillou.

Achevé le jour du Père et d'Olivier

Juillet, année de la Mère.

Neuvième Enseignement.

Salle Taitbout. Mercredi, 14 Décembre 1831

Profession de foi de chacun, sur Dieu, sur le Père, sur lui-même.

Sommaire. — Réfutation des objections suivantes: La Doctrine conduit en Religion et en Philosophie à la confusion Panthéistique; en Politique à la loi agraire, à la communauté des biens; en morale à la promiscuité ou communauté des femmes; — Le Père pose ainsi les termes de la profession de foi de ses fils: Comment chacun de vous sent-il Dieu, le Père et lui-même? Profession de foi de Duguet, de Raud, de Huguet (sa future) de Rigaud, d'Holstein, de Labarreilles, d'Isaac Pereire, de Henry, de Michel Chevalier (Politique pacifique, Dieu dans toutes les classes et dans tous les peuples) de Lambert (fatalisme détruit par la loi du progrès; dogme St Simonien; loi vivante, réhabilitation de la Chair: organisation de l'Industrie, affranchissement de la Femme) de Barrault (l'autorité parole vivante, populaire, apostolique; politique de conciliation), organisation du Culte, appel des femmes; loi vivante.)

Neuvième Enseignement.

Mercredi, 14 x^bre 1831.
9 h. du matin.
Salle Vaitbour.

Le Père. — Mes enfans, la phase nouvelle dans laquelle nous entrons doit vous trouver plus forts et plus unis que jamais. Il faut vous attendre à recevoir une attaque plus vive que toutes celles que vous avez éprouvées, de la part de la société, dont vous allez ébranler les supports les plus intimes, cette société qui prend aujourd'hui tant de soin à étayer par la dissimulation, à couvrir du Silence.

Lorsque nous avons exposé nos idées sur la religion et la politique, nous avons déjà rencontré une assez violente opposition. D'un côté, on nous a traité d'utopistes qui revions la confusion panthéistique; de l'autre, on nous a accusés de vouloir bouleverser l'ordre social actuel, pour établir la loi agraire, la communauté des biens.

Cependant, toutes ces questions d'un ordre général très-élevé, ne touchaient que de loin aux habitudes ordinaires, intimes de la vie, ne préoccupaient qu'un très-petit nombre d'individus exercés à ces sortes de discussions; mais aujourd'hui l'alarme va être générale, tous, hommes et femmes, vont épier et discuter chaque idée nouvelle que vous émettrez sur la morale; il n'est plus de famille, de ménage qui ne s'y croie intéressé.

Les accusations ne vous manqueront pas et elles seront de la même nature que celles qu'on vous adressait sur la religion

et sur la Politique. De même qu'on vous accusait de confusion panthéistique et de communauté de biens, on vous accusera de prêcher la promiscuité, la communauté des femmes.

Or, il faut que vous vous sentiez forts pour résister au torrent, et changer la direction de son cours, et vous ne pouvez être forts qu'en vous unissant plus intimement que vous ne l'avez fait jusqu'ici. Il faut que vos relations entre vous deviennent plus fréquentes, plus franches; il faut que vous vous connaissiez tous, les uns et les autres, que chaque caractère soit senti et apprécié par tous, de manière que chacun soit sûr de tous ceux qui l'aident dans l'accomplissement de l'œuvre apostolique. Moi, surtout, j'ai besoin de vous mieux connaître, afin d'assigner à chacun le poste qui lui revient, j'ai besoin de savoir jusqu'où je peux compter sur chacun de vous.

Le moment est donc venu de faire ces professions de foi que je vous ai demandées; c'est la seule manière d'établir entre nous tous un lien sympathique, puissant et durable.

Nous consacrerons plusieurs séances à des communications de ce genre; ce sera à la fois un sujet d'instruction et de moralisation pour tous.

Je demanderai donc à chacun de vous comment il sent Dieu, comment il me sent, et comment il se sent lui-même; c'est-à-dire quelle fonction il se conçoit dans notre œuvre.

Duguet veux-tu nous faire ta profession de foi?

Duguet. — Père, je désirerais auparavant faire une observation. Je ne sais pas pourquoi vous vous adressez d'abord aux membres du second degré, plutôt qu'à ceux du premier. Il me semble qu'il eût été mieux de commencer par une des deux extrémités de la hiérarchie, le degré d'initiation ou le Collège; encore serait-il plus convenable que ce fût celui-ci qui donnât l'exemple. Je demande donc que les membres du collège s'expliquent les premiers.

Du reste, ce n'est pas que je recule devant une manifestation de ma foi; j'accepte en tout point la mission qui pourra m'être confiée, quant à l'organisation du culte et de l'industrie, et quant à l'appel de la femme. Je considère la femme comme l'égale de l'homme, et j'adopte entièrement les théories morales que vous nous développez dans vos admirables enseignements.

Le Père. — Je te demande comment tu sens Dieu, comment tu as la ferme conviction que tu possèdes la croyance providentielle qui doit engendrer aujourd'hui une foi religieuse plus puissante, plus inébranlable encore que celle qui animait les premiers chrétiens. Crois-tu aujourd'hui que tu accomplis une œuvre immense, qui intéresse Dieu, moi, toi, nous tous, l'humanité entière et le monde; et dans cette œuvre, comment, spécialement te relies-tu à moi? Car dans ce que tu viens de dire, rien n'indique que tu établisses une différence entre moi et le chef quelconque d'une Société qui, hors de nous, ferait œuvre utile. En un mot, la foi religieuse à mon n'a pas été suffisamment

Duguet. — J'exprime ma foi religieuse relativement à vous, en exprimant mon admiration pour les enseignements que vous nous avez faits. Il est incontestable pour moi que l'homme qui aujourd'hui sent le mieux Dieu et sait mieux le faire sentir aux autres, c'est vous!

Le Père. — Tu ne m'as pas encore bien compris; mais je reviens à ce que tu nous as dit tout à-l'heure.

Explique-moi pourquoi, dans plusieurs occasions, et notamment dans celle-ci, tu t'es tant attaché à savoir quelle était la foi des membres du collège, car ce n'est pas la première fois que tu as réclamé, comme je viens d'entendre que tu le faisais tout-à-l'heure, la présence de Laurent et celle de Evanson. Je crois que cette demande renferme la cause de ce qui peut manquer à l'expression de ta foi religieuse en moi, en nous tous, en toi-même; dis-nous donc dans quel but tu as demandé leur présence.

Duguet. — Dans un but tout personnel, de Laurent à moi, et qui ne vous concerne en rien.

Le Père. — Qu'est-ce qui peut être personnel à Laurent et à toi, et qui ne me concerne en rien?

Duguet. — Il est évident que rien ne peut se passer entre les membres de la famille qui ne vous regarde; mais j'aurais désiré, pour faire une profession de foi relativement à vous, que Laurent la fît avant moi.

Le Père. — Explique-moi un peu mieux comment tu rattaches ta profession de foi à celle de Laurent, ou plutôt,

dis-nous pourquoi tu penses que ta profession de foi, faite devant Laurent et après la sienne, pourrait être différente?

Duguet. — La présence de Laurent me paraissait nécessaire quant à moi, parce que plusieurs fois, depuis les derniers événements qui se sont passés au milieu de nous, Laurent s'est adressé directement à moi, ou même à d'autres, paraissant mettre en doute ma foi et cherchant à la rendre suspecte. C'est sous ce rapport seulement que je désirais sa présence, et que j'aurais voulu entendre sa profession de foi avant la mienne.

Le Père. — Est-ce comme étant son accusateur que tu aurais désiré qu'il parlât? Ou bien, est-ce pour te disculper devant lui que tu réclames sa présence?

Duguet. — Ce n'est pas comme accusateur, c'est une justification que j'aurais voulu faire devant lui de la sincérité de ma foi; j'aurais voulu montrer que je n'ai pas moins foi en vous que lui... si je me traîne sur ce sujet, je ne l'ai pas désiré; je ne fais que répondre aux questions que vous m'adressez.

Le Père. — C'est qu'en effet ce sujet est très-important à traiter. Je te demande donc encore dans quel but tu as fait une observation semblable à celle qui concernait Laurent, relativement à d'autres membres du collége.

Duguet. — Il me paraît évident que si, comme je le crois, de semblables manifestations sont de nature à nous éclairer, la lumière doit partir du collége et non de nous. Ma foi est arrêtée dès ce moment, mais il y a nécessité à ce que

chacun de nous s'explique.

Le Père. — Vois-tu en ce moment, parmi les membres du collége, ici présent, quelqu'un qui te paraisse nécessiter cette demande ?

Duguet. — Mon Père, j'ai dit que je ne vous l'adressais que relativement à Laurent.

Le Père. — Tu désires donc que Laurent soit appelé ?

Duguet. — Aussi longtemps que nous ne saurons que penser sur ceux qui nous entourent, mais surtout sur ceux qui nous dirigent, nous ne pourrons nous prononcer; c'est pour cela que j'ai demandé que les membres du collége s'expliquassent avant nous.

Le Père. — L'absence de Laurent et de Cramon ne saurait nous empêcher de continuer notre œuvre; et je désire que vous compreniez que si j'ai choisi un ordre pour procéder à l'émission de vos professions de foi, j'ai eu des motifs pour prendre celui-là plutôt qu'un autre; j'en ai plusieurs que je crois inutile de vous dire maintenant; mais Duguet doit sentir qu'il n'y a jamais nécessité pour nous à commencer, comme il le disait, par les extrêmes, par le degré préparatoire ou par le Collége, et qu'il est même plus dans notre nature de prendre en toutes choses les termes moyens, sauf ensuite à monter ou à descendre.

Vous voyez, par ce qui vient de se passer, combien ces réunions nous sont indispensables pour faire cesser entre nous le doute, cause constante de désharmonie, de désunion,

par conséquent de faiblesse. Jusqu'ici la vie de chacun de nous a été comme murée, abattons ces murs. Les professions de foi que je vous demande ne sont pas précisément des Confessions; elles nous y préparent, et d'abord, elles feront tomber ces causes de désunion, et d'hostilité qui peuvent exister entre quelques-uns de vous, car en exprimant votre foi, vous éprouverez le besoin de mettre votre cœur à nud et de le laver de toutes ces taches de faiblesse apostolique; vous ne sauriez conserver, après de semblables épanchements, de douloureux sentiments de colère ou de défiance contre vos Pères ou contre vos frères, ou de froideur à l'égard de vos fils.

Commençons donc aujourd'hui par exprimer comment vous vous sentez tous reliés les uns aux autres, par le sentiment de cette grande œuvre pour laquelle Dieu nous a choisis. Dites comment vous vous sentez reliés à moi, à moi qui vous ai transmis la vie nouvelle qui vous anime; en un mot, dites comment vous vous sentez religieux.

Baud, tu as souvent professé ta foi, je te demande quelques mots seulement.

Baud. — Père, je prévoyais que vous alliez m'appeler, parce que vous sentez la vie de celui de vos fils dont, en ce moment, la vie est la plus douloureuse. Vous savez pourquoi je souffre, vous qui connaissez le fond de mon cœur et y versez le baume de votre amour; mais je ne faiblirai pas, mon Père, je suis fort près de vous et je saurai encore porter avec gloire l'habit d'apôtre.

Maintenant, je sens ma mission mieux que je ne l'ai jamais sentie; je sais qu'il faut aller relever et secourir ceux qui souffrent; j'irai, mon Père, ils comprendront mieux ma voix, et comme moi, ils trouveront dans leur douleur même l'espoir et le courage dont ils ont tant besoin.

Je sais que la plus grande pauvreté n'est pas celle du pain. Je sais que le monde est surtout pauvre d'amour et de tendresse. Eh bien! voilà la richesse que je veux lui donner, parce que vous m'avez rendue riche.

Je sens Dieu dans tous les hommes et dans toutes les femmes comme je le sens dans tout le monde. Ma vie sera consacrée à réveiller ce sentiment dans tous ceux où il se trouve aujourd'hui endormi ou éteint en apparence. Lorsque tous l'auront, la paix et le bonheur seront dans le monde.

Père, vous êtes pour moi la loi vivante; j'ai foi dans vos promesses, vous n'êtes pas Dieu, vous l'avez dit, et je le sens; mais vous êtes à mes yeux, de tous les hommes, celui qui sait le mieux la pensée de Dieu, et qui a le plus de courage et de constance pour réaliser l'avenir que vous annoncez à l'humanité.

Oui, j'appellerai les femmes, j'appellerai les hommes, pour faire de tous les hommes et de toutes les femmes des Pères et des mères, des époux et des épouses, des fils et des filles, selon la loi nouvelle. C'est là mon œuvre.

Père, je vous aime et je vous révère; et entre vous et moi, il n'y a pas d'amour qui puisse se placer, pour faire que j'arrive

jamais à vous haïr ou à vous mésestimer.

Le Père. — Huguet, dis-nous tes sentiments sur Dieu, sur l'humanité et sur moi ; dis-nous aussi comment tu sens ta propre mission.

Huguet. — Père, le plus grand problème, celui dans la solution duquel il ne peut exister vraiment de bonheur, dans quelque condition de la vie où l'on se trouve, c'est le grand problème des destinées humaines. La solution a deux faces, la vie présente et la vie future.

Je dois déclarer ici que quant à cette dernière partie, celle qui embrasse la vie future, je n'ai jamais été très-édifié sur aucune des solutions qui en ont été données. Mais j'ai toujours cru à la vie future, j'y crois encore et j'y crois plus fermement que jamais, car cette question est liée à celle de la vie présente.

Dans les diverses positions où je me suis trouvé, la vie future m'a toujours singulièrement préoccupé ; sentant l'impossibilité de la résoudre d'une manière satisfaisante, je me suis d'abord attaché à la solution du problème de la vie présente. Là, j'ai eu satisfaction de mes efforts, j'ai compris la doctrine dont vous êtes le chef, et les progrès que vous lui avez fait accomplir. Il m'a semblé que cette solution de la vie présente. Là, j'ai eu satisfaction de mes efforts, j'ai compris la doctrine dont vous êtes le chef, et les progrès que vous lui avez fait accomplir. Il m'a semblé que cette solution de la vie présente était la seule que l'on pût adopter,

la seule qui fut, étant acceptée et réalisée sous votre direction, conduire à l'autre solution, celle de la vie future ; la seule enfin qui fut compléter le Sentiment de la vie.

Toutefois, bien que j'accepte la vie humaine telle que vous l'avez formulée, je n'espère cependant pas le bonheur, parce que cette seconde solution qui, selon moi, est indispensable pour le bonheur de l'homme, ne me semble pas encore donnée ; mais comme le premier devoir, la première obligation, en fin, le seul moyen d'être moins malheureux, est de faire ce qu'il est possible de faire, et puis qu'il est vrai de dire qu'on ne peut arriver à la Solution de la vie future, que par l'accomplissement, la réalisation de la vie telle que vous l'avez formulée, dans mon opinion (et c'est ma foi la plus vive, la plus sincère) il n'y a rien de mieux à faire pour le moment que réaliser, que pratiquer ce que vous avez enseigné.

Je vous déclare donc, mon Père, que je vous considère comme l'homme qui sent le mieux la vie future, qui en a le pressentiment le plus clair, et qui par conséquent, comprend le mieux aussi quelle est l'œuvre de l'homme en ce monde. Je me dévoue donc à vous entièrement et me place tout entier sous votre direction paternelle.

Le Père. — Très-bien, Auguet.

Et toi, Rigaud, qui revins de mission, dis-nous aussi ce que tu sens.

Rigaud. — Père, chargé par vous de la mission de l'Ouest avec Charton, j'ai été peu au courant des derniers événements

passés dans le sein de la doctrine; aujourd'hui, je le suis encore, cependant ma foi est tellement ferme, que je puis ici la professer.

Je vous regarde comme étant aujourd'hui le véritable lien de la société St. Simonnienne; je crois qu'en dehors de vous, il n'y a aucune puissance capable de grouper les individus dans le but Social du développement de l'humanité, en Dieu; aussi, je suis décidé à vous suivre. Pour moi, vous êtes la définition vivante de l'amour.

J'adopte entièrement les théories morales que vous nous avez enseignées; cependant, je ne les crois pas applicables maintenant; Je pense que leur réalisation ne pourra avoir lieu que par l'action harmonique de l'homme et de la femme.

Le Père. — Oui, sans doute.

Brigaud. — Je suis entièrement dévoué à la doctrine; mais je sens que j'ai à m'initier plus entièrement aux nouveaux progrès qu'en mon absence vous avez fait faire.

Le Père. — Occupe-t-en très-activement.

Et toi, Holstein, veux-tu à ton tour nous dire ta profession de foi.

Holstein. — Père, j'aime la mission que tu m'as donnée, je l'aime parce que je sens vivement la douleur des enfants que tu m'as confiés. J'accepte cette tâche pénible parce que j'ai foi en toi et que mon cœur peut s'épancher et puiser en toi. J'ai cruellement souffert de tout ce qui vient de se passer, car, je l'avoue, un instant ma foi a été ébranlée. Mais

aujourd'hui je ne souffre plus, depuis que je sens que c'est bien toi qui dois nous diriger dans tout ce que nous avons à faire, parce que tu es inspiré de Dieu qui est tout ce qui est.

Le Père. — Desbasseilles, veux-tu nous dire la tienne ?

Desbasseilles. — Mon Père, je sens Dieu dans le monde qui nous entoure, car j'ai étudié le monde et je ne crois plus au hasard. Je sens Dieu dans l'humanité, surtout dans cette partie de l'humanité qui souffre ; car toute ma vie a été consacrée à porter des secours à ceux qui sont dans la douleur. Depuis l'age de seize ans, j'ai vécu dans les hopitaux, là et sur les champs de bataille, j'ai pansé les plaies de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse. Rentré dans la vie civile, j'ai toujours été médecin et je suis pauvre comme ceux que j'ai pansés. J'ai beaucoup souffert avant d'être converti à la foi St Simonienne, parce que je ne croyais pas en Dieu. Aujourd'hui cette croyance en une providence me donne le courage et la force d'accomplir la mission que vous m'avez confié. Cependant, je souffre encore, dans le sein de la famille selon la chair, dans le sein de cette société qui nous entoure, je suis tiraillé, torturé sans cesse, et il m'a fallu tout endurer sans pouvoir rien dire. Voilà pourquoi je souffre, et j'en souffre d'autant plus que je n'ai pas encore rencontré dans la doctrine un Père, un frère, un fils qui soient venus à moi pour adoucir la position cruelle dans laquelle je me trouve...

Pardon, Pères et Frères qui m'écoutez, vous ne m'avez pas encore entendu parler devant vous, vous avez pu me croire un

savant, cherchant à étudier, à commenter la doctrine, et aucun de vous n'a connu ma vie. (Il met la main sur son cœur) là est ma vie! c'est là que je puiserai pour rendre aux autres ce qui m'a été donné.

Père, je sens très-bien la nécessité de sortir de la phase dogmatique de la doctrine, pour arriver à sa pratique; avant tout, je suis un homme d'action, d'exécution; je suis donc l'homme du mouvement, je vous suivrai.

Je comprends que la présence de la femme est nécessaire, indispensable, pour la réalisation des idées morales que vous annoncez.

Je crois que la loi morale définitive ne peut être révélée que par l'homme et la femme; que son application ne peut être que le résultat de leur action simultanée, coordonnée, harmonisée.

J'attendrai donc, sous votre direction, le moment où cette loi morale nouvelle sera proclamée.

Père, je crois en vous; je vous aime, je vous aime surtout parce que je sais que vous souffrez des maux des autres. Jusqu'ici, il est vrai, je n'ai pas eu avec vous autant de rapports que j'aurais voulu; mais dans votre dernière réunion générale, votre position devant nous, lorsque vous aviez sous les yeux des femmes qui souffraient, m'a montré qui vous étiez, et j'ai été ému plus que je ne l'ai été jamais.

Mon Père, plein de confiance en vous et dans le Dieu que vous m'avez fait aimer et connaître, je suis prêt à faire tout

ce que vous désirerez de moi.

Le Père. — Pereire, à toi mon enfant

Pereire. — Père, je vous aime depuis longtemps, car depuis longtemps je vous connais. Vous m'avez beaucoup donné; je vous dois en quelque sorte tout ce que je suis; je vous dois de m'avoir révélé la puissance d'amour qui est en moi.

Cependant, au milieu de la crise douloureuse que nous venons d'éprouver, si j'avais pu croire que vous duyiez nous entraîner dans une voie qui ne fût pas celle voulue de Dieu, je me serais retiré de vous, bien que pour moi, je le sens, c'eût été un véritable suicide.

Je vous aime plus que jamais parce que je comprends parfaitement bien la direction dans laquelle vous nous entraînez.

Je sens que l'industrie doit recevoir de nous un puissant mouvement.

Je sens que, jusqu'à ce jour, la femme n'a pu obtenir dans la doctrine la place qu'elle doit y occuper un jour et qu'en dehors de nous, hommes, il y a tout un monde comprimé, un monde torturé par des souffrances horribles que nous devons distraire.

Aussi, sans être fixé (pas plus que vous ne l'êtes vous-même) sur les rapports qui doivent un jour exister entre l'homme et la femme, je marche sous votre direction, avec une confiance pleine et entière; je suis prêt à faire tout ce

qu'il me sera possible de faire pour le succès de notre grande œuvre ; je ne reculerai devant aucun des sacrifices que vous m'imposerez pour accomplir la mission que vous m'avez confiée.

Je sens que, dans la voie où nous entrons, de grandes douleurs nous attendent ; mais quelles qu'elles puissent être, soyez-en sûr, mes épaules ne faibliront pas.

Le Père. — Henry, dis-nous comment tu sens Dieu, dans le monde et dans l'humanité, en moi et en toi.

Henry. — Depuis longtemps j'ai souffert du spectacle que m'offrait le monde, si différent de celui que rêvait mon imagination, et où j'éprouvais de continuels et cruels désenchantements. Pourtant, lorsque la doctrine s'est offerte à moi, j'ai eu de la peine à l'embrasser, parce que je n'y voyais pas encore ce que j'avais trouvé, moi artiste, en dehors d'elle : le caractère sacré de la matière ; je voyais bien qu'on voulait réhabiliter la matière, mais je ne voyais pas qu'on eût le sentiment profond de cette réhabilitation.

Je me suis rattaché cependant à la doctrine, parce que les douleurs morales que le monde éprouve et que la doctrine me paraissait vivement ressentir et bien connaître, l'emportaient sur les douleurs physiques.

Une fois entré dans son sein, je souffrais encore, parce que j'appelais de tous mes vœux la phase où nous entrons et qu'elle ne s'approchait pas de nous selon la mesure de mon impatience.

Aussi, me suis-je toujours rallié à vous, Père, parce

que j'avais trouvé en vous, ce caractère sacré de la matière et parce que vous me donniez une vie morale nouvelle.

C'est vous surtout que je glorifie, ô mon Père, parce que votre parole a dominé tous les dissentiments qui existaient dans le sein de la famille, vous ne trouverez toujours prêt à vous suivre dans la voie glorieuse que vous nous avez ouverte.

Je sais que de longtemps encore peut-être, nous ne serons point à même de jouir du Culte que renferme votre parole, je sais que les apôtres qui désirent le plus impatiemment sa création, doivent être prêts à souffrir toutes les douleurs morales et physiques dont ils veulent affranchir l'humanité, je le sais, mais il faut que l'apôtre qui veut bâtir un temple, en prépare péniblement les matériaux.

Père, je sens Dieu surtout dans l'humanité et c'est surtout en elle que je cherche ce temple du beau qui a toujours fait ma vie.

Père, je sens que Dieu est surtout en vous, c'est en vous qu'il m'apparaît dans sa manifestation la plus haute.

Vous, la famille St Simonienne, la société qui est encore en dehors de nous et le monde, telle est la sainte hiérarchie sous laquelle l'Univers m'apparaît, tel est l'ordre qui règne dans ma foi en Dieu.

Père, je ne sais si j'ai répondu aux questions que vous m'avez adressées.

Le Père. — Oui, oui, très-bien.

(s'adressant aux membres du collège.) Maintenant, l'un de vous, chers fils, veut-il dire à la famille quelques paroles sur &

même sujet? Le veux-tu, Michel?

Michel. — Père, comme, plus que vos autres fils, nous avons, nous, les membres du collège, le bonheur de vous approcher souvent et de vivre plus particulièrement de votre vie, vous savez ce que nous sommes plus encore que vous ne savez ce que sont vos autres fils; vous savez notre vie bien mieux que celle des autres, et vous savez combien nous nous aimons. Je regrette donc vivement que Duguet, quand il a réclamé que les membres du collège exprimassent leur foi avant lui, n'ait pas senti ce motif si naturel de l'ordre que vous avez choisi.

Eh bien, nous n'avons pas besoin de le dire pour vous, Père, mais je vous rends grâce de m'avoir appelé à dire devant tous, quelle est ma foi sur les trois points que vous avez posés devant nous.

Et d'abord, vous nous avez demandé comment nous sentions Dieu.

Dieu, pour moi, c'est l'existence universelle dans l'espace et dans le temps. Vous m'avez appris à le sentir dans tout ce qui m'entoure et de plus en plus, je le sens dans le développement de toute l'humanité et dans celui du monde entier. Je le sens dans l'industrie et dans la science, parce que j'ai vécu de science et d'industrie; je le sens dans tous les peuples de la terre, comme dans tous les partis politiques qui divisent les peuples, parce que chacun d'eux a sa mission particulière dans la grande œuvre humanitaire.

Je sens Dieu dans toutes les classes, je le sens dans le

prolétaire et dans le bourgeois et mon plus grand bonheur est de leur apprendre à le sentir réciproquement l'un dans l'autre.

Je sens Dieu dans la femme; or, les souffrances de la femme sont d'autant plus affreuses que ce sont celles que le monde ignore le plus, et dont il s'occupe le moins. Les souffrances de la femme m'obsèdent, me font saigner le cœur; je les vois partout; partout leur spectacle fatigue ma vue; il n'y a pas un petit coin de terre, qui, à mes yeux, ne soit empreint des souffrances de la femme, de celle même qui devant nous se montre si brillante et si riche et si gaie. Il n'est pas une maison, pas une rue, pas un pavé, où je ne voie le nom de femme, écrit avec de la boue et du sang.

Je sens Dieu dans la femme et je veux apprendre à d'autres à le sentir aussi, afin que par nous, toutes ces souffrances disparaissent.

Je sens Dieu dans tous les peuples et je le sens, non-seulement dans les peuples, mais dans cette immense chaîne qui embrasse tout ce qui est, tout ce qui fut ou sera, depuis le moment où les granits ont été fondus et où la terre n'avait pour habitants que des êtres monstrueux et bizarres, jusqu'au moment où nous sommes, et jusqu'à la limite de nos destinées.

Je le sens dans tous les mondes qui peuplent l'espace, et dans les grands monuments des hommes, où je vois encore bien des douleurs, car qui pourrait compter les pleurs d'hommes et de femmes entassés sous les pierres des pyramides d'Egypte.

Voilà comment je sens Dieu et comment je veux de plus en

plus le sentir, voilà comment j'ai appris de vous, Père, à le sentir ; et je sais que par vous, je le sentirai chaque jours de plus en plus.

Vous avez demandé comment nous sentons notre mission. Je la sens élevée, immense, je la sens sublime, glorieuse et pour vous et par nous.

Je sens surtout que nous aurons besoin d'une sorte de courage qui n'a pas encore de nom dans l'humanité. Je sens que nous aurons des douleurs extrêmement vives à éprouver, mais aussi à faire éprouver. Nous serons accusés d'immoralité, d'insensibilité ; et en effet, vis-à-vis de la morale ancienne, nos actes devront être souvent ainsi qualifiés, tandis que suivant la morale de l'avenir, ce seront des actes de la plus grande moralité, de la plus haute sensibilité.

Il y a deux espèces d'immoralités dans le monde. Il y a eu autrefois une morale qui réprouvait certains actes, et ces actes, vu l'état actuel du monde, sont encore immoraux ; cette morale antique n'est plus, il n'en reste que des lambeaux et ces lambeaux eux-mêmes ne sont plus que de l'immoralité par rapport à l'avenir ; ces débris se lèveront contre nous.

Ainsi, d'une part, les hommes qui se couvriront des lambeaux de la vieille morale, de l'autre ceux qui protestent brutalement contre la brutalité de la loi ancienne se réuniront contre nous. Notre tâche sera donc pleine d'amertume, en butte à cette double attaque ; je le sais, mais ne m'en effraie pas, parce que je sais aussi que grâce à notre foi dans le Dieu qui nous

inspire et grace à notre foi en vous, Père, tous ces obstacles qui sont bien autrement graves que les difficultés matérielles dont nous avons triomphé ne nous arrêteront pas.

Pour moi, en particulier, je sens que ma mission consiste moins à aller porter des secours à ceux qui souffrent, qu'à aller chercher ceux qui ne souffrent pas pour les amener à ceux de nos frères qui tendent la main à ceux qui souffrent; afin que ceux qui souffrent et ceux qui ne souffrent pas communient ensemble. Voilà comment je sens mon oeuvre personnelle dans l'oeuvre générale à laquelle vous nous appelez au nom de Dieu.

Quant à vous, mon Père, je ne pourrai expliquer que faiblement comment je vous sens, tant sont profonds les sentiments que j'éprouve pour vous. C'est vous qui m'avez tiré de ce monde où je me desséchais, où je mourrais. Il y a un an, j'étais dans ma famille selon la chair, souffrant, malade; je traînais derrière moi une fonction que ce monde m'avait donnée et qui me pesait, précisément parce qu'elle était trop légère pour moi. Vous m'avez appelé auprès de vous, vous m'avez rendu la santé, la foi et l'amour des autres; dès lors, ma vénération pour vous a toujours été s'accroissant, parce que de plus en plus, depuis lors, je vous ai vu grand, fort et plein de bonté.

Il y a trois mois qu'a commencé pour nous cette crise qui nous a amenés où nous sommes, crise douloureuse, mais au sein de laquelle nous avons puisé une activité, une

intelligence et une ardeur bien autres que celles qui nous animaient auparavant.

Tant qu'a duré cette crise, je dois me rendre cette justice, que je n'ai pas un seul instant douté de vous.

Cependant, pendant quelque temps, je n'ai pas compris vos paroles, et vous avez vu qu'au sein du collège, j'ai souvent protesté très-vivement, très-énergiquement contre les théories morales que vous présentiez; je les ai traitées d'immorales, de monstrueuses, de dégoutantes. Néanmoins, même alors que je parlais ainsi, vous ne paraissiez tellement moral que ma foi en vous, n'a pas été un instant ébranlée. Je vous glorifiais même d'avoir une assez haute moralité pour ne pas craindre de présenter de soutenir ce qui alors nous semblait à tous une chose de la dernière monstruosité. Depuis lors, grâces à vous et à mes propres efforts, j'ai compris votre parole. J'accepte complètement et sans aucune restriction ce que vous nous avez enseigné sur les relations de l'homme et de la femme je déclare que jamais conception politique, morale et religieuse n'a été aussi haute et aussi féconde en immenses résultats, nulle n'a été si capable de mettre un terme aux douleurs des hommes et des femmes qui accablent l'humanité.

Père, vous m'avez beaucoup donné, j'attends encore beaucoup de vous, parce que je vois que chaque jour vous donnez davantage. Vous êtes l'homme du monde, je ne dirai pas que j'aime le plus maintenant, la chose est toute simple, mais il n'y a pas encore eu d'homme au monde

pour Loyal j'ai senti et pensé ce que j'ai senti et pensé sur vous.

Père, je vous demande de vous embrasser.

(Michel va embrasser le Père.)

Le Père. — Je voudrais entendre maintenant la profession de foi de Lambert.

Lambert. — Mon Père, j'ai déjà dans une circonstance solennelle, exposé ma foi devant vous; mais à cette époque, tout était empreint du mouvement qui agitait la doctrine, la critique était vivante au milieu de nous. Aussi exprimais-je alors que je ne me retirais pas, comme le faisaient d'autres de mes Frères, plutôt que je ne disais: Je reste avec vous, et en effet, dans l'état de doute et d'incertitude où j'étais alors, je ne restais que pour observer votre marche, je voulais voir si l'humanité acclamerait à votre parole, ou si, comme je le disais alors, après Reynaud, une femme viendrait écraser la tête du Serpent.

Aujourd'hui je vous remercie d'avoir provoqué de moi une nouvelle manifestation de ma foi, non que celle-ci ne soit la continuation naturelle de celle que j'ai faite à cette époque, mais au contraire pour faire sentir à mes fils comment j'ai toujours marché dans une même direction, et leur expliquer comment, après avoir traversé la crise du collège et celle de la famille entière, je me trouve aujourd'hui plus ferme que jamais dans ma foi en vous et dans l'œuvre que vous nous enseigne

à accomplir.

Mais pour cela, il est nécessaire que je dise rapidement les phases par lesquelles je suis passé dans ma vie.

Toute ma carrière avant ou après mon entrée à l'Ecole Polytechnique a été philosophique; c'est toujours du point de vue de Philosophie générale que j'ai embrassé toutes les sciences dont je me suis occupé, et j'ai eu peine à m'assujettir à l'étude des détails; mais bientôt je suis arrivé à me désespérer, dans l'examen de la question la plus haute qui pût se présenter à moi, c'était celle de la moralité humaine.

Le fatalisme me obsédait jour et nuit et plus d'une fois, j'ai mouillé de larmes les draps de mon lit, en face de cette grande question: fatalité ou Providence. Le doute dont cette question m'accablait était mortel pour moi. C'est Transon qui m'a sauvé, qui m'a arrêté au bord de cet abîme; il m'a rendu la vie, il me l'a rendue en votre nom, Père, et au nom de St. Simon, qu'il me présentait comme un révélateur, apportant aux hommes la règle de leurs actes, de leur science et de leur moralité.

Lorsqu'il me fit voir que le monde n'était pas livré à deux principes ennemis, éternellement destinés à la lutte, quand il me montra que l'humanité progressait sans cesse vers un état de plus en plus heureux; lorsqu'il me parla de l'Univers soumis à une loi harmonieuse, il me fit sentir Dieu dans cette universelle harmonie; alors je me dévouai

entièrement à ce que j'appelais alors enseigner cette harmonie; je me dévouai à enseigner la foi qui venait de me rendre un peu de bonheur; à enseigner, dis-je, car je vivais encore de ma vie Philosophique, de ma vie d'enseignement.

Cependant, je sentais que Dieu se révélait en moi de plus en plus, car j'éprouvais pour mes Semblables des sentiments d'affection que je n'avais pas encore trouvés en moi si puissants; mais je restais dominé par les habitudes de l'humilité chrétienne; je n'osais publiquement émettre, propager ma foi, à peine si je pouvais prendre sur moi d'en dire un mot dans ma famille. Cette humilité, cette timidité m'accompagnaient dans la doctrine et par exemple, j'étais frappé d'un tel respect pour vous, Père, que je n'osais vous aborder, que je n'aurais pu arriver à vous, sans un grand cérémonial de révérences; enfin que je ne vous connaissais nullement lorsque je suis entré dans le Collége. (Ouvrir.)

Lorsque j'arrivai au Collége, les idées qui ont produit la crise étaient déjà sorties de la discussion, et comme le disait Michel, tout-à-l'heure, le collége paraissait si unanimement et si fermement convaincu de l'immoralité de ces idées, mais surtout l'irritation était telle chez ceux qui me donnaient quelques lambeaux de ces idées, que je ne savais que dire, que penser, que faire; et je me trouvais dans l'état d'incertitude le plus complet qui ait jamais existé pour moi.

C'est alors, (et je dois le dire pour l'édification de mes fils)

que j'ai complètement oublié la doctrine ou du moins quelques-uns des principes qui avaient fait ma vie philosophique dans la doctrine; ils n'ont pu échapper à cette crise morale qui agitait le collège, de sorte que j'ai été pendant quelque temps très-mal classé, quand les Pères m'ont chargé de l'enseignement de la doctrine.

A cette époque, vous savez que nous avons espéré pendant plusieurs jours, tout concilier par une simple division de travail, par une attribution nouvelle de fonctions, pour les Pères Supérieurs et pour les membres du collège. On m'assigna un rôle dans cette division, je le pris, mais lorsque, au lieu de division de travail, on prononça ce mot: séparation, alors j'ai hésité; je sentais plutôt rationnellement que sympathiquement que je devais rester avec vous.

Depuis lors, Père, j'ai eu la révélation de ce que vous êtes, et les souvenirs de cette crise me font bien sentir tout ce qu'il devait y avoir en vous de puissance, d'intelligence et de moralité, pour l'avoir provoquée et l'avoir supportée et terminée comme vous l'avez fait, et aujourd'hui je me je me vois capable de vous dire un mot que je n'aurais jamais dit à un homme avant d'entrer dans la doctrine, c'est que je vous aime de tout mon cœur.

Voilà quant au lien qui m'attache à vous.

Maintenant, si vous le permettez, si je n'ai pas déjà été trop long, je dirai rapidement ma croyance sur les points que vous avez posés.

Je commencerai par dire ma foi en Dieu. Je crois que Dieu est tout ce qui est, que tout est en lui et par lui; que nul de nous n'est hors de lui; je crois qu'il nous unit par son amour et que nous communions ainsi entre nous et avec tout ce qui est.

Quand je dis que nous communions par son amour? je fais sortir que Dieu n'est plus pour moi ce qu'il était dans ma phrase philosophique, une espèce de loi universelle, mais un être infini par lequel et dans lequel l'humanité marche sans cesse à son amélioration.

J'ai foi que le Sentiment des destinées humaines qui est plus vif en vous, Père, qu'en qui que ce soit au monde, vous inspire ce que nous devons accomplir pour faire passer l'humanité de l'état de souffrance où elle se trouve à un état plus heureux.

Je crois donc que vous êtes la loi vivante, mais je crois qu'en indiquant à chacun les pas successifs qu'il doit faire, vous vous marquez aussi, à chaque instant à vous-même la règle de conduite que vous devez suivre; ainsi vous êtes la loi vivante, mais qui écrit une promesse.

Et vous voyez aussi en nous des manifestations de Dieu, c'est-à-dire que dans l'exercice de la loi vivante, vous ne croyez pas qu'aucun de nous soit en dehors de Dieu, et vous cherchez à nous développer, car vous croyez que nous avons la même destinée que vous, quelque grand que vous soyez par rapport à nous.

Et enfin, vous avez cette croyance que Dieu est en vous, et cette croyance vous inspire le courage d'affronter tout ce que le monde vous jettera de boue, tout ce qu'il vous en jette déjà, car il commence.

Je crois qu'il faut que j'aie eu un nuage bien épais devant les yeux, pour que j'aie pu méconnaître que non-seulement la phase actuelle était celle où nous devions entrer, mais même que c'est le but évident et la conséquence logique de nos premiers enseignements. Je crois que l'aspect le plus élevé de l'apostolat est, au point de vue dogmatique, la réhabilitation de la chair; sous le rapport du culte et de la politique, l'organisation de l'industrie; enfin, au point de vue moral ou religieux, l'affranchissement de la femme.

Quant aux idées que vous avez émises sur cette dernière partie et qui ont soulevé tant de répugnances dans le collège, j'y adhère entièrement. J'adhère surtout à la Sagesse que vous avez montrée en ne voulant pas poser de limites là où la femme peut seule en poser, j'adhère donc complètement aux termes dont vous vous êtes servi, et je crois que la loi morale ne sera définitivement formulée que par une femme et vous, ou par un couple supérieur à vous, chose qui me réjouirait beaucoup, car ce serait le signe d'un progrès immense accompli par l'humanité.

Je crois donc que la femme et l'homme pourront seuls formuler la véritable loi morale de l'avenir et qu'en attendant cette formule définitive, la véritable expression

de notre foi est celle-ci : La femme est l'égale de l'homme, dans le temple, dans la cité, dans la famille.

Je crois enfin que notre conduite par rapport à elle doit tendre à lui faire sentir que nous l'avons complétement relevée de l'anathème chrétien que le monde fait peser encore sur elle.

Quant à mon rôle spécial dans cette marche générale de l'apostolat, je crois qu'il m'a été très-bien désigné par vous ; je me crois très-propre à être pour mes fils la dernière lueur de notre dogme éclipsé.

Cependant je me sens capable de sortir quelquefois du domaine des idées pour faire quelques excursions dans celui de la matière ; et il n'est pas jusqu'à des recherches financières, des demandes d'argent, que je ne fasse, quoique j'en aie très-peu l'habitude, s'il vous plait de me les commander.

Le Père.— Barrault, dis-nous quelque chose aussi.

Barrault.— Mes frères viennent de vous dire ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont ; je suivrai leur exemple.

Un jour que j'étais chez le Père qui était encore à la Caisse hypothécaire, on discutait de graves questions. Olinde me demanda si j'avais des objections à faire, je répondis que non, à quoi Olinde ajouta que je n'en avais jamais fait et qu'il paraissait que j'étais prédestiné à être St. Simonien.

Il a dit là une vérité, car depuis l'age de 14 ans, je rêvais un rôle de législateur, de pontife, de prêtre. Aussi, quand j'ai entendu parler de la doctrine, j'y suis venu sans

aucune espéce de répugnance, et je ne sais pourquoi, j'ai providentiellement toujours suivi le Pére Enfantin, plutôt que le Pére Bazard. Obligé de me livrer à des travaux extérieurs fatiguants, j'ai cependant toujours suivi la doctrine dans ses progrès qui furent les moments les plus heureux de ma vie, et en cela il y a persévérance et juste prepentiment chez moi, car j'ai toujours été religieux et la doctrine n'avait pas encore à mes yeux un caractére vraiment religieux, mais ce prepentiment secret m'avertissait que la doctrine deviendrait une religion.

Aussitôt que le dogme a été formulé, et que nous avons nettement conçu la réhabilitation de la matiére, j'ai parfaitement senti Dieu; car jusqu'alors j'avais été plutôt Chrétien et je me croyais peu disposé à accueillir la réhabilitation de la matiére.

J'ajouterai que la doctrine que le Pére a produite sur l'autorité dans sa lettre sur le calme, je l'avais pressentie, car une fois que j'avais admis Dieu, tel que nous le sentons maintenant, j'avais senti la réhabilitation de l'autorité et pour moi, c'était l'adoration de Dieu dans les hommes supérieurs, à cette condition que les hommes Supérieurs adoraient Dieu dans leurs inférieurs.

Cependant, le jour où le Pére, prepentant ses hautes destinées, avait écrit à Duveyrier sa lettre sur le Calme, et se posait déjà comme chef de la doctrine, je n'avais vu là qu'une espéce de prétention. Alors, je vivais éloigné de la famille; pendant six mois, je passais à faire des prédications

le temps que me laissaient les leçons que je donnais. Je ne connaissais donc réellement, ni le Père Bazard, ni le Père Enfantin, et je ne voyais, en général, les membres de la doctrine que les jours où, lorsque j'avais passablement prêché, ils venaient me donner leurs félicitations.

Après mon départ pour la Belgique, je me sentais un peu fatigué de mon rôle de Prédicateur, il me semblait que nous devions marcher dans une route nouvelle. A mon retour, je soulevais dans le collège des discussions sur la nécessité de renouveler les Prédications; ce fut alors que je commençai à sentir l'insuffisance de Bazard pour diriger la doctrine; j'éprouvai, dans cette circonstance, un froissement qui fut pour moi un éclair. Je voulais que l'on donnât au public, par les Prédications, un enseignement plus net, plus précis, plus clair, je disais qu'il fallait donner vie à la parole St. Simonienne.

Je ne fus compris que par le Père Enfantin; et lui se fit comprendre, en posant la question dans des termes différents; il parla des femmes, exposa la nécessité de faire un appel aux femmes, de se faire comprendre d'elles, ajoutant que la voix de femme avait seule puissance d'attirer des masses d'hommes à nous. Le Père Bazard, lui, nous disait que nos prédications étaient trop vagues, parce qu'elles n'étaient pas suffisamment appuyées sur les témoignages du passé; il prétendait que nous perdions nos titres aux respects que précédemment notre science nous avait attirés, et qu'il fallait revenir à nos ancienne

prédications historiques, véritables enseignements. Enfin, ces mots de clarté et de précision étaient interprétés par lui dans leur acception dogmatique, tandis que ma pensée que le Père Enfantin avait parfaitement saisie, était que nos Prédications n'allaient pas au cœur, et qu'ainsi nous ne marchions pas vers un langage populaire, vers la parole apostolique; je le répète, cette circonstance fut un éclair pour moi.

Quant aux théories qui ont provoqué la crise, ma foi constante dans les progrès de l'humanité m'a empêché de douter des heureux résultats de cette évolution. Absent, d'ailleurs de Paris, lors des débats les plus orageux, je n'ai pu prendre ma part des déchirements auxquels mes frères ont été exposés, mais le Père se rappellera, je le pense, combien j'ai compris les profondes douleurs qui étaient dans son cœur; peut-être à la manière dont je lui ai pressé la main, l'a-t-il senti?

A mon retour de Metz, instruit des violents débats qui avaient eu lieu dans le sein du collège, j'espérais cependant que la division du travail projeté calmerait ces dissensions intestines; mais il n'y avait plus moyen, il s'agissait d'une conception nouvelle de l'Apostolat.

Le Père a été proclamé chef je me suis immédiatement rallié à lui; je n'ai pas discuté le moins du monde les théories du Père, j'attendais leur complet développement. J'ai beaucoup souffert pendant cette crise, mais cette souffrance était indépendante des théories; et d'ailleurs, je dois dire,

qu'après avoir entendu vos enseignements, Père, j'adopte entièrement, sans aucune restriction, vos théories, en attendant que la femme ait parlé.

Père, j'ai si souvent exprimé mon amour pour vous, et je pense d'ailleurs que je viens de le faire sentir encore, que je crois, pour ainsi dire, avoir le privilège, lorsque tous vous disent leur affection pour vous, de me taire.

Quant à ma foi en Dieu, en vérité, je me crois également en droit de garder le silence, j'ai assez prêché à tous le nom et les attributs de notre Dieu, pour n'avoir rien à ajouter à des professions de foi si diverses et si fréquentes.

Mais, avant de terminer, j'ai besoin de dire à mon frère Michel combien je sympathise avec la manière dont il a exprimé la nécessité de prendre un langage de paix et de conciliation, si conforme à l'esprit de notre foi. Je veux dire à Michel que je l'ai toujours compris, que j'ai toujours senti les progrès qu'il accomplissait et faisait accomplir, alors qu'on ne l'appréciait pas toujours suffisamment. Si la doctrine a pris une attitude pacifique, Michel qui était, dans le Globe, l'organe de ce besoin, nous a précédés tous dans cette nouvelle direction. Je suis bien aise de l'en glorifier.

L'organisation du culte m'a paru de puis longtemps le besoin prépare de la Doctrine, je le sentais si vivement que, dans mes dernières prédications, avant de quitter Paris, j'avais cherché, par tous les moyens possibles, à remuer

cet auditoire qui me paraissait immobile, à lui faire donner signe de vie, même par des cris, plutôt que de le voir mort, comme il l'était.

Aujourd'hui, notre mission est nettement posée: organisation du culte et de l'Industrie, appel des femmes, telle est notre oeuvre.

Le Père est pour moi la Loi vivante, je me sens indissolublement lié à lui par l'oeuvre glorieuse à laquelle Dieu nous a destinés.

Le Père. — Mes enfants, après-demain, nous nous réunirons encore, et continuerons ce que nous avons commencé aujourd'hui. Déjà, je pense que nous nous connaissons mieux, et nous nous aimons davantage.

Achevé le jour de la Mère. — Duguet.

Juillet, année de la Mère.

Dixième Enseignement.

Salle Taitbout. Vendredi, 16 Décembre 1831

Vues sur l'Organisation industrielle. Banquiers, Ingénieurs, Ouvriers.

Sommaire. — Des professions de foi publiques et les confessions privées sont des préparations à l'Election, elles précèdent la désignation à la fonction, soit par les Inférieurs, soit par les Supérieurs. — Aperçu de l'Organisation Industrielle. — Les Banquiers, les Ingénieurs et les Ouvriers qui fournissent l'argent, le plan et le travail sont les trois Eléments vivants de la Grande Œuvre industrielle, base du Culte nouveau. Les Banquiers jouent déjà un rôle important dans la politique par le Budget et les emprunts; les ingénieurs en joueront un par l'importance des grands travaux d'utilité publique, soit qu'il s'agisse de la réforme d'une branche de l'exploitation du Globe, soit qu'on accomplisse un grand progrès dans les voies de communication. — Alors les prolétaires arriveront aussi à la vie politique. — Le Culte symbolisera l'instrument de travail, le costume, l'habitation, la vie entière du travailleur, — le Temple, la Cité.

Cranson, Lambert, Michel et Flachat sont chargés des rapports avec les ingénieurs. — Rôle des Artistes. — Avenir pacifique des travailleurs. — La force, l'adresse, la Beauté, la Santé. — Hygiène. Communion avec les ouvriers sous le patronage de Flachat et d'Holstein. — Degré préparatoire. — Degré des Ouvriers, Degré d'initiation. — Retraite des cinq qui doutent. — Besoin d'argent.

Dixième Enseignement.

Vendredi, 16 Déc.bre 1831.
Salle Caillaux.
Matinée.

Le Père. — Mes enfants, je vous ai dit dans la dernière réunion que nous avons eue ici monsigny, que plusieurs d'entre vous n'avaient pas encore de fonctions, et que ceux-là devaient le plus promptement possible en choisir une, afin de rendre tous les services qu'ils doivent à notre œuvre. Je me suis même expliqué avec quelques-uns que j'avais appelés le soir près de moi sur la manière dont je concevais la nouvelle forme que devait avoir parmi nous, aujourd'hui, l'élection relative à ces fonctions nouvelles.

Jusqu'ici, nos élections ont été faites selon une règle, pour ainsi dire aveugle, quant à la distribution des fonctions. Elles étaient basées ordinairement sur un titre étranger à la division du travail, par spécialités; et toutefois, elles étaient déterminées par un motif très-important, quant à l'Ordre général, puisque nous examinions pour le faire, l'affection que l'on portait à la doctrine, l'activité qu'on y déployait; mais, je le répète, nous ne tenions pas compte des qualités spéciales qui correspondent à des fonctions particulières; aussi êtes-vous divisés par degrés et non par fonctions. Notre hiérarchie est régulière, mais elle n'est pas vivante, ou du moins elle porte le cachet du collectisme et non celui d'individualité; dans cette graduation, en quelque sorte mécanique, nous avons écouté beaucoup plus notre inspiration que la vôtre, ce qui donne à notre famille le caractère d'un ordre selon l'autorité, bien plus que celui d'une association selon la liberté.

Plus nous avancerons dans la voie nouvelle, plus vos Pères auront besoin d'appuyer leurs révélations sur les vôtres, d'attendre même vos inspirations, pour concevoir des élections nouvelles; c'est donc pour constituer parmi vous ce nouveau mode d'élection que je vous ai appelés à faire vos professions de foi et particulièrement que je vous ai demandé comment chacun de vous sentait sa mission. C'est dans le même but que je vous ai recommandé de vous confesser à vos Pères; car la confession est une demande de clairvoyance personnel, et c'est aussi la forme sous laquelle vos Pères peuvent le mieux apprécier les qualités propres, la vocation de chacun d'entre vous.

En général, le Supérieur doit indiquer ce qu'il veut faire, plutôt qu'il ne doit donner à chacun la part de l'œuvre que chacun doit accomplir, et c'est même ce qui constitue sa supériorité légitime, ce qui distingue l'autorité nouvelle du despotisme. Il exprime, en termes généraux, ce qu'il désire, ce qui est à faire et chacun répond en exprimant par des termes particuliers, le rôle spécial qu'il croit pouvoir remplir utilement dans l'œuvre commune.

Mais jusqu'ici, nous nous sommes si exclusivement occupés dans nos réunions, des idées nouvelles sur la morale et de l'appel aux femmes que vous savez beaucoup mieux ce que j'attends de vous, et aussi, ce que vous pouvez faire sous ce rapport, que vous ne connaissez mes désirs, quant à l'organisation du culte et de l'industrie, il vous manque donc un élément indispensable pour vous diriger dans le choix de vos fonctions.

C'est ce qui m'a engagé à suspendre pour aujourd'hui les profesions de foi et à vous dire quelques mots sur cette face importante de notre vie actuelle.

Je vais donc vous donner un exposé rapide de ce que nous avons à faire pour préparer l'organisation industrielle, et pour fonder nôtre culte: et rappeler vous ce que je viens de vous dire sur l'élection; je vais exprimer en termes généraux ce que nous avons à faire afin de vous mettre tous en position de choisir votre rôle spécial dans l'oeuvre générale.

La voie où nous entrons diffère essentiellement de celle que nous avons suivie jusqu'ici. Dans la direction pratique qui s'ouvre devant nous, nous aurons d'autres travaux à faire, par conséquent d'autres fonctions à créer que dans la phase théorique qui vient de s'accomplir. Vous verrez aujourd'hui dans le Globe un article qui est une première indication de cette direction nouvelle. (Globe du 16 Décembre. — Article de Michel.). Esanson qui s'occupe spécialement et depuis longtemps de ces idées vous donnera en particulier quelques développements; mais, je vous le répète, je vais vous les exposer en termes généraux.

Nous avons commencé à nous mettre en rapport avec la classe ouvrière; d'un autre côté, depuis quelques jours, nous nous sommes rapprochés des banquiers, et enfin, depuis longtemps déjà, depuis que nôtre existence a quelque renom, nous avons attiré à nous spécialement une classe de jeunes hommes qui se sont occupés jusqu'ici de l'application de la

science) à l'industrie), je veux parler des Ingénieurs. Or, dans ces trois termes de la vie industrielle, banquiers, ingénieurs, ouvriers, se trouvent renfermées toutes les conceptions de l'ordre industriel.

Le banquier a aujourd'hui une existence sociale bâtarde, par rapport à celle qu'il aura un jour, puis qu'il est actuellement l'intermédiaire entre le travailleur et le capitaliste oisif, fonction qui n'a pas de sens pour l'avenir. Toutefois, il importe de considérer sa valeur dans la Société actuelle, dans la politique actuelle.

Evidemment tout ce qu'il y a de politique dans l'industrie se résume aujourd'hui dans le banquier, bien plus que dans l'Ingénieur; quant à l'ouvrier, il n'y figure pas encore. Remarquez que je prends le titre d'ingénieur dans son acception la plus large; je n'entends pas seulement par ce mot les hommes qui sortent de l'Ecole Polytechnique et qui sont employés dans les ponts et chaussées, les mines, &c. J'entends tous ceux qui enrichissent l'humanité d'une création nouvelle de machines ou instruments de production. Les ingénieurs, dis-je, sont bien plus éloignés que les banquiers, sinon de comprendre leur importance sociale et politique (j'aime mieux ce dernier mot) du moins de la faire admettre par la société. Ainsi, il nous est bien plus facile de nous faire comprendre lorsque nous parlons de l'importance politique actuelle des banquiers, que si nous annonçons, même pour l'avenir, l'importance politique des Ingénieurs; car l'on sent déjà par

le vote du Budget et par les emprunts, le rôle que peuvent jouer les banquiers dans les affaires publiques.

Cependant, il suffirait de considérer l'ingénieur comme conçepteur et directeur de travaux industriels, pour sentir son importance politique dans une société pacifique industrielle.

Or, le jour où nous pourrions présenter une œuvre industrielle d'une grande utilité avec l'appui d'un personnel nombreux d'Ingénieurs et d'une masse d'ouvriers animés de notre foi, donnant ainsi, d'une part, la garantie d'une habile et prompte exécution et de l'autre la preuve de notre puissance d'ordre au milieu des classes ouvrières, ce jour là, il serait bien difficile que le moyen matériel d'exécution, c'est à dire l'argent, ne nous vint pas, ou en d'autres termes que les banquiers, qui sont les détenteurs des capitaux n'en livrassent pas aux ingénieurs pour faire exécuter par nos ouvriers leurs conceptions industrielles.

Sous cette forme même, vous voyez que la conception d'un large plan industriel qui serait ou la réforme d'une branche de l'exploitation du Globe, ou un progrès neuf et vaste dans les communications entre les hommes, prendrait rapidement un caractère politique aux yeux de tous, non-seulement aux yeux des travailleurs, mais à ceux des oisifs et à ceux du gouvernement lui-même, car cette vaste entreprise donnerait un emploi pacifique et productif à la classe la plus pauvre et la plus nombreuse qui effraye tant, aujourd'hui, et à juste titre, le Gouvernement et les Oisifs.

on mettrait ainsi cette masse de prolétaires que l'on ne sait que décimer par la guerre, lorsqu'on redoute leur grand nombre et pour lesquels on ne sait que gémir, quand ils se plaignent, on mettrait, dis-je, les prolétaires sous la direction d'hommes instruits qui sauraient en même temps les moraliser. Enfin, une pareille conception aurait un caractère politique car elle constituerait l'armée pacifique des travailleurs.

Alors, en nous présentant aux capitalistes pour leur demander de l'argent, nous aurions auprès d'eux d'autres titres que ceux que nous avons aujourd'hui ; et en effet, aujourd'hui, nous ne pouvons avoir aucun titre à la confiance d'hommes d'argent. Il est possible que quelques-uns nous considèrent comme une association philantropique et religieuse ; mais ce ne sont pas là des mots qui aillent à leur cœur, à leur bourse ; et certainement aucun d'eux ne s'approcherait de nous dans un but intéressé.

Jusqu'ici, lorsque nous nous sommes approchés des capitalistes, ce n'a point été en leur qualité d'hommes d'affaires, de prêteurs, employant leurs fonds à des travaux productifs, de commerçants voulant toujours gagner sur tout ce qu'ils font, d'hommes d'argent, en un mot, c'est en les considérant comme des hommes au cœur large et généreux, aux vastes sympathies ; enfin, c'est en les regardant comme des hommes et non comme des capitalistes ; or, nous devons développer chacun selon sa capacité, nous avons donc un grand progrès à faire dans nos relations avec eux.

Il faut que nous soyons en mesure (et c'est ainsi que nous pourrons concevoir d'une manière large notre développement industriel) de déterminer à venir à nous les hommes qui ont pour qualité prédominante d'être intéressés, les hommes d'argent, comme nous avons jusqu'ici attiré à nous ceux qui avaient pour qualité prédominante d'être des philanthropes dévoués et des hommes de Science.

Et d'ailleurs, il y a deux manières de concevoir notre développement industriel, l'un en commençant par les classes inférieures, l'autre en s'attaquant aux Sommités sociales; nous n'avons jusqu'ici employé que la première méthode, nous avons groupé autour de nous et relié entre eux quelques pauvres travailleurs et pas de travaux à exécuter; nous manquons alors de l'élément nécessaire pour consolider fortement nos associations, qui n'étaient que des agroupemens de familles ouvrières, sans but financier, sans plan industriel, rassemblées, mais non pas unies.

Toutefois, ces essais ont eu une assez grande valeur, parce qu'ils donnent un témoignage irrécusable de notre amour pour l'ordre et la paix et de notre philanthropie; ils ont eu, en un mot, une haute valeur morale, mais ils ne prouvent absolument rien quant à notre puissance industrielle; ils n'ont même, aux yeux du public, de valeur morale, que parce qu'on regarde comme un acte moral de faire l'aumône, et qu'on suppose que nos associations d'ouvriers sont simplement des œuvres de philanthropie aumônière, et d'ailleurs, je le répète, même pour vous, ces associations sont sans valeur industrielle.

Aujourd'hui, songeons donc à la seconde forme du développement industriel, nous avons commencé par les ouvriers, occupons-nous des banquiers, mais pour bien vous faire saisir comme je conçois ces relations nouvelles, et en même temps quel doit être le caractère vraiment religieux de la phase actuelle, je sens le besoin de transformer tout ce que je viens de dire; j'ai parlé d'industrie, parlons du culte.

Souvent nous avons fait des rêves sur le monde futur, nous avons tous imaginé les formes de la Société à venir, et ces rêves nous ont été utiles pour comprendre ce que, dans le moment même, nous avions à faire pour les réaliser. Qui de vous ne s'est pas demandé quelles seraient les cérémonies du culte, les chants, les prières, les costumes, comment seraient bâtis les temples et dessinées les villes; en un mot, nous nous sommes fait une foule de questions d'art qui traduisaient notre pensée politique et religieuse en forme, en sons, en couleurs; car l'artiste dit sa croyance politique, écrit sa foi religieuse, aussi bien avec des couleurs, des sons et des formes qu'avec des phrases et des discours.

Et cependant, ces rêves d'art ne sont encore que des élucubrations théoriques, et ne nous sont que d'un faible secours dans notre phase pratique; car, éloignés du milieu inspirateur de la forme nouvelle et plongés, au contraire, dans un monde d'idées, de choses et d'êtres si différents de l'avenir, nous sommes obligés de créer tout, et le milieu et le Symbole.

Tandis que nous accomplirons dans de larges proportions des actes conformes à notre foi, de toutes parts naîtra, pour

ainsi dire, instinctivement, la forme de l'instrument du travail et celle du costume du travailleur; alors surgira le temple et s'ajoutera la ville; alors l'entourage poétique de la vie sera merveilleusement donné par Dieu au travailleur.

Ainsi, lorsqu'au théâtre, un acteur s'est pénétré de l'esprit de son rôle, il compose son costume et se fait un verbe et un geste que son cœur lui inspire; mais nous qui n'avons pu entrevoir que de loin les grandes scènes du drame de l'avenir, nous qui n'avons pu lire encore que les grosses lettres du livre des destinées humaines, dès que nous voulons entrer dans les détails de la vie du nouveau monde, dès que nous voulons distribuer les rôles divers du grand drame, nous sommes arrêtés, il nous manque trop de choses pour concevoir les œuvres que chacun devra accomplir, la lumière de l'avenir répand un trop faible jour sur les actes que dès à présent nous devons faire pour l'atteindre.

Mais, lorsqu'entourés d'un grand nombre d'hommes, vivant de notre vie, nous pourrons mettre la main à une œuvre large; lorsque, sous l'inspiration de la foi nouvelle, d'immenses travaux pourront s'exécuter, alors nous puiserons, à chaque instant, dans ces travaux mêmes, la révélation des innombrables formes de la Société nouvelle.

Pour marcher dans cette voie, il nous faut un Personnel nouveau; mais, je vous l'ai dit, nous connaissons déjà la source où nous devons puiser. C'est dans la jeunesse livrée à l'application de la Science à l'industrie, que nous trouverons les membres actifs

de ce clergé nouveau. Déjà, nos relations avec eux sont intimes et nombreuses; beaucoup nous aiment et osent le dire; beaucoup aussi, soyez-en sûrs, n'attendent que le moment où nous pourrons leur donner l'emploi de leur vie, pour venir à nous; beaucoup, nous pouvons le dire hardiment, car le motif est légitime à nos yeux, ne professent hautement notre foi, qu'au moment où nous pourrons donner satisfaction à leur intérêt et disons le mot, à leur égoïsme; je le répète, à leur égoïsme, car l'une des portions de l'humanité ne marche qu'à cet appel; car l'une des faces de Dieu nous parle ce langage, car l'abnégation n'est pas la seule vertu qui détermine à consacrer une vie à la réalisation des destinées humaines.

Que tous nos efforts tendent donc à nous rapprocher du moment où nous pourrons faire avec confiance un appel aux hommes de cette nature; Banquiers, Ingénieurs, ouvriers, il faut que nous leur fassions sentir que nous avons le Secret des richesses futures, comme nous avons celui de la moralité et de la science de l'avenir.

Il faut que nous leur inspirions la ferme conviction que leur réponse à notre appel ne fera naître pour eux aucun regret.

Des instructions spéciales et une correspondance très-active vont être établies pour accroître nos relations avec les hommes de science et d'industrie, avec les ingénieurs; Cranson, Lambert, Flachat et Michel sont spécialement chargés de cette œuvre.

Nos enseignements publics vont complètement changer de forme; jusqu'ici nous étions des docteurs et nous avions

très-sagement pensé, que des docteurs, faisant un appel, devaient employer l'attrait de la discussion pour remplir leurs salles d'enseignement. Aujourd'hui, n'enseignant plus une science nouvelle, mais annonçant une morale nouvelle, nous ne pouvons plus discuter, nous devons prêcher; Prêtres, nous ne pouvons plus recevoir d'objections qui, sur le terrain délirant où nous sommes, feraient naître des difficultés inextricables et des désordres et un Scandale que nous devons éviter.

Ce ne sont donc plus, je le répète, des enseignements que nous devons faire, mais des prédications, et nous devons les animer par l'entourage d'un cérémonial frappant, qui révélera à tous notre volonté de constituer un culte. Plus nous avancerons et plus nous devrons réserver la forme doctorale de l'enseignement pour nos réunions particulières, composées d'individus convoqués ad hoc, pour des réunions conçues dans des vues Spéciales; et même, quand nous pourrons grouper autour de nous un certain nombre d'hommes, ayant une vocation, une capacité particulière, notre parole prendra un caractère plus vivant qu'autrefois, car nous ne solliciterons plus de nos auditeurs des objections, mais leur aide; nous ne nous présenterons plus à eux seulement pour les instruire, mais pour recevoir leurs propres inspirations; enfin, nous leur dirons moins ce que nous faisons et ce que nous voulons faire, mais ce qu'ils peuvent faire, la place qu'ils peuvent occuper dans notre famille, le rôle que Dieu leur destine.

Déjà un enseignement avait été commencé sous

cette forme et il avait été institué par les artistes, j'aime à le rappeler, parce qu'il est toujours bon de réfléchir à ce que sentent les artistes. Il a été interrompu, parce que dans la crise dernière qui nous absorbait, nous avons été plus occupés de régler notre passé que de développer les germes de l'avenir qui naissent au milieu de nous, nous le reprendrons et le ferons marcher avec celui des Ingénieurs, afin de les fondre bientôt en un seul, unissant ainsi les deux faces de l'art, les artistes du dogme et ceux du culte.

Surtout que ces noms d'artistes et d'Ingénieurs ne préoccupent pas péniblement ceux d'entre vous qui ne sont pas passés par l'Ecole Polytechnique ou par l'Ecole des beaux-arts. La société critique qui nous entoure, en nommant des hommes artistes et Ingénieurs ne leur donne très-souvent qu'un titre vide de sens, tandis qu'au contraire, beaucoup d'hommes qui ne sont pas officiellement décorés de ces titres, n'en seront par moins les créateurs du Génie et de l'Art nouveaux.

Vous le voyez, ce n'est donc plus le même sentiment qui doit diriger dans le choix des fonctions, il ne s'agit plus pour nous aujourd'hui d'enseigner notre foi, il s'agit de la réaliser, de la traduire en actes; de transformer notre dogme en Culte, de l'incarner, ce sont donc des fonctions pratiques qui vont être l'objet de la plupart d'entre vous.

Songez au jour où sera formée l'armée pacifique de travailleurs, alors ce ne seront pas des petites associations de quelques ouvriers, des petites réunions de petites familles qui é

faudra diriger ; ce seront des travaux considérables qu'il s'agira de faire exécuter par des masses de travailleurs. Songez à ces nombreux et beaux régiments, pleins de force, de noblesse et de fierté, et voyez si vous ne voulez pas mériter les hauts grades de cette grande armée.

Mais il faut vous initier à ces grades, et pour commander des travailleurs, il faut avant tout connaître le travailleur, avoir l'habitude de sa vie, communier intimement, non-seulement du fond du cœur, mais par une rude pratique, avec la classe la plus pauvre et la plus nombreuse. Dieu a mis providentiellement près de nous les rudiments de cette armée pacifique, il nous a envoyé nos ouvriers ; commencez donc par eux votre éducation industrielle ; certes, il vous manquera de partager leurs travaux, d'être à l'œuvre avec eux, de vivre complétement de leur vie, mais vous pouvez du moins mêler à votre vie bourgeoise un peu de celle du prolétaire. Un jour, sans doute, vous pourrez donner l'exemple de votre foi au peuple dans ses ateliers, sur ses chantiers, comme vous la lui enseignez dans les salles bourgeoises où vous l'appelez actuellement ; alors ce sera par des actes et non par des discours que vous vous ferez comprendre ; alors aussi, ces hommes auront perdu leur caractère de salariés, et vous, vous aurez perdu celui de bourgeois, de maître ; alors ils seront associés, non seulement entre eux, mais avec vous.

C'est en les abordant avec cet espoir, que vous pourrez dès aujourd'hui, communier avec eux et les conduire progressivement

et vous élever vous-mêmes jusqu'à la moralité qu'il vous faut tous avoir pour faire l'appel de l'armée pacifique des travailleurs. Tous, alors, officiers et soldats, seront prêts à prendre place dans les rangs, tandis qu'aujourd'hui, je ne sais vraiment comment un seul d'entre vous pourrait se croire digne de commander à de tels hommes, d'être colonel d'un de leurs régiments.

Ceux donc qui se sentent le plus hommes d'action, de mouvement, d'exécution, de force, ceux qui attendent avec le plus d'impatience la venue de l'ère industrielle, qui désirent avec le plus d'ardeur la fondation de notre culte, doivent méditer ce que je viens de dire. Qu'ils s'adressent à Blachat et à Holstein afin d'être mis par eux en rapport intime avec le degré des Ouvriers; et si ces relations nouvelles entre vous et les ouvriers ne constituent pas encore des fonctions bien déterminées, soyez-en sûrs, vous y puiserez un nouveau sentiment de la mission que nous avons à remplir. L'Industrie ne sera plus autant pour vous l'objet d'une Science; l'économie politique ce sont les industriels, et leurs œuvres et leur vie morale, et leurs habitudes d'esprit que vous voudrez connaître et que vous apprendrez à aimer plus encore que vous ne l'avez fait jusqu'ici; car votre affection pour eux n'est encore que théorique; il faut qu'elle soit pratique, qu'elle se mêle dans votre sang, à votre chair.

Communiez donc avec eux et voyez quels sont ceux d'entre eux qui seront prêts à répondre lors du grand appel que nous ferons aux ingénieurs et aux Banquiers. Cherchez surtout

en eux leur valeur industrielle, et non, comme nous l'avons fait jusqu'ici, leur capacité intellectuelle ; car il est facile de voir que l'immense majorité de ceux qui sont venus à nous sont, parmi les ouvriers, des Docteurs, plutôt que de sûrs et vigoureux travailleurs.

N'oubliez pas surtout que la grande œuvre industrielle qui, plus tard, sera conçue par nous, est inséparable du besoin qui nous pousse à voir s'élever notre culte, que c'est elle qui en sera la première grande cérémonie. Comptez donc la force, l'adresse et la beauté pour beaucoup ; donnez-leur la valeur que jusqu'ici vous avez donnée aux qualités de l'esprit ; cherchez la santé avec autant de zèle que vous en avez mis à découvrir la raison.

Combien jusqu'ici a été incomplète et peu en harmonie avec notre dogme notre communion avec l'ouvrier ! nous avons donné des médecins à nos ouvriers, et certes nous avons bien fait, mais dans l'œuvre médicale, qu'avons-nous fait qui concernât l'hygiène ? Rien. N'est-ce pas une preuve que nous les avons envisagés plutôt comme des malades que comme des êtres sains et vigoureux ? Si ! oui, nous avons bien fait de songer aux maux de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, car elle souffre des douleurs atroces ; si cependant, nous n'avions pas conscience qu'il y a dans le peuple, plus de force et de santé que de douleurs et de maladies, comment serions-nous certains comme nous le sommes, qu'il est prêt de manifester en lui la vie nouvelle que Dieu lui destine ?

Eh bien! non, car nos médecins sont là pour guérir bien plus que pour prévenir les maladies; je le dis encore, nous avons bien fait; mais au nom de notre Dieu qui est beau, sain et fort, faisons autre chose, faisons mieux; aujourd'hui le travailleur doit attendre plus de nous.

Cherchons à découvrir les besoins, les désirs du peuple robuste, plein de santé et de vie, sortons du cadre étroit qui suffit au plus généreux philanthrope, car nous sommes des hommes religieux et nous croyons au progrès, portons donc nos regards là surtout où sont les beaux germes du Progrès, les vigoureuses semences de l'avenir. C'est un culte que nous voulons; Eh bien! mettons la main sur les bons instruments du culte, nous voulons un culte: eh bien! prenons les symboles vivants de la force et de la beauté.

Je recommande encore une fois à tous ceux qui sentiront le plus vivement ce que je viens de dire de s'adresser de suite à Blachat et à Holstein, afin d'être mis à même de commencer cette sainte initiation et de l'accomplir rapidement.

Quant aux Ingénieurs, aujourd'hui même j'en réunis plusieurs autour de moi, pour former le noyau dont je vous parlais tout à l'heure; ces réunions seront fréquentes; mais, je vous le répète, ce nom d'Ingénieur, je le prends dans son acception la plus large; et de même que nous avons su faire rédiger le Globe, journal politique, philosophique et religieux, principalement par des Ingénieurs des Mines (et souvent aussi nous avons fait faire par eux nos prédications) de même, il

y a des hommes qui, jusqu'à ce jour, se sont occupés de toute autre chose que de faire des travaux industriels et de conduire des travailleurs, qui pourtant seront tout prêts à entrer dans l'armée pacifique et à y prendre leurs grades, le jour où nous aurons un appel à faire, c'est-à-dire une oeuvre large à entreprendre.

Que ceux d'entre vous qui se sentent disposés à se rattacher à cette forme de notre vie en manifestent le désir à Cranson, Lambert, Vlachat et Michel, et d'après la manière dont ils s'exprimeront, il sera facile de juger si vraiment leur vocation est là.

Il y a ici quelques-uns des membres du degré d'initiation, n'est-ce pas ?

(Plusieurs voix : Oui, Père)

Mais beaucoup des membres de ce degré manquent ?

(Plusieurs voix : Ils n'ont pas tous été prévenus.)

Je sais que leur absence est involontaire ; il faudra les réunir très-prochainement, aussitôt que nous aurons les feuilles imprimées des premiers enseignements. Quand ces leçons vous seront distribuées, vous vous occuperez tous de les enseigner au degré préparatoire, à celui des ouvriers et au degré d'initiation.

L'autre soir, j'ai appelé près de moi Mapol, Ribes, Pasquier, Franconi, Ducros et Surbled ; tous sont hommes de bonne volonté, tous sont prêts à faire quelque chose, à travailler ; mais que faire ? me disaient-ils ; et ils ne sont pas les seuls qui m'aient adressé cette question ; presque tous les membres de la famille,

en ce moment, ont l'arme au bras et se demandent: Que faire? Beaucoup ne sont pas employés autant qu'ils le voudraient, ils ne sentent pas leur vie pleine et entière dans l'oeuvre apostolique, et, en effet, c'est là l'expression générale de notre état actuel, de cette situation vague, dans laquelle une grande transformation la fait toujours quelque temps un corps qui naît à une vie nouvelle.

Dans la transition où nous place l'appel nouveau que nous faisons au monde, toute la famille va changer d'aspect et de place, chacun cherche donc sa forme et sa place nouvelle, et l'incertitude existe chez tous. La plus grande preuve de cette incertitude générale, c'est que moi-même je n'ai rien changé à notre ancienne hiérarchie et pourtant il est bien clair qu'entrer dans une voie nouvelle, c'est se manifester dans un ordre nouveau, c'est renouveler sa hiérarchie; mais je ne l'ai pas fait parce que l'incertitude qui existe en vous, existe aussi dans les jugements que je peux porter sur vous-mêmes; et je vous l'ai déjà dit, l'incertitude, cette fois, ne cèdera pas d'abord chez moi, c'est par vous qu'elle doit disparaître, c'est à vous d'abord de dire qui vous êtes.

Au reste, cet état ne saurait se prolonger beaucoup; les hommes qui n'ont pas actuellement de fonctions déterminées, qui ne sont pas ou Prédicateurs, ou Rédacteurs du Globe, ou Directeurs d'arrondissement d'ouvriers, ou chargés de la Correspondance doivent souffrir de se sentir si peu utiles à notre oeuvre, et cette souffrance leur servira d'aiguillon pour

découvrir promptement ce qu'ils doivent faire.

Je crois même que lorsqu'ils seront revenus du premier étourdissement où la dernière crise vient de nous plonger et qu'ils jetteront les yeux autour d'eux, tout près d'eux, ils s'apercevront que beaucoup de choses languissent dans notre sens, où ils pourraient jeter un peu de leur vie. Par exemple, ce degré préparatoire qui ne donne aucun signe de vie, mort pour ainsi dire, ne peut pas toujours rester ainsi; et tant qu'on ne lui aura pas redonné un peu d'animation, il me semble qu'il y a là de quoi occuper, au moins provisoirement, bien du monde.

Le degré préparatoire est une des portes de la famille; mais il paraît que, depuis six mois, cette porte est obstruée; tous ceux qui viennent y toucher, presque aussitôt désertent; sur quatre cents personnes qui ont été enregistrées depuis quelque temps, à peine cent ont assisté à la dernière réunion, et dans ce nombre, à peine en comptait-on dix qui manifestaient le désir de s'unir complètement à nous.

Avouons aussi que nous nous y sommes mal pris pour attacher à nous les personnes qui venaient de si près pour nous voir et nous écouter. Vous savez combien déjà il est difficile de donner aux bourgeois le sentiment de notre mission apostolique, mais nous nous sommes donné nous-mêmes un obstacle de plus à vaincre, en faisant dans notre degré préparatoire un mélange de bourgeois et d'ouvriers, c'est une grosse faute que nous avons commise et cette faute nous servira pour l'avenir; nous avons voulu commencer par ce

qui doit finir, car évidemment le degré préparatoire est impuissant à unir, à harmoniser des bourgeois et des ouvriers, puisque là, à vrai dire, c'est là notre œuvre la plus difficile, la plus élevée, et qui résume même toute notre politique. Hâtons-nous donc de mettre ce degré sur un pied convenable.

Mais surtout n'oubliez pas une recommandation que je vous ai faite en général, et qui s'applique très-spécialement à ce degré, n'oubliez pas que, dans toute tentative de conversion, vous devez chercher d'abord à découvrir si les hommes auxquels vous vous adressez sont gens à rester ou à se retirer; il ne nous faut pas d'hommes qui doutent ou dont on puisse douter, nous n'avons pas de temps à perdre. Je vous donne donc quinze jours seulement et après ces quinze jours, je m'entendrai avec les directeurs de ce degré sur la valeur des hommes qui en font partie, alors nous le réorganiserons.

J'espère que ceux d'entre vous que j'ai désignés par le nom d'hommes de bonne volonté ont compris ce que je viens de dire. La mission momentanée auprès du degré préparatoire les concerne spécialement, je compte sur eux. Dans l'état d'incertitude où nous sommes, moi et vous, que nos hommes de bonne volonté se tiennent prêts à tout, ils n'auront pas de travail habituel, régulier, ordonné pour chaque jour, ce seront nos voltigeurs, nos tirailleurs, toujours prêts à aller en découverte et à courir là où il y aura un coup de fusil à tirer. (On rit.)

Mais ce qui doit nous faire bénir l'existence de ce corps

de voltigeurs, consacrés à des fonctions passagères, à des œuvres du moment, c'est qu'il y a dans ce moment une chose fort importante qui nous manque complètement, je veux parler du nerf de la guerre, de l'argent, qui est le nerf de toute œuvre. Il en est bien peu parmi nous qui s'occupent de cet élément si indispensable à notre vie, car nous ne vivons pas de nos journaux et de nos paroles ; et ce n'est pas un reproche que je vous adresse, la faute en est au moins autant à nous qu'à vous, le fait est que nous avons été tellement occupés par l'enseignement des théories morales et par les derniers prolongements de notre crise intérieure, qu'il ne nous a pas été possible de vous entretenir, comme nous l'aurions voulu, de notre position financière ; chose assez remarquable, nous avions dit que dans la phase actuelle, le dogme allait être momentanément éclipsé, et cependant, comme pour lui dire un dernier adieu, nous ne nous sommes presque occupés que de lui ; aussi Rodrigues n'a-t-il pas paru à nos réunions. Mais nous allons dans une voie d'enseignement qui vous mettra plus souvent en rapport avec nos besoins matériels et il est temps, car depuis six jours, notre position sous ce rapport est excessivement grave.

(Le Père prononce ces dernières paroles en souriant.)

Je ne puis m'empêcher de sourire en vous parlant ainsi, car vraiment il est inconcevable que, nous trouvant dans une situation aussi grave, aussi critique, l'immense majorité des membres de la famille n'en sache rien. Quelques-uns peuvent l'avoir appris, dans la rue peut-être, mais, dans le

sein de la doctrine, il n'y a rien eu de fait pour vous éclairer sur ce point.

Dans des moments comme ceux-ci, toute la famille doit avoir les yeux tournés de ce côté et s'occuper de cette question; c'est ce que font vos Pères du Collège qui s'en occupent exclusivement aujourd'hui; Michel lui-même qui ne s'est jamais détourné un seul instant de la rédaction de son Globe, Michel est en course; chez nous, mes enfants, dans les moments du danger, il faut que tout le monde travaille aux pompes pour sauver le navire; en avant donc les hommes de bonne volonté.

Je vous demande d'être tout entiers à cette immense question et de réfléchir aux deux points de vue sous lesquels on peut l'examiner; car il y a ici, comme partout, deux points de vue: économie dans les dépenses et abondance dans les recettes. Nous parlerons économie un autre jour, quand nous aurons quelque chose à économiser, restons aujourd'hui sur l'autre face de la question.

Dernièrement, je disais à nos Officiers de l'Ecole de Metz que nous devions utiliser tous nos avantages pour accroître nos ressources financières, et que, sous ce rapport, ils jouissaient d'un véritable privilège. Vous portez, leur disais-je, un costume qui vous permet de faire ce que personne dans la famille ne peut faire. Un militaire qui demande de l'argent est à l'abri d'une foule d'objections et de soupçons qui pleuvraient sur un bourgeois; on ne saurait supposer, en voyant cinq

ou six officiers du génie, revêtus de leur costume, portant l'épaulette et l'épée, demander de l'argent, que de pareils quêteurs sont des chevaliers d'industrie; tandis que le plus honnête homme du monde, quêtant en habit bourgeois, est fort exposé à voir sa moralité suspectée. Les mots vol, fraude, escroquerie, jurent avec le titre de militaire, et il n'y a par de logique au monde capable de les associer, à moins que des preuves claires comme le jour ne viennent légitimer un aussi monstrueux accouplement.

Quant à nous qui ne portons pas l'épaulette, nous avons plus de dangers à courir. Cependant, notre nombre et nos titres antérieurs sont bien quelques garanties de notre moralité. Mais que ceux-là surtout qui n'ont encore dans le monde aucun grade scientifique, aucune réputation littéraire, aucune fonction publique, aucun nom, et qui peuvent plutôt dire ce qu'ils sont que ce qu'ils ont été, que ceux-là surtout se mettent en avant et payent de leur personne, qu'ils l'exposent autant qu'il faudra, il s'agit du Salut commun.

On dit quelquefois: Je ne demande pas d'argent, parce que je ne sais pas en demander. Eh! raison de plus, c'est précisément parce qu'on ne sait pas en demander que très souvent on en obtient; ainsi l'homme qui, étranger aux affaires, a toujours craint de traiter une question d'argent et n'a jamais eu besoin de solliciter pour d'autres ou pour lui-même du crédit, est très souvent dans une position meilleure pour demander, comme il nous convient de le faire, de l'argent, que celui qui

aussi une grande habitude des négociations, des emprunts et des escomptes. Celui-ci est exposé à ce que ceux auxquels il s'adresse, croyent, en leur parlant de nous, qu'il traite une affaire, une spéculation; or, notre foi n'est pas un commerce, un trafic. Celui, au contraire, qui ignore comment se fait une lettre de change et quelles en sont les conséquences, ne passera pas pour un trafiquant lorsqu'il demandera qu'on nous aide à améliorer le Sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse.

Occupez-vous donc tous de cette partie si importante de notre oeuvre; c'est une initiation qui vous manque et qui vous fera d'ailleurs communier plus intimement avec les vertus de l'Ouvrier; car vous êtes actuellement presque tous, pour la première fois, dans la situation où le prolétaire se trouve chaque jour, vous ne savez pas comment vous pourrez demain payer vos dépenses, solder votre loyer, votre boucher, votre boulanger, comment vous vivrez et c'est là le Sort quotidien du prolétaire, c'est là aussi qu'il montre une vertu que vous n'avez pas eu, vous, l'occasion d'exercer, et que, sans doute, vous n'estimez pas encore à sa valeur; le prolétaire, quand sa journée est finie, n'a pas dans sa poche de quoi payer son dîner du lendemain, et pourtant il dort tranquille en disant: Je travaillerai.

Je vous laisse sur cette idée et je résume seulement en quelques mots ce que je vous ai dit dans cette matinée: nous travaillons actuellement à préparer la Communion de

Ingénieurs, des Ouvriers et des banquiers ; ceux-ci donneront l'argent, les autres le travail et le plan de l'œuvre industrielle. C'est là l'organisation de l'industrie et la création du culte de l'avenir. Allez donc, il s'agit de bâtir un temple.

Achevé le jour de Rodrigues-Rochette

Juillet année de la Mère.

Onzième Enseignement.

Salle Cuvier. — Décembre 1831.

Professions de Foi. — Natures Diverses.

Sommaire. — Professions de foi de Guéroult (complète, inébranlable, mais douloureuse.) de d'Eichthal (Juif, chrétien, St Simonien) de Magnol, (converti aux théories morales par l'exagération de la colère de Dugied contre elles, réhabilitation de la Chair) de Doucet (espoir dans le prolétaire et dans la femme) d'Haspott (les premières femmes qui viendront à nous seront des victimes). — Explications demandées, et données par le Père sur cette phrase. — Reprise de la profession de foi de d'Eichthal (le seul dont la foi dans le Père n'ait jamais fléchi. — Politique pacifique. — L'homme du supérieur plutôt que de l'inférieur, de l'égoïsme plutôt que de l'abnégation, de la Gloire plutôt que de l'humilité.)

Onzième Enseignement.

Décembre 1831

Salle Taitbout.

Le Père. — Guéroult, tu n'étais pas ici lorsque j'ai demandé à plusieurs de mes fils comment ils sentaient leur mission personnelle, comment ils se sentaient liés à moi, et comment ils sentaient Dieu. Tous les membres du Second degré étaient présents et la plupart ont fait leur profession de foi; j'aurais voulu te voir à cette séance.

Guéroult. — J'étais malade.

Le Père. — Il est doublement fâcheux que cela se soit rencontré ainsi: d'autant plus que tu as manifesté des doutes; tu aurais eu besoin d'entendre la profession de foi de tes frères, et ils auraient eu le plaisir de t'entendre dire comment tu sentais ta foi; veux-tu la leur dire aujourd'hui?

Guéroult. — Effectivement, j'ai manifesté des doutes devant tous, je me suis retiré de cette salle dans l'une des réunions solennelles qui ont marqué les premiers pas de la doctrine dans la phase nouvelle; aussi, je tiens à dire à tous quelle est aujourd'hui ma foi.

Je comprends toute l'importance du mouvement qui s'accomplit en ce moment; je crois qu'il sera l'occasion d'un immense progrès. C'est à dire qu'à un apostolat fait d'une manière légère et facile succédera un apostolat sérieux, qui nous compromettra de telle sorte qu'il n'y aura plus moyen de reculer. Mais je crois aussi que plusieurs ne pourront supporter

ce qu'il y aura de pénible et de violent dans la situation où nous nous mettons.

Il y a aussi un point sur lequel je ne suis pas encore complètement édifié. Vous avez parlé du culte et de l'organisation de l'industrie; certes, cette œuvre n'a rien qui ne puisse me plaire, mais je crois qu'au milieu des attaques qui vont être dirigées contre nous, elle ne saurait acquérir un grand développement. Je crois donc que ce à quoi doivent tendre surtout nos efforts, c'est à nous faire connaître, c'est à nous poser devant le monde, beaucoup plus qu'à nous agrandir par notre influence sur l'industrie ou par des pas de culte.

Du reste, ceci ne forme pas une difficulté pour moi, et j'accepte entièrement la phrase actuelle; je la crois utile, et, dans ce mouvement, ni ma personne, ni mon amour ne vous manqueront.

Toutefois, je ne sais vraiment pas dans cette phase, quelle place est la mienne; je cherche à me mettre dans toutes les fonctions; je me suis, pour ainsi dire, ajouté comme surnuméraire à toutes, mais je n'ai pas pu encore trouver ma place. Je souffre donc au milieu de tout ce qui se passe, de ne pas savoir ce que j'ai à y faire, car je ne veux pas être spectateur désintéressé. Si je ne puis rien faire pour le moment, si mon rôle est un rôle d'incertitude, je n'en ai pas moins la foi la plus complète dans le mouvement que vous avez opéré.

Le Père.— J'ai besoin, pour faire mieux comprendre ce que tu as dit sur moi et sur notre œuvre que tu ajoutes comment

tu sens Dieu. Ce que je n'ai pas saisi dans l'expression de ta foi, c'est son caractère religieux ; je n'ai pas vu comment tu sentais l'union indissoluble du moi avec le non-moi, de toi avec nous, de nous avec tous.

Ainsi, tu as commencé par signaler les dangers du mouvement actuel, tout en disant ta foi dans l'homme qui l'a provoqué et le dirige ; tu as même exprimé cette foi avec amour, mais enfin, tu as beaucoup plus parlé d'inquiétudes et de douleurs que de tranquillité et de joies ; je sais bien que, n'étant pas occupé comme tu voudrais l'être, n'ayant pas encore trouvé, malgré toutes tes recherches, la fonction qui convient à ta vie, tu dois personnellement souffrir, et je conçois que cette impuissance momentanée te fasse verser quelques larmes ; mais, je te le répète, je ne vois pas là un véritable Sentiment religieux qui aurait fait succéder à la parole de tristesse une parole d'espoir et de joie ; car enfin, tu penses bien quelquefois que l'avenir te nommera comme l'un des fondateurs, comme l'un des premiers apôtres de la foi nouvelle, et il y a là de quoi adoucir bien des douleurs.

Lucrouln. — J'ai toute confiance dans le mouvement qui s'accomplit, je sais que nous allons vers l'avenir de l'humanité ; j'ai aussi toute confiance en vous. Quant au Sentiment religieux entier, complet, je ne l'ai pas et ne l'ai jamais éprouvé, en raison même de l'incertitude où je suis sur ma propre vocation ; car, si d'une manière générale, sociale, je sens Dieu, individuellement je le cherche et ne l'ai pas encore

trouvé; voilà ce qui donne à ma foi le caractère de tristesse et de douleur.

Le Père. — Crois tu que les hommes qui sont ici et qui t'entourent aient dévoué leur vie à autre chose qu'à un apostolat social?

Crois-tu que nous tous, qui n'avons pas encore, dans notre monde nouveau, des joies et des affections intimes, et qui les attendons de l'avenir, nous ne devons pas, pour cela même, nous sentir surtout attachés, liés, reliés à tout ce qui nous entoure, hommes et femmes, au monde entier, nous qui ne pouvons encore fixer spécialement sur tels ou telles notre affection privilégiée.

Crois-tu, en un mot, que nous tous qui sommes, pour ainsi dire, encore isolés sur la terre, nous ne sentions pas d'une manière puissante le lien universel qui nous unit à ces hommes, à ces masses, à ces mondes qui gravitent autour de nous?

Et n'y a-t-il pas là, dis-moi, de quoi donner une existence heureuse et large, une vie religieuse?

Mais tu as dit aussi que la phase où nous entrons te paraissait encore obscure, sous ce rapport que le culte et l'industrie ne te paraissaient pas pouvoir se développer par elle comme nous l'avons annoncé. Alors, tu n'as donc pas la foi que notre parole doit renouveler tout ce qui est, que nous avons mission de donner à la terre une nouvelle culture et de changer la face de l'homme; que nous avons puissance, nous apôtres, de transfigurer l'humanité et de transformer le

monde ?

Si tu doutes de cette puissance, je ne sais vraiment pas ce que tu crois.

Ainsi, d'une part, je n'ai pas vu, dans ce que tu nous as dit, quel lien puissant d'amour t'attache aux hommes, et de l'autre quel est celui qui te relie à la nature. En effet, si tu possédais ce double lien, je ne concevrais pas que tu cherches lorsque tu dis : je cherche Dieu ; car le voici Dieu, je viens de te dire ce qu'il est. Si, au contraire, ta foi sur ces deux points est altérée, je conçois ton impuissance actuelle et la douleur qu'elle te cause ; mais prends garde ! Dans une position pareille, ce n'est pas même notre Dieu que tu cherches, c'est le Dieu des Chrétiens, car tu ne sens pas que tu es dans un monde que tu aimes et qui t'aime, tu te retranches en toi et tu t'aimes seul, craignant de ne pas trouver dans les autres, l'amour que tu voudrais qu'ils te donnassent, ni en toi-même tout celui que tu voudrais leur donner.

Tu es dans une situation critique qu'il faut faire cesser.

Je ne te demande rien pour aujourd'hui, mais encore une fois, je regrette que tu ne te sois pas trouvé ici l'autre jour, pour entendre l'expression de la foi de plusieurs de tes frères ; cela t'aurait fait du bien.

Je vais encore en interroger aujourd'hui quelques-uns devant toi, et tu vas voir comment ils sentent Dieu, l'humanité et les mondes.

Bucroulh. — Si je n'avais pas foi que les hommes avec

les quels je suis ont puissance de transformer l'humanité, je ne serais pas ici.

Le Père. — Mais quelle est ta foi en toi ?

Guéroult. — Moi, je ne me connais pas, je me cherche ? Le mouvement actuel n'a pas de joies personnelles pour moi ; c'est par devoir que je m'y associe, mais non parce que j'y trouve le bonheur.

Le Père. — Guéroult, je croyais que tu avais déjà senti qu'il y avait autre chose qu'un devoir entre toi et moi.

Guéroult. — Oui, de vous à moi.

Le Père. — Je dis de toi à moi.

Guéroult. — De vous à moi et de moi à vous ?

Le Père. — N'as-tu pas senti aussi qu'il y avait plus qu'un devoir entre Lambert et toi ?

Guéroult. — Oui ; aussi vous ai-je dit qu'il y avait dans la doctrine, des hommes et même beaucoup, (et cela n'a surtout été révélé par l'absence de ceux qui se sont retirés de nous) qu'il y avait, dis-je, des hommes avec lesquels je me suis lié par des liens d'affection indissolubles ; ce sont, pour ainsi dire, les seules affections de ce genre que j'éprouve aujourd'hui ; je suis donc, en quelque sorte, enveloppé dans un mouvement qui m'entraîne, car, hors d'ici, je ne saurais où porter ma vie.

Le Père. — Partout ailleurs, non seulement tu l'éprouverais comme ici, mais tu serais inconnu de tous, étranger pour tous, tu serais perdu dans la foule.

Guéroult. — Aussi je dis que ma foi est complète, inébranlable,

mais elle est douloureuse.

Le Père. — D'Eichthal, dis-nous ta foi.

D'Eichthal. — Père, vous savez que depuis quelques jours, je suis un peu souffrant, plus moralement que physiquement; ce jour n'est pas celui que j'aurais choisi pour exprimer, — devant vos fils et devant vous, ma foi religieuse.

(après un moment de silence.)

Mais enfin ...

(Il s'arrête et regarde Talabon qui est près de lui.)

Talabot, il faut que je t'embrasse, cela me remettra un peu.

(Il embrasse Talabot.)

Père, je vous remercie de l'occasion que vous me donnez de me manifester devant vos fils, car jusqu'ici vous avez pu m'apprécier plus que vos fils ne l'ont fait. Je suis l'homme du supérieur, plus que celui de l'inférieur. Tâchons aujourd'hui de me faire connaître à eux.

Vous nous avez demandé à tous comment nous sentions notre destinée, comment nous vous sentions et comment nous sentions Dieu.

Père, avant de parler de ma destinée à venir, je ferai comme mes frères, je parlerai de ma destinée passée.

Elle fut très-singulière, j'ai eu dans ma vie beaucoup de variations successives dans le temps, comme dans l'espace; j'ai été, je puis le dire, l'homme de la variation, mais de la variation progressive.

J'ai eu pour destinée d'avoir successivement toutes les grandes foi religieuses de l'humanité. Je suis juif de naissance. J'ai eu la foi juive. A 14 ans, je me suis fait catholique et j'ai eu la foi catholique la plus ardente. A 19 ans, j'ai embrassé la foi St Simonienne, telle qu'Aug^te Comte me la donnait; ce n'était assez pas une foi religieuse, et pourtant dès lors, je croyais à la destinée progressive de l'humanité que Comte m'enseignait. Enfin, Père, au bout de six années de cette foi incomplète, je vous ai rencontré et vous m'avez converti à la foi religieuse nouvelle.

(d'Eichthal s'arrête encore un instant, il est très ému et souffrant.)

Je suis bien faible en ce moment, Père, laissez-moi vous embrasser.

Le Père en l'embrassant. — Repose-toi.

d'Eichtal. — Oui, je parlerai plus tard... je ne pourrais continuer en ce moment. (Il sort.)

Le Père. — Massol, veux-tu nous dire ta profession de foi?

Massol. — Père, je vais vous dire qui je suis et comment je sens la doctrine, mais je dirai aussi d'abord quelques mots sur mon passé.

J'ai reçu une éducation excessivement sévère. Jusqu'à l'âge de quinze ans, j'ai été élevé dans la foi chrétienne; alors je me fis, comme tout le monde, un système philosophique à moi. Je suis resté jusqu'à dix-neuf ans dans ma famille, mon père était instituteur, j'avais la même profession que lui. Jusque-là ma vie se passa dans ce que j'appellerai le désert

du foyer domestique.

Tout à-coup, je fus transporté dans une Société d'êtres complètement débauchés. Cette fréquentation produisit sur moi une impression profonde. Là, se trouvait un homme dont la foi était l'athéisme le plus complet, et je m'abstenais de lui dire ce que je pensais de lui, car il me faisait horreur. Un jour pourtant, dans une conversation, je me sentis ébranlé par ses raisonnements quoique je fusse attristé par la doctrine morale qu'il soutenait; il n'admettait ni vices ni vertus et poussait sa logique jusqu'aux dernières conséquences. Je frissonnai d'horreur de me trouver en face d'un homme qui avait des principes semblables, et pourtant je revenais sans cesse à cet homme qui prenait un indéfinissable ascendant sur moi, j'y revenais pour discuter avec lui.

Malgré l'influence de cet homme, malgré la Société dont je viens de parler, je ne pouvais me défaire du sentiment moral qui m'animait et qui n'avait été transmis par ma famille, mais alors il se passa un événement qui me frappa au dernier point.

Un jeune homme qui passait pour fou et qui nous servait pour ainsi dire, d'amusement, assassina son oncle; on m'annonça brusquement cette nouvelle, elle opéra sur mon esprit un ébranlement qui me jeta dans un état affreux. Il me semblait que par mes liaisons avec ces hommes qui m'avaient presque atteint de leur athéisme et qui lançaient sans cesse le blasphème contre Dieu, j'étais prêt à devenir un

homme de cette sorte. Je restai quelque temps sous le poids de cette idée accablante; c'était chez moi une espèce de monomanie; aussi pendant un an que dura cet état cruel, ai-je plus d'une fois rêvé le suicide.

Pendant un an, j'ai cherché dans les ouvrages de Pascal surtout à rassurer ma conscience ébranlée.

J'avais alors commencé mon cours de droit; mon père vint à Paris et il m'y mena avec lui pour y achever mes études.

Quelque temps après mon arrivée, j'entendis parler de la doctrine; c'est Colin qui m'en parla le premier.

J'étais venu à Paris avec la ferme conviction de m'occuper exclusivement de mon droit et de laisser de côté tout ce qui y serait étranger; quand Colin me parla de la doctrine, je ne voulus donc pas m'en approcher, dans la crainte de me détourner de cette résolution. Cependant, j'y suis venu, j'ai d'abord beaucoup ri de la doctrine; mais un jour, un Saint Simonien m'entraîna, pour ainsi dire, à un enseignement de la rue Monsigny; là, je vis le Père d'Eichthal, qui me parla quelques instants en particulier, puis m'entraîna encore à la chambre du Père Duveyrier et me fit lire, Père, votre lettre sur le Calme. Cette lettre, je ne l'ai pas comprise, je n'y voyais qu'une expression d'amour extraordinaire, et toutefois, j'y trouvais quelque chose qui me faisait rêver; je sentais vaguement qu'il y avait là quelque chose de grand, de sublime.

Au bout de quelque temps, je demandai au Père Duveyrier de me la faire relire, il me la prêta, je la copiai, je la lus et

relus, mais je ne pouvais encore la comprendre et cependant les idées qu'elle renfermait m'agitaient. Ce fut alors et par hasard que l'Evangile et St. Paul me tombèrent dans les mains. Les épitres que je parcourus avidement me firent comprendre, je puis le dire, ce que c'était que la religion St. Simonienne et m'y attacher complétement.

J'entrai bientôt au degré préparatoire qui venait d'être constitué. C'était pour la première fois que je voyais des hommes qui s'aimaient; je fus heureux, car tous ces froissements et toutes ces haines que j'avais trouvées dans le monde, m'avaient fait perdre mes jeunes idées d'art et de Poésie.

Quelque temps après, je fus appelé au troisième degré, là, peu à peu, je vis s'évanouir une partie de ces premières impressions qui m'avaient charmé. J'étais toujours aussi attaché à la doctrine, mais je n'y trouvais pas ce que j'avais vu dans la lettre sur le Calme.

Enfin, il fallut prendre une fonction, on voulut faire de moi un Enseigneur, je crus que je pourrais l'être, je voulus enseigner, mais j'ai mal enseigné et j'ai bien vite senti que ce n'était pas là ma mission.

Il y avait déjà longtemps que j'étais admis dans le sein de la doctrine, que je ne vous connaissais pas, Père; je ne vous voyais, le Père Bazard et vous, qu'en passant; cependant, c'était vous que je préférais, mais mon affection pour vous était purement individuelle, je vous voyais plus riant, votre visage avait quelque chose qui me plaisait, qui m'attirait davantage; tout

votre être, en un mot, faisait que je vous aimais mieux.

C'est ainsi que je suis arrivé à l'époque de la grande crise, jusqu'alors, la doctrine n'était encore pour moi qu'une formule, je ne sentais pas, je ne vivais pas. Cette crise m'a jeté dans la stupéfaction, et je suis retombé dans l'état où j'étais lorsque je lus pour la première fois la lettre sur le Calme. On me parlait de loi vivante, d'autorité, de liberté, d'unité et de multiplicité, que sais-je? Tout cela n'était pour moi que chose secondaire.

Enfin, un jour, je vous l'ai dit, Père, j'allai voir le Père Dugied qui avait été mon Père dans la doctrine, il m'exposa vos théories, et ce fut alors, pour la première fois, que la réhabilitation de la chair s'opéra en moi. Aujourd'hui, je rends grâces aux Sentiments critiques qui animaient le Père Dugied tandis qu'il m'exposait vos théories, car son hostilité contre vous donnait à sa parole une exagération qui m'illumina. Plus il croyait m'éloigner de vous, plus il me poussait vers vous; plus il cherchait à me communiquer son hérésie, plus il me convertissait à votre foi.

Père, je vous aime, et ce mot renferme tout; car, c'est par vous et en vous que j'aime les autres. Ainsi, Cavel, avec qui j'étais entré au degré préparatoire, m'avait repoussé, parce que j'avais trouvé en lui une critique amère; cette satire vivante en lui me révoltait; je pris contre lui une antipathie telle que je ne voulus plus le voir. Cependant, comme je voyais que vous l'aimiez, je me suis dit: Puisque le Père aime Cavel, il y a donc dans Cavel quelque chose de bon: et en effet,

je me suis rapproché de lui, je lui ai parlé, et j'ai fini par l'aimer.

Vous le voyez, c'est par vous et en vous que j'aime les autres; j'ai eu pour vous, je puis le dire, un rêve d'amour, mais je me suis approché de vous et je n'ai pas trouvé cet amour que j'avais rêvé, car il me fallait surtout quelque chose d'individuel, et chez vous Père, je trouvais l'amour avec ses grandes formes sociales: alors, j'ai rêvé une femme près de vous, je l'y ai cherchée, mais je ne la vois pas, je la rêve encore.

Oh! c'était bien un sentiment religieux qui me faisait accueillir avec tant d'enthousiasme la réhabilitation de la matière. En arrivant à Paris, je voulus me livrer à l'étude, et le ciel brumeux de la capitale me plaisait, j'aimais cette couleur gris de fer qui correspondait si bien avec mon esprit rêveur. J'en étais venu au point de détester mon pays et son beau ciel, et cette antipathie était devenue telle qu'elle portait sur les hommes; le Père Bouffard, par exemple, je ne l'aimais pas parce qu'il avait un accent méridional.

Et maintenant, je me suis réconcilié avec mon pays; j'aime son ciel bleu, je me suis rappelé l'Italie avec ses fêtes toutes payennes encore, malgré leurs robes chrétiennes, et je rêve des couleurs brillantes, des parfums enivrants, un air chaud et plein de lumière.

Mon Père, je vous le répète, je vous aime par dessus tous les autres, et j'aime les autres en vous.

Et pourtant, je dois le dire, parmi tous mes frères, il n'en est

pas un encore que j'ai aimé intimement ; il y en avait un que j'affectionnais particulièrement, c'était Benoit, mais il n'a pas pu nous suivre.

Quant à ma foi en Dieu, la voici :

Je vois Dieu partout, dans tout ce qui est ; car je me sens lié par un sentiment nouveau à ce monde matériel que je ne comprenais pas, que je ne sentais pas.

Père, la réhabilitation de la matière, l'émancipation de la femme et la création du culte par l'Industrie, vos théories enfin, que d'abord je n'avais pas comprises, tout cela me paraît si beau, si brillant, que sentant, par exemple, l'importance de l'industrie et la sainteté de la matière, je me souviens d'avoir dit dernièrement à l'un de mes frères que je préférais maintenant un cordonnier à un savant.

Le Père. — Tu avoueras que c'est là une véritable réaction. Clouet, dis-nous à ton tour comment tu sens Dieu, comment tu me sens, et comment tu sens ton rôle dans la famille.

Clouet. — Père, je sens Dieu dans tout ce qui est ; je me sens lié à tout ce qui est, je sens que nous vivons tous de la même vie.

Je sens que ma mission auprès des ouvriers surtout est de leur faire sentir Dieu, et je crois que lorsqu'ils le sentiront notre mouvement politique s'opérera.

Quant à vous, Père, je vous aime, c'est plus qu'aimer encore. Je n'ai pas d'expression pour rendre ce que je ressens pour vous. Vous m'apparaissez grand, extraordinaire ! souvent, je cherche à

vous définir et je sens que cela m'est impossible. J'ai pour vous une admiration si grande, qu'un seul de vos regards, s'il exprimait un reproche, serait, en quelque sorte, capable de m'anéantir. J'ai pour vous un tel amour que souvent j'ai besoin de vous parler; Eh! bien, alors, si je vous rencontre, votre vue me suffit, je vous sens, je vous comprends, je sens Dieu en vous, et ce sentiment, je ne l'ai pas seulement depuis que nous sommes entrés dans la phase nouvelle; six semaines avant? que la transformation s'opérât, ici, dans les degrés des prolétaires, on parlait du Père Bazard et de vous, et je n'ai pas pu cacher mes sentiments pour vous; j'ai dit que, pour moi, vous étiez le véritable chef de la doctrine, le seul chef... je le comprenais.. Pardonnez-moi, Père, je ne puis mettre d'ordre dans mes idées...

Le Père. — Dis-nous particulièrement comment tu sens l'œuvre actuelle; tu es le premier des ouvriers qui soit venu à nous, immédiatement après les journées de Juillet; je serais bien aise de savoir comment tu sens cette nouvelle vie que nous t'avons donnée. Ce que j'ai dit l'autre jour de notre hiérarchie qui avait la peau blanche et dont les mains trop délicates avaient besoin de s'aguerrir, de se mêler aux mains calleuses du prolétaire, tout cela a dû produire sur toi un effet particulier; c'est ce que je voudrais que tu exprimasses.

Olozen. — Je sens et je comprends ce mouvement nouveau, je crois qu'avant peu nous aurons pour nous les forces généreuses de la classe ouvrière, et que vous trouverez parmi ces hommes des généraux de l'Armée Pacifique; vous êtes pour moi, le

Napoléon de cette nouvelle armée. Je sens que bientôt notre hiérarchie va se renouveler de la même manière que sous l'empire la hiérarchie sociale a subi une immense transformation; je sens que nous y verrons bientôt des mains calleuses.

Mais, je sens aussi l'appel que vous avez fait à la femme; elle souffre, je le sens vivement; elle est exploitée et j'en suis si profondément pénétré que, devant une femme, je ne prononce jamais une seule parole que je croie capable de gêner son développement; je respecte la femme; je l'aime; et ce respect et cet amour ont quelque chose de religieux que je ne saurais dire comme je le voudrais.

Le Père. — Et toi, Hasposo, toi son frère!

Hasposo. — Père, je mettrai peu d'ordre dans mes idées, vous m'excuserez.

J'ai été élevé dans les principes du christianisme; à seize ans, j'ai perdu ma foi et pourtant je peux dire que j'ai toujours éprouvé le besoin du sentiment religieux.

Je me suis marié contre la volonté de mon Père; j'avais connu ma femme dans l'un de mes voyages, elle était l'aînée de douze enfants, c'était elle qui avait soin de ses sœurs et de ses frères; elle avait alors seize ans. Sans éprouver pour elle alors un véritable amour, car elle était bien jeune, je prévoyais que cette jeune fille serait liée à moi. Je restai ensuite quatre ans sans la voir. Ce fut à Paris que nous nous rencontrâmes; mes anciens sentiments pour elle se réveillèrent, d'autant plus que je la trouvai dans une position

affreuse; elle était seule à Paris. Dès ce moment, je conçus le dessein de l'épouser; je prévoyais de grandes difficultés du côté de ma famille, mais rien ne put me faire abandonner cette résolution; je surmontai tous les obstacles, et la nécessité d'aller à l'Eglise, de me rapprocher des prêtres ne fut pas le moindre; pourtant je le fis et cela porta même le dernier coup à ma foi chrétienne.

Quand j'ai entendu parler de la doctrine, je m'y suis aussitôt jeté, car j'y trouvais ce que j'avais cherché dans ma vie; l'amélioration du sort des classes pauvres. Je suis ouvrier et j'ai toujours vécu avec les ouvriers, j'ai donc pu apprécier la nécessité et la bonté du remède que la doctrine venait apporter aux maux de l'humanité.

L'accueil que l'on me fit me transporta, il me fit éprouver un sentiment de bonheur qui m'était inconnu. Cependant, ce sentiment allait en décroissant, et à l'époque où a eu lieu la division qui s'est opérée dans la famille, j'ai été, je l'avoue, longtemps indécis et dans le doute. Je voyais avec peine s'éloigner Mad.e Bazard pour laquelle j'avais conçu une admiration profonde; mais enfin, j'ai senti qu'en vous était l'avenir de l'humanité et que dans vos mains reposait le salut de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse; et quoique mes sympathies m'attirassent vers Mad.e Bazard, je restai avec vous.

Cependant, depuis cette époque, je sens vivement l'absence de la femme dans la hiérarchie et mon désir le plus ardent est qu'elle y reparaisse bientôt.

Quant à l'affranchissement de la femme, je le confesse, je ne me sens pas la force d'y travailler. Quand les premières femmes se manifesteront, je regarderai ce fait comme un grand progrès, mais je n'y prendrai point part, car je sais que ces premières femmes seront des victimes et je ne me sens par le courage de faire des victimes humaines.

Voilà ma profession de foi.

Le Père. — Je voudrais que tu expliquasses ces mots: les premières femmes seront des victimes. Si tu entends par là que dans l'apostolat, il y aura pour les premières femmes de grandes douleurs comme il y en a pour les premiers hommes, en effet, il faut y être prêt, quoique ce ne doive pas être pour nous comme pour le christianisme, la condition normale de l'apostolat.

La position des premiers hommes, et surtout des premières femmes qui s'occuperont de l'affranchissement des femmes, sera certainement terrible, non-seulement à cause de l'influence que, dans le monde, les hommes exercent sur les femmes, mais surtout par suite des attaques sans nombre que les femmes du monde, elles-mêmes, dirigeront contre les premières d'entre elles qui oseront assumer sur elles la grande responsabilité d'un pareil apostolat.

Elles auront donc beaucoup à souffrir, il n'y a pas à en douter; si c'est sous ce rapport que tu les as désignées comme des victimes, tu as raison.

Kaspott. — Ce n'est pas positivement sous ce rapport; je sens fort bien que les premières femmes qui se montreront ainsi

auront beaucoup à souffrir du monde extérieur, mais je crois qu'elles ne trouveront pas, dans le sein de la famille, une compensation aux sacrifices qu'elles auront faits.

le Père. — Pourquoi donc crois-tu que cette compensation ne sera pas égale à la valeur de leurs œuvres?

Raspoth. — Je crains qu'elles ne reçoivent pas ce qu'elles s'attendent à recevoir en retour de leur profession de foi, de la confession de leur vie.

le Père. — Et pourquoi donc à une belle profession de foi, à une sincère confession, ne donnerions-nous pas, nous, beaucoup d'amour? Peut-être serait-ce l'inconvénient contraire que tu devrais redouter de notre part. Certes, il n'est pas donné à tout le monde d'avoir, dans ses fautes passées, le présage et l'explication d'une belle destinée future; et de plus les personnes faibles rattachent difficilement leur passé à leur avenir; mais les hommes puissants savent que l'avenir auquel ils sont appelés est, sinon une justification, du moins une explication de leur vie passée, et se réhabilitent ainsi, à leurs propres yeux, certains qu'ils sont d'être réhabilités plus tard aux yeux de tous. Si cela était, nous n'aurions pas puissance d'absoudre, nous serions des exécuteurs des hautes-œuvres, et non des apôtres.

Crois-tu donc que nous n'ayons pas puissance de donner à celui qui se confesse plus de force qu'il n'en avait avant la confession? si la confession devait rendre victime de nous-mêmes celui qui se confesse à nous, c'est que nous n'aurions

pas foi en nous, car la confession est un élément de progrès pour celui qui se confesse; mais il doit aussi en être un pour nous.

Explique-nous donc, je te prie, ce que tu as entendu par ces paroles: Je ne veux pas contribuer à faire des victimes humaines. Si tu veux dire par là qu'il y a pour nous deux tâches distinctes, dont l'une consiste à s'attacher au développement des individualités moyennes qui n'ont, comme on dit, ni vices, ni vertus, et qui, par conséquent n'ayant été vivement émus, sollicités par rien dans le monde, sont nuls et médiocres; en embrassant une pareille mission, tu ne seras pas en effet, exposé à rencontrer ces puissances énormes qui, comprimées par le monde critique, ont pu faillir, et qui pourtant seront grandes et superbes dans le monde nouveau; mais cette mission n'est pas la tienne, tu ne t'occuperas pas, en général, d'individus nuls et médiocres, qui s'écartent par la faiblesse, par impuissance, de la société qui nous entoure et qui viendraient s'accoler à nous platement, misérablement. Ta mission au contraire sera plutôt d'aller à ceux qui souffrent hors de nous, et qui ont quelque puissance; or ce sont là précisément les victimes humaines que le monde sacrifie et que nous venons sauver.

Kaspott. — Je le sens.

Le Père. — Ne crois-tu pas, par exemple, que tu irais avec énergie enlever à un lien conjugal monstrueux celui ou celle qui en serait accablé? Ne crois-tu pas qu'au risque même de blesser, de froisser, de déchirer peut-être, en brisant de pareilles chaînes, tu sauverais l'esclave blessé, déchiré,

si cet esclave doit être un des maîtres de l'avenir ?

Kaspott. — Oui, je le sens et alors, je ne regarderais pas un tel esclave comme une victime et ses blessures comme un sacrifice humain.

Le Père. — Je crois que tu n'as pas bien senti ce que je viens de dire.

Je te dis que lorsque tu verras devant tes yeux deux êtres unis par cette loi usuraire qui attache l'homme à la femme avec un lien d'argent et que tu voudrais donner à ces deux êtres, ou à l'un d'eux au moins, une vie nouvelle, tu pourrais avoir besoin pour les sauver, de leur mort actuelle, de leur martyre actuel, de recourir à une opération rude et sévère; or tu crains que les femmes qui viendront à nous les premières, ne trouvent pas en nous et ne nous apportent pas elles-mêmes cette puissance médicinale qui cicatrise les plaies faites pour la guérison. Eh quoi ! lorsque ces femmes sentiront que leur blessures sont la condition qui leur donne la puissance d'affranchir toutes les autres femmes, tu crains qu'elles nous accusent de les avoir martyrisées ? Kaspott, tu n'as pas senti la valeur des expressions dont tu t'es servi ; explique-les encore et rends-toi mieux compte des obligations douloureuses, mais grandes, mais généreuses, mais religieuses, que nous inspire l'apostolat. Présente-les sous leur véritable jour, sans rien exagérer ; parle, cela nous donnera l'occasion de dire quelques mots encore relativement aux femmes.

Kaspott. — J'ai voulu dire que les femmes qui feront la

confession de leur vie passé, trouveront bien l'absolution parmi nous, mais que nous n'aurons pas la puissance de les réhabiliter aux yeux du monde. C'est dans ce sens que j'entends qu'elles seront victimes, et j'ajoute qu'elles ne seront même pas bien vues par leurs sœurs qui n'auraient pas eu à faire des confessions semblables aux leurs, à cause des préjugés puissants qui existeront longtemps encore. Où on n'appréciera pas les motifs de leurs fautes, si elles ont fait un aveu sincère, on leur supposera des vues ambitieuses.

Le Père. — Il y a des hommes et des femmes mêmes qui ont dit que notre marche était telle que nous aurions bientôt parmi nous des femmes de mauvaise vie, que nous marchions à une dissolution effrayante, et que, par conséquent, les femmes de bonne vie nous fuiraient. On l'a dit, et il paraît que tu adoptes, toi, une opinion contraire. Tu prétends qu'une femme qui aurait confessé des désordres passés serait réprouvée par nous, qu'elle serait méprisée par notre excessive vertu; il faut que des deux côtés on exagère, car ces deux opinions se contredisent radicalement; je ne veux pas dire par là qu'il faille prendre entre ces deux opinions un terme moyen, une espèce de juste-milieu qui ne nous laisserait espérer que des conversions de cette nature mixte qui n'a, je le répète, ni vices ni vertus; car c'est la puissance que nous voulons convertir.

Or, la puissance se révélera chez les femmes de deux manières. Les unes pourront dire: « je suis restée soumise à la loi chrétienne, j'ai eu la puissance de me conformer à cette loi sévère, ne

fût-ce que par respect humain, qu'importe? Eh bien! moi qui ai pu donner cet exemple, moi qui peux dire à la face de tous, sans rougir, quelle a été ma vie, je proteste aujourd'hui contre la foi chrétienne et j'adopte la foi St Simonienne.

Et cette parole sera puissante.

Mais il y a aussi une autre parole qui peut être aussi bien puissante. Il y a des femmes qui n'ont pu s'empêcher de manifester le besoin d'un ordre social nouveau; et ce besoin, elles l'éprouvaient si ardemment qu'elles l'ont manifesté par leurs désordres. Eh bien, le jour où ces femmes viendront à nous, je vous réponds qu'il y aura encore en nous une assez grande puissance pour faire baisser toutes les têtes d'hommes devant elles, et qu'il y aura d'ailleurs en elles assez d'élévation et de grandeur pour se faire respecter. Ne sommes-nous donc pas la nouvelle chevalerie? Serons-nous faibles devant Dieu et devant les hommes, lorsque nous aurons sous nos yeux sur des corps de femmes, les blessures que la main brutale de l'homme leur a faites?

Mais encore un mot sur les victimes humaines.

Michel a dit l'autre jour qu'on nous accuserait d'immoralité, parce qu'on ne comprendrait pas la sensibilité sociale, religieuse, universelle qui nous anime; et parce que, presés comme nous le sommes de propager notre foi, on nous verra passer, non sans pitié, mais enfin passer sur des douleurs individuelles afin d'aller plus vite aux douleurs générales, à la douleur universelle. Alors, les

philanthropes qui pourtant auront été les premiers convertis, ne nous comprendront plus. Leur foi faiblira, car il faut être plus que philanthrope pour sentir ainsi, il faut être religieux.

Ainsi, la crise terrible que nous venons d'éprouver, nous a tous douloureusement émus ; mais si nous nous étions laissé absorber par les douleurs individuelles, au point où les ames sensibles du monde s'y laissent absorber, je ne sais vraiment où nous serions aujourd'hui, où en seraient nos ouvriers, leurs enfants, et tout le travail de publication, de propagation, d'enseignement et de correspondance.

Je ne sais, par exemple, comment, pendant ces trois grands mois, où le Collége était dans un état d'agitation et d'exaltation extraordinaire, Michel aurait pu, chaque jour, faire paraître son Globe, car il y avait alors dans les douleurs que nous touchions palpitantes, vivantes, de quoi renverser le plus généreux philanthrope. A nous fallait toute cette puissance religieuse que Dieu nous a donnée, il fallait nous sentir liés, unis, non-seulement à ce petit monde où se passaient de si terribles choses, mais au monde tout entier pour rester fermes comme nous l'avons été.

Oui, notre mission nous donnera souvent aux yeux du monde ce caractère d'insensibilité. On ne comprendra pas ce qu'il y a d'amour pour tous dans cette apparente rudesse, on ne sentira pas que celui qui a consacré sa vie à l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse est dispensé de porter

l'amènera et le calme de chaque jour à toutes les petites misères, à toutes les petites douleurs qui le touchent de près, parce qu'il a les yeux frappés de la grande lèpre sociale et la main occupée à la guérir. Ils ne comprendront pas plus notre moralité qu'ils n'ont compris notre politique, parce qu'ils sont aussi incompétents pour juger comme nous sentons les hommes que pour comprendre comment nous sommes sensibles à l'harmonie du monde, à la voix de Dieu.

Le Père. — (à d'Eichthal qui est rentré depuis quelques instants.) Peux-tu parler maintenant?

d'Eichtal. — Oui, Père.

Voici ma profession de foi; mais c'est de Dieu que je parlerai d'abord, ce qui m'a troublé tout-à-l'heure, c'est que j'ai commencé à parler de moi. Je ne me rappelais pas une chose que souvent vous m'avez dite, Père, c'est que je ne parlais jamais plus mal que quand je parlais de moi.

Oui, Père je crois au Dieu de St. Simon, je crois à l'être universel, indéfini au sein duquel nous vivons tous et qui a harmonisé toutes les existences, de manière que par action et par réaction de ces existences les unes sur les autres, l'intérêt de chacun se trouve de plus en plus d'accord avec l'intérêt de tous; c'est là ma foi.

C'est là, Père, ce qui doit nous faire comprendre et nous donner la force de pratiquer cette loi morale que vous nous annoncez. J'ai moi-même été, et dans ma famille ancienne et dans ma famille nouvelle, une cause de

déchirements et de douleurs ; mais outre que je savais que la mission de l'apôtre est souvent d'être déchiré et de souffrir lui-même, je n'agissais jamais à l'égard des autres comme un chrétien ; c'est-à-dire sous l'empire de cette idée qu'il est permis de sacrifier, de réprouver, ni de se martyriser soi-même ; si j'ai blessé, je l'ai toujours fait pour guérir, pour sauver.

Bossuet a dit que rien ne coûte à Dieu pour enfanter ses élus, que souvent il bouleverse des royaumes entiers pour sauver une femme, cette idée est chrétienne ; elle n'est pas St. Simonienne ; nous devons croire chaque fois que des intérêts individuels sont foulés pour un intérêt général, que nous pouvons plus tard faire le bonheur de celui qui aura été momentanément blessé.

Père, vous m'avez demandé quelle était ma foi en vous ; elle est grande, vous le savez. Par vous et vous seul, je suis entré dans la doctrine, par vous seul, je suis un homme religieux. J'ai eu, dès l'origine, pour le père Bazard, une sorte de répugnance ; vous m'avez appris à lui rendre justice, à reconnaître sa puissance ; mais enfin j'ai toujours prévu ce qui est arrivé, j'ai toujours cru que le jour viendrait où vous seriez le seul chef de la doctrine ; il y a longtemps que j'avais senti en vous que vous le seriez.

Père, il est permis de se glorifier quelquefois, et peut-être dois-je le faire ici, parce que j'ai besoin de me faire connaître tout entier à mes fils. Oui, si j'ai un titre particulier à leur

amour, c'est celui que me donne la foi que j'ai toujours eue en vous, parce qu'en vous, j'ai trouvé la réalisation vivante de ce qu'était pour moi St. Simon, parce que j'y ai vu la réalisation complète de l'avenir de l'humanité.

Dans ces jours si pénibles que nous venons de traverser, je suis peut-être le seul entre tous mes frères, dont la foi en vous n'ait jamais fléchi un seul instant. J'ai compris tout d'abord ce que vous feriez pour l'émancipation de la femme, tandis que tous pensaient que vos idées recevraient un jour de grandes modifications. Pour moi, plein de foi, je sentais que vous ne pouviez rien faire qui ne fût pour la doctrine une occasion de progrès, et cette foi, je le répète, n'a pas fléchi un seul instant.

J'accepte donc avec joie l'ère nouvelle dans laquelle nous entrons. Je sens que nous ne pouvions continuer exclusivement ainsi notre œuvre politique, que nous ne pouvions sans danger nous adresser aux masses, si nous n'avions la femme à côté de nous, avec nous.

Le monde nous reproche de ne pas connaître les affections individuelles et, jusqu'à un certain point, il n'a pas tort, car nous sommes presque tous, garçons, célibataires; aussi, est-ce avec grande joie, je le répète, que je vois l'appel aux femmes.

Quant au développement matériel que vous voulez donner à la doctrine, je m'en réjouis également, car jusqu'ici, nous nous en sommes occupés bien faiblement. Depuis deux ans, nous avons suivi, sans contredit, la meilleure politique que

nous puissions suivre; mais nous n'avons pas encore fait de la politique St. Simonienne; nous n'avons fait qu'une politique de libéralisme St. Simonien; nous avons plutôt critiqué qu'organisé; nous n'avons pas mis assez en pratique les principes généraux de notre politique pacifique; ainsi, nous nous sommes présentés comme ayant mission de fonder le parti politique des travailleurs, indiquant surtout par ce nom de travailleurs les classes qui souffrent, les ouvriers. Non-seulement nous avons peu fait pour répondre à cette prétention, mais nous avons encore commis une faute en désignant le degré que nous avons fondé dans ce but sous le nom de degré des ouvriers; aujourd'hui, il a pris le nom de degré des industriels, et je préfère ce nom parce qu'il n'indique pas seulement des hommes livrés aux travaux manuels, mais tous ceux qui s'occupent d'industrie. Je crois que lorsque nous aurons bien fait comprendre que notre politique est loin d'être fondée sur l'hostilité des classes, tous les bruits que l'on fait courir contre nous tomberont, même ceux qui sont étrangers à la politique.

Le Père. — Tu as dit que tu étais l'homme des supérieurs plus que l'homme de l'inférieur, explique ce que tu entends par ces paroles.

d'Eichthal. — Père, votre lettre sur le calme m'a fait comprendre que le chef de l'humanité a quelque chose en dehors de l'humanité. Vous l'avez dit, il n'a pas de Père, il a donc sur lui une responsabilité qui ne porte sur personne autre que

lui. Cette parole sublime m'a rempli de respect et d'amour.

Je dis encore comme vous, Père, nul de nous n'est hors de Dieu, mais aucun de nous n'est Dieu, et si je sens ce qu'il y a en vous de surhumain, je sens aussi ce qu'il y a d'humain en vous.

Vous m'avez toujours vu près de vous, suivre tous vos actes, personne, je le pense, ne vous a manifesté avec plus de passion que moi sa tendresse et son dévouement; mais je sens que dans ce moment une femme nous manque et qu'il résulte de son absence, comme vous le proclamez vous-même, quelque chose d'incomplet dans notre hiérarchie.

Je crois donc qu'il est du devoir de vos fils, de ceux qui vous aiment le plus tendrement, d'être plus attentifs que jamais à chacune de vos démarches et de vous soumettre tout ce qui leur paraîtrait devoir choquer le monde ou être nuisible à nos progrès; car nous savons très-bien que l'inspiration vient du chef, mais à condition qu'il aura ses révélations spéciales de ceux qui l'entourent; je vous ai toujours entendu professer cette doctrine de liberté et je vous l'ai vu pratiquer; et c'est parce que je trouve en vous cette garantie de ma liberté, que j'ai tant de confiance dans votre autorité.

Maintenant, c'est à mes fils que je m'adresse. Je leur demande de l'amour et cependant j'ai dit que j'étais plutôt l'homme du supérieur que l'homme de l'inférieur; de même je dirai que je suis l'homme de l'égoïsme plutôt que celui de l'abnégation; que le sentiment de la gloire me fait bien

plus directement agir que le désir de soulager les souffrances des autres ; bien entendu qu'il ne s'agit ici que de nuances et que je ne dis rien d'une manière absolue. Je n'exprime ici que des prédominances, mais enfin, pour que mes fils me connaissent, je dois me montrer à eux tel que je suis.

Eh bien, je dis donc que je suis capable du plus grand dévouement et je puis affirmer que j'en ai donné des preuves dans l'année qui vient de s'écouler ; j'ai beaucoup fait pour la doctrine et j'ai beaucoup souffert ; j'étais chargé de la direction des intérêts matériels et il faut avoir passé par là pour savoir ce que c'est que d'être chargé de l'existence de tant d'individus avec si peu de ressources, et avec des ressources aussi précaires. C'est le désir de la gloire, c'est l'espoir d'obtenir l'acclamation qui a agi sur moi bien plus, je le répète, que le besoin de soulager des souffrances.

Je ne suis pas un théoricien, je suis plutôt un homme d'action, je suis loin de me donner pour un prêtre et je demande à être aimé tel que je suis.

Père, vous devez savoir que ce besoin d'obtenir la louange et l'acclamation, tout incomplet qu'il est peut me faire faire de grandes choses.

Père, j'ai de la peine à m'exprimer parce que, vous le savez, depuis quelque temps, je suis un peu souffrant.

Je vous ai dit combien je me suis senti de force pour marcher à mon but sans m'arrêter ; depuis ma plus tendre enfance, j'ai été, dans ma famille, obligé de lutter contre des

parents que je chérissais, et, dans ces derniers temps, j'ai été obligé dans la doctrine de lutter encore et de me faire accuser d'insensibilité, jusque par des frères qui m'aiment, ce reproche m'a été adressé. Rien ne m'a ébranlé, et cependant, j'avoue que, dans ce moment la corde a été tendue autant que possible, la trempe de mon âme est usée.

Au moment où je souffrais le plus des débats du collège, vous le savez, Père, de nouveaux déchirements de famille sont venus m'assaillir, j'en ai encore le cœur tout saignant. Père, je ne recule devant aucune œuvre; en toute occasion, nous ferons ce que nous devons faire, mais faites Dieu que ce soit la dernière fois.

Le Père. — Je désirerais que nous puissions nous réunir au plus tôt, et rester longtemps ensemble; c'est indispensable. Les deux sujets sur lesquels d'Eichthal a parlé méritent toute notre attention; il est nécessaire d'y revenir. Demain, à 9 heures précises soyons tous ici.

Nous parlerons des deux points de morale qui se sont présentés aujourd'hui; du sacrifice et de la gloire sanctifiés l'un et l'autre dans notre foi. C'est là une haute question de morale qu'il nous importe d'examiner, afin de prévenir ou de faire cesser parmi nous quelques petites hostilités entre les deux natures qui ne se comprennent pas assez encore, qui ne se rendront pas toujours justice, qui sont exposées à se méconnaître, à se froisser, tant que vous ne sentirez pas la conduite que l'on doit tenir à l'égard de l'une et de l'autre et ce

que l'on doit attendre de chacune d'elles.

A demain donc, à huit heures précises.

Achevé le jour de Bazard-Barrault

Juillet, année de la Mère

Douzième Enseignement.

Salle Taitbout. Décembre 1831

Communion. – Réconciliation. Justice à rendre aux deux natures.

Sommaire. — Communion de Huguet. – Réconciliation de Fallat et de Duguet. – Parole d'E. Talabot à Huguet et réconciliation avec Duguet. – D'Eichthal. – Sur la Gloire et le devoir: rapprochement avec Talabot. Rappel de communion pour Roux absent. – Remerciement du Père à Huguet. Nouvelles explications sur la justice à rendre aux deux natures. – Application à la famille qui renferme tous les types divers. – La famille est le livre qu'il faut lire pour comprendre et enseigner les théories morales. – Gloire et abnégation — Orgueil et humilité. – Sur d'Eichthal et Evanson. – Sur Eugène Rodrigues. – Le Père doit porter en lui le signe de l'Industrie, du culte, de la femme; il doit réhabiliter en lui-même l'Intérêt, la Gloire, l'Egoïsme. – Sur Olinde Rodrigues. – Fallat. (orgueil & humilité.)

Douzième Enseignement.

Décembre 1831

Le Père. — Mes enfants, avant de parler directement de la question morale dont je voulais vous entretenir et pour laquelle nous nous sommes réunis plus spécialement aujourd'hui, je désirerais que quelqu'un de vous prît la parole, et nous exprimât l'impression que notre dernière réunion lui a laissée.

Qui de vous veut parler ?

Hugues. — Moi, Père. J'ai écouté hier avec une religieuse attention la profession de foi du Père d'Eichthal. J'ai pris un intérêt tout particulier à ce portrait qu'il a fait de lui-même; je l'ai admiré, mais il y a dans ce tableau un trait, un trait saillant qui manque et je veux l'y ajouter.

Dans des temps qui ne sont pas assez loin de nous pour que nous nous les rappelions sans amertume, quelques fronts ont été obscurcis par le deuil; le moment des couronnes est venu, et je veux en poser une sur la tête de mon Père d'Eichthal.

Il vous a dit que le mobile de toutes ses actions était l'exaltation de la Gloire, je n'accepte pas cette explication qu'il donne à ses sentiments, à ses sentiments secrets. Je l'ai vu remplissant la mission du Père Enfantin qui est de soulager et de guérir toutes les douleurs, j'ai vu avec quel zèle, avec quel amour religieux et pour ce devoir et pour les personnes souffrantes, il a rempli cette noble mission ! J'ai vu tous les efforts qu'il faisait pour trouver le moyen de soulager toutes

les douleurs; sans être trop à charge à la doctrine et lorsque parfois ses efforts ne lui faisaient pas atteindre le but qu'il se proposait, je l'ai vu soucieux et préoccupé jusqu'à ce qu'il eût réussi. Pour moi, personnellement, j'ai été à même de l'apprécier sous ce rapport.

Un jour, dans un débat où il ne s'agissait pas de mes intérêts, mais d'intérêts plus chers que les miens, ceux de mon Père, combien a été beau le rôle qu'il a rempli alors.

Père, vous devez vous féliciter d'avoir près de vous un si fidèle interprète de vos sentiments, un fils si digne de vous. Il m'a paru bien grand le jour où, déchirant le voile derrière lequel vous étiez resté, vous m'êtes apparu comme un souverain oriental, qui était caché aux regards du monde; le voile déchiré, vous m'êtes apparu, grand de toute la grandeur du continuateur de St. Simon. Je vous ai vu beau, majestueux, le front couronné d'une auréole religieuse; vous étiez vraiment alors le représentant de l'humanité tout entière et j'ai été profondément ému, Père, à ce grand spectacle, mais, je n'en ai pas été surpris, j'avais vu votre fils d'Eichtal, je vous avais déjà vu en lui.

Permettez-moi, Père, d'aller vous embrasser, et d'aller ensuite embrasser le Père d'Eichtal. Qu'il sente l'étreinte d'un fils qu'il protège, qu'il a secouru; il verra que la joie qu'il éprouvera en se sentant pressé par lui renferme autre chose que l'exaltation de la gloire.

Mon Père, je serais ingrat si je n'embrassais que vous

deux. Je dois embrasser tous les fils qui vous entourent; je le dois surtout envers l'un d'eux; s'il a cru de sang rapport, s'il a pu supposer que je l'avais méconnu; je l'ai vu depuis, il m'a entendu, et depuis lors il me semble qu'il est meilleur pour moi et l'accent de ma voix doit vous faire sentir que la sienne a pénétré mon cœur.

J'embrasserai aussi mon Père Lambert, celui qui nous donne la science si libéralement, et qui nous fait sentir sa foi par celle qu'il nous communique.

J'irai aussi embrasser le Père Cranson, lui qui a si souvent exalté en moi le sentiment religieux; j'irai vous embrasser tous.

(Huguet monte sur l'estrade et va embrasser le Père, puis d'Eichthal et tous les membres du collège; ensuite il se retourne vers la famille qui est dans l'intérieur de la salle, et dit d'une voix émue.)

Vous croyez peut-être que je suis heureux! Eh bien! non, où suis-je? Qui sommes-nous ici? Vos femmes n'y sont point et c'est là pour moi le motif d'une grande douleur! savez-vous ce qu'elles font? peut-être en ce moment, elles se chicanent les unes les autres, ou discutent des théories qu'elles ne comprennent pas. Que ne sont-elles ici! elles verraient comme nous nous aimons, ce spectacle réchaufferait leurs cœurs. Combien cette communion leur serait favorable! Il se passe ici de grandes choses pour le progrès, pour l'humanité, et elles n'y sont pas, je m'en afflige profondément!

Mais, ce n'est pas assez pour moi d'avoir embrassé mes

Pères, je veux embraser tous les membres de la famille et puisque chacun d'eux, Père, en vous faisant sa profession de foi, a rappelé ses amitiés, je rappellerai aussi les miennes.

J'ai toujours beaucoup aimé Ribes; dans les grands comme dans les petites occasions, il est toujours bon St. Simonien.

J'ai aussi beaucoup aimé et j'aime beaucoup Rouseau, le bon Rouseau, si plein d'amour, si plein d'exaltation religieuse et pourtant si simple dans toute sa personne, abordant tout le monde avec tant de bonté.

J'aime aussi Mafol, mais je dois lui dire que sa profession de foi m'a fait mal, il a cité deux noms qui lui sont chers, ils me sont chers aussi, mais pourquoi ne les a-t-il pas accompagnés de quelques autres?... Benoist, je l'aime aussi, il a craint de rester ici; Cavel, je l'aime... je l'aime bien encore, mais il me semble, Mafol, que tu aurais pu te souvenir de Rouseau et de moi.

Parmi mes frères du second degré, il en est que j'aime beaucoup aussi, et que j'aimais beaucoup déjà lorsque j'étais au troisième degré. Je citerai d'abord Jallat, le bon Jallat, si plein de tendresse, et Duguet qui souffre et a besoin de tant d'amour. Cependant, Jallat, je crois que vous nourrissez un sentiment de rancune, il doit disparaître en ce jour; vos Pères m'ont jugé digne d'être embrassé par eux, ma parole doit avoir quelque autorité sur vous en ce moment.

Je ne vois pas Baud ici, j'en suis fâché; je ne me suis jamais cru assez digne de lui, et aujourd'hui que je me

suis peut-être montré digne de lui, je ne le vois pas!...
J'aurais tant voulu l'embrasser!... car, il se passe en moi
quelque chose que je ne saurais exprimer... je ne sens plus
religieux que jamais.

(Il va embrasser tous les membres du 2e et du 3e degré; au moment où il se dispose à embrasser **Surblet**, celui-ci le retient et dit:)

Avant de vous embrasser, permettez que je fasse devant nos Pères la rétractation de ce que j'ai dit et pensé de vous.

Dans une réunion du troisième degré, au milieu des débats qui ont suivi la dissidence, vous avez été accusé par quelques-uns de vos fils qui ne vous connaissaient pas. J'étais du nombre et, je le confesse, je ne vous connaissais pas! aujourd'hui, je vois en vous un homme éminemment religieux, un homme au cœur bon et sympathique; j'ai été injuste envers vous; je répare autant qu'il est en moi cette injustice, en proclamant l'affection qui m'anime.

C'est avec ce sentiment que je vais vous embrasser.

(**Surblet** et **Buguet** s'embrassent.)

Buguet. — Après une sainte communion, Père, nous ne pouvons plus entendre que votre parole... je me mets ici, au milieu des Prolétaires.

(Il se place entre Baspoil et Clouet.)

Duguet. — J'ai entendu les paroles que Buguet vient de prononcer, elles m'ont fait du bien; elles m'ont prouvé que quelques personnes encore m'aimaient. Cependant, j'ai souffert aussi plus que qui que ce soit, en les entendant, car j'ai

besoin de te rendre justice ; j'en ai témoigné à chacun et quelques-uns de ceux à qui j'en avais marqué ne m'en ont pas autant témoigné. J'hésitais à prendre la parole, parce que je ne voulais pas mêler quelque amertume à la douceur de ce moment ; mais j'attends que si quelqu'un ici a eu des torts envers moi, il soit le premier à venir m'embrasser.

(Gallan va se jeter dans les bras de Duguet, tous deux s'embrassent tendrement ; il va ensuite embrasser Huguet.)

Talabon. — J'ai un mot à dire : moi aussi, Huguet, je m'étais trompé à ton égard ; moi dont l'œil sait si bien voir dans les hommes ce qu'ils sont, je dois le dire, Huguet, tu es l'homme envers lequel j'ai été le moins juste. Je te l'avoue, ce n'est que depuis la dernière crise que je t'ai senti ; avant cette époque je ne t'aimais pas, je ne te connaissais pas ; maintenant je t'aime et je te connais... Tu es souvent venu à moi et je t'ai fui avec hauteur ; aujourd'hui que je te rends justice, c'est à moi de m'humilier, et je vais aller t'embrasser.

(Talabot descend de l'estrade et il embrasse Huguet.)

Maintenant, j'ai quelque chose à dire à Duguet.

Mon fils, tu te rappelles cette nuit fameuse et pour toi et pour moi, où, à travers tes doutes, nous nous travaillâmes ensemble si vigoureusement ? Nous sommes restés jusqu'à deux heures du matin, enfantant ta conversion au milieu des rues et ne pouvant pas nous quitter, allant et venant à la demeure de l'un et de l'autre, nous conduisant et nous reconduisant sans pouvoir nous quitter. Tu avais le cœur bien

apprepé ; je t'ai vu assidûment depuis, et j'ai travaillé avec ardeur et activité à ta conversion ; mais ensuite, je t'ai laissé, je t'ai abandonné à toi-même, je t'ai repoussé en quelque sorte, une fois que je t'eus attiré au milieu de nous. Ton cœur en a souffert, tu ne me l'as pas dit ; mais je l'ai bien senti.

Eh bien, jusqu'ici je n'avais pas connu cette douleur, parce qu'absorbé par le sentiment social, j'avais le cœur fermé aux douleurs individuelles. Jusqu'ici ma mission était d'aller chercher des hommes, de les jeter au milieu de nous, puis de les abandonner pour en aller chercher d'autres encore.

Huguet nous a parlé des femmes, eh bien, je dois dire que c'est une femme qui m'a ramené à de meilleures dispositions à cet égard. Duguet je sais que tu souffres depuis longtemps, je suis allé à toi t'offrir ma main, et ta main, par repentimens ou ressentissement du passé s'est refusée à la mienne, et cependant, Duguet, je suis allé bien avant dans ton cœur autrefois, tu en as du cœur ! Il y a de la puissance chez toi ! Mais qu'as-tu ? Il faut que tu souffres bien, puisque moi qui t'ai tant aimé, qui t'aime maintenant plus que jamais, tu peux me repousser !

Duguet. — Je n'ai pas oublié l'affection avec laquelle tu m'as attiré au Saint-Simonisme ; il ne t'a pas fallu beaucoup de temps pour cela : après deux conversations avec toi, j'étais converti ; mais, une fois entré dans la Doctrine, j'ai vainement et, à ma grande surprise, cherché en toi le tendre Père qui m'y avait attiré ! Nous avons traversé ainsi

une année entière ; j'ai cru que lorsque ta tendresse pour moi faiblissait ou s'éteignait, il y avait nécessité que je te disse-laisse qu'elle pouvait être la même pour toi ; mais dans toutes mes relations de doctrine, j'ai souvent eu l'occasion de parler de toi ; je t'ai plusieurs fois entendu accuser, et j'ai toujours défendu ; j'en appelle à tous dans cette enceinte.

Lorsque je me suis vu ainsi traité par toi, j'ai cru d'abord que tu m'avais oublié ; ensuite, j'ai attribué cela à ton caractère ; j'ai pensé que tu te laissais difficilement toucher par des souffrances individuelles ; mais ce n'était pas un retentissement des douleurs passées qui me faisait souffrir ; j'ai souffert pour l'avenir du St. Simonisme, mais jamais par souvenir. (Talabot et Duguet s'embrassent.)

Duguet. — Parmi les noms de tous mes frères qui me sont le plus chers, il en est un que je n'ai pas cité ; je dois réparer cette omission, je me la reprocherais trop, car je dois à celui-là plus qu'à aucun autre ; il est absent, c'est Simon. Il ne se révèle que dans les grandes occasions, et, je dois le dire, dans toute autre circonstance, il est tout juste ce qu'il doit être ; mais, quand on le connaît comme moi, on ne tient pas compte de cela ; il est grand et bon, je l'aime et je l'admire.

d'Eichthal. — J'ai besoin de parler encore un moment de moi. Duguet, qui m'a fait tant de plaisir, qui m'a donné une si douce récompense de ce que j'avais pu faire de bien, Duguet vous a dit qu'il y avait en moi d'autres mobiles que la Gloire. Père, je vous demande la permission

de dire quelques mots sur ce sujet, parce qu'il s'agit de la réhabilitation d'un sentiment universel.

Le Père. — Parlez.

d'Eichthal. — Quand nous disons qu'un homme est mû par le sentiment de la Gloire, il est bien entendu qu'il n'existe pas d'homme qui ne renferme en lui, le sentiment de la gloire et celui du devoir ; mais les hommes ne peuvent être jugés que relativement à la prédominance de l'un de ces sentiments, par rapport à l'autre.

Béranger. — Vous ne parlez pas de la bonté qui est en vous.

d'Eichtal. — Il y a beaucoup d'hommes chez lesquels, relativement au sentiment de la Gloire, celui du devoir est bien plus développé que chez moi.

Béranger. — Voilà ce que Huguet me dit et je le me répète également.

d'Eichthal. — L'autre jour, j'ai voulu me faire connaître à vous ; je ne l'ai fait qu'imparfaitement, à ce qu'il paraît. Jusqu'ici, même depuis mon enfance, j'ai été mal compris, car je suis une de ces natures dont parle le Père, sur lesquelles la révolution chrétienne a jeté un poids qui les écrase. Je suis un homme d'action et en même temps un homme moral. Chacun, dans le monde, je n'avais jamais pu trouver le moyen de donner un champ libre à mes désirs et à ma puissance d'action. Il en est résulté que, depuis mon enfance, ma direction a été faussée ; au lieu de pouvoir donner carrière à cette énergie qui était en moi, ma vie se consumait à chercher le monde dans lequel devait

s'exercer cette activité, où elle pourrait se développer librement.

Théologien d'abord, puis ensuite semi-Saint-Simonien, je me suis approché du Père croyant que j'étais un métaphysicien un savant, c'est le Père qui m'a révélé à moi-même. Cependant, jusqu'ici nous n'avons encore fait que du dogme, de la théorie, et cette direction ne m'allait pas. Aussi, dès qu'il s'est agi d'exercer une action industrielle, je me suis présenté pour coopérer à ce mouvement, j'étais en quelque sorte la matière s'insinuant inaperçue parmi vous, vous ne vous doutiez pas de ce que j'étais.

Je vous le dis, je suis un homme d'action, mais je suis aussi l'homme de la joie; je voudrais voir autour de nous des fêtes et des plaisirs sans nombre, je me dévouerai plutôt pour donner du plaisir à un homme que pour lui ôter de la souffrance; ne voyez dans tout ceci, je vous le répète, que des prédominances et non des qualités absolues.

Si j'ai été si peu connu encore, c'est que notre marche ne m'a pas permis de me manifester selon ma nature, mais voici que le jour des hommes d'action arrive. Eh bien, j'espère que la famille me connaîtra, non par mes paroles, mais par mes actes.

J'ai aussi quelques mots à te dire, Talabot:

Depuis quelque temps, tu le sais, je te fais la guerre; rappelle-toi ce qui se passait, il y a quinze mois; à cette époque, tu m'appelais ton Père, nous nous aimions bien! Depuis lors, tout en sentant ce qu'il y avait de bon et

d'excellent en nous, nous n'avons pu sympathiser ensemble; il y avait en toi quelque chose qui me repoussait; mais tu m'as dit que, depuis peu, tu avais senti le cœur de la femme, je t'ai senti aussi, embrassons-nous.

(Talabot et d'Eichthal s'embrassent.)

Et vous tous, mes enfants, je vous aime tendrement, bien tendrement, les liens les plus étroits, depuis trois ans, m'unissent à vous. Et je puis rappeler, dans cette communion fraternelle, notre cher Hoart qui est loin de nous, Hoart, homme plein d'ardeur. C'est un homme d'action aussi, et avant son départ pour Metz, nous nous sommes juré l'un à l'autre une amitié religieuse.

Le Père. — Huguet, je te remercie d'avoir pris la parole, lorsque j'ai demandé qui voulait parler. Nous venons de voir des natures bien différentes, des caractères bien opposés s'embrasser; encore une fois, merci, Huguet, tu nous as donné une bonne occasion de manifester notre foi; car c'est là notre mission dans le monde; nous devons faire communier en lui les deux faces extrêmes de la vie et nous ferons bien de commencer entre nous.

Et maintenant que tous émus, comme nous l'avons été, il nous faut continuer notre œuvre de science, ce sera un peu pénible, mais c'est bon.

Vous n'avez pas bien compris ce que d'Eichthal a dit hier sur le sentiment de la Gloire, il vient de vous parler encore sur le même sujet, mais il ne l'a pas assez développé,

nous allons continuer.

Il vous a dit: Je suis un homme d'action et non de paroles, je suis l'homme de la gloire plutôt que de l'humilité; j'obéis à l'intérêt plus qu'au dévouement.

Les préoccupations de la réprobation chrétienne ont sans doute empêché de bien comprendre une telle profession de foi, de sentir la grandeur de la foi qui donne puissance, non de s'accuser d'orgueil, mais de dire son orgueil légitime, non de se repentir de son égoïsme, mais de s'accuser hautement comme représentant spécial de cette face de la vie.

Si une pareille confession est un progrès important de notre foi, c'est aussi un moyen puissant de l'enseigner; nous devons enfin oser de raisonner, d'argumenter, de discuter sur les termes abstraits des dualismes et d'analyser et de décomposer la vie; ce sont des exemples vivants qu'il nous faut, nous avons besoin de reconnaître tous quelle est notre virtualité propre, notre capacité, notre spécialité, notre vocation, car il s'agit de nous préparer au sacerdoce nouveau, et il ne sera fondé qu'au moment où ne nous aimant plus seulement par confusion, pour ainsi dire, nous pourrons aussi nous apprécier pour ce que nous sommes, nous classer selon nos natures, nous nommer.

L'homme qui le premier a pris son nom dans la famille, qui l'a pris franchement, naïvement, en présence de beaucoup d'autres qui discutaient le leur, en présence surtout d'un de ses frères, qui se refusait opiniâtrement à recevoir le sien,

c'est Lambert.

Lambert est le premier qui ait reçu et qui ait pris le nom de Théologien, tandis que la maladie de Jules en ce moment consiste en ce qu'il n'a pas voulu recevoir le même nom, qui cependant, sous un autre rapport que Lambert, est bien le sien.

Et maintenant, voici d'Eichthal qui se déclare homme d'action, reconnaissant qu'il s'est longtemps mépris sur lui-même, et que je lui ai révélé sa vie, à lui qui se croyait un philosophe, un raisonneur.

C'est donc sur nous-mêmes que nous devons faire l'application vivante de nos dualismes et non sur des types abstraits de la vie, si nous voulons réellement connaître tout ce qu'il y a de vertus dans les deux faces spéciales de l'Être, que nous devons religieusement unir, et qui sont en lutte avec le monde.

Il ne s'agit plus seulement de rendre théoriquement justice aux deux natures; c'est par la pratique que nous devons apprécier ce qui est dû à chacune d'elles, que nous devons nous initier à la conduite que chacune d'elles exige, c'est par cette pratique d'amour entre nous que nous apprendrons à réhabiliter réellement, comme nous le devons, ce qui a été réprouvé par la loi chrétienne, et à développer, encore plus religieusement qu'elle, ce qu'elle a sanctifié.

Dieu a mis au milieu de nous, pour notre éducation sainte, les formes diverses de la vie; il nous les donne vivantes,

déjà animées d'une même foi, d'un même amour, et pourtant distinctes, tranchées, portant des noms divers, des figures différentes. Nous sommes donc aujourd'hui le livre qu'il faut savoir lire pour sentir expérimentalement la valeur des théories morales que je vous ai données.

C'est ainsi que vous avez dû profiter de la parole de d'Eichthal lorsqu'il vous a parlé de la gloire; c'était comme s'il s'était nommé lui-même; le bien connaître; ce sera donc bien connaître le sentiment de la gloire; le rétribuer d'amour pour ses œuvres, ce sera donc commencer à donner à la gloire la sanctification qui lui est promise par la religion nouvelle.

Ici, lorsque l'un de nous se désigne par le nom de l'une des faces de sa vie, nous sommes sûrs qu'il ne fait pas abstraction de l'autre face, car il est religieux et d'ailleurs nous avons devant vous un être vivant et non une abstraction, ce qui nous permet de rectifier avec amour les écarts que sa nature trop spéciale pourrait lui faire commettre.

Et voilà pourquoi, lorsque je portai dans le collège les théories morales je m'efforçai, mais en vain, de persuader à Bazard que nous ne pouvions pas appeler nos fils sur ce nouveau terrain, sans commencer nous-même à donner pour premier exemple de moralité, la double litanie de nos mérites et de nos faiblesses.

Voilà pourquoi je voulais que nous prissions l'un et l'autre nos noms qui auraient expliqué ce dualisme vivant,

Bazard et moi, auquel obéissaient nos enfants : voilà pourquoi je voulais qu'il s'expliquât à lui-même les deux natures, dont il avait alors un si éclatant exemple en lui et moi.

Voilà pourquoi, moi homme, j'appelle la femme, enseignant à tous par cet appel, l'impuissance de races isolées de la vie et leur puissance lorsqu'elles seront unies.

Maintenant, revenons à la Gloire.

Le Chrétien disait que le sentiment de la gloire ou l'Orgueil menait en enfer. Pour nous la Gloire s'attache au monde autant que l'abnégation ; l'orgueil n'est pas plus irréligieux que l'humilité. Vous vous rappelez, dans ces Strophes que je vous ai lues l'autre jour, ce que je dis de cette exaltation divine qui s'empare de l'homme parfois et pendant laquelle il sent, pour ainsi dire, Dieu en lui ; et d'autres fois au contraire, il s'abîme tellement devant le monde, qu'il lui semble que Dieu l'a quitté lui-même, que Dieu est tout entier hors de lui. Mais d'où vient donc que, dans notre foi, ces deux Sentiments ne sauraient mener, comme par le passé, à la gloire payenne qui sacrifie ni à l'humilité chrétienne qui se martyrise ? C'est par notre foi dans la loi vivante, dans le couple d'amour, homme et femme, que ce divin équilibre nous est donné.

Tout homme qui appartient à l'une des deux natures et qui n'aime pas son Père comme exemple de sa vie normale, mais qui l'aime pourtant, marche vers l'absorption, vers l'esclavage, et en même temps, sa nature spéciale perd son

caractère de sainteté et devient irréligieuse; car l'absorption ne tient pas à ce que l'on aime très-tendrement son Père, mais à ce que l'on ne l'aime pas selon notre foi, en ce que l'on ne voit pas en lui l'instrument que Dieu donne à chacun pour entretenir l'harmonie des deux faces de la vie.

D' Eichthal ne vous a pas dit tout ce que j'étais pour lui, ni tout ce qu'il était pour moi; je vais vous le dire, et vous sentirez par là ce que vous êtes tous par rapport à moi, et ce que je suis par rapport à vous; par là, vous comprendrez mieux votre vie et la mienne, notre vie. Et pourtant, je vous le dis encore, comme dans ma lettre sur le calme: celui qui n'a personne au-dessus de lui que Dieu, qui n'a de père que Dieu, celui-là a une vie indéfinissable.

Eichtal et Eranson, voilà les deux fils qui directement ont le plus besoin de moi, et dont j'ai au directement aussi le plus besoin. Voilà ceux pour lesquels, à chaque instant, ma vie est nécessaire et qui, à chaque instant, ont le plus contribué à renouveler directement la mienne. Je dis directement, parce que ce n'est pas seulement par leurs œuvres sociales, mais surtout par nos rapports très-fréquents, par leurs œuvres individuelles, par la nature intime de leur affection pour moi et de mon affection pour eux que tous deux m'ont inspiré, que tous deux ont eu pour moi une seconde vue, que tous deux ont été mes prophètes, mes sybilles, chacun à sa manière.

Or, tous deux me donnent de la Foire, de la personnalité, de l'Egoïsme, qui, sous leurs deux formes, sont sanctifiés par Dieu, comme ces sentiments sont sanctifiés en moi-même. Tous deux sont hommes d'action, de pratique, de chair, et vous le voyez, vous entrez aujourd'hui par moi dans une phase d'action, de pratique, de chair; tous deux étaient de vrais enfants pour Bazard; ils étaient pour moi de l'avenir; aussi ce sont eux qui m'ont le plus approché depuis un an; c'est avec eux que plus spécialement s'est faite ma vie, comme elle s'était faite auparavant avec Eugène.

En Eugène, j'avais un enfant, (je me sers ici de ce nom pour désigner surtout l'affection toute spéciale qui forme, par attraction intime, des groupes méritant particulièrement le nom de familles, groupes pour ainsi dire, indépendants de la fonction ou du moins qui ne se forment pas d'une manière absolue d'après la même loi qu'elle) En Eugène, dis-je, j'avais un enfant de l'abnégation, de l'humilité, du dévouement, du martyre, christianisme vivant, réapparition de St. Jean; il n'aimait plus que je ne l'aimais.

Aujourd'hui, j'ai deux enfants; l'un a pris l'héritage d'Eugène, qu'il cultive toutefois sous une autre forme, c'est d'Eichthal; l'autre a constitué pour moi une propriété nouvelle, un enfantement nouveau, c'est Eranson; l'un m'inspire en quelque sorte contre mon gré; l'autre, je suis obligé, pour ainsi dire, de lui arracher ses inspirations. A d'Eichthal, je ne donne jamais autant de marques d'affection que j'en

voudrais donner; à Cranson, j'en donne presque plus que je ne voudrais; et je peux, au nom de notre Dieu, les glorifier l'un et l'autre pour avoir supporté, comme ils l'ont fait jusqu'ici, ce désaccord presque constant de ma volonté avec la leur; cette disproportion entre la mesure de leur amour pour moi et de mon amour pour eux; car ils ont pénétré l'un et l'autre dans le mystère de ma vie intime.

Mais je me sens gêné pour vous parler aujourd'hui plus longtemps sur ce Sujet; ma parole seule d'ailleurs est incomplète; demain nous vous parlerons tous trois; nous vous dirons, Cranson, d'Eichthal et moi, ce que c'est que la Gloire; et il nous suffira de vous dire comment, en ce moment, nous sentons la vie. car, dans la phase actuelle, nous appelons la femme, nous voulons constituer le culte et organiser l'industrie, n'est-ce pas dire que notre vie doit porter le cachet particulier des deux faces de l'Etre? Or, moi, qui suis votre Père à tous, il faut bien que je sois marqué de son empreinte.

L'homme qui se trouve seul à la tête d'une hiérarchie mâle, et qui annonce au monde la venue de la double hiérarchie d'amour, homme et femme, cet homme doit être le Symbole vivant de la face de Dieu qui va se révéler sainte au monde; il doit en porter le Signe, car il faut qu'il l'aime plus que tous: il sanctifie la femme et l'industrie par un culte nouveau, il doit donc réhabiliter en lui-même la Gloire, l'intérêt, l'égoïsme; il convie la

femme à des noces nouvelles, il faut donc que tous voyent en lui un être qui aime plus une des faces de la vie que l'autre, qui aime beaucoup l'homme, mais qui adore passionnément la femme.

Mes enfants, ceux d'entre vous qui, par une exagération d'amour pour moi, croiraient trouver en moi toute la vie St Simonienne, s'exposeraient à me connaître bientôt non autorité, car ils me demanderaient plus que je ne pourrais et ne devrais leur donner. Nul de nous n'est Dieu; je suis un homme.

Nous avons aujourd'hui beaucoup d'écueils à éviter; attendre de l'homme plus qu'il ne peut et ne doit donner ne serait pas le moindre. Rappelez-vous que d'Eichthal et Talabot viennent de vous dire qu'ils avaient été rapprochés par et pour la femme, qu'ils avaient été moralisés par elle; souvenez-vous que nous ne représentons jamais, nous homme, quelque grands que nous soyons, qu'une face de la vie humaine.

Demain, vous verrez donc devant vous la vie St Simonienne sous ses trois formes; Moi, Cranson et d'Eichthal, nous vous montrerons, sous ces trois aspects de la vie, ce que doit être la gloire nouvelle, base de l'organisation de l'armée pacifique des travailleurs, comme autrefois l'orgueil militaire fonda les Sociétés guerrières.

Le moyen de mieux comprendre ce Sentiment nouveau serait d'avoir Rodrigues avec nous; j'espère qu'il pourra venir. Rodrigues est un homme d'action et de chair qui

comprend et qui aime Cranson et d'Eichthal; il a dans l'esprit toute la poésie de l'un et dans la chair toute l'activité pétulante de l'autre. C'est l'industriel dans toute son énergie, dans toute sa virtualité et vous ne le connaissez pas encore assez.

J'ai écrit l'autre jour à Ribes de Montpellier, une lettre dans laquelle je disais que Bazard n'avait pas compris Rodrigues, je le dis également pour vous.

Les séances des ouvriers doivent vous initier à sa vie, et pourtant je suis sûr que, pour plusieurs d'entre vous, il doit y avoir un mystère dans ce fait, que ce soit Rodrigues qui vous ait transmis l'héritage de St. Simon.

Je sais que plusieurs on dû lui trouver la parole brusque, rude, emportée, c'est que vous lui avez presque tous demandé ce que vous étiez en droit d'attendre de moi; vous lui avez demandé d'être Prêtre et Rodrigues ne l'est pas; mais c'est lui qui a dit dans le collége en s'adressant à Reynaud: il faut que la Foire ancienne soit éclipsée par la gloire nouvelle, il faut que l'orgueil militaire s'incline devant l'Orgueil pacifique.

Plus vous comprendrez et sentirez votre Père Rodrigues, plus vous comprendrez et sentirez le sentiment de la gloire, sous sa forme abstraite, c'est le moi industriel incarné, mais qui conserve le caractère religieux par le lien qu'il établit lui-même entre St. Simon et nous. Rodrigues est sans cesse occupé du besoin qu'on lui rende justice, qu'on

reconnaisse sa virtualité, qu'on apprécie sa valeur; et ce besoin si vif, si exalté conserve son caractère religieux, dis-je surtout, parce que c'est à la puissance de son maître qu'il veut qu'on rende hommage en faisant justice à lui-même. Rodrigues aime l'encens et il est peut-être l'homme qui a le moins puissance de l'attirer à lui; pour vivre, il faut qu'il donne la vie, et pourtant il est difficile de la lui rendre; pour donner la récompense de la Gloire, il faudrait que lui-même fût glorifié et pourtant la gloire ne monte pas vers lui, car l'homme qui aime par dessus tout la gloire ne peut la recevoir que de la femme, et la femme n'est pas au milieu de nous.

Mes enfants nous avons déjà senti plusieurs fois que nos séances étaient trop courtes pour le but que nous nous proposons; en général, c'est au moment où les épanchements sont prêts à naître qu'il faut nous séparer; je l'éprouve pour moi, vous devez l'éprouver pour vous; arrangeons-nous donc pour avoir quelques longues séances; demain, nous nous réunirons à 7 heures ½ du soir, rue Monsigny; Rodrigues viendra, je pense, à cette réunion; il faut que vous le voyiez au milieu de vous; je vous le dis encore, vous ne le connaissez pas.

Un membre. — Nous l'avons connu au milieu des ouvriers.

L'Eichthal. — Père, c'est aujourd'hui le jour de la justice; je veux la rendre à un homme qui n'a pas été apprécié et qui mérite de l'être, qui a aussi besoin qu'on lui rende justice; c'est Jallat.

Allons, orgueilleux, viens m'embrasser.

(Ils s'embrassent.)

Jallat est autre chose qu'un médecin; il est homme d'action, d'industrie, il est laborieux, infatigable, plein de résolution et de courage. Jusqu'ici il n'a pas eu vraiment emploi de sa vie dans la doctrine, il n'a pas été utilisé, il a été méconnu. Et pourtant, Père, Jallat possède votre affection très-tendre; mais ses frères, et nous qui sommes ses Pères nous n'avons pas su comprendre cette affection si tendre que vous avez pour lui et la refléter à travers la nôtre.

Il n'y a rien de plus humble qu'un homme orgueilleux lorsque le milieu où il vit le contraint à l'humilité, aussi Jallat a-t-il été très-humble et, sous cette enveloppe factice, on n'a pas su qui il était, il a été méconnu.

Moi, j'ai pu l'apprécier et je me plais à proclamer ses qualités devant toute la famille; car, je le répète, il faut qu'on lui rende justice et qu'on lui donne la Gloire, lui aussi doit avoir satisfaction de son être.

Le Père. — Jallat, viens donc m'embrasser.

(Jallat embrasse le Père.)

A demain, mes enfants, à 7 heures 1/2

Achevé le jour de Barrault — D'Eichthal.

Juillet, année de la mère.

Treizième Enseignement

Rue Monsigny — Décembre 1831

Caractères prédominants de l'apostolat. – Gloire. – Humilité. = Eclat, – Mystère.

Sommaire. — L'Enthousiasme, la sainte personnalité, la Gloire, animent les créateurs d'un nouveau monde. Générateurs et apôtres de l'humanité. Prophètes et révélateurs de Dieu. – Evanson sur la gloire. (Il l'aime préparé par d'autre mystère) Réponse du Père. L'époque apostolique compose peu la gloire sous cette forme, (l'apôtre, pour de tous, n'a pas de famille, il est sur la grande route et n'a pas de cité, il habite le Globe et n'a pas de Patrie. Il doit être clair et saisissable comme le Présent entre l'obscurité du Passé et le mystère de l'Avenir, il est.

D'Eichthal) sur la Gloire. (Il l'a cherchée jusqu'ici par le sacrifice, l'abnégation, l'humilité, mais en torturant sa nature, car en réalité il l'aime pour l'éclat, la pompe, les joies qu'elle donne à tous et qui l'entourent) – Evanson se comparant à Eugène et d'Eichthal) confesse avoir plus besoin de recevoir des témoignages d'affection que d'en donner. – Apprentissage du monde par la connaissance intime et profonde des membres de l'apostolat. – Michel Chevallier sur lui-même à propos de Evanson et de d'Eichthal. (Jamais il n'a rêvé qu'il était roi, mais quelquefois qu'il était ministre, non de l'Instruction publique, mais des Affaires Etrangères, c'est l'homme de la raison d'Etat et de la vie future; il est glorieux; on faut, on l'appelait Insolent, il aime l'ostentation mais comme une face du devoir. – Fonctions de Berthier près de Napoléon). – Sur Jean Reynaud, grande personnalité). – Lambert à propos de Evanson, expose le traitement des natures abstraites, malades par développement excessif ou par absence de légitime satisfaction.

Treizième Enseignement.

Décembre 1831

Rue Monsigny.

Le Père. — Mes enfants, j'ai été souffrant, ces jours-ci, et il faut que je vous explique la cause de cette souffrance, parce qu'il y a là un enseignement pour vous. D'ailleurs cela nous ramènera au sujet dont nous nous sommes occupés dans les dernières réunions.

Après la crise dernière et antérieurement même, je me suis occupé de chacun de vous; je m'occupais de vous tous individuellement, mais c'est surtout depuis la dispersion que j'ai été entièrement ouvert à chacun de vous.

Plus que jamais j'ai eu ma mission de confesseur à remplir, et ma mission politique, ma mission de chef, je l'ai momentanément laissé s'éclipser; j'ai donc eu une vie incomplète, car ce ne peut être ma vie de confesser seulement, et surtout de confesser un si grand nombre de personnes; elle a été d'autant plus incomplète, que dans l'obscurité où sont aujourd'hui les fonctions relatives au dogme, j'ai été obligé de remplir la mission souvent la plus pénible pour le Prêtre, la plus haute pour le théologien, celle de Juge.

Je vous ai déjà signalé ici la distinction qu'il faut faire entre le Prêtre, le Juge et l'Exécuteur. Le Prêtre, ai-je dit, sent le Progrès, ce qui comprend implicitement la connaissance du bien et du mal et la puissance de punir et de récompenser; le Juge connaît le bien et le mal, l'exécuteur

applique la peine et la récompense.

Voilà les trois formes les plus élevées de la vie sociale, les trois formes éducatrices de l'humanité. L'effort que fait le Prêtre (lorsqu'il veut remplir les fonctions de Juge) pour analyser, pour décomposer ce qu'il a senti vivement est pour lui un brisement douloureux, et cependant la phase actuelle a exigé que le Prêtre se fit d'abord confesseur, pour s'occuper spécialement des individus, car la femme n'est pas là.

Heureusement, le jugement est rare parmi nous, parce qu'il nous est facile de reconnaître assez promptement quels sont les hommes dignes de porter l'habit d'apôtre, et ces hommes sont ceux qui se mettent le moins dans le cas d'être jugés, car l'apôtre doit avoir avant tout un caractère éminemment sociable se pliant aux exigences légitimes de toutes les natures, par conséquent étranger à leurs excès, s'assimilant ainsi avec facilité à l'œuvre commune et s'appelant sans cesse à une conduite normale par l'affection et l'enthousiasme qui l'attachera à la destinée générale.

Tel est l'apôtre.

Je dis l'affection et l'enthousiasme pour vous rappeler les différentes formes de la vie. Ces deux termes en exigeraient un troisième, car j'ai voulu désigner par le premier l'amour calme du Prêtre, par l'autre l'ardente énergie de l'homme d'action, le troisième serait la patiente réflexion du Théoricien, or vous savez que nous avons momentanément éclipsé notre dogme, je puis donc ne m'arrêter ici que sur

les deux autres faces de la vie.

Certes, la vertu capitale pour nous tous, apôtres, c'est celle du prêtre, le calme ; mais ce n'est pas elle cependant qui caractérise notre vie actuelle, c'est l'enthousiasme, la sainte personnalité, le sentiment de la Gloire qui, dans ce moment, doit parler haut en nous. Cette source secondaire de la vie va prendre en nous un caractère saillant, et cela doit être providentiellement, car cette exaltation nous est nécessaire comme compensation de la glorification réelle que nous sentons mériter et qui, par le fait, nous manque aujourd'hui ; elle est nécessaire, dis je, mais elle ne saurait d'ailleurs nous manquer si nous considérons la grandeur toute spéciale de la mission qui nous est échue, l'élévation sublime de cet immense nom d'apôtre.

C'est nous qui commençons le nouveau monde ; d'autres que nous, jusqu'à la fin des siècles le gouverneront, mais c'est nous qui l'aurons commencé. Nos vertus ne seront donc pas complétement les leurs, car notre mission n'est pas la même ; nous avons engendré, ils développeront ; notre vie d'apôtre, c'est l'acte de génération même, et Dieu seul engendre perpétuellement, l'humanité ne le peut qu'à de longues distances de siècles. Gloire donc à nous, générateurs révélateurs du nouveau monde ! Que, jusqu'à la consommation des siècles, nos têtes portent l'auréole prophétique ! Dieu donne surtout sa gloire à celui qui produit, qui découvre, comme il entoure de vénération celui qui conserve et rappelle.

Mais je vous ai dit comment votre gloire d'apôtre pourrait se conserver légitime et religieuse, je vous ai dit quelle était sa règle, règle vivante, aimante, que Dieu a toujours donnée à ses familles d'apôtres; je vous ai dit que votre Père portait la responsabilité de l'événement de votre gloire, puisque c'était dans son amour pour vous et dans votre amour pour lui que Dieu avait placé la mesure de votre amour de gloire.

Branson, veux-tu parler?

Branson. — Le Père vous a annoncé que je vous dirais comment je sens la Gloire; et il a ajouté que d'Eichthal la poursuivait, le tourmentait quelquefois de ses inspirations et que, moi, au contraire, j'avais besoin d'être pressé, entraîné, et qu'il fallait souvent, pour ainsi dire, m'arracher l'inspiration qui pouvait être en moi.

Je vais vous expliquer ce qui m'est personnel dans ceci et cela vous fera comprendre comment je sens la Gloire.

Je crois du moins que, jusqu'ici, il m'a semblé qu'une idée, un sentiment, une inspiration avait besoin de se mûrir dans le cœur de l'homme qui l'avait conçue, de se personnifier, en un mot, pour avoir toute sa valeur. C'est pour cela que je gardais souvent trop longtemps en moi ce que j'avais à dire, d'autant plus que, dans l'état imparfait où nous sommes, moi, je me trouvais moins associé avec quelqu'un qu'aucun autre; du moins, jusqu'ici, je ne me suis rattaché directement à personne. Or, comme le Père Enfantin est pressé

d'agir, comme il est sûr de faire par lui-même tout ce qu'il veut, il presse ceux qui l'approchent de faire ce qu'ils ont à faire. Moi, j'ai besoin avant de dire ce que je désire, que ce désir soit bien incarné en moi. Je le répète, je crois qu'il est bon d'attendre que les idées se soient personnifiées et qu'il ne faut pas, comme je l'ai dit souvent au Père, se hâter de briser l'œuf, que c'est au poussin à briser lui-même sa coquille, et qu'il ne faut pas non plus quand le poussin est éclos, détruire le nid, avant qu'il ne soit en état de prendre son vol.

Lui, j'aime la gloire comme celle de Bonaparte; mais Bonaparte promenait son regard silencieux sur l'humanité, il gardait en lui-même sa pensée et ne la livrait au monde que quand elle était mûre et qu'il était bien sûr que le monde la recevrait et l'envisagerait comme un soleil éclatant. Ainsi, préparait-il une grande expédition, il choisit tous ses hommes, ses savants, ses artistes, ses hommes d'action, et il garde le secret de sa mystérieuse entreprise; puis quand il est prêt, quand tous ses vaisseaux sont réunis, il part et le monde apprend qu'il a fait la conquête d'Egypte.

Je sais bien qu'il y a en moi, peut-être avec excès, quelque chose de mystérieux qui m'a mis jusqu'ici dans une espèce d'irréligiosité à l'égard du Père Enfantin, parce que, n'ayant pas la puissance de rallier autour de moi des fils pour accomplir une œuvre, je suis resté à garder, par une sorte de jalousie pour diverses personnes, ce qu'il peut y avoir

de bien en moi, espérant que j'aurai une part plus large dans l'action ; mais quoiqu'il y ait certainement en moi quelque chose d'imparfait sous ce rapport, je crois pourtant qu'il y a, dans mon imperfection même, quelque chose dont tous peuvent profiter pour l'avenir. Ainsi, je pense que, dans toutes les passions humaines, il y a quelque chose qui correspond à ce besoin de mystère ; je crois que, dans l'amitié comme dans l'amour, comme dans le familisme, le mystère est pour beaucoup. Je n'attache pas une grande importance à cette analyse du cœur humain, qui est prise en dehors de la doctrine, je l'ai prise seulement pour étendre à toutes les passions ce que je voulais dire à propos de l'ambition et de la gloire.

Je crois donc que le mystère, pour beaucoup d'individus, rend infiniment plus vive la satisfaction que procurent ces passions. Ainsi, l'amour sans mystère, beaucoup de personnes ne sauraient le concevoir. Dans l'amitié, il y a aussi des choses que l'on ne confie qu'à celui qu'on aime le plus ; il semble qu'on garde toujours de la vie quelque chose en réserve, jusqu'au moment où on aura trouvé celui qu'on aimera le mieux. Dans la famille du sang, il n'est personne parmi nous à qui sa mère, dans son enfance, n'ait ménagé quelques petites surprises. C'est aussi pour sa mère et son père que l'on a voulu faire quelque chose pour leur montrer que l'on avait fait quelques progrès dans ses études, et on leur a fait aussi des surprises.

Il en est de même, je crois, de l'ambition ; le mystère me

paraît être un de ses aliments. Je crois donc que c'est un besoin légitime que celui qui porte à garder en soi-même une conception pour ne la mettre au jour que lorsqu'elle est tout-à-fait mûre.

Le Père. — Mes enfants, vous savez que ce qui nous manque, dans notre vie sociale comme dans notre vie individuelle, c'est la femme; il faut bien, puisqu'elle doit venir, qu'elle ait au milieu de nous des représentants de sa pensée, de sa vie, qui nous révèlent à l'avance par leurs propres désirs, une partie de ce qu'elle nous donnera, qui nous la fassent désirer à nous-mêmes davantage, en nous ouvrant les yeux sans cesse sur ce qui nous manque.

Vous vous rappelez sans doute ce que je vous ai dit sur le secret de la confession et comme nous sommes et avons été surtout, sous ce rapport, dans une véritable confusion, dans une espèce de promiscuité tout-à-fait vicieuse quant à l'avenir définitif; comme nous donnerons encore probablement de spectacles de confessions tout-à-fait publiques, enfin, comme de pareilles confessions sont des conditions de notre existence apostolique, je suis bien aise que Branson ait soulevé cette question quoiqu'il n'ait point parlé, pour ainsi dire, de celle qui nous occupe, de la Gloire.

Le mystère est certainement, ainsi que l'a dit Branson, une des faces de la vie dans toutes les relations humaines; mais c'est peut-être la forme où nous devons l'examiner ici, c'est-à-dire dans l'ambition, dans la Gloire, qu'il restera le

plus de temps à s'instituer parmi nous. Avant longtemps, presque rien ne pourra être mystérieux sous ce rapport, non seulement entre nous, mais à l'égard du monde. Ainsi, nous avons pu faire mystère à vous tous, pendant une année, des idées sur la femme; je n'agirais certes pas ainsi aujourd'hui, pour des idées et surtout pour des actes que je projetterais.

Notre position apostolique exige même que nous laissions le moins de temps possible entre la conception d'un projet et son émission; car c'est dans cette émission même que nous devons trouver les occasions les meilleures et les instruments les plus puissants pour son développement. Notre vie d'ailleurs est tellement mêlée de criticisme et de christianisme, que nous avons besoin, pour ainsi dire, de nous mettre à nu, afin d'être contrôlés entre nous et de nous placer également ainsi sous la surveillance très-critique du monde à notre égard.

Ce n'est certainement pas ce qui constituera la partie agréable de notre apostolat; cette exposition de notre nudité sera souvent, et même en général, pénible, mais l'apôtre ne repose pas sur des roses.

Non: notre vie d'apôtres ne saurait être murée, comme pourra l'être un jour la vie privée d'un clergé respecté par de nombreux fidèles, pleins de foi dans leurs Prêtres. Nous sommes encore loin d'inspirer cette confiance au monde qui nous entoure, et nous avons même des fils qui ont besoin d'un accroissement notable de foi, avant que nous puissions, même dans notre sein, pratiquer le mystère.

Je le répète, notre vie ne saurait être murée et j'en ai voulu donner un frappant symbole en m'opposant toujours à ce que la chambre que j'habite pût se fermer; je n'ai pas voulu qu'on en séparât les Serrures qui sont en mauvais état, ni que l'on mît aux portes des verrous intérieurs, et pourtant je ne saurais considérer comme une agréable demeure cette chambre de verre; je le fais, parce que je sens la nécessité de vous donner cet exemple.

La publicité que nous devons imposer à notre vie est utile, elle est donc morale, car ce qui est utile à de véritables apôtres ne saurait être immoral. Désirons, appelons l'époque où le mystère sera possible entre nous, car c'est appeler la femme, c'est désirer sa venue, hâtons le moment où nous pourrons faire concourir à notre amour ces délicates surprises si douces dans les relations intimes, et où il sera religieux de nourrir dans le Silence une puissante pensée, de la conserver dans son ame jusqu'au moment où, ayant absorbé toute la vie de son créateur, il se livrera lui-même tout entier au monde en lui donnant son œuvre; mais ici sont là des joies que nous pouvons prévoir comme tant d'autres, qui nous sont promises et encore refusées.

Oui, le mystère sera aussi dans l'avenir un élément religieux d'une gloire légitime, car la Surprise que procure une révélation faite avec art et suspendue sur l'humanité jusqu'au jour où elle doit se saisir des esprits, est souvent un moyen puissant d'éducation, de conversion, et le peuple,

instantanément illuminé, témoigne, par ses acclamations presque involontaires, sa reconnaissance pour celui qui l'éclaire; mais nos joies d'ambition ne sauraient avoir aujourd'hui cet éclat, elles sont plus lentes, plus tempérées, plus progressives, car notre gloire ne saurait être de ce jour et lorsque nous prononçons ce mot de gloire, il exprime bien moins le présent qu'il n'appelle l'avenir.

La gloire présente de l'apôtre est moins bruyante, mais elle est sûre, s'il donne à tous l'entrée de son cœur, de son esprit, et je dirais presque de sa chair, s'il est ouvert à tous, s'il livre sa vie à tous, à mesure que Dieu la lui donne. Saint-Simon, notre maître, apôtre solitaire, nous a donné l'exemple: il n'a pas achevé un seul ouvrage, des critiques ont dit qu'il n'avait fait que des prospectus et que le Symbole de sa vie était cette grande porte cochère, seule chose qu'il ait élevée lorsqu'il bâtissait son hôtel de la rue du Boulay. Ce symbole est encore le nôtre; nous ne pouvons édifier un temple, à peine en élevons-nous le portique. Votre œuvre consiste à préparer les matériaux et à remplir les fondations que notre maître a creusées. Nous sommes apôtres et nous n'avons pas de familles; nous sommes sur la grande route et nous n'avons pas de cité; nous sommes habitants du globe et nous n'avons pas de patrie.

Or, si nous n'avons pas de familles, de cités, de patrie, si Dieu nous a consacrés à tous, s'il nous a conçus en un seul jour pour tous les temps, ici pour tous les lieux, s'il nous a donné

seulement pour mission d'annoncer à la famille, à la cité, à la patrie anciennes, la patrie, la cité et la famille nouvelles ; si nous sommes sans monde, entre ces deux mondes, soyons comme le présent entre l'obscurité du passé et le mystère de l'avenir, soyons clairs et saisissables ; laissons le secret pour ce qui fut ou pour ce qui sera ; nous sommes.

Et pourtant, je vous le dis encore, désirons le mystère, osons appeler la femme.

Et ne prenez pas même dans un sens absolu ma parole, vous savez bien que si nous devons désirer le mystère pour l'avenir, il faut que notre vie présente en porte quelque peu l'empreinte. Et en effet, nous avons déjà établi pour la confession des nuances qui en restreignent la publicité ; tantôt, nous jugions utile qu'elle fût faite à tous, tantôt il nous paraît convenable de la faire à quelques-uns seulement ; tantôt enfin, nous jugeons qu'elle ne devait être faite qu'à un seul. Plus nous avancerons même et plus nous sentirons que nous devons éviter de nous présenter à chaque instant et pour chaque action de notre vie devant une espèce de cour d'assises toujours prête à nous juger. Mais le fait est qu'en ce moment le monde ne nous aime pas, ne nous pratique pas, et que cependant il veut nous juger.

J'ajoute que, si c'est un devoir pour nous d'éclairer nos actes de la lumière d'une grande publicité, une certaine mesure est pourtant nécessaire, car cette publicité pourrait être souvent une cause de désordre, de scandale, de démoralisation. La franchise dégénère souvent en indiscrétion et en brutalité, elle

pourrait être un véritable Sacrilége), si on l'exerçait sans avoir conscience du bien et du mal qu'elle peut produire, des propos dont elle doit être cause.

Enfin, je le répète encore, il est bon que quelques-uns d'entre nous se rattachent au sentiment exprimé par Eranson, car ce sentiment est une prophétie; il est bien d'appeler dès aujourd'hui le moment où des nuances de convenance, de tact, de délicatesse viendront adoucir la teinte mâle de notre apostolat, puisque c'est la femme qui nous apportera ces couleurs nouvelles.

D'Eichthal, as-tu quelque chose à nous dire?

D'Eichthal. — Quand je suis entré ici ce matin, Père, je songeais à ce que vous aviez commandé à Eranson et à moi, et j'avoue que je me sentais embarrassé pour y répondre; mais pendant que vous et Eranson parliez, le mystère de ma vie s'est présenté à moi d'une manière nette et précise, et je crois pouvoir dire à mes fils ce que c'est que le sentiment de la gloire en moi.

« La nature, ai-je dit, c'est d'aimer la gloire; je maintiens ce que j'ai dit; cependant, jusqu'ici, j'ai vécu sous l'empire de la révélation chrétienne, j'ai été élevé dans ma famille dans la pensée que ce qu'il y avait de plus beau parmi les hommes, c'était l'abnégation, le sacrifice le plus absolu aux intérêts des autres; alors, j'ai dû croire que la Gloire s'obtenait en étant aux yeux de tous un homme d'abnégation et de sacrifice. Et en effet, par amour de la gloire, je marchais hardiment dans cette direction, et je puis dire que, sous ce rapport

j'ai poussé la pratique chrétienne beaucoup plus loin que l'immense majorité des hommes.

Cependant, ce n'était pas sans des efforts extraordinaires et continuels que je réalisais ce qui devait me donner de la gloire et que je considérais être de mon devoir. Il me semblait bien souvent que je me mentais à moi-même, que j'étais comédien, et cette idée qui m'indignait me donnait la force de redoubler d'ardeur pour accomplir ce que ce devoir me commandait.

J'ai donc véritablement pu mériter la gloire chrétienne, celle de l'abnégation; et lorsqu'un de mes fils a dit qu'il avait trouvé en moi cette vertu, il a eu raison; mais à quel prix aussi l'ai-je obtenue? Au prix d'une souffrance extrême, au prix d'un vrai martyre qui détruisait ma vie.

Oui, certainement dans le passé, l'homme de la gloire a pu, par amour même de la gloire, se contraindre à l'abnégation, à l'humilité, au sacrifice, mais ce ne fut jamais d'une manière suivie et régulière, ce fut par sauts brusques, par secousses violentes, toujours aux dépens de sa propre nature et en torturant sa vie. Mais qu'il soit béni, notre Père, ce révélateur, ce continuateur de Saint Simon, qui vient apprendre aux hommes que la vertu n'est pas seulement une, qu'il y a deux manières de contribuer au bien-être de l'humanité, à l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse. Car, désormais, l'homme de la Gloire peut trouver le bonheur et la sainteté sans

être obligé de se dissimuler à lui-même, de se mentir à lui-même, de se cacher à lui-même ! car, il pourra laisser le rôle sublime de l'humilité à l'homme de l'abnégation qui est, à ses yeux, aussi grand que lui-même ; car l'un et l'autre, unis ensemble par le couple saint, serviront l'humanité, en développant leur propre nature.

Lorsque je me suis converti à la foi nouvelle, c'est bien parce que j'y voyais d'abord ce sentiment philanthropique, cet amour du prochain que le Christianisme m'avait inspiré ; mais, depuis quelque temps, je sens que j'y suis venu aussi pour moi. Oui, ce que je désire pour l'humanité, ce que je veux lui donner, ce que je veux surtout apporter à ceux qui me ressemblent, c'est de l'éclat, c'est du brillant, ce sont des fêtes, c'est le déploiement magnifique des beaux arts dans toute leur pompe ; c'est quelque chose qui surpassera, et les cérémonies de l'antiquité, et les tournois du moyen âge ; enfin, ce que j'ai trouvé encore pour moi, pour mon ame, pour ma vie dans notre foi, c'est l'espoir de rapports nouveaux entre l'homme et la femme.

Sans préjuger en rien ce que devront être ces nouveaux rapports, puisque la femme n'est pas là, toujours est-il que j'ai senti profondément que ce ne pouvait plus être ces rapports de brutalité et de dissimulation qui ont existé dans le passé, car j'ai été aussi plus chrétien que la plûpart des hommes dans mes rapports avec les femmes ; mais aussi à quelles conditions encore l'ai-je été ? c'était à condition de m'isoler

d'elles presque entièrement, je les fuyais et ne leur adressais pas la parole, parce qu'il me semblait qu'on ne pouvait leur parler sans être en contradiction avec soi-même, lorsqu'on voulait suivre la loi chrétienne, dans les rapports de l'intimité la plus loyale entre l'homme et la femme, je voyais une manifeste opposition avec la morale qui prescrit de fuir les tentations des sens, et comme, après tout, il n'y a pas de véritable gloire sans l'observation de la morale, c'était encore par amour de la gloire que je prenais, en quelque sorte, les habitudes d'un vrai moine.

Le Père. — Vous avez tous deux justifié la gloire, et vous l'avez fait chacun suivant la forme de votre vie, ainsi que je l'avais annoncé. Vous l'avez complétement justifiée, en montrant tous deux ce qui caractérise plus particulièrement la manière dont vous voulez l'obtenir. L'un cherchant à la préparer par le mystère, l'autre voulant, pour ainsi dire, l'obtenir par le bruit et l'éclat d'une immense publicité; aussi est-ce bien la nuance qui distingue la mission de l'un et de l'autre, près de moi et à l'égard de tous.

Mais tous deux vous avez oublié ce que j'avais dit la dernière fois et aujourd'hui encore, savoir: que le Sentiment de la gloire ne conservait son caractère religieux qu'à une condition, celle d'être rattaché, par amour pour la loi vivante, au Sentiment général, social, universel.

Tous deux vous avez négligé de montrer comment vous rattachiez l'homme inspiré par la gloire, le glorieux, au Prêtre

qui le gouverne. Ainsi n'avez vous pas montré, sous ce rapport, comment il existait une filiation entre vous et moi, comment j'enfante votre gloire, puisque vous me nommez votre Père; et cet oubli était naturel de votre part, c'était à moi à vous y rappeler, car c'est ma gloire à moi; mais vous avez encore tous deux quelque chose à nous dire.

Cranson. — Le Père Enfantin vous a dit la dernière fois que, dans Eugène, il avait eu un enfant qui avait eu pour lui plus d'amour de fils, qu'il ne lui avait rendu, lui, d'amour de Père. Il a ajouté que d'Eichthal, sous ce rapport, avait pris l'héritage d'Eugène.

Enfin, il est très-vrai que ce qui caractérise Eugène et d'Eichthal m'a manqué, jusqu'ici, à l'égard du Père Enfantin, et même, j'avoue, m'a manqué non-seulement envers lui, mais envers beaucoup d'entre vous et aussi en dehors de la famille. Je veux dire, qu'en général, on m'a fait plus d'amitié que je n'en ai rendue. Peut-être cela tient-il à ce que je vous disais tout-à-l'heure; j'ai toujours besoin d'attendre, pour s'ouvrir tout entier, il faut auparavant se recueillir un peu.

Ce que le Père Enfantin vient d'exprimer, je sens que plusieurs aussi ont dû l'éprouver par rapport à moi. Quelque besoin d'affection que j'aie, il y a des instants où mon cœur cesse de vibrer à l'approche d'un homme qui m'aime, il ne bat plus à l'unisson du sien; c'est un fait que je ne m'explique pas bien, mais c'est un fait; et il a pu être pénible à plusieurs d'entre vous qui m'ont témoigné tant d'amitié!

Quant au mystère dont j'ai dit que j'avais besoin, je n'ai pas entendu que je dusse tenir mes projets cachés à celui qui a fécondé les germes qui étaient en moi. Aussi, dans plusieurs occasions, suis-je allé sans effort et de moi-même près du Père Enfantin, parce que je sentais que c'était lui qui m'avait donné ma vie actuelle, lui dire ce que je désirais, tout ce que j'espérais. Mais je confesse aussi que, dans d'autres occasions, ce qu'il a dit est très-vrai, il m'a beaucoup témoigné d'amour de Père et il n'a pas trouvé en moi tous les témoignages d'affection d'un fils.

Je vous le dis encore, je crois avoir plus besoin de recevoir des témoignages d'affection que d'en donner.

Le Père. — J'appuie sur ce que tu viens de dire, car tu t'es révélé ainsi à tous et à toi-même. Tu as plus besoin de recevoir des témoignages d'affection que d'en donner, as-tu dit, et il n'y a rien là qui soit vicieux en soi-même, mais il est bon que tous le sachent et te sentent tel que tu es; c'est là le but de nos fréquentes réunions et de la forme que je leur ai donnée.

Mes enfants, il faut toujours que chacun soit châtié et caressé selon sa nature; or, il y a telle nature que l'on ne peut pas développer en lui donnant ce qu'on attend d'elle, on éprouverait un désappointement pénible, et c'est même souvent lorsqu'un enfant est le moins disposé à rendre des caresses qu'il faut lui porter les nôtres.

Mais ne perdez pas de vue surtout le but social apostolique

que nous nous proposons en nous livrant ainsi minutieusement à l'analyse de notre vie intime, lorsque nous aurons une révélation nette des caractères divers, des types que Dieu a réunis pour en former sa famille d'apôtres, soyez certains que nous aurons en même temps puisé, dans cette appréciation de nous-mêmes, la révélation des caractères divers qui existent dans le monde et dont les types doivent se trouver providentiellement parmi vous. Alors nous pourrons nous approcher de tous, comme chacun doit être religieusement touché. C'est là l'initiative que nous devons recevoir de nos réunions de famille.

Nous annonçons une morale nouvelle qui ne réprouve pas, mais qui attire et élève, qui place chacun selon sa capacité et qui rétribue chacun selon ses œuvres; quand vous aurez fait dans votre sein cet apprentissage de la vie morale nouvelle qui s'y trouve nécessairement en germe, vous saurez ainsi la parole qu'il faut adresser à chacun, vous aurez véritablement le don des langues.

Vous ne l'avez pas reçu encore parce que vous n'avez pas soulevé suffisamment l'enveloppe chrétienne et les liens critiques qui nous convient et qui cachent bien plus encore le monde. Lorsque vous aurez bien vu ce petit coin du grand corps humanitaire qui porte le nom d'apôtres, vous aurez par cela même une claire illumination du monde, une révélation nette de la moralité humaine.

Or, il y a dans le monde des amants de la Voie qui se martyrisent sous le poids du Suaire chrétien, sous les coups

de la discipline du moine ; et il y en a d'autres aussi, glorieux comme l'était un païen, qui souffrent, qui se tuent et qui s'usent, qui se dévorent dans les combats où le criticisme les plonge ; ce sont ces deux formes de la gloire qui viennent de paraître devant vous sous la figure nouvelle que les premiers développement de notre foi leur ont donnée.

d'Eichthal. — Père, vous m'avez demandé comment je sentais ma vie liée à la vôtre. Il me serait difficile en ce moment de me donner à moi-même et de donner aux autres l'expression scientifique, la formule de ma vie sous ce rapport ; et en effet, vous m'avez dit vous-même, Père, et avec grande raison, qu'il y avait jusqu'ici dans mon amour pour vous quelque chose qui n'était pas l'amour normal d'un fils pour son Père, et que j'avais besoin, pour donner, avec mesure, mon amour, de l'affection d'une femme. Dans cette tendresse que tu éprouves pour moi, me disiez-vous, dans cette affection suivie que tu me témoignes, il y a quelque chose qui me trompe, tu cherches en moi et tu veux me donner ce que tu dois trouver et ce qui doit revenir à celle qui t'aimera et que tu aimeras comme époux.

Je le sens parfaitement et comme ma faculté prophétique n'est pas telle que je puisse prévoir à l'avance les modifications que le mariage produira en moi, il n'est impossible de dire ce que je serai par rapport à vous et difficile même de dire ce que je sens en ce moment à votre égard ; au moins j'éprouverai de le dire pour le passé.

J'ai été religieux toute ma vie, puisqu'au moment où je cessai d'être chrétien, ce fut pour embrasser la foi qu'Aug.te Comte me présentait. Quoiqu'il y eût là beaucoup de matérialisme, de l'athéisme, j'avais foi dans les destinées de l'humanité, et je puis dire que je ne suis jamais passé à l'état d'irréligiosité complète; par conséquent, tout ce qu'il y avait de sympathies dans mon coeur a toujours subsisté parce que je trouvait un aliment pour elles.

Quand je suis entré dans la doctrine, c'est vous que j'ai vu, Père, je n'ai vu mon avenir qu'en vous seul, et j'ai été tellement rempli de ce sentiment, que je n'ai jamais ~~pu~~ concevoir ~~de~~, tant que vous ne me l'avez pas expliqué vous-même, pourquoi Bazard partageait avec vous l'autorité suprême; car je ne voyais pas en lui ce que je voyais si bien en vous, le caractère sacerdotal, le Prêtre.

D'un autre côté, vous étiez le seul homme qui me comprenez, qui, sous cette espèce de vague et de décousu qu'il y avait en moi, saviez découvrir ce que je désirais et reconnaître ce dont j'étais capable.

N.re Père. — Rappelle-toi que je ne te demande qu'une seule chose, je te demande comment tu sens que ta vie de gloire ne saurait être anormale et ne peut être que religieuse; comment tu sens qu'il y a pour toi un rappel constant de ce qui est la foi, à une moralité vivante qui relie en elle la Gloire et l'abnégation dans laquelle tu puises les sentiments régulateurs de ta virtualité propre.

d'Eichthal. — Je sens parfaitement que, sans vous, je serais frappé d'impuissance, que c'est vous qui m'avez révélé à moi-même, enfin que, sans vous, mon amour de la Gloire se serait usé dans mon ancien martyre, ou m'aurait jeté dans une voie plus dangereuse encore.

Cranson. — Moi aussi, je dois dire, relativement au besoin de mystère dont j'ai parlé que, moi, qui avait la prétention de ne pas me faire connaître aux autres, je ne me suis connu moi-même que parce que le Père Enfantin m'a connu et m'a révélé à moi-même.

d'Eichthal. — Je voudrais encore dire un mot : on s'est beaucoup mépris sur moi dans la famille, surtout avant les derniers événements. Plusieurs m'ont présenté comme le type de l'absorption, je crois qu'il est inutile de m'étendre maintenant sur ce point, parce qu'en expliquant vous-même, Père, la nature de nos rapports avec vous, vous avez dit que je voulais, en quelque sorte, vous imposer mes inspirations.

Michel. — Moi aussi, j'éprouve le besoin de la gloire, mais sous une forme particulière, et c'est pour cela, Père, que je vous demande à parler, car je désire aussi me faire mieux connaître par la famille.

Cranson et d'Eichthall sont des hommes de l'égoïsme, dans le sens religieux de ce mot. Je me considère comme étant plutôt un homme du devoir. J'ai une personnalité prononcée ; cela est évident. Je m'aime, mais en même temps ce qui domine en moi, c'est le sentiment (ce qu'on nomme en politique) de la raison d'État, et ce

qu'on nomme en religion la foi dans la récompense de la vie future.

Je puis paraître au premier abord, un homme très glorieux, et même glorieux à un point excessif, car il y a en moi, je le répète, sous ce rapport, une personnalité des plus remarquables. Dès l'age de 14 ou 15 ans, quand j'étais au collège, tous mes professeurs disaient de moi: „ce garçon-là a l'air bien insolent„, et, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que ce nom-là m'a suivi; ainsi, dans la doctrine, j'ai entendu dire souvent que j'étais insolent; c'est très-vrai, du moins j'en ai l'air; et cependant, cela ne veut pas dire que je sois un homme particulièrement porté vers l'égoïsme; je suis plutôt porté vers l'abnégation; mais de même que l'égoïsme a plusieurs faces, de même aussi l'abnégation en a plus d'une.

Il y a une abnégation qui a le sentiment de ce qu'elle vaut, qui lève la tête; il y en a une autre au contraire qui doute d'elle et se cache; Cazeaux possède ce dernier genre d'abnégation et moi l'autre. Tous deux nous représentons les deux faces de l'abnégation, de sorte que je serais, sous ce rapport, ce que d'Eichthal est en fait d'égoïsme, et Cazeaux correspondant à Cranson.

En effet, il est remarquable que Cranson est plus lié avec Cazeaux et d'Eichthal avec moi; mais il y a cette différence entre d'Eichthal et moi que d'Eichthal a besoin d'un plus grand nombre de suffrages que moi. Moi, il ne m'en faut que deux, celui du supérieur et le mien, parce que

j'ai toujours foi qu'en ayant ces deux-là, celui de l'inférieur ne saurait manquer d'arriver, et que, s'il manque quelque temps, il finira par venir.

Quant à la manière dont je conçois la fonction sociale qui correspond à mon caractère, je vais vous citer un fait qui vous le fera sentir.

A l'âge de 15 ans (c'est vous le savez, un âge où l'on rêve ordinairement beaucoup, où l'on fait mille conjectures sur son avenir, où l'on se repait de mille illusions) je n'ai pas une seule fois rêvé que je serais Roi, mais j'ai rêvé quelquefois que je serais Ministre. Ce fait est la traduction fidèle de la nature du dévouement qui est en moi. Un ministre peut se dévouer à son Roi; s'il a la confiance de son Roi, s'il a son approbation et que sa propre conscience soit calme, cela lui suffit.

Et toutefois voici une nuance encore, je n'aurais pas voulu être ministre de l'Instruction Publique, mais j'aurais bien voulu être ministre des Affaires Etrangères, parce que c'est celui qui représente le plus, qui a le plus d'apparât dans l'exercice de sa fonction; et, en effet, mon abnégation a cette face; la face d'apparât, de représentation, d'ostentation.

Il y a une grande différence entre l'ostentation et l'égoïsme, par exemple, dans la fonction dont je viens de parler, l'ostentation est pour moi une des faces du devoir et je conçois de grands sacrifices personnels faits pour représenter dignement, avec éclat, son Souverain.

J'aime beaucoup l'éclat et la pompe qui environnent une fonction. Ainsi, l'homme dont j'ai le plus ambitionné autrefois la fonction, c'est celle du chef d'état-major de Napoléon, celle de Berthier, entouré d'aides-de-camp magnifiquement costumés, couverts de plumets, montés sur de beaux chevaux, lui formant un cortège vraiment fantastique; car les aides-de-camp de Berthier étaient encore plus richement vêtus que ceux de l'Empereur.

Mais maintenant, je dois vous dire comment je conçois ce Sentiment sous son aspect Social.

D'abord, ce que j'ai dit du ministre des affaires étrangères et de Berthier indique comment je l'éprouve à l'égard du supérieur; il faut que j'ajoute comment il se manifeste avec mes égaux et mes inférieurs, et pour cela, je vais exprimer comment je me sens lié très-particulièrement avec ceux de mes frères avec lesquels j'ai le plus vécu.

Je crois que l'avenir existe déjà dans le passé; c'est-à-dire que les indications du passé, loin d'être perdues, doivent être étudiées avec grand soin, et qu'ainsi, les relations d'un homme dans sa jeunesse devant être continues, se développer dans l'avenir, aident à prévoir ce que deviendra cet homme. Eh bien, j'ai vécu assez longtemps avec Branson et Vaseaux; chacun de nous, je crois, suivait une ligne parallèle à celle des deux autres. Relativement à Vaseaux et à moi, Branson me semblait être dans la ligne sacerdotale, Vaseaux dans la ligne théologique, moi dans la direction du culte.

Il y a encore un homme avec lequel j'ai été très-lié, quoi qu'il semble aujourd'hui, qu'entre lui et moi il y ait un abîme, cet homme, c'est Reynaud.

Dans ce moment, la personnalité de Reynaud était très-développée, son individualité très-irritable, très-susceptible, qui conque se présente à lui sous la forme du devoir, de l'obéissance, lui paraît répugnant comme un vil esclave, comme un lâche flatteur, de sorte qu'en ce moment Reynaud me méprise, moi, qui ne le méprise pas ; je ne dirai pas que j'ai pour lui l'affection que j'avais autrefois, quand nous étions amis intimes, mais je sais que cela reviendra, car les choses qui ont altéré l'amitié entre nous disparaîtront.

Je vous dis tout cela pour caractériser d'une manière vivante le sentiment qui est en moi, qui fait ma vie.

J'ai trop vécu avec Reynaud pour ne pas croire que ce sentiment reviendra, si cela n'arrivait pas, je devrais avoir avec moi quelqu'un qui représenterait Reynaud, qui aurait par rapport à moi, la face de l'égoïsme, tandis que j'aurais à son égard, la face du devoir. Nous serions tous les deux dans la même branche du faisceau trinaire ; mais lui serait placé sur le côté de l'égoïsme, moi, sur celui du devoir.

Je crois que je ferais très-bien comprendre ces différentes nuances dans les caractères par une fort simple figure de Géométrie.

Je suppose trois lignes parallèles qui représentent, l'une le sacerdoce, l'autre le culte et la troisième le dogme,

je place Cramon sur la ligne du Sacerdoce, Cazeaux et moi sur les deux autres.

Maintenant, traçant une ligne perpendiculaire qui couperait ces trois lignes, je placerais Barrault sur la partie de cette ligne comprise entre la ligne du Sacerdoce et celle de l'abnégation.

Il y a une foule d'autres sentiments que l'on pourrait décrire au moyen d'une série de lignes qui croiseraient les trois lignes parallèles ; ce serait une géométrie morale très-commode pour exprimer les rapports des différents caractères.

Le Père. — Tu feras bien d'exécuter ta figure, c'est une bonne forme à donner aux États de Situation de la famille et qui serait utile dans ton État-major. Je me rappelle qu'à l'époque où nous nous occupions de l'élaboration du dogme, nous avions fait avec Rodrigues et Eugène beaucoup de travaux sous cette forme qui nous rendaient promptement compte des relations des faces diverses, des dualismes. Cette forme serait encore utile pour nos travaux de Moral.

Michel. — Je disposerais ainsi chaque caractère.

Le Père. — Oui, mais quelques personnes pourraient réclamer, il me semble que Barrault l'a fait tandis que tu parlais.

(Barrault fait signe que non.)

Michel. — Enfin, j'arrive à mes rapports avec mes inférieurs ; ils ont cette double face d'ostentation et d'abnégation. J'ai quelquefois l'air d'opprimer l'inférieur, mais il n'y a là qu'une apparence qui tient à ma face d'ostentation. Je crains

toujours de trop fatiguer l'Inférieur; ~~et~~ comme j'ai le sentiment du devoir, j'aime mieux souvent faire une chose que de la lui faire faire, parce que j'ai peur qu'elle ne lui pèse trop, qu'elle ne le blesse.

Par exemple, je redoute toujours de faire porter à Bourdon, plus de travail que sa santé ne lui permet d'en faire. J'ai pour lui cette sollicitude très-vive, quoique bien souvent je lui aie dit qu'il devait faire plus qu'il ne faisait. Sous ce rapport, je puis encore citer Delaporte, Pin, et surtout Pereire jeune.

Le Père. — Mais ce Sentiment de crainte, cette sollicitude que tu éprouves pour l'Inférieur, ne le gardes-tu pas souvent en toi-même, de peur de décourager l'Inférieur?

Michel. — Et cela même.

Le Père. — Tu sais bien; cela ne fait pas mal de se présenter quelquefois à l'Inférieur sous cette forme exigeante, c'est une des faces de l'autorité, et c'est elle qui est apparente, extérieure chez toi. Mais il y a un point sur lequel je te prie de me dire ton Sentiment. Je crois qu'en général, tu n'élèves pas directement l'inférieur et qu'au contraire, tes relations personnelles sont souvent déprimantes. Mais, d'un autre côté, il est juste de dire que, vis-à-vis du supérieur, tu ne laisses jamais échapper l'occasion d'élever l'Inférieur à ses yeux, de sorte que celui-ci ne te suppose ni cette bienveillance, ni cette justice qui sont pourtant en toi, et dont il ressent les effets. Ainsi, je crois être très-bien instruit par toi du mérite de tous les enfants que tu as sous ta direction, peut-être même ne

ne dis-tu pas aussi facilement les fautes, et toutefois, je pense que plusieurs d'entre eux peuvent croire avoir été moins bien recommandés par toi à mon affection qu'ils ne l'ont été réellement.

Michel. — Cela doit être, Père, mais permettez que je traduise en langage politique ce que je viens de dire sous le rapport moral.

Le sentiment politique qui correspond en moi au sentiment moral que je viens d'exprimer est celui-ci :

Je conçois que le progrès politique doit avoir lieu, en ce moment encore, par l'antagonisme ; je ne veux pas dire que nous ferons de l'intolérance, mais quoique nous devions être essentiellement pacifiques, je crois qu'aujourd'hui, on beaucoup s'opposeront à nos progrès, et lutteront contre nous, il nous faudra bien marcher souvent par antagonisme ; je m'explique.

Je crois que beaucoup de progrès seront toujours faits avec douleur, et qu'une grande partie des nôtres seront de ce genre ; de grandes clameurs s'élèveront contre nous, nous recevrons des attaques de toute nature et particulièrement dans notre moralité. Il faudra aussi riposter avec des armes analogues à celles qu'on emploiera contre nous, (je ne dis pas les mêmes) c'est-à-dire prendre à partie la moralité de nos adversaires.

C'est dans ce Sens que je conçois qu'un grand nombre de nos progrès se feront par antagonisme, mais pour bien vous faire sentir les deux faces de l'abnégation, je vais appliquer ce que j'ai dit sur Cazeaux à ce qu'on j'entends par ces progrès par antagonisme.

Pendant que certains hommes exciteront contre nous de débordements de haines et d'anathèmes, il y aura des hommes généreux qui, par réaction contre ces débordements, seront attirés à nous et qui nous défendront contre les attaques auxquelles nous serons en butte, sans cependant adopter notre foi. Or, voici comment je conçois les deux formes du dévouement; il y aura l'abnégation audacieuse et l'abnégation mystérieuse. Le premier consiste à aller soulever ces débordements, dans la foi où l'on est qu'il en résultera un progrès pour nous; cette abnégation audacieuse, je la conçois pour moi, tandis que je crois qu'un homme du caractère et de la force de Luzeaux pourrait avoir assez de foi et de vigueur pour pratiquer l'abnégation mystérieuse.

Ainsi, par exemple, un pareil homme irait dans le monde s'efforcer de nous faire des ennemis, afin de nous faire des amis.

Le Père. — Entends-tu par là que nous pouvons, nous, concevoir ou ordonner des missions de ce genre? Oui bien, veux-tu dire seulement qu'il y aurait en dehors d'elles, en dehors de leur direction, des hommes qui se rattachant d'une manière indéfinie à la réalisation de l'avenir que nous annonçons, pourraient nous rendre des services qui seraient des conséquences de leurs hérésies?

Sous ce dernier rapport, ton idée serait vraie quoique mal exprimée, car l'hérésie a toujours été, elle est en ce moment même et elle sera toujours profitable à notre orthodoxie; mais prends garde de confondre les actes que fait commettre l'hérésie avec ceux que commande l'orthodoxie; ainsi, j'admets

très-bien qu'un homme du caractère que tu as donné à Cazeaux et qui serait dans la position héréditaire où celui-ci se trouve, fût nous rendre le service dont tu m'as parlé, de même que tous nos adversaires nous en rendent, avec cette différence qu'il y aurait chez lui désir de nous être utile ? mais je désire savoir si tu regardes de pareils actes comme actes religieux, quand bien même ils seraient fait dans un but que leur auteur croirait religieux, et s'ils te paraîtraient devoir être considérés comme une manifestation légitime de la face de l'abnégation que tu as attribué à Cazeaux.

Michel.— Certainement, les personnes qui rempliraient ce rôle seraient placées à un point de vue irréligieux ; mais j'ai dit que le sentiment de l'abnégation qui est en moi avait besoin de deux suffrages : celui du supérieur et le sien propre, tandis que l'homme qui remplirait la mission que je viens d'attribuer à Cazeaux se contenterait du sien ; c'est tout ce que je voulais faire sentir par l'hypothèse que j'ai faite.

Le Rive.— Ch bien, continue.

Michel.— Ce genre d'abnégation serait irréligieux et elle irait en ce moment même à Cazeaux, par suite de la disposition maladive où il se trouve. Je ne puis donner une explication plus claire de cette espèce d'abnégation.

Mais tout à-l'heure, quand j'ai dit que je concevais le progrès par antagonisme, j'ai vu que Cranson semblait ne pas approuver ce que je disais ; je pense qu'un mot d'explication est encore nécessaire sur ce point.

Clauson. — Je n'aime pas cette phrase : Nous faire des ennemis pour nous faire des amis.

Michel. — Il y a cependant un fait sur lequel j'insiste : j'ai fait une réserve quand j'ai dit que nous étions des hommes pacifiques. Tant que la femme ne sera pas au milieu de nous, nous ne pourrons et ne devrons évidemment manifester que des vertus mâles ; de sorte que nous pourrons avoir besoin d'antagonisme pour notre progrès, et le fait est que nous en rencontrerons beaucoup sur notre route. Si nous avions des femmes parmi nous, je le répète, il en serait autrement, sans contredit, et alors il serait impossible qu'un saint simonien orthodoxe allât exciter volontairement des passions hostiles contre la doctrine, en affrontant et bravant les débordements de haine. - Mais tant que l'apostolat sera purement mâle la race mâle, les vertus mâles, prédomineront nécessairement parmi nous. Or, l'audace dont je parle est une de ces vertus. Jusqu'à la venue de la femme nous n'aurons pas assez d'amour tendre pour convertir à nous des dispositions très-passionnées et très-haineuses.

Il y a quelques jours, je disais en causant et comme métaphore que je considérais la doctrine comme un superbe vaisseau de ligne de 120 canons, faisant voile tout seul, à la vue d'une flotte ennemie nombreuse, composée de goelettes, de bricks, de chasse-marée, &c. Tant que ces bricks et ces goelettes se tiennent au large et ne viennent pas embarrasser la route du vaisseau de ligne, celui-ci

marche sans faire attention à tous ces petits bâtiments; mais, si parmi cette flottaille, il s'en trouve quelques-uns qui fassent force de voiles et viennent se poser devant le vaisseau, et, dans cette position osent l'attaquer; alors, le grand vaisseau n'a pas d'autre parti à prendre que de les disperser par quelques bordées.

Certes, si nous avions des femmes parmi nous, elles auraient des voix assez douces pour persuader à tous ces petits bateaux de se retirer et de laisser passer notre vaisseau; mais tant que nous serons des hommes seuls, je conçois que nous mettions un boulet dans nos pièces de l'avant; aussi, c'est ce que je fais pour le Messager et le Journal de Paris; et c'est ce que je fais aussi pour le Figaro et le Corsaire, et quelques autres journaux qui nous attaqueront d'une manière trop divergondée.

Voilà, à mon sens, ce qu'il y a de mieux à faire à leur égard; si nous n'employons pas ce moyen, il faudra nous choquer contre eux, et cela causera des avaries au vaisseau de la Doctrine.

Voilà l'explication de ces mots: Progrès par antagonisme.

Lambert. — J'ai besoin de dire quelques mots au sujet de Eranson.

Sa nature n'est pas toujours extérieurement très affectueuse. Eh bien! quand il est dans une pareille situation, vous avez dit, Père, qu'il était de notre devoir de nous approcher de lui avec plus d'amour; c'est-à-dire que lorsque nous le voyons triste et souffrant, nous devons

chercher à l'attirer par toutes les preuves de tendresse dont nous sommes capables.

Je crois que cela doit se faire avec beaucoup de délicatesse. Pour moi, j'aime beaucoup Evanson, je l'aime comme un Père, c'est lui qui m'a amené à la doctrine, c'est lui qui m'a rendu à la vie, je ne l'oublierai jamais. Eh bien! j'ai voulu souvent aller à lui dans ses moments de souffrance et je m'en suis revenu, parce que je me suis aperçu que Evanson, dans ces moments, aimait mieux son mystère. Il faut bien que son mystère ait quelque chose de bon pour lui puisqu'il repousse durement ceux qui l'approchent avec amour et qu'il aime mieux être à lui seul.

Comme, en nous parlant de nous, Père, vous avez toujours soin de nous rappeler que c'est pour nous initier à la connaissance du monde, je pense qu'il y a aussi, dans le monde, beaucoup de caractères semblables à celui de Evanson qui ne doivent pas être assaillis par des témoignages d'amour trop forts. Moi, lorsque je vois Evanson triste, je tâche de le faire rire en lui parlant de choses étrangères à sa douleur; je suis sûr qu'il m'aime mieux ainsi, même lorsque je ne réussis pas à l'égayer.

Le Père. — Tu as bien raison de le traiter selon sa nature et de ne pas troubler son mystère. Toutefois, songe bien que, lorsqu'une nature abstraite est souffrante et malade, elle peut l'être par un développement anormal, excessif de sa spécialité comme elle peut l'être aussi parce

cette spécialité ne reçoit pas une légitime rétribution d'amour. Il y a donc deux moyens à employer dans les cas maladies de toute nature spéciale prononcée, et c'est en effet au tact et à la délicatesse de ceux qui aiment le malade qu'il est réservé de choisir le bon médicament, et le choix est d'autant plus facile qu'il l'on connait bien le tempérament du malade, parce qu'alors les accidents, les symptômes de la maladie ne trompent pas.

Du reste, fais rire Evanson, d'autres peut être s'efforceront de le faire pleurer, ce n'est donc pas sur la nuance du traitement que nous pouvons appuyer ici. Il est même certain qu'en l'absence de la femme, nous serons fort inhabiles et souvent tout à fait impuissants dans nos relations morales, surtout avec des hommes qui ne seraient pas, comme doivent l'être des apôtres, dans une position normale. Mais cette psychologie que nous étudions ici sur nous mêmes est un arsenal que nous devons remplir pour la campagne prochaine, puisque nos combats se livreront sur le champ de la morale bien plus que sur celui de la politique.

En voilà assez pour aujourd'hui.

Achevé le jour de Michel-Duveyrier.
Juillet. - Année de la Mère.

Quatorzième Enseignement.

Salle Taitbout. Décembre 1831

Professions de Foi. Avertissements sur l'Exagération des Prédominances.

Sommaire. — Profession de foi de Stéphane Stachat (confirmé par les dissidents; amour du Père, admiration des prolétaires; de Bruneau (modestie, sensibilité, devoir, amour du Père) de Raymond Bonheur (les femmes, le plaisir, la lumière, artiste et prolétaire, affinité pour Henry et Baud) de Pin (misanthropie transformée en philanthropie, mais pas conscience suffisante de religion; renvoi à Lambert) de Delaporte (insensibilité devant les maux individuels, sensibilité pour les douleurs sociales, il était cosmopolite, républicain et athée; en morale, négation absolue: Rigon, Satan, la Guerre, le Rousseau) Réponse et avertissement du Père. Repliques de Delaporte, (soumission apparente à la direction du Père) — Nouveaux avertissements du Père sur la mesure à apporter dans nos réhabilitations et révélations contraires à la morale chrétienne. — En morale comme en Politique, il y a deux partis extrêmes, des Légitimistes et des Républicains, et entre eux un Juste-Milieu. Nous devons justifier cette bourgeoisie morale, afin d'agir pacifiquement. — Delaporte espère sa fonction près des Ouvriers.

Quatorzième Enseignement

Décembre 1831

Salle Caillaux.

Le Père. — Stéphane, dis-nous ta profession de foi.

Stéphane. — Père, vous nous avez demandé comment nous sentions Dieu, vous et nous-mêmes; je crains de ne pouvoir formuler dogmatiquement ma foi; pourtant je vais vous répondre.

Père, vous nous avez dit: Dieu est la vie universelle. La manière dont nous sentons la vie est donc l'expression de notre foi en Dieu.

Longtemps avant de vous avoir approché, j'avais vainement songé au grand problème de l'âme et du corps, et à Dieu qui était alors pour moi une idée extraite seulement. Dans le sein même de la famille, l'incertitude me suivait; mais j'avais foi en vous et je marchais. Enfin, je sentais que cette attraction qui fuisait ma vie, que cette puissance que je voyais en vous et dans mon Père Michel de m'entraîner vers cette grande destinée, que cette force qui me donnait ma mission, c'était Dieu lui-même, et je me demandais comment j'avais pu rester si longtemps dans les abstractions d'un mysticisme vague. Je sentais en moi cette vie nouvelle que vous m'avez donnée et que chaque jour vous renouvelez et agrandissez, et alors, je me suis dit: Pour que l'homme, être fini, puisse sentir Dieu être infini, il faut qu'il se sente aimé et qu'il aime; car plus il aimera et se sentira aimé, plus aussi il s'avancera vers l'amour infini, vers la vie universelle, vers Dieu.

Voilà comment je sens Dieu.

Quant à vous, Père, ce que je viens de dire montre toute ma foi en vous. Mais permettez-moi de vous rappeler ce que j'ai éprouvé lorsque, revenant d'un voyage pendant lequel s'était opérée notre dernière évolution, je vins ici ignorant complétement ce qui s'était passé. C'est mon frère Baud qui est venu me rendre compte de tout, et après qu'il eut cessé de parler, une voix de femme me dit: Nous n'avons plus à hésiter, allons demander à notre Père Enfantin sa bénédiction.

Alors je vins vous trouver; après vous avoir embrassé, je vous ai dit qui j'étais, je vous ai assuré que la foi profonde qui était en moi ne s'altérerait jamais un seul instant, mais je vous ai demandé la permission et le temps de la vérifier, de la justifier par la méditation et l'étude, car j'en avais besoin, étranger comme je l'étais à toutes les idées nouvelles que vous aviez données; vous avez répondu: fais-le.

Alors, j'ai écouté presque tous les dissidents, et si je n'avais pas complétement senti alors que la doctrine n'était qu'avec vous, c'est qu'il y aurait eu en moi absence de sentiment religieux, car j'ai vu tomber les hommes les plus forts jusqu'à la personnalité la plus vulgaire, la plus puérile, lorsqu'il s'agissait de questions aussi graves que celles que nous étions appelés à résoudre, et se livrer à des sentiments de haine qui manifestaient assez leur hérésie.

Je n'ai plus balancé. Pour la première fois, j'ai amené au sein de la famille ce que j'avais de plus cher au monde, et je vous ai dit: me voici, Père, vous voyez que ma foi ne s'est pas

branlée ; donnez-moi, je vous prie, des explications sur ce que je n'ai pas bien compris.

Tout, dans cette conversation que j'eus alors avec vous s'est résumé en moi par un seul mot ; je vis que je n'avais pas compris le Prêtre ; je le sentis en vous, parce que vous étiez l'homme nouveau, le Prêtre de la foi nouvelle.

C'est ainsi, Père, que je vous sens.

Quant à ma propre destinée, je n'avais pas senti d'abord ma mission auprès des Ouvriers. J'aimais tant le Père Michel que je me croyais destiné à être avec lui, à travailler au Robe où je me trouvais heureux d'être sous sa direction. Quand Fournel s'est retiré, le Père Rodrigues m'a dit de le remplacer auprès des Ouvriers ; je l'ai fait, pensant que Fournel reviendrait bientôt ; j'étais convaincu qu'il était plus propre que moi à cette œuvre ; je l'ai acceptée comme fonction provisoire ; je l'ai prise, pour ainsi dire, par abnégation, en disant au Père Rodrigues que je ne me croyais pas capable de remplir une aussi haute fonction, et je lui demandai que, dans le cas où Fournel reviendrait, il voulut bien la lui restituer.

Ce sentiment n'est pas changé ; j'ai besoin, je le sens, qu'un autre plus capable vienne la remplir, mais je suis tellement changé depuis que vous m'avez fait toucher les prolétaires, je les ai trouvés si grands, si admirables, si bons, je me suis tellement senti grandir en eux, que, si je devais quitter leur direction, je vous demanderais de rester avec eux.

Le Père. — Tu es bien avec les Prolétaires, tu resteras avec eux.

Et toi, Bruneau, veux-tu nous dire quelque chose?

Bruneau. — Père, je suis parti de Paris au moment où la crise n'avait pas encore eu lieu, où la hiérarchie n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui, et je suis de retour depuis peu de temps; mais aujourd'hui comme alors, je suis plein de foi dans la doctrine.

Le Père. — Dis-nous comment tu te sens lié à moi, comment tu te sens toi-même, et comment tu sens Dieu?

Bruneau. — Je suis resté absent de Paris longtemps, et je n'ai pu assister aux enseignements que vous avez faits, j'ai besoin de me recueillir. Du reste, je puis dire immédiatement que j'ai une foi complète en vous, d'après tout ce que vous avez déjà fait et d'après ce que vous proposez d'accomplir dans la phase nouvelle où vous nous faites entrer.

Le Père. — Tout en ne connaissant pas en détail les idées sur lesquelles nous allons fonder la pratique nouvelle de notre vie, as-tu foi que la phase actuelle te permettra, à toi en particulier, de sentir plus largement ta mission, la nôtre et la mienne? En d'autres termes, regardes-tu le mouvement qui s'opère en nous comme devant t'élever, te grandir, et nous donner à tous un caractère plus élevé que celui que nous avions avant? En un mot, te sens-tu et nous sens-tu plus religieux?

Bruneau. — Je crois que la phase actuelle présentera des

obstacles plus difficiles à surmonter que ceux qui nous ont été opposés jusqu'ici ; mais je me sens fort de mon dévouement pour notre œuvre, et quant à vous, Père, je vous aime.

Le Père. — Et te demande si, en présence de l'œuvre que nous avons aujourd'hui mission d'accomplir, tu te sens plus ému que jamais, si tu sens qu'il s'agit pour nous tous de la vie la plus large, la plus grande, la plus belle et par conséquent pour toi, en particulier, d'une vie d'honneur, de gloire et de sainteté ? Ce que nous avons à faire ici, c'est de nous sentir tellement unis par la mission que Dieu nous a donnée à tous, que la foi de chacun de nous en lui-même s'élargira, que nous aurons plus de confiance dans notre force, dans notre travail, au risque même de laisser un peu sommeiller notre modestie, notre humilité ; car il nous faut plus encore que résister au monde, nous devons lui imposer la foi qui est en nous. Plus nous sentirons d'individualités fortes, ayant conscience d'elles-mêmes, réunies dans notre petit milieu apostolique, plus nous sentirons aussi que nous formons un corps puissant.

C'est la conscience de cette puissance personnelle que je désire t'entendre exprimer, lorsque je te demande de dire quelle est ta disposition religieuse ; tu sais bien que je suis loin de douter de ta foi, de ton courage, de ta solidité, il y a trop longtemps que nous nous connaissons pour que je sois incertain, mais je désire que tu exprimes toi-même ce que tu es.

Quelques mots suffiront.

Quelques mots suffisent.

Eh bien! tu ne dis rien... Ton silence est le résultat d'une émotion qui, j'en suis certain, est bien religieuse, mais efforce-toi de nous dire ce qui se passe en toi en ce moment.

Bruneau.— Je ne puis parler.

Le Père.— Eh bien! à une autre fois; tu y réfléchiras et, dans une autre séance, tu nous parleras. Raymond Bonheure, dis-nous ta profession de foi.

Raymond Bonheure.— Père, je crois en vous comme je crois au Soleil! Vous êtes, à mes yeux, le Soleil de l'humanité; vous la réchauffez de votre amour, vivante image de l'amour infini, de Dieu.

C'est ainsi que je vous sens et que je sens la vie universelle.

Tous les membres de l'humanité sont des membres de ce grand Pan des anciens; je les vois tous graviter vers une Perfectibilité indéfinie; vous, Père, vous inspirez et dirigez cette marche divine, car vous êtes placé au Sommet de la vie humaine.

Pourtant ma foi en vous n'est point aveugle; car si vous ne marchiez pas, je le sentirais, et je serais prêt à suivre celui qui vous dépasserait.

Et maintenant, pour ce qui me concerne dans votre œuvre, je vais vous dire ma vie.

J'ai vu de grandes joies et de grandes douleurs et je les ai moi-même éprouvées; mais j'ai surtout senti les souffrances des femmes; toute ma vie, je puis le dire, a été

consacré à aimer les femmes et je les ai aimées en artiste; c'est pour elles que j'éprouve le besoin de parler, d'agir; je désire m'approcher d'elles parce qu'elles sentent que je les aime, et aussi parce que je me sens plus grand, plus noble, plus saint, lorsque je touche une femme.

J'aime aussi l'harmonie et je la cherche partout dans le monde, car Dieu est tout ce qui est; l'harmonie, la paix, c'est là ma vie, et pourtant Dieu ne m'y a conduit qu'à travers la lutte et les désordres du monde.

Au milieu de ce désordre, j'ai rencontré le vice et la vertu; et si je ne suis pas tombé plus souvent, si même, je me suis toujours élevé; si enfin, je suis aujourd'hui parmi vous, c'est que j'ai toujours cherché le plaisir autant que la lumière, et que notre mission, à nous apôtres, est de donner le plaisir et la lumière au pauvre peuple.

Or, je suis peuple, moi, je suis prolétaire.

En vous, Père, j'ai trouvé ma lumière, les femmes me donneront le plaisir, voilà ma foi.

Père, autrefois il m'arrivait, tantôt de toucher le ciel, tantôt d'être courbé vers la terre. Alors, personne ne me soutenait, la plupart du temps, moi, si désireux de plaisir, j'ai vécu d'abstinence; mais le désir et l'espoir d'être un jour utile à mes semblables m'ont toujours fait considérer ces privations comme peu pénibles; je suis donc habitué à toute espèce de souffrances; je les supporterai jusqu'à la mort; je me sens donc la taille d'un apôtre;

mission sera celle que vous me donnerez.

Le Père. — Il faudra quelquefois t'entretenir avec Kenry et surtout avec Raud; tu disais tout-à-l'heure que tu éprouvais le besoin de parler pour les femmes, va donc auprès de Raud, ta voix est vibrante et sonore; tu parleras.

La parole du peuple va bientôt modifier la nôtre, bientôt le prolétaire ne nous demandera plus nos prédications, il voudra un autre enseignement et lui-même nous en indiquera la forme. Hier, Talabot m'a amené deux hommes, deux ouvriers qui me disaient: Père, il n'y a que nous pour faire de grandes conversions, des conversions générales dans le peuple. Ils avaient raison de réclamer leur part et une large part dans cette œuvre, mais ils avaient tort de prétendre la faire seuls; car, pour convertir le peuple, la voix du prolétaire ne suffit pas, il faut être deux pour cela; il faut être du peuple, il faut aussi n'en être pas; comme il faut être homme et femme pour convertir les hommes et les femmes et même pour convertir les hommes seulement ou les femmes seulement.

Le peuple a quelque chose qui n'est pas seulement peuple; car il est homme avant d'être homme du peuple, par conséquent, je le répète, il faut être deux pour le convertir; cherchons donc les hommes qui peuvent le mieux parmi nous marier leurs voix bourgeoises à celle du prolétaire pour parler ensemble au peuple.

Toi, Raymond, qui as en toi ces deux natures, qui es artiste et prolétaire, exerce ta parole; elle a une puissance

pour ainsi dire charnelle, matérielle; maniée par la foi, elle remuera l'ouvrier.

Je me rappelle que, dans la seule cérémonie que nous ayons eue, avant la transformation de la hiérarchie, tu as été chargé d'annoncer à haute voix l'entrée des Pères; ce mot ne doit pas être perdu, qu'il soit donc le symbole de ton avenir, le signe de ton œuvre; tu as été le héraut dans cette première communion de la famille, et Dieu nous promet un culte plus grand, des cérémonies plus imposantes.

Bien des hommes ne viendront à nous que lorsqu'ils sentiront nettement leurs fonctions parmi nous; toi, Raymond, tu souffres, parce que tu cherches encore ta place; et pourtant il faut que tu patientes; car d'après ce que tu nous as dit de l'avidité avec laquelle tu cherches le plaisir pour le peuple, d'après ton amour pour le beau, pour les formes et la lumière, tu n'auras ta vie complète avec nous que lorsque notre culte sera fondé.

Vois donc Baud et Henry, leur contact te sera bon.

Raymond Bonheure. — Père, vous m'avez très bien senti, en effet, Baud et Henry sont les deux hommes que j'aime le mieux dans la famille. L'autre jour, par exemple, lorsque Baud parlait, il me semblait qu'il m'avait dérobé mes idées, tant il y a de conformité entre sa manière de sentir et la mienne.

1er Père. — Pie, tu n'as pas assisté aux séances précédentes, veux-tu cependant nous dire quelques mots sur ta foi?

Piw. — Il me serait difficile d'exprimer les sentiments qui m'animent, depuis quelque temps surtout, car j'ai traversé beaucoup d'incertitudes ; cependant, il est une chose dont je n'ai jamais douté, c'est l'avenir de la doctrine.

Père je vous ai suivi, parce que j'ai senti incontestablement que vous étiez le plus fort et le plus puissant. Cependant, j'ai un peu hésité sur l'avenir de vos théories morales qu'on m'avait dépeintes d'une manière exagérée, absurde même, et que j'ai comprise, au moins en partie, dans les divers développements que vous nous avez donnés.

Je vous ai suivi surtout parce que j'ai foi dans l'avenir de la doctrine et j'avouerai même, c'est peut être moins par amour pour vous, par attachement pour votre Personne, que par suite de la conviction où j'étais que vous étiez le plus capable. Sans doute, une semblable foi est incomplète, mais enfin c'est elle qui d'abord m'a fait vous suivre.

Depuis ce moment, j'ai senti que mon affection pour vous se développait, et, chaque jour, je vous aime davantage.

Quant à ma mission, jusqu'à présent j'ai fait ce que j'ai cru être utile ; je sens même que je ne fais pas mal ce que je fais ; mais je ne sais pas réellement à quoi je suis apte, je ne me connais pas entièrement.

Le Père. — J'aurais besoin de t'entendre exprimer ton sentiment religieux et je m'arrête sur l'importance que j'attache à ce que chacun de nous fasse sa profession de foi sous ce rapport. Nous ne pouvons nous borner à répéter des

formules, comme le chrétien qui récitait sans cesse les mêmes prières. Sans doute, nous aurons aussi et nous avons déjà des formules communes ; mais elles doivent être de nature à permettre à chacun d'y appliquer sa forme particulière.

Aujourd'hui, il m'importe d'être entouré d'hommes qui aient sur le monde et sur eux-mêmes et sur moi et sur Dieu les mêmes sentiments que moi, mais ce que je désire surtout, c'est que l'expression de ce sentiment soit bien à eux et qu'elle porte le cachet de leur individualité.

Piv. Jusqu'au jour où je suis entré dans la doctrine, j'avais peu d'estime pour les hommes ; sans les haïr, je ne les aimais pas, je les fuyais. Ici, je me suis d'abord rattaché, non aux hommes, mais à l'ensemble des idées ; elles m'avaient plu, elles m'avaient saisi.

Je me rappelle que, dans la première conversation que j'eus avec le Père Laurent, il croyait parler à un homme politique et il ne traitait que la question politique ; mais dès qu'il me fit entendre le mot de religion, je lui dis que la religion me semblait le seul moyen d'amener les hommes à réaliser les théories politiques de la doctrine. Cela l'étonna beaucoup et il me dit qu'il ne s'attendait pas à m'entendre parler ainsi ; et cependant, je n'étais pas religieux.

Avant d'entrer dans la doctrine, je ne pouvais sympathiser avec aucun culte. Aujourd'hui même, je ne sens pas le culte de l'avenir. Je pense bien que quelque chose de grandiose pourra saisir les masses ; mais je ne crois pas qu'on puisse

produire ainsi une bien grande impression sur l'homme fort et intelligent. Cependant je dois dire que, chaque jour, je sens un peu mieux l'importance du culte pour l'avenir.

J'ai dit tout à l'heure qu'autrefois je n'aimais pas les hommes; cependant je ne sache pas que j'aie jamais eu de haine individuelle; ma vie privée ne me rappelle rien de semblable. Quant à ma vie politique, j'ai été conspirateur, non cotes dans un intérêt particulier, mais dans un intérêt social. A cette époque de ma vie, j'étais médecin et je jouissais de quelque fortune; le dévouement que je montrais dans nos affaires politiques semble donc en contradiction avec ce que je disais tout-à-l'heure de mon peu d'amour pour les hommes; c'est que si je ne les aimais pas individuellement, je les aimais et les estimais en masse.

Après mon entrée dans la doctrine, je suis resté assez longtemps encore livré à cette misanthropie; mais, peu à peu, j'ai apprécié le caractère de quelques uns, j'ai senti que je devais les aimer, j'ai reconnu qu'il y avait parmi eux des hommes supérieurs à ceux que j'avais connus autrefois et qui n'avaient inspiré contre les hommes une opinion si désavantageuse. Dès lors, j'en ai aimé plusieurs, même un assez grand nombre, et je puis dire que j'ai trouvé dans ces relations un bonheur bien doux qui m'était inconnu.

Je sens aujourd'hui que je peux me confier à des hommes, que je peux aimer et être aimé.

Le Père. — Ce que je désire surtout savoir de toi, c'est

comment, si tu étais en présence d'un athée ou d'un chrétien, d'un juif ou d'un païen, tu résumerais ta foi religieuse pour la rendre nette, précise, sensible, comment, par exemple, leur montrerais-tu l'influence moralisante qu'exerce sur toi ce dogme: Dieu est tout ce qui est; nul de nous n'est hors de lui; mais aucun de nous n'est lui.

Comment leur ferais-tu sentir cette foi qui t'oblige à une conduite morale différente de la leur? Car tu sais bien que toutes nos idées, tous nos actes, sont des déductions de la manière dont nous sentons Dieu, nous et les autres en Dieu, et que cette croyance est la base de notre vie religieuse.

Je te demande cela parce qu'il m'a semblé, dans tout ce que tu nous as dit, entendre le misanthrope devenu philanthrope, mais non par l'homme religieux, religieux selon notre foi. Or, pour avoir les uns et les autres, une affection véritable et puissante, il faut que le sentiment qui nous relie soit en tous et le même pour tous.

Eh bien, pour te rendre compte de ce que je te demande, tu peux te borner à nous dire comment tu t'expliques la relation qui existe entre ton dogme religieux et tes dispositions actuelles envers les hommes, si différentes de ce qu'elles étaient autrefois.

Piw. — Jamais je n'ai cherché à me rendre compte de ces choses, seulement, à présent que vous m'en parlez, je sens en effet que je suis tout autre qu'à l'époque où je conspirais. Alors, je n'étais pas heureux, aujourd'hui je le suis.

Alors, je craignais sans cesse que nos conspirations fussent découvertes, ou qu'elles n'eussent pas le résultat que je désirais. Aujourd'hui je suis content et tranquille, je suis certain que l'avenir est à nous, que la doctrine est ce qu'il y a de plus vivant, de plus grand, je ne dirai pas de plus certain, car son succès est à mes yeux la chose la plus évidente, la plus palpable; je ne connais pas d'obstacle, quelque grands qu'ils soient, que nous ne puissions franchir.

Le Père. — Tu ne m'as pas compris; dans ce que tu viens encore de dire, je sens toujours ta philanthropie, non ta religion. Ainsi pourquoi affirmes-tu que la doctrine ne saurait manquer de réussir, et que nous avons l'avenir de l'humanité? Sur quoi te fondes-tu pour oser affirmer que nous occupons telle ou telle place dans les destinées universelles?

Je me rappelle que ta première profession de foi écrite à Laurent, il y a plusieurs mois, était très religieuse, mais sous une forme métaphysique; aujourd'hui, c'est sous une forme politique que tu nous la présentes, mais la métaphysique et la politique ne suffisent pas; ce n'est pas là toute la vie.

Rien ne m'a fait sentir que tu t'attachasses aussi ta foi aux destinées de ce qui n'est pas homme; à l'avenir de la terre, des astres, du monde, au progrès de l'industrie, au développement de la Chair dans la nature, et cela explique assez pourquoi tu sens si peu le besoin du culte pour les hommes forts et intelligents, et pourquoi tu le destines aux masses.

Tu n'as rien dit non plus de l'avenir de la femme

et du rôle magnifique que l'appel que nous lui faisons, lui assigne.

Tu réfléchiras à tout ceci et tu en causeras avec Lambert.

Delaporte, dis-nous ta profession de foi ?

Delaporte. — Je regrette vivement que vous ne m'ayez pas demandé plus tôt ma profession de foi, parce que je ne vous dirai peut-être pas, à beaucoup près, ce que j'avais à vous dire.

Depuis trois jours j'ai formulé sous des milliers de formes ce que je voulais dire et toutes celles qui ne sont pas passées à l'esprit ne me reviendront plus, car je ne sais pas revenir sur ce qu'une fois j'ai senté, je ne fais jamais un pas en arrière, j'ai donc oublié tout ce que j'avais préparé et peut-être ce que je trouverai aujourd'hui sera-t-il bien incomplet.

Suis-je un logicien ou un homme de sentiment ? c'est ce qui n'est pas encore bien clair pour moi. Je ne suis peut-être pas très propre à déduire les conséquences d'une idée ; mais dans ma vie, je suis logicien tout-à-fait. Ainsi, dès qu'une idée est devenue pour moi un sentiment, il faut que ce sentiment se réalise, et je n'ai pas un instant de calme que je n'aie vécu de la vie nouvelle que j'ai entrevue.

Je ne suis pas sensible autant que beaucoup d'autres aux peines individuelles, mais, la sensibilité sociale, je l'ai beaucoup plus que bien d'autres ; aussi, dans les maux que je vois autour de moi, je ne ressens bien que ceux que je sais être communs à beaucoup d'êtres.

Par exemple, une femme est venue à moi, me faire le récit

des souffrances qu'elle avait éprouvées pendant sept années où elle s'est trouvée sous le joug le plus cruel, c'était celui de son mari. J'ai senti très-vivement sa peine, parce que je sais que dans la vie actuelle il y a une bonne moitié des femmes qui éprouvent le même supplice et des milliers d'hommes aussi qui souffrent le martyre auquel son mari est en proie, lors qu'il dit à cette femme : laisse-moi, va-t'en, je te hais ! lorsqu'il l'injurie et la bat, et il la battait souvent, m'a-t'elle dit.

Elle me disait encore que dans ses moments de haine son mari l'aurait laissée mourir de faim, et qu'il lui donnait à peine de quoi pourvoir misérablement à son existence, deux sous par jour. Eh bien ! tous les détails de ces douleurs sans nombre, je les ai rassemblés en moi et je les ai ressenties de la manière la plus vive, parce que ces souffrances avaient un caractère de généralité ; mais il n'en est pas ainsi des Souffrances individuelles ; ainsi, j'aurais passé auprès d'une femme sur laquelle une poutre serait tombée sans la relever, sans y faire attention, parce que ce malheur n'aurait été qu'individuel.

Dans toute ma vie passée, j'ai toujours marché vers un bonheur de plus en plus grand, car je me sens toujours avancer vers une vie de plus en plus sociale, et je crois que telle est la destinée de tous, je crois que tous doivent développer et répandre de plus en plus leurs Sentiments et communier ainsi avec un plus grand nombre d'êtres.

Avant d'être St. Simonien, j'étais déjà cosmopolite

dans toute l'acception du mot, la différence de nation était imperceptible pour moi et un citoyen français ne me semblait pas préférable à un homme d'un autre pays. Tous les hommes étaient indifféremment pour moi des concitoyens. En politique, j'étais radicalement républicain. Je considérais chaque homme comme étant à lui seul un monde entier; je ne reconnaissais à personne le droit de m'imposer une loi, et moi-même je ne me croyais pas le droit d'en imposer à qui que ce fût, pas plus par amour qu'autrement, car je croyais que toute espèce d'autorité sur des hommes était un un despotisme, était mauvais.

En morale, j'aurais nié toute loi. Pour moi, l'état de lutte, de concurrence, de guerre était l'état naturel des hommes. Chaque homme qui secouait le joug d'une loi morale ou politique ou autre, sous le rapport de la propriété ou dans ses relations des sexes, ou sous tout autre rapport, me semblait rentrer dans son droit qui était de faire la guerre à ce qui l'entourait, parce que ce qui l'entourait lui faisait la guerre. S'il était vainqueur, tant mieux, s'il était vaincu, tant pis.

Ainsi j'applaudissais lorsqu'il se livrait à ce combat avec courage, fût-ce même le courage d'un bandit! Je dirai même que j'aimais beaucoup les histoires des hommes qui étaient des types en ce genre. Dans Byron, mes héros favoris étaient Le Pirate, Manfred, Don Juan, &c. &c. En un mot, j'aimais ces hommes qui avaient brisé leurs liens avec le monde, et cependant, dans la pratique de ma vie, j'étais

un homme d'amour; j'avais une certaine volupté à m'endurcir le coeur, et cependant c'était contre ma nature, car j'aurais voulu toujours faire le bien; enfin, je me maudissais souvent de ne pas suivre ma loi; je m'accusais de faiblesse de ne pas le faire, car je ne rêvais que guerre, que destruction.

En fait de religion, j'étais athée autant qu'on peut l'être, et je ne croyais à rien. L'amour me semblait un sentiment de faiblesse; si je ne faisais pas le mal, c'était suivant moi par suite de ce sentiment de pusillanimité, c'était parce que je ne me sentais pas le courage de supporter la vue des êtres qui auraient souffert à cause de moi, mais je me souviens que lorsque je lisais l'histoire des saints, je me complaisais au récit de leurs tortures et alors, c'était moins avec le supplicié que je sympathisais qu'avec le bourreau. Souvent je me disais que j'aurais été apte à être un de ces massacreurs du moyen-âge, et cependant je puis dire que je n'ai jamais donné une chiquenaude à personne.

Quand j'ai reçu la foi St. Simonienne, ma vie s'y est bien vite conformée parce qu'il n'y avait plus en moi aucun empêchement à ma transformation. En m'attachant à vous, j'ai vu que je donnerais une satisfaction bien grande à ma nature, car ma véritable nature, c'est l'amour. Je suis un être aimant, je voudrais toujours être doux et tendre pour tout le monde. Tous ceux de mes frères dont je me suis le plus approché ont dû s'emarquer en moi le besoin de les aimer et de leur témoigner mon affection par mes embrassements

et mes caresses ; et j'ai besoin aussi que ceux qui m'entourent m'aiment et me témoignent leur amour d'une manière expressive.

Autant je ne voyais autrefois autour de moi que haine et que guerre, autant maintenant je n'y vois qu'amour et tendresse. Je le trouve partout cet amour, et je sens que Dieu doit être cet amour. Chaque être est entouré pour moi aujourd'hui d'un milieu qui l'aime, qui a une volonté, qui se dirige vers lui. Et de même, sa propre volonté le dirige vers ce milieu, s'unit à lui, l'embrasse et le caresse. Il me semble voir autour de chaque vie un cercle d'amour qui s'étend sans limites jusqu'à l'infini, et l'infini c'est Dieu.

Je suis donc pour tous les êtres qui m'entourent, comme l'enfant dans le sein maternel avant de voir le jour, bercé par les mouvements de celle qui lui donne la vie. Dans l'union de ce milieu qui m'entoure avec moi-même, je vois un être complet, mais de même que je ne vois pas dans le sein maternel un être qui ait une existence indépendante, de même je ne vois pas dans ce milieu où chaque être se trouve, ni dans cet être lui-même, l'unité de volonté, l'indépendance de la vie ; chacun est un organe, un membre qui exécute la volonté du tout dont il fait partie, de l'être collectif qui l'embrasse. Ainsi, chaque homme est un organe de l'humanité qui exécute la fonction de vie que l'humanité lui assigne, et l'humanité elle-même me semble, dans le sein d'un autre être, dans la position où je suis par rapport à elle, et ainsi

de suite ; et le dernier terme de cette progression, c'est l'infini, c'est Dieu.

Je me sens lié à tous ces êtres, à quelque distance que je sois de ces êtres, en quelque lieu qu'ils soient, parce que je sens que la vie c'est l'amour et que l'amour nous lie à tout ce qui est. Ainsi, dans le sein de la doctrine, dans le monde, dans Dieu enfin, je sens ce lien d'amour, comme étant la force de tout être supérieur, pour favoriser le développement de l'être inférieur, pour l'engendrer, pour l'élever.

Et je suis convaincu qu'en moi il y a une foule d'êtres, comme hors de moi, qui vivent avec moi d'une vie commune, et qui se développent simultanément avec moi.

C'est ainsi que je sens le lien universel qui m'unit à tous les êtres que je sens Dieu.

Quant à la phase dans laquelle nous entrons, tout ce que j'ai déjà dit a dû montrer comment je la sentais, comment je la comprenais. Je n'ai pas besoin de dire que, dans le sein de la doctrine, j'ai eu des instants de plus en plus heureux jusqu'au moment où a éclaté la crise qui a désuni quelques-uns de mes Pères et de mes frères. Cependant, jusques-là, la doctrine n'était pas pour moi une famille, je n'y trouvais pas le Contenu, je n'y voyais pas la vie St Simonienne ; mais maintenant je sens cette vie, je la sens qui se développe à l'infini ; je suis comme un vivant qu'on aurait retiré du Sépulcre ; vous avez levé cette pierre énorme qui pesait sur moi, le jour où vous vous êtes posé comme chef de la Doctrine et où

vous nous avez fait vos enseignements, toutes vos paroles depuis lors, ont été pour moi une nouvelle vie.

Ainsi, mardi dernier, je le disais hier soir, vous avez augmenté infiniment mon bonheur; je sens qu'aujourd'hui je puis vous parler et à tous ceux qui vous entourent, à coeur ouvert et sans détour. Auparavant, je ne le pouvais pas; quand je m'adressais à mes Pères et à mes frères, je ne leur disais que des choses vagues; aujourd'hui, je me sens la force de dire ma vie dans ses moindres détails; je sens, en un mot, que la vie St. Sulpicienne se développe en moi dans toute sa franchise et dans toute sa beauté.

Mon Père Olachat m'a annoncé hier la fonction pour laquelle je suis le plus propre. C'est d'aller voir les personnes qui ont des idées éloignées de celles de la plupart des hommes, des sentiments extraordinaires, bizarres, étrangers aux sentiments habituels de la société extérieure.

Je crois en effet être propre à leur porter une vie nouvelle, qui, dans les premiers moments, pourra les bouleverser et leur causer quelques douleurs; mais je me sens assez de force pour bien remplir cette mission, sans être arrêté par la crainte de sacrifices individuels, car je n'ai jamais reculé devant de pareils sacrifices, en vue d'un intérêt général, que ces sacrifices fussent faits par moi ou par d'autres.

Quant à vous, Père, je vous sens comme étant le seul homme que j'aie encore rencontré qui sache à la fois répondre aux besoins de tous et découvrir ce qu'il faut à chacun.

Pour moi, je sens en vous la personne dont chacun des sentiments, dont chacune des paroles, chacun des actes et le Sentiment que je désirais voir exprimer, la parole que je désirais entendre, l'acte que je voulais voir accomplir et je vous aime comme étant à la fois la manifestation la plus haute de la vie générale, et aussi la manifestation la plus avancée de ma vie.

Le Père. — Tu nous as dit beaucoup de choses qui nous ramèneront au sujet soulevé l'autre jour par d'Eichthal et par Haspott; mais avant d'y revenir, tu as une explication à donner sur un point de ta conversion sur lequel tu as passé trop rapidement.

Puisque tu as pris ton type dans Byron, il en résulte que tu es arrivé à la vie nouvelle par une autre voie que moi; car ce n'est pas celle-là que j'ai suivie. Lorsque la parole de St Simon m'a converti, elle ne m'a pas trouvé dans de dispositions critiques semblables à celles où tu étais. Toutefois ma conversion fut immense, mais elle fut successive, progressive; j'étais dans la voie droite, dans la grande route qui menait vers l'avenir, j'ai marché devant moi, j'ai touché, j'ai pris, je me suis assimilé la vie nouvelle; en un mot, la foi de St Simon ne fut pas pour moi un coup de foudre, ce fut la lumière.

Pour toi, il n'en a pas été de même, tu nous l'as dit; mais tu n'as pas exprimé cependant assez clairement comment, de Don Juan que tu étais, tu es devenu St Simonien, comment tu étais passé très-brusquement de l'immoralité la plus

complète à la moralité nouvelle), du républicanisme le plus effréné à une foi politique très-hiérarchique, de l'amour de la guerre à une tendresse universelle.

Il t'est même échappé plusieurs phrases qui annoncent que tu as mal compris ce qui a été dit par d'Eichthal et Michel et par moi sur la sensibilité et le sacrifice. Ainsi, tu paraîs croire que la Sensibilité de l'avenir serait sociale; elle sera sociale et individuelle.

Tu as cité deux femmes, dont l'une, exploitée cruellement par son mari, te faisait peine, excitait toutes tes sympathies, parce que sa douleur éveillait en toi le Sentiment de la douleur générale, tandis que l'autre ne te représentait qu'une douleur individuelle; or, tu supposais cette seconde femme écrasée par une prêtre, et tu ajoutais que tu passerais devant elle sans t'arrêter, sans la relever.

Il est donc évident que les deux faces de la vie ne te sont pas également sensibles, que tu ne donnes pas à chacune d'elles sa place légitime, que tu subordonnes l'une par rapport à l'autre, et ta parole même était de nature à faire penser que tu les subalternises totalement, que tu la fais disparaître, que tu l'anéantis.

Je te le répète, ta conversion n'est pas semblable à la mienne, et la mienne n'a été telle que je viens de la dépeindre que parce que sentant avec un égal amour les deux faces de la vie, je devais marcher naturellement, sans luttes pénibles, vers la foi qui m'en promettait l'harmonie.

En t'exprimant comme tu l'as fait tout à l'heure, il paraît évident que tu ne représentes qu'une forme très-abstraite de la vie humaine et que, par conséquent, il est indispensable au développement régulier de ta vie que tu supportes les charges que le Sacerdoce doit imposer comme répression aux natures trop anormales.

Mais dis-nous comment tu t'expliques à toi-même que l'homme qui sentait en lui la guerre, Satan et le bourreau, et qui avait en lui une nature que les chrétiens auraient nommée angélique, car tu as la parole douce, tes formes sont polies, ton approche est délicate; explique-nous dis-je, comment cette guerre de deux principes si contradictoires s'est terminée en toi; comment tu t'es senti converti complètement à notre foi qui consiste dans l'harmonie et non dans la lutte des deux principes, car tu nous as dit dans ta profession de foi une chose qui, si elle existe, annoncerait que ta conversion n'est pas entièrement achevée et qui, rapprochée du tableau que tu nous as fait de ta vie critique, exigerait de ta part les réflexions les plus sérieuses et de la nôtre la surveillance la plus active.

Ainsi tu nous as dit, comme caractère tout particulier de ta vie actuelle que tu étais éminemment logicien, en ce sens, qu'un sentiment étant conçu, il te fallait le réaliser de suite et que jusques-là tu n'avais pas un instant de calme. Tu dois comprendre que si les questions de temps n'étaient rien pour toi, que si tu n'avais pas puissance de balancer ta

mission finie avec les exigences imparfaites des êtres limités qui t'entourent : enfin, que si sous l'empire d'un sentiment aveugle de collectivisme, tu voulais porter le niveau de ta volonté sur les individus, tu serais loin d'être converti.

Dans toute ta parole de tendresse et d'amour pour tous, il règne encore un sentiment de panthéisme confus qui est éminemment vicieux, tu ne distingues plus, tu ne classes plus, tu ne choisis plus, ton monde est un monde d'unités abstraites, attirées comme des points de l'espace, mues comme les moments du temps, mais ce ne sont plus des êtres distincts, divers, ayant des vertus propres, marchant inégalement vers une semblable destinée, ce ne sont plus des hommes, des êtres vivants.

Fais-nous donc mieux sentir que ta foi est orthodoxe

Tu me diras également si, comme tu viens de l'exprimer par toutes les paroles qui sortent de ma bouche, celles que je t'adresse en ce moment sont bien celles que tu attendais de moi.

Delaporte. — Si vous vous rappelez mes dernières expressions, j'ai dit que je voyais dans votre parole celle qui représentait le mieux l'ensemble des besoins de tous, et en même temps, la parole la plus avancée, suivant mon désir. Ainsi, ce n'est pas toujours dans le moment même que votre parole me paraît être celle que je désirais le mieux entendre, ni dans le moment même que je trouve qu'elle est celle qui convient le mieux à tous. Par exemple, ce que vous venez de dire n'exprime pas mon désir, mais exprime votre fonction de prêtre, de

gouvernant.

Vous venez de me rappeler que vous ne deviez pas, comme moi, suivre sans modération une ligne donnée, mais que vous deviez embrasser à la fois toutes les lignes; tandis que moi, je sens ma destinée à suivre, sans autre soin que le vôtre, la ligne que je dois suivre, ma ligne.

Je ne connais pour mes actes aucune puissance qui les commande que mes désirs; mais il est très-possible que j'empêche mes désirs de devenir des actes, parce que j'ai le sentiment le plus profond que je ne dois pas être mon guide et qu'abandonné à ma propre direction, je ferais plus de mal que de bien.

Ma vie présente un bizarre mélange de désirs horribles et de désirs extrêmement beaux. Entre vos mains et celles de mon Père Flachat[8], je crois que je pourrai, comme instrument faire beaucoup de bien. Je serai un levier pour lever des fardeaux pesants. Si vous me laissez aller suivant ma propre impulsion, si vous ne me dites pas: tu n'iras pas plus loin, très-certainement je ferais plus que vous ne voudriez, très-certainement j'irais au-delà des limites qu'il ne faudrait pas franchir, car je ne sens pas de raison en moi pour m'arrêter, je ne m'arrête que lorsqu'on me dit: Halte-là!

[8] que j'adopte spécialement pour mon Père parce que je trouve en lui une énergie et cette douceur qu'il faut pour me diriger; entre vos mains, dis-je, et celles de mon Père Flachat &.

Je vous l'ai déjà dit, je suis tout-à-fait à votre disposition, vous ferez de moi ce que vous voudrez, ce que vous croirez devoir faire, et partout où vous me direz: Tu ne dois pas agir sans mon inspiration, je ne me permettrai pas d'agir, je ne me permettrai ni un désir, ni une pensée.

que vous ne m'y ayez autorisé.

Je n'ai pas une foi absolue dans ma personnalité, mais j'ai la foi profonde que vous êtes destiné à régulariser toutes les pensées et tous les actes que je ne saurais régulariser moi-même, parce que j'ai la conviction absolue qu'il y a en vous assez de grandeur, d'amour et de sagesse, pour que rien de ce que vous me direz de faire ne soit pas ce qui doit être fait. et aussi parce que je crois qu'il y a en moi assez de puissance pour juger les actes qui me sont commandés, de sorte que si vous me commandiez quelque chose qui ne fût pas dans l'intérêt de l'humanité, quelque chose qui, au lieu d'être pour son salut, serait pour sa perte, je le sentirais et, dès ce moment, je cesserais d'avoir foi en vous et de vous suivre.

Le Père Lambert m'a fait comprendre hier qu'en effet il pouvait être très-malheureux pour moi que je me livrasse sans direction à ce désir continuel d'aller en avant. Dans ce moment, plus qu'en aucun autre, ma foi en vous est raisonnée; aujourd'hui c'est avec confiance que je vous suivrai, que j'irai partout où vous me direz d'aller, et que je m'arrêterai où vous me direz de m'arrêter.

Le Père. — Explique-moi mieux encore la transformation de Don Juan en St. Simonien.

Delaporte. — Je vais le dire, mais j'ajoute encore un mot à ce que je disais tout à l'heure.

Le Père Lambert m'a donné la conviction que, si au lieu de me retenir, vous cherchiez à m'entraîner, vous auriez cessé de

pouvoir me diriger ; voilà en quoi j'ai aujourd'hui en vous une foi raisonnée.

J'ai dit que j'étais arrivé du criticisme le plus absolu à la foi nouvelle ; c'est qu'en effet rien n'est plus près du St Simonisme que la critique pure ; car cette critique pose en principe la tolérance illimitée pour les autres et le sentiment le plus profond des Souffrances que cause le despotisme ; de sorte que je n'ai pas eu beaucoup de peine à transformer en amour cette tolérance et à me rattacher au pouvoir dans lequel je voyais le terme des Souffrances du Peuple.

Ainsi, partout où je sens aujourd'hui des idées fortes, de la puissance, je m'humilie et j'obéis volontiers et lorsque j'aperçois des choses qui autrefois m'auraient fait souffrir, parce que, contraires à ma nature, elles m'auraient paru condamnables, non-seulement je laisse faire, mais j'éprouve le besoin d'aimer celui qui agit ainsi... mais je sens que je ne réponds pas du tout à votre question ; voici comment je suis devenu St Simonien.

Je suis arrivé à la doctrine, avec la pensée d'y trouver des républicains ; j'avais fait dans le temps un petit écrit dans lequel je réfutais la religion St Simonienne que je ne connaissais encore que par un article qui, au mois d'Octobre 1830, avait été publié dans la Revue de Paris. De sorte qu'aussitôt après que je fus arrivé à Paris, j'allai rue Monsigny, où l'on faisait alors des enseignements.

Ces enseignements me frappèrent, je les suivis, ainsi que

les prédications, mais, comme j'arrivais toujours un peu tard, je n'étais pas bien placé et je n'entendais pas parfaitement bien; mais le peu que j'entendais, surtout quand c'était le Père Barrault qui parlait, m'entraînait sans cependant me convaincre et en sortant de ces prédications, je me disais: ma vie sera là. Je repoussais encore la religion, parce que j'étais dans un état complet d'athéisme, mais les différentes questions politiques sur la législation, l'éducation que je voyais traiter m'offraient le plus grand intérêt; toutes ces questions ont été pour moi une illumination et je sentais que c'était là cette vie dont je voulais vivre.

Tout ce que j'avais vu jusques-là était si contraire à la doctrine. Partout, dans le monde, je voyais celui qui voulait marcher et grandir à chaque pas arrêté, à chaque pas comprimé, tandis qu'au milieu de vous, je concevais l'espoir de toujours m'élever et grandir; alors je suis venu à vous et la garantie que je serai toujours à vous, c'est que le St. Simonisme marche de progrès en progrès et que je suis l'homme du progrès, non celui de la chûte.

Le Père.—Tu es l'homme de l'impatience.

Delaporte.—Je suis l'homme du progrès, non-seulement en ce sens que l'homme, en général, est progressif, mais parce que je ne reviens jamais sur mes pas.

Le Père.—Mais tu ne calcules pas juste, lorsqu'il faut arriver tu es tellement pressé d'atteindre le but que tu te casserais la tête contre les murs si l'on ne modérait pas

ton ardeur. Tu n'as pas répondu, comme je l'aurais désiré, à la question que je t'ai faite et je vais t'expliquer ce que j'entends par le résultat capital de ta conversion, c'est-à-dire par quel signe elle doit se manifester à toi et à tous. Tu étais livré à une guerre dont tu souffrais et pourtant tu ne concevais pas qu'un conciliateur devait s'interposer entre les deux combattants, qu'un homme, un chef, un père, devait leur commander la paix.

Aujourd'hui, tu reconnais que ta nature t'entraîne dans une voie abstraite, tu sens que tu as besoin d'être rappelé sans cesse à une face de la vie que tu avais tendance à négliger et que celui-là seul peut t'élever, t'améliorer, t'aimer qui aime aussi la face de la vie qui t'est étrangère et qui peut te faire sentir que, dans la face abstraite où tu es, tu peux rendre de grands services à l'humanité, pourvu cependant que tu ne sortes pas livré à tes propres forces, que tu ne t'abandonnes pas à tes propres inspirations, car elles finiraient par t'entraîner dans de grandes fautes.

Le signe distinctif de ta vie aujourd'hui, ce qui lui donne son caractère moral, c'est qu'il te faut un Père qui dirige tes actes, tandis qu'au contraire, dans le monde, ceux qui ont poussé plus loin le criticisme sont précisément ceux qui se refusent le plus violemment à reconnaître des Supérieurs.

Tu as dit que Lambert t'avait fait comprendre que ce n'était pas par une excitation donnée à ta nature abstraite, qu'on pouvait la diriger; qu'il fallait au contraire faire peser

sur toi la face contraire, afin de te retenir dans l'ordre. Ici, je dois ajouter un mot pour bien constater encore une fois la fonction du Prêtre, sa mission moralisante à l'égard des deux natures, mission tout à fait différente dans ses formes de celle que il doit remplir à l'égard des prêtres d'un ordre inférieur.

Dans ses relations avec les deux natures, le Prêtre en effet, revêt, pour ainsi dire, la robe du juge et s'empare de l'instrument de l'exécuteur, tandis que dans ses relations avec d'autres Prêtres, il est simplement meilleur Prêtre qu'eux. Cette différence tient à ce que les deux natures mènent, comme nous l'avons souvent dit, au délire et à l'extase, tandis que la nature sacerdotale ne mène qu'à la Papauté et qu'ainsi il n'y a jamais danger à développer le Prêtre selon sa nature, à le conduire dans la voie qu'il aime.

Le progrès le plus important à réaliser pour notre famille, est donc la dosification des trois natures, non-seulement pour que les deux extrêmes se choquent le moins possible, mais pour que le sacerdoce jouisse le plus possible de sa vie de Prêtre et ne soit juge et exécuteur que par exception.

D'Eichthal a dit l'autre jour, dans des termes qui chaque jour se perfectionneront, des vérités déjà bien claires pour tous lorsqu'il nous a parlé de son égoïsme; cependant j'ai annoncé que nous reviendrions sur ce qu'il avait dit, parce que les termes dont nous nous servons sont

tellement empreints de l'acception qu'on leur donne en dehors de nous que nous pouvons, en les employant, soulever contre nous des objections graves et même une animosité très-vive, si nous ne nous exerçons pas à nous en servir avec habileté; ainsi Delaporte est encore allé plus loin que d'Eichthal sous ce rapport et il nous a fallu tout notre calme apostolique pour ne pas l'arrêter quelquefois brusquement, dans des moments où sa parole était de nature à faire frémir tout autre que nous et nous faisait même éprouver une impression douloureuse.

Certes, nous avons fait un progrès véritable, le jour où un homme a pu dire devant d'autres hommes assemblés, (je parle de d'Eichthal), „ c'est le sentiment de l'égoïsme qui me dirige, je veux que vous me connaissiez tel que je „ suis, que vous ne serviez vivre de ma vie, parce que lors que „ je pourrai agir franchement selon ma nature, vous „ tirerez vous-mêmes de moi le plus grand parti possible, „ et d'ailleurs, ne vous méprenant pas sur moi, me connaissant, „ vous me donnerez souvent votre reconnaissance, là où vous „ m'auriez prodigué vos mépris. „ Il y a un grand progrès, dis-je, dans cette franchise, et en effet, elle a été cause que plusieurs ont dit à d'Eichthal: maintenant je vous comprends, je vous sens, je vous aime, tandis qu'auparavant je ne savais qui vous étiez.

Nous voulons sanctifier l'industrie et nous sommes nés dans un monde de science, nous voulons affranchir

la femme et nous ne sommes que des hommes, ne parlant presque qu'à des hommes ; enfin, nous voulons constituer le Saint orgueil de l'apostolat nouveau, en face de l'apostolat de l'humilité ; nous ne serons donc pas plus compris d'abord, en mettant au niveau de l'humilité la Gloire, qu'en égalant l'industrie à la Science, la femme à l'homme ; car nous donnons ainsi une place sociale, une consécration religieuse à des êtres que la société politique ou religieuse a jusqu'ici subalternisés ou réprouvés.

Nous avons donc nous mêmes de grands efforts à faire pour nous assimiler ce nouveau sentiment que nous devons communiquer au monde, et surtout pour l'exprimer en des termes qui ne choquent pas d'une manière trop rude, trop brutale, un monde qui réprouve en droit, sinon en fait, publiquement, sinon secrètement, ce que nous venons lui apprendre à glorifier.

Faisons en sorte de ne pas être repoussés pour la forme que nous donnons aux sentiments nouveaux que nous voulons enseigner. Ainsi tout-à-l'heure, Delaporte, quand on a parlé des douleurs individuelles et des douleurs sociales et que tu les as désignés par l'exemple de deux femmes dont l'une était écrasée, broyée par une poutre, je te le dis encore une fois, tu as exprimé ton sentiment d'une manière qui aurait révolté tout autre auditoire que celui-ci.

Si tes phrases sténographiées étaient remises sous les

yeux, tu verrais qu'elles sont d'une brutalité effrayante ; il est bien certain que, dans une réunion composée au hasard de natures différentes, en entendant prononcer de pareilles choses, la moitié au moins de l'auditoire serait indignée, l'autre ne pourrait presque s'empêcher d'en rougir, tout en les comprenant.

Or, nous voulons avoir un langage bon pour tous, une langue religieuse, et pour cela, il faut que nous apportions une réserve très-grande lorsque nous exprimons un sentiment que nous reconnaissons nous-mêmes appartenir à une nature très abstraite ; et, si nous ne le pouvions pas, ce serait une preuve que nous ne serions pas apôtres, car l'apostolat ne saurait renfermer des hommes qui auraient une nature tellement tranchée qu'ils ne pourraient exprimer en termes modérés et convenables leurs propres sentiments ; de tels hommes seraient plus près de la monomanie que de l'apostolat.

Nous avons eu jusqu'ici un langage chrétien, avec lequel nous avons réagi contre le monde critique ; ce n'est pas une raison pour prendre la langue payenne pour réagir contre la langue chrétienne ; nous n'avons plus à surprendre le monde par une parole bizarre, inusitée, extraordinaire, nous devons le conduire à cet état de calme, de modération, de tranquillité, si nécessaire pour comprendre aujourd'hui ce que nous voulons en politique, en morale, en religion. Chaque jour notre langue politique devient plus universelle, faisons de même en morale ; ne blessons pas plus les légitimistes,

les libéraux et le juste-milieu de la morale que nous ne blesson ceux de la politique; rendons justice à chacun, ne soyons exagérés, exclusifs pour personne.

Je le répète, si nous ne craignons plus pour nous le retour aux formes chrétiennes, prenons garde au paganisme qui nous donnerait certainement une forme très-repoussante aujourd'hui, surtout en France. Ce n'est pas toujours, d'ailleurs, comme je vous l'ai déjà dit, en parlant aux hommes la langue de leur propre nature, qu'on les améliore, et cela est vrai surtout aujourd'hui, quand il s'agit de la réhabilitation de la chair.

Le fait est que les êtres qui appartiennent à la nature payenne, mais qui pourtant ne sont pas encore assez prononcés dans cette voie abstraite pour être incapables d'embrasser notre apostolat, le fait est, dis-je, en général, que ces êtres croient, par suite des habitudes chrétiennes, que ce qui fait vraiment leur force est un obstacle, et que leur développement charnel est une cause de faiblesse pour eux. Ils le croient, et dans le monde tel qu'il est, ce n'est pas une erreur.

Ces personnes seraient donc en défiance contre l'homme qui, leur parlant morale et religion, leur paraîtrait sanctifier grossièrement ce que leurs habitudes morales leur feraient presque mépriser en eux-mêmes. Il y a tel homme qui parlant aux femmes de leur beauté, de leurs charmes, leur ferait presque désirer d'être laides.

En morale, comme en politique, nous avons une

bourgeoisie entre deux partis extrêmes de légitimistes et de républicains. Rappelez-vous que c'est du jour où nous avons conçu la justification de la bourgeoisie, que notre langage pacifique a pris le ton conciliateur, le caractère pacifique qui se développe chaque jour davantage et qui convient à des apôtres.

Faisons de même dans l'ordre moral, occupons-nous de la banque et des formes qui ne sauraient effrayer surtout les êtres mixtes, ces êtres qui, en morale, sont en apparence légitimistes et au fond républicains, ou qui, au contraire, prêchent la liberté et agissent en despotes; je veux dire les individus qui, par un respect humain éminemment sociable aujourd'hui, n'ont pas d'autre principe en morale que celui-ci: Ordre public, et qui, par amour de la paix, repoussent le despotisme de la vieille morale et redoutent surtout le scandale de l'anarchie.

Quant à toi, Delaporte, tu devras en effet t'occuper particulièrement des personnes qui, cherchant un monde nouveau, seraient pourtant disposées par leur nature à repousser nos théories, c'est-à-dire à celles qui auront besoin de recevoir un choc violent qui ébranle toutes leurs habitudes morales.

Ces relations individuelles avec des natures très prononcées, très différentes de la tienne, te convaincront mieux que ta fonction auprès des ouvriers. Tu cesseras celle-ci immédiatement; Flachat te fera remplacer. Tu seras un

homme précieux lorsqu'il sera religieusement nécessaire,
pour donner la lumière et la vie, de faire une opération
douloureuse ; espérons que ces laborieux enfantements
seront rares.

Achevé le jour du Père. Calabot.
Juillet. Année de la mère.

Quinzième Enseignement.

Rue Monsigny. — Mardi, 24 Janvier 1832.

Règle morale de l'Apostolat. — Forme suprême de l'Art.

Sommaire. — Lambert sur les théories morales; audace et réserve du Père ne posant pas de limite, lui homme, à l'influence moralisante du Couple Sacerdotal. — Le Père pose ainsi la règle de la conduite des apôtres: ne rien faire qui blesse la morale publique. — Poursuites contre la doctrine, fermeture de la salle Taitbout et autres temps d'enseignement. — La morale sera exposée dans le Globe, Barrault, Reboüet, Rieoult, Bourdon & Cazavan chargés spécialement de cette rédaction. — Propagation dans les classes ouvrières résultant de ces persécutions. — Enseignement des ingénieurs par Lambert; correspondance avec eux par Michel, Flachat et Perreire, les préparer à l'œuvre industrielle; statistique du clergé et des fidèles. — Influence politique de l'exemple donné par l'affection de la famille pour son chef. Espérance de la réalisation politique de la doctrine. — Opinion de Mr. Jacques Lafitte sur le Producteur.

Reprise de l'enseignement des théories morales. — A la division du clergé chrétien en régulier et séculier, succéda, hors de l'Eglise, la double influence morale du roman et du théâtre. — Examen des travaux littéraires et dramatiques des deux, des noires et de celles des romanciers. — Dans l'ordre moral les trois partis du mouvement, de la résistance et du juste milieu. — Opinion de Béranger sur notre parole. — La messe et le théâtre. — Faire communier le passé et l'avenir sur la Scène, ressusciter et créer le grand. Se rappeler et s'appeler, tel est l'art de l'avenir; traditions et prophéties, évocations et annonciations; ingénieurs et artistes, création et poésie; la femme et la

culte. — La grande œuvre industrielle est le sujet du drame et de l'épopée des Apôtres. — Fêtes, cérémonies, costumes et chants des ouvriers.

Quinzième Enseignement.

Mardi Soir.
24 Janvier 1832
Rue Monsigny

Le Père. — Mes Enfants, j'avais chargé Lambert de réunir plusieurs d'entre vous, afin de leur faire un enseignement spécial que nous avions reconnu leur être nécessaire. Lambert s'est plaint à moi de ce que la plupart de ces personnes ne s'étaient pas trouvées au rendez-vous. Lambert commencera notre réunion d'aujourd'hui par dire quelques mots sur le caractère de cet enseignement projeté.

Lambert. — Oui, Père, je me plains de ce que la plupart des personnes qui devaient venir hier matin, à 8 heures, à l'enseignement que vous m'avez chargé de faire, ne s'y sont pas rendues; deux seulement ont été exactes.

Cet enseignement devait porter sur les idées que nous a données le Père, concernant les relations morales de l'homme et de la femme, et, en général, sur le caractère de notre apostolat actuel. Or, ce qui lui donne plus spécialement son caractère, c'est la réhabilitation de la matière.

Cette grande œuvre se présente sous trois aspects distincts, selon que l'on considère la matière dans l'ordre philosophique, métaphysique, ou dogmatique, ou bien dans l'ordre politique ou industriel, c'est-à-dire comme base du culte, ou bien enfin dans l'ordre moral et religieux, c'est-à-dire dans les rapports d'affection qui unissent

les êtres.

Mais c'était principalement sous ce dernier rapport, et spécialement sur les termes dans lesquels le Père a conçu l'appel de la femme, que je voulais donner des éclaircissements aux personnes qui en auraient besoin.

Ces termes sont basés sur une trinité dans l'ordre moral, trinité qui n'est sous le rapport des affections, des passions, qu'une transformation de notre ancienne trinité, amour, intelligence et force, ou bien vie, temps ou espace, ou bien encore infini, unité, multiplicité.

Ainsi, dans les relations entre l'homme et la femme, ce qui correspond à l'idée de temps, c'est la durée, la constance; comme en métaphysique c'était l'unité, et ce qui correspond à l'espace, c'est l'inconstance, la mobilité, comme en métaphysique c'est la multiplicité.

Enfin, la nature sacerdotale serait l'union de ces deux natures, l'unité et la multiplicité, la constance et la mobilité, c'est-à-dire qu'elle consisterait dans l'union intime, profonde, durable, éternelle, des membres du couple homme et femme, sans empêcher que l'affection de chacun des membres du couple se répande sur les êtres qui l'entourent.

Ce que je voulais surtout vous faire remarquer, c'est la religieuse audace du Père dans l'émission de sa pensée et en même temps la religieuse réserve qui l'a empêché, lui, homme, de poser des limites à l'influence charnelle

et spirituelle que le couple Prêtre devra exercer sur les fidèles. Cette dernière observation me paraît même si importante à méditer lorsqu'on veut enseigner les idées nouvelles, que je ne concevrais pas l'apostolat possible pour qui n'en serait pas très-profondément pénétré.

Et en effet, quiconque voudrait poser des limites aux relations du Prêtre et de la Prêtresse, avant que la femme les ait posées elle-même, non-seulement attenterait à la liberté de la femme, mais encore serait conduit, par suite de ces limites elles-mêmes, à des exclusions, à des anathèmes, à des réprobations, qu'il ne saurait justifier, puisque l'opinion de la femme lui manquerait à cet égard.

Je le répète, c'était donc moins pour développer les théories morales du Père, que pour vous faire sentir (quelles que fussent vos répugnances particulières à ce qu'aucune limite ne soit posée) que le Père, que l'homme ne pouvait pas limiter l'influence du couple et même que notre langage perdrait son énergie, sa franchise et sa puissance, si nous ne savions pas faire répartir cette liberté que la parole du Père a dû laisser pleine et entière à la femme.

C'était donc surtout, je le répète encore, pour les personnes qui ne comprendraient pas bien la hardiesse, l'audace, la sainte insolence de la parole du Père et en même temps pour ceux qui n'en apprécieraient pas la prudente et délicate réserve, que j'aurais fait un enseignement.

Quant aux personnes qui auraient désiré des développements sur les théories morales, je pourrais leur en donner en particulier, car je ne vois plus sous ce rapport la nécessité d'un enseignement général.

Je ne sais si j'ai été bien compris.

Le Père. — Tu as raison d'attacher autant d'importance à justifier l'audace et la réserve que l'homme seul a dû employer dans son appel à la femme; appuie particulièrement sur un fait, savoir: que l'homme qui aurait prétendu poser une loi morale et qui l'aurait formulée, comme s'il avait prévu les conditions de convenance, de pudeur, de décence, aurait manqué à sa qualité d'homme et surtout à la liberté de la femme et il aurait méconnu grossièrement la femme s'il avait pensé qu'il appartient à un homme de donner à la loi morale le caractère que je viens d'indiquer.

Les personnes qui n'auront pas saisi les théories sous ce rapport feront bien de le dire ici, afin de recevoir sur ce point l'enseignement de Lambert, car il est très important que nous soyons parfaitement d'accord sur les termes de l'appel.

Baquier. — Les termes de l'appel ne m'embarrassent pas; ce qui m'embarrasse, c'est la conduite que nous devons tenir jusqu'à la promulgation de la loi morale définitive. Je ne me sens pas trop la force de pratiquer la morale chrétienne comme vous nous l'avez recommandée.

Le Père. — Tu fais bien de soulever cette question,

car je voulais vous donner une explication à ce sujet.

Je vous ai dit en effet, à la salle Exitbout que vous deviez vous conformer à la morale chrétienne; le mot m'est échappé, il ne rendait pas clairement ma pensée. Aussi, dans ce moment où je fais imprimer les séances des 19 & 21 novembre, j'ai rectifié l'erreur que j'avais commise. Au lieu de dire morale chrétienne, j'aurais mieux fait de dire morale publique, mais ce mot est tellement vague et insaisissable qu'il ne s'est pas présenté à moi quand je voulais vous tracer une ligne de conduite. Cependant, il rend bien mieux ma pensée.

Au reste, ce que je désire, ce que je veux, c'est que nous ne commettions aucun acte qui puisse nous faire accuser légitimement par toute personne réputée raisonnable et éclairée dans le monde, qui puisse nous faire accuser, dis-je, d'immoralité.

Et réellement, rien n'est plus facile, notre œuvre est si grande et si belle, que nous avons en nous une condition de moralité que personne au monde n'a aujourd'hui.

Je vous ai parlé de l'importance de l'habit apostolique et malheureusement, ce style est encore figuré, car nous n'avons pas encore la puissance de revêtir un costume particulier. Si nous en avions un, il servirait de garantie à notre moralité et c'est la meilleure qu'on puisse offrir, mais aussi les actes réputés immoraux dans le monde extérieur, lorsqu'ils seraient commis parmi nous, présenteraient un

caractère bien autrement grave que celui de semblables actes commis par d'autres que par nous.

Aussi, devons-nous avoir une règle de conduite beaucoup plus sévère que qui que ce soit, et, sans pousser l'observation de la morale chrétienne jusqu'à ses pratiques les plus austères, nous devons nous conduire de manière à ne pas encourir le reproche d'immoralité de la part d'un monde qui vit encore des restes de la foi chrétienne.

Baquier. — Ce que vous venez de dire, Père, me satisfait complètement; c'était même la règle de conduite que je m'étais faite; j'avais adopté pour principe de ne rien faire qui pût choquer le monde; mais la morale chrétienne avait quelque chose qui me répugnait trop pour que je pusse consentir à la pratiquer à la lettre.

Le Père. — Encore un coup, le terme était mauvais, mon intention n'a certes pas été, en vous disant de vous conformer à la morale chrétienne, en attendant la morale définitive, de vous demander l'ascétisme d'un moine; non, sans doute, je vous ai même dit que l'état de la doctrine me rendait pénibles des prescriptions de ce genre, parce que nous n'apportions pas au monde un espoir semblable à celui que le christianisme apportait. Nous ne pourrions certainement pas supporter aujourd'hui une contradiction aussi manifeste entre nos espérances et la réalité, entre notre théorie et notre pratique, si nous voulions mortifier notre chair comme un chrétien, nous qui annonçons sa réhabilitation

Nous avons dit souvent que nous ne venions pas rompre avec le monde, mais l'appeler à nous, le convertir, plus nous avancerons et plus nous perfectionnerons nos relations avec lui. Nous avons d'abord été trop rudes, trop brutaux avec le monde ; il faut maintenant que nous cherchions à l'attirer en lui montrant que nous ne sommes pas trop loin de lui ; si nous voulions en ce moment lui faire voir en nous des vertus qui lui semblent impossibles, comme Jésus dut le faire de son temps, ces vertus surnaturelles ne nous feraient pas mieux comprendre ; nous n'avons pas à réagir autant que les chrétiens contre le monde ; notre mission est de développer.

Le seul miracle que nous puissions faire aujourd'hui, c'est d'annoncer une terre nouvelle, en restant sur la terre qui nourrit les autres hommes ; c'est de vivre avec eux, quoique nous menions à leur vie une vie nouvelle, sans cela on nous verrait quinder sur des échasses et l'on ne voudrait pas seulement nous écouter.

Ceci m'amène à vous parler de l'événement qui vient de se passer parmi nous. Il y a quelques jours, je vous disais qu'il nous fallait un coup de tam-tam : Eh bien, le coup de tam-tam est donné.

Grâce aux poursuites que l'on dirige contre nous, le monde s'occupe de nous plus qu'il ne l'a jamais fait ; cette nouvelle attention qu'il nous donne, et, d'un autre côté, les petites persécutions dont on nous tourmente, vont nous faire modifier assez fortement notre apostolat. Notre parole publique

va être gênée, c'est un signe qu'une autre face de notre vie va se développer d'autant plus pour compenser cette gêne. Si notre parole est suspendue, le Globe sera plus puissant; nos conversions plus actives; si nos enseignements sont contrariés, notre pratique sera plus large; si l'on se joint à nous pour éclipser notre dogme, c'est que notre culte va naître.

Voici quelques-uns des changements que cet événement me fait désirer d'introduire d'abord dans notre marche.

Nous n'avons pas encore attaqué d'une manière profonde et suivie la question morale dans le Globe; nous allons le faire. Barrault et Rotoured, au lieu de prêcher, feront des articles. Gueroult a dit l'autre jour qu'il était prêt d'écrire sur ce sujet, il écrira. Bourdon et Cazavan ont déjà travaillé dans le Globe, ils continueront. Voilà cinq personnes qui vont s'occuper activement de la rédaction du Globe et qui seront chargés spécialement de la morale.

Je tracerai tout-à-l'heure le cadre général de ces travaux, afin de vous faire sentir comment la propagation de nos idées sur la morale doit se faire par l'écriture, tandis que d'un autre côté nous la ferons par la parole.

Il est possible que nous ayons de la peine à avoir nos nombreuses réunions d'ouvriers du mercredi et que nous soyons forcés de nous borner à nos centres et à des petits centres secondaires dans nos quatre grandes divisions de Paris; mais les difficultés qui nous sont faites, les obstacles qu'on

nous oppose, vont être très-favorables à la propagation dans les classes ouvrières. La maladresse, je dirai même la bêtise que montre le gouvernement en nous attaquant, fera recevoir notre parole avec intérêt et bienveillance dans le peuple; car aujourd'hui, il suffit que le pouvoir sévisse contre quelqu'un pour qu'on s'intéresse à l'opprimé; cette petite persécution excitera donc partout en notre faveur, sinon de la sympathie, au moins une curiosité affectueuse.

Je recommande de faire sentir toute l'importance de ce fait, comme moyen de propagation, à nos ouvriers; c'est un élément de popularité que le gouvernement, en se compromettant si grossièrement avec nous, nous a donné et que nous ne devons pas négliger.

Parmi nos œuvres actuelles, je mets dans les premiers rangs nos relations avec les ingénieurs; les écoles des mines, des ponts, de Metz et les ingénieurs des départements vont fort bien. Ces rapports peuvent faire espérer d'avoir bientôt prochainement un tel état-major de l'armée pacifique des travailleurs. Déjà un grand nombre sont ralliés à nous et promettent d'organiser activement nos efforts de conversion.

Lambert est spécialement chargé de diriger l'enseignement fait à Paris à tous les ingénieurs et Blachat s'occupera, de concert avec Michel et Pereire, d'organiser, dans les bureaux du Globe une correspondance spéciale avec les ingénieurs des départements, afin de les préparer aux œuvres industrielles que nous devons bientôt entreprendre

et qui seront vraiment nos premiers actes politiques.

Enfin, nous chercherons à poser des jalons sur la France tout entière, qui, en les rattachant les uns aux autres, formeront une espèce de réseau du corps des industriels; ce qui, plus tard, nous permettra d'entreprendre, ou tout au moins de provoquer un large plan de travaux.

Ceci m'amène à vous parler de notre influence politique.

Nous sommes arrivés à une époque où nos idées économiques sont tellement répandues, que l'enseignement de ces idées n'exige plus beaucoup d'efforts apostoliques, en raison du grand nombre d'hommes qui, en dehors de nous, les possèdent et les répandent. Dans un pareil moment, il est intéressant de faire notre statistique, non seulement celle du clergé, mais celle des fidèles qui, à un jour plus ou moins éloigné, et dans toutes les positions sociales, seront prêts à répondre à notre appel.

Notre clergé ne doit pas se recruter; il est assez nombreux comme noyau apostolique et nous ne devons plus, qu'à de rares exceptions, déranger des hommes de la position qu'ils occupent dans le monde; nous devons plutôt les engager à y rester, en soutenant leur foi autant qu'il sera en nous de le faire, et utilisant cette foi dans le cercle qu'ils embrassent, car, certainement, il nous serait impossible d'employer dans notre sein nos fidèles aussi utilement que nous pouvons le faire dans le monde.

Dans ce dernier événement, nous avons acquis la

certitude que nous avions plus d'amis que nous ne le pensions. Si cette amitié ne s'est témoignée qu'avec une foule de réserves, nous ne saurions nous en étonner. Ce sera seulement à l'époque où la doctrine aura un caractère politique très prononcé que les hommes qui ne nous ont pas compris jusqu'ici, et qui en grande partie nous comprendront tout entiers, car ils verront alors clairement leur place, leurs fonctions et leur rétribution surtout dans notre œuvre.

Le dernier motif que je viens de citer est extrêmement important à une époque d'égoïsme comme la nôtre; songeons beaucoup aux hommes qui se convertiront lorsqu'ils trouveront dans notre foi leur intérêt personnel, nous qui l'avons d'abord embrassée dans l'intérêt social seulement.

Je reviens maintenant à la forme que je désire voir donner à notre apostolat moral.

Cette forme nous a été clairement révélée par le dernier événement. Tous les hommes qui nous ont approchés ces jours-ci, depuis le dernier soldat jusqu'au Procureur du Roi, ont été particulièrement frappés du calme qu'ils ont vu régner parmi nous pendant leur visite inquisitoriale, du calme que la parole de Barrault commanda à la salle Caitbout après l'émotion qu'y avait produite la présence inattendue du Procureur du Roi; ce qui les a surtout étonnés, c'est l'entourage d'affection qu'ils ont trouvé près de moi et qui leur paraissait inconcevable.

C'est qu'en effet, ce sont les formes de propagation les plus puissantes qu'il soit possible d'employer. Par là, nous donnons un gage de notre volonté ferme et pacifique et de l'influence qu'une pareille volonté exerce sur les masses comme moyen d'ordre, et nous montrons aussi l'imperturbable assurance de notre foi, qui nous garantit un progrès pour chaque lutte qu'on nous suscite, progrès pour nous et pour celui même qui nous attaque, car nous ne serions pas calmes si le progrès était pour nous seuls.

Je l'ai déjà dit à plusieurs d'entre vous : il faut que le gouvernement soit dans cette circonstance un instrument de popularité pour votre Père, et qu'en vous touchant, tout en moi, il propage notre foi et nous donne une importance politique que nous n'avions pas. En d'autres termes, il faut qu'on sente que c'est un chef sur qui l'on a porté la main lorsqu'ils m'ont touché ; c'est à vous à le leur apprendre et à l'apprendre surtout aux prolétaires parce que ce sont eux qui savent le mieux ce que c'est que l'affection et le dévouement pour un chef. Le peuple n'hésite pas à renverser celui par qui il ne se croit pas aimé ; mais il élève bien vite et bien haut celui qu'il aime.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit dans une de nos premières réunions : « nous avons de grandes choses à faire, et quand il y a de grandes choses à faire, ce sont de grands hommes qui les font, un grand homme qui les commande. »

Il faut donc qu'ils sachent quel est l'homme qu'ils ont

interrogé ces jours-ci ; c'est sous cette forme que nous devons en ce moment propager notre foi.

Bazin n'est pas ici, je crois.

(Plusieurs voix : Il est indisposé.)

Bazin m'a frappé ces jours-ci ; il mettait en dehors de lui avec une grande puissance ce que je voyais dans tous, et cela sortait avec une vigueur et une abondance remarquables. Lorsque le prolétaire apprendra, par des hommes tels que Bazin, ce que sont les Prêtres de la foi nouvelle, notre rôle politique commencera.

Avez-vous bien senti tous les pas énormes que nous faisions le jour où, accusés d'escroquerie, les journaux qui ont parlé de nous ont, en général, garanti, sous ce rapport, notre moralité, notre probité ? Des hommes qui ont déjà la réputation d'avoir posé en politique des questions bien larges, d'avoir même changé le terrain des discussions, qui de plus sont signalés, par le juge même qui m'a interrogé, comme ayant fait des études profondes, et sont connus pour être payés, presque tous, par les écoles savantes, enfin des hommes auxquels on concède la moralité n'ont plus qu'un titre à mériter pour oser, sans trop d'insolence, se nommer puissance, car ils ont la moralité et la science, il faut qu'on les voie à la pratique, à l'œuvre.

Voilà déjà que, dans leur réquisitoire, on nous accuse de vouloir changer l'ordre établi ; j'ai vu même, dans un rapport de police, qu'on parlait de notre espoir de réaliser

politiquement notre foi en quelques années.

Le fait est que, lorsque nous avons pris l'héritage de St Simon, nous comptions sur quatre ou cinq siècles pour la réalisation de la doctrine, et ces calculs ont duré jusqu'à la révolution de Juillet; alors nous avons réduit cet espace de temps à un demi-siècle; peut-être aujourd'hui, en considérant les immenses progrès que nous avons accomplis dans l'espace d'une année, et certains, comme nous le sommes, que la question morale dont nous allons nous occuper va donner, hors de nous, à nos idées politiques un développement prodigieux, peut-être qu'aujourd'hui, pour ces motifs, on peut hardiment réduire ce demi-siècle; mais, pour cela, ayez toujours présent ce que je vous disais tout-à-l'heure: faites sentir au monde qu'il est près de nous et que nous ne sommes plus, comme autrefois, à une si grande distance de lui.

A l'époque du Producteur, Mr. Lafitte nous dit un jour très-spirituellement à Rodrigues et à moi: „ vous placez „ vos affiches trop haut, on ne peut pas les lire. „ Le mot était fin et s'applique à ce que je viens de dire. Depuis lors, il paraît que nous avons descendu nos affiches ou que l'on a bien grandi; car elles ont été lues. L'une et l'autre cause y a contribué; nous nous sommes rapprochés du public et il a marché vers nous. Le fait est que nous avions d'abord parlé une langue qui n'était qu'à l'usage des savants; notre style politique nous a un peu vulgarisé, mais ce qui doit nous faire connaître et sentir par tous, ce sera notre parole

morale, parce qu'il n'est personne qui échappe aux relations qu'elle embrasse.

Maintenant, revenons donc à l'enseignement direct des théories morales.

Nous avons à faire ici à l'égard du christianisme ce que nous avons fait pour la politique; ainsi nous avons réhabilité avec de Maistre l'autorité catholique, la hiérarchie de l'Eglise, et nous avons rendu justice au moyen-âge dans sa grande division en spirituel et temporel. Nous devons faire des travaux semblables dans la morale, afin de faire sentir toute la grandeur de l'époque où le christianisme a donné sa loi de réprobation de la chair et de l'exaltation de l'esprit. Pour cela, nous nous occuperons plus de son culte que de son dogme, et nous montrerons combien le double but était largement poursuivi par toutes les pratiques de la foi chrétienne.

Ces travaux sont déjà bien avancés, parce qu'ils se lient intimement avec nos travaux politiques; il nous suffira de revoir les cérémonies du culte catholique, les Sacrements, les dévotions particulières à la Vierge et aux Saints, et principalement la confession, pour faire ressortir ce qu'il y avait de grand et d'élevé dans cet enseignement continuel que l'humanité chrétienne a reçu pendant dix-huit Siècles.

De là nous serons naturellement conduits à examiner comment, lorsque l'influence du catholicisme s'est perdue, quand le culte n'a plus eu de puissance sur le fidèle,

quand la conception a été tournée en dérision, comment alors le développement moral de l'humanité qui ne pouvait s'arrêter, a vu naître d'autres puissances que celles consacrées par l'Eglise.

Ainsi, par exemple, cette belle division en clergé régulier et clergé séculier fut remplacée par une division analogue opérée en dehors de l'Eglise entre les nouveaux directeurs moraux de la Société.

Une foule d'hommes qui avaient étudié comme le clergé régulier, les passions humaines, qui avaient, comme lui, analysé tous les cas de conscience, mais qui, plus que lui, vivaient de la vie réelle du monde, inventaient de nouvelles formes pour communiquer à la Société le résultat de leurs œuvres. De même, lorsque le clergé séculier voyait les pompes de ses cérémonies se ternir et ses temples moins fréquentés par les fidèles, d'autres hommes agitaient le peuple, l'animaient, parlaient à ses passions au moyen d'une pompe nouvelle, avec de nouvelles cérémonies, et l'appelaient dans de nouveaux temples.

Alors, en effet, le catholicisme était amaigri par la réforme, le culte perdait sa poésie dans le protestantisme, et le Ministre n'ayant plus l'inspiration du Prêtre, laissait froidement tomber l'écriture morte de la bible sur les fidèles, loin d'émouvoir le monde, le fatiguait et l'endormait.

Eh bien, alors, le clergé régulier et le clergé séculier furent remplacés, le premier par les littérateurs profanes et surtout

les romanciers ; le second par les auteurs dramatiques et par les acteurs même. Le confessionnal fut transformé en boudoir et le temple en théâtre.

C'est en effet par le roman et le théâtre que se continue l'éducation morale, à mesure que décroit l'influence de l'Eglise, à mesure que les couvents et les cathédrales voient s'éteindre leurs lumières.

Nous examinerons donc attentivement et nous comparerons les travaux de l'Eglise et du Théâtre, les œuvres de moines et celles des romanciers et nous trouverons dans le passage des uns et des autres, l'indication des jouissances morales que l'humanité réclame depuis qu'elle s'est suffisamment assimilé l'éducation chrétienne ; en un mot, nous y découvrirons le germe de l'avenir, car cette lutte même entre le théâtre et l'Eglise résume très-clairement les douleurs de l'enfantement du monde moral nouveau.

Il nous sera facile de retrouver ici notre triple division des partis moraux analogues aux partis politiques ; vous verrez le parti du mouvement et de la résistance et aussi le juste-milieu et nous les jugerons avec la même sympathie, la même bienveillance universelle.

De là résultera un appel spécial aux êtres qui, dans ces trois branches de l'ordre moral, doivent, les premiers, venir à nous ; mais n'oublions pas que nous devons établir entre eux une hiérarchie et choisir, car tous seront appelés et tous seront élus, mais, comme dit Rodrigues, élus successivement.

Pour bien vous faire comprendre ma pensée, je vous rappellerai ce que je vous disais du caractère de notre apostolat, le jour où je vous parlais de la Gloire.

La gloire et l'humilité, l'égoïsme et l'abnégation, l'intérêt et le devoir, vous ai-je dit, sont deux formes de la vie morale, également saintes pour nous et cependant pour la phase apostolique dans laquelle nous sommes, nous devons surtout attirer les hommes qui sont amants de la Gloire et ceci correspond, comme je vous l'ai encore dit, à notre appel à la femme.

Toutefois, comme nos imperfections, à nous, qui n'avons pas de dogme exclusif sont toujours des indications du progrès vers lequel nous marchons et dont nous avons conscience, quoique nous ne l'ayons pas encore réalisé, la forme que nous donnons à notre appel doit être influencé par le sentiment de ce qui nous manque. Ainsi, par exemple, précisément parce que la vertu payenne se sentira naturellement entraînée vers vous, nous devons chercher surtout à faire comprendre que la vertu chrétienne aura dans l'avenir une satisfaction plus grande et plus large que celle que le Christianisme lui-même pouvait lui donner.

Le Chrétien n'a jamais pu exercer le sentiment d'abnégation d'une manière aussi complète qu'il pourra le faire dans l'avenir; il a pu anéantir son individualité devant les douleurs de ses frères, mais il n'a pu de la même manière s'associer à leurs joies; lui qui savait si bien

souffrir de la souffrance des autres, il ne savait pas jouir de leurs plaisirs.

Or, l'homme qui met sa personnalité en seconde ligne, qui est toujours prêt à se dévouer à son prochain, n'aura vraiment satisfaction de son être que lorsqu'il pourra se dévouer à la nature contraire à la sienne au lieu de la réprouver comme le faisait un dévot chrétien qui exaltait sa personnalité pour condamner, au lieu de s'humilier pour s'apaiser à des joies qu'il anathématisait.

Lorsque nous aurons fait sentir à l'homme de l'humilité que la gloire n'est pas une arme à Satan, il trouvera du bonheur à céder au Glorieux la place qu'il ambitionne et ne sera pas toujours occupé à rabaisser son orgueil, à le martyriser dans le point le plus sensible de sa vie; au contraire, il cherchera à lui procurer les joies que celui-ci recherche, le luxe et la pompe qu'il désire, lorsque ce ne sera plus un péché pour lui de se conduire ainsi, lorsque loin de se croire impie, il se sentira religieux et saint, en permettant à d'autres ce qu'il ne recherche pas pour lui-même.

C'est à nous de lui donner ce sentiment de douce tolérance que le Christianisme ne lui donnait pas, car il lui apprenait à mépriser des hommes qu'il tolérera d'abord, certain de finir par les aimer un jour. Alors, sans manquer à sa foi, il se fera l'instrument du bonheur de ceux qu'il aurait condamnés aux flammes éternelles; alors, cet homme du sacrifice viendra à nous, car il trouvera en nous le plus

noble exercice de sa vertu, l'abnégation la plus sainte.

Je le répète encore: les hommes de la gloire, de la chair, du culte, ceux qui aiment la pompe, les plaisirs et les arts, qui veulent commander, réaliser, agir, qui sont ambitieux, volontaires, ardents, enfin, tous ceux qui sont en harmonie avec le caractère saillant des théories morales par lesquelles nous préparons la réhabilitation de la chair, tous ceux-là sont, pour ainsi dire, poussés instinctivement vers nous et nous n'avons presque pas à nous occuper des moyens de les attirer.

C'est donc particulièrement d'après les exigences de ceux qui ont une nature opposée que nous devons régler nos paroles et nos actes, que nous devons donner à notre vie la forme la plus capable de combattre le premier sentiment de répulsion qu'ils éprouveront, soit en lisant nos théories, soit surtout en écoutant le jugement qui sera porté en général sur nous.

Telle est notre foi, elle nous empêche toujours de tomber dans les extrêmes, si nous donnons un développement spécial à l'une des faces de notre vie, nous sommes avertis qu'il faut veiller avec plus de sollicitude sur l'autre et lui préparer à elle-même un développement futur, sous peine de faillir.

Faisons donc un retour sur nous-mêmes, en ce moment, examinons si nous n'avons pas quelquefois porté dans l'expression des idées morales nouvelles, une légèreté, et je

dirais une indélicatesse condamnables, ne tenant pas compte de la douleur que leur brusque révélation pouvait causer à de certaines natures. Demandons-nous encore si la scission qui nous a déchirés, si l'éloignement de tous d'êtres que nous aimons, ne tient pas, en grande partie, à ce que nous avons négligé de leur faire particulièrement sentir ce qui, dans nos théories, répond à la face spéciale de leur vie. Préoccupés de l'appel des hommes à sympathies ardentes, exaltées, peut-être avons-nous reproduit d'une manière trop vive cette préoccupation dans nos paroles, dans nos écrits, dans nos actes. Peut être le paganisme était-il un peu trop vivant en nous.

Au reste, vous savez comment j'entends les méditations sur le passé; ce ne sont pas de stériles regrets que j'exprime et que je vous demande, c'est un avertissement que je vous donne pour votre conduite actuelle. Songez qu'il n'est pas difficile en ce moment de nous faire aimer par des payens qui croiront nous comprendre et ne nous comprendront pourtant qu'à demi; tandis que des conversions importantes qui seraient nécessairement entières et profondes seraient celles de Chrétiens craignant la réhabilitation de la chair, mais aimant par dessus tout le prochain, jouissant, non pour eux, mais pour leurs frères, du bonheur que promet à ceux ci notre foi.

Bérenger me disait hier qu'il nous manquait, et même qu'il ne nous manquait pour le moment que de

savoir jeter un voile sur nos paroles. Ce que demandait là le poète n'est pas notre oeuvre, c'est l'oeuvre de la femme; c'est elle et elle seule qui nous apportera la pudeur, la décence; cependant l'observation de Bérangé tient au même sentiment qui m'inspire ce que je vous dis aujourd'hui et ce n'est pas la première fois que j'aime à voir sa parole se rencontrer avec la mienne.

Vous devez vous rappeler que, dans une de nos réunions de la Salle Taitbout, j'ai déjà fortement insisté sur cette forme à donner à notre enseignement des théories morales. Ainsi, en vous parlant de l'influence du Prêtre et de la prêtrese sur les fidèles, j'ai appuyé spécialement sur ce que, devant développer, chacun selon sa nature, le couple Sacerdotal donnerait à la nature chrétienne des garanties de sécurité dans ses affections plus grandes que toutes celles qu'a jamais pu donner le christianisme.

Ensuite, de même, il faut faire sentir aux hommes de l'abnégation qu'ils trouveront emploi et récompense de leur Sacrifice, de leur bonheur à se dévouer. Enfin que leurs oeuvres seront entourées de plus de respect et de plus d'amour qu'ils ne pouvaient en avoir dans le christianisme, qui leur attirait, il est vrai, les bénédictions des Saints; mais aussi les malédictions des Damnés.

Je vous ai dit tout à l'heure quelques mots sur le roman et le théâtre; je tiens à y revenir parce que la question est importante pour notre langage qui va changer;

nous avons quitté la langue philosophique pour notre langue politique; il nous faut maintenant une langue nouvelle. Nous avons joué jusqu'ici avec toutes les formules de la métaphysique et de la politique, nous les avons maniées et remaniées avec une rapidité et une persévérance fatigantes pour beaucoup de gens, et nous-mêmes en sommes un peu fatigués.

Ces deux langues d'ailleurs ne vont pas à tout le monde; or, nous voulons aujourd'hui parler à tous et particulièrement aux femmes qui connaissent très-peu la métaphysique, l'économie politique, l'histoire et la législation et qui font leur éducation (à très-juste titre d'ailleurs) dans les romans et au théâtre; c'est là, en effet, qu'on peut apprendre le mieux à connaître la nature humaine. Nous aurons donc plus souvent à parler, par exemple, des deux hommes que j'ai déjà souvent cités, d'Othello et de don Juan, que d'Alexandre et de César, de M.r J.B. Say ou de M.r Ricardo, de Puffendorf ou de Bentham, de Kant ou de Hégel.

Notre langue nouvelle sera une préparation à la langue sympathique de l'avenir; elle présentera un caractère particulier auquel il est bon de vous initier d'avance.

Je vous ai dit qu'un jour on s'apercevrait aussi facilement qu'un écrit ou un objet d'art est St. Simonien qu'il est facile aujourd'hui de distinguer une oeuvre chrétienne

d'une œuvre payenne, car ce caractère particulier tient aux différences des dogmes. J'ajoute que chaque œuvre d'art sera aisément rattachée à l'aspect de la trinité dont il serait la spéciale manifestation. Voici un exemple qui vous fera comprendre ce que je veux dire.

Le caractère du Poète, c'est de ressuciter les morts et de faire apparaître ceux qui ne sont pas encore nés; c'est à-dire de rendre la vie à ce qui fut et de la donner à ce qui sera. La messe et le théâtre ont cela de commun que ce sont des reproductions de faits accomplis, des résurrections. Le Christianisme n'a su créer l'avenir que mystiquement, il n'a pas pu le Symboliser matériellement et surtout il n'a jamais mis en présence, d'une manière vivante, ses souvenirs et ses espérances, ses traditions et ses prophéties. L'Eglise était faite pour se rappeler le passé, pour méditer, beaucoup plus qu'elle n'était faite pour créer du nouveau, pour appeler l'avenir. On peut en dire autant du théâtre actuel, ce qui domine dans l'art dramatique, c'est plutôt un jugement qu'autre chose.

Supposez donc pour un instant qu'il soit possible de mettre en présence, non pas dans une position d'antagonisme, comme cela a pu être conçu jusqu'ici, mais au contraire dans une communion pacifique les grandes individualités du passé et les grands types de l'avenir, de manière, par exemple, à faire jouer un rôle aux grands guerriers du moyen-âge et aux chefs de l'armée

pacifique des travailleurs et qu'ainsi, il y ait sur la même scène, un rappel de ce qui fut grand, et un appel de ce qui sera grand.

Il résulterait de cette communion dans le temps et dans l'espace un enseignement et une excitation à l'action présente qui comprend les deux faces de la vie. Cette communion établirait un lien entre le passé et l'avenir et ce lien serait l'essence même du drame, ce serait la vie présente, la vie du prêtre, ou, en d'autres termes, la cérémonie du culte, mais avec un autre caractère que la messe chrétienne.

La puissance de faire revivre le passé et celle de concevoir à l'avance l'avenir, constituent les fonctions de l'artiste du dogme et de l'artiste du culte; tel est le rôle dans le drame, l'un raconte, l'autre prophétise et le Prêtre manifeste ce qui est, conservant du passé et prenant de l'avenir ce qui doit encore subsister et ce qui peut déjà exister; c'est lui qui établit l'harmonie entre cette reproduction et cette précréation simultanées; c'est lui qui conçoit le drame dans son unité vivante et qui lui donne sa destination moralisante.

Voici vraiment maintenant l'art de l'avenir:

Autrefois, les œuvres poétiques se distinguaient en prophétiques, ce qui est le caractère des travaux monastiques, et en traditions, ce qui est le caractère des travaux séculiers, presque tous commémoratifs, comme la Messe.

les uns et les autres étaient conçus d'une manière abstraite, isolée ; leur communion n'existait pas ou du moins ne constituait pas la forme suprême de l'art.

Maintenant, appliquons ce que je viens de dire à notre apostolat.

Nous vivons au milieu d'un monde encore chrétien, qui a par conséquent plus de foi dans le passé que dans l'avenir, tandis que nous, au contraire, nous sommes surtout prêts de lui donner notre avenir. Par cette double raison, nos premières œuvres d'art auront extérieurement un caractère traditionnel ; mais au fond elles auront une valeur prophétique ; lorsque nous ressusciterons les grandes figures du passé, ce sera surtout pour le faire revivre dans l'avenir.

Voyez, en dehors de nous, ce que font les hommes qui recherchent le plus le nouveau ; ils reproduisent fidèlement, le plus fidèlement possible, le passé tel qu'il était ; ils refont les contes de féeries, copient les fabliaux, traduisent les chroniques, restaurent les vieux châteaux, rebâtissent les cathédrales. Ce besoin de revenir au passé est donc généralement senti, plaçons-nous sur ce terrain, mais pour transporter ceux qui aiment à le parcourir et ce terrain lui-même dans l'avenir, car tout y marche.

Que les figures colossales et les grands monuments du moyen-âge ressuscitent donc à notre voix et se transforment au souffle de l'inspiration nouvelle, en conservant la trace

de leur grandeur haſpé. Ce n'est point une restauration, et pourtant ce n'est pas non plus une création toute nouvelle, car le haſpé doit se sentir vivre dans l'avenir; l'homme ne crée rien et sous les formes de la vie nouvelle reposent les formes de la vie antérieure.

Que ce soit donc surtout l'avenir qui vous occupe dans ces poétiques résurrections; qu'elles soient pour vous des évocations, des annonciations, car le monde est bas des répétitions; les femmes surtout n'ont plus besoin d'entendre le récit de l'anathème que le haſpé fit peser sur elles; ne leur parlons plus tant de leurs douleurs et de leur esclavage; elles veulent un avenir glorieux, c'est à nous à dire cet avenir, si nous voulons qu'elles le réalisent.

Nous reviendrons plus spécialement sur ce sujet une autre fois; je ne l'ai abordé que pour revenir à ce qui m'occupe le plus spécialement aujourd'hui, je veux parler de nos ingénieurs et de notre politique pratique dans laquelle ils doivent jouer un si grand rôle.

Or, les artistes et les ingénieurs se touchent et nous ne pouvons songer à exécuter de vastes travaux, c'est à dire une grande œuvre politique, si nous ne sommes pas en mesure de l'entourer d'art et de poésie. Que ceux d'entre vous qui rêvent le plus l'avenir ne perdent donc jamais de vue que pour propager notre foi, pour appeler la femme et fonder notre culte, c'est une grande œuvre industrielle qu'il faut concevoir, et que c'est le sujet de l'épopée du

drame que doivent enfanter les apôtres.

Alors, nous pourrons battre le rappel de l'armée pacifique des travailleurs et ce sera le plus puissant appel que nous pourrons faire aux femmes, et la meilleure réponse aux accusations dirigées contre nous, en ce moment même, par le Gouvernement.

Alors, les travaux de nos artistes, leurs productions animées, originales, extraordinaires, frapperont tous les esprits et feront perdre toute espèce d'intérêt à ce qui préoccupe encore si misérablement l'attention publique; tout, depuis le théâtre jusqu'à la tribune, paraîtra mesquin devant l'enthousiasme de nos ouvriers; devant leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs costumes et leurs chants; devant l'élévation poétique et l'utilité positive de l'œuvre qu'ils accompliront, conduits par leurs ingénieurs et inspirés par leurs bardes et leurs trouvères.

Achevé le jour de la mère. Flachat

Juillet. Année de la mère.

Seizième Enseignement.

Rue Monsigny. 31 Janvier 1832.

Les Trois Familles. — De la chair, de l'esprit, de l'élection selon l'amour.

Sommaire. — La loi vivante, le Prêtre. — Les trois familles de la chair, de l'esprit, d'Election par amour. La famille payenne est conçue pour le Père; elle est patriarchale; la famille chrétienne est conçue pour les Enfants; elle est sous l'invocation du Fils; la famille future sera constituée pour l'homme et pour la femme, père et mère, fils et fille. Dans l'ordre politique, elle répondra aux besoins de la fonction sociale et du bonheur domestique. — Prêtre catholique, ministre protestant, couple St. Simonien. — Différence de l'Education physique, charnelle, pratique, selon qu'on est payen, chrétien ou St. Simonien. — Que font actuellement les êtres qui ont les facultés essentielles du monde futur? Généralement, ils démoralisent au lieu de moraliser, parce qu'ils ont puissance sur les passions réprouvées. — Le clergé chrétien et la chevalerie. — Dieu & la Dame. — Droits du Seigneur et Cours d'amour. — Une influence semblable à celle de la Dame sur le chevalier peut être exercée régulièrement par l'homme sur la femme; le cœur de l'homme n'est pas le seul qui puisse idolâtrer. — Le Prêtre chrétien ignorant une partie de la vie est impuissant à en concevoir la sainteté et à pouvoir la moraliser. — mariage chrétien. — Jésuitisme. — On accusera le St. Simonisme de prêcher le libertinage et l'orgie. — Objection: Le Sacerdoce ne pourra être

exercé que par des anges. Il est pourtant moins anti-humain et moins difficile que le célibat. — Le problème religieux consiste à consacrer en droit ce qui est en fait, afin de rendre moralisantes des puissances qui démoralisent aujourd'hui et qui ont été, sont et seront autant que durera l'humanité. — Conduite privée des apôtres. — Accusation du monde. — Confession

Seizième Enseignement.

Mardi, 31 Janv.

32. – Rue Monsieur

Le Père. — Mes enfants, je voudrais vous parler encore aujourd'hui de la loi vivante, du Prêtre de l'avenir. Jusqu'ici, nous avons principalement examiné l'influence politique du Prêtre, et nous nous sommes peu préoccupés de son influence individuelle, nous avons beaucoup parlé de la Société, très-peu de la famille; arrêtons-nous donc aujourd'hui sur les sentiments de la famille.

Vous savez tous la parole du Christ lorsqu'il montrait sa famille nouvelle à sa famille ancienne, quand, au milieu d'une Société fondée sur le Sacerdoce patriarchal, il montrait le Sacerdoce nouveau, entouré de sa race, de ses successeurs, de ses héritiers, de ses enfants ou plutôt, comme il le disait lui-même, de ses frères, car c'est le Sentiment de la fraternité qui caractérise éminemment le christianisme; au Sacerdoce patriarchal succédait le Sacerdoce fraternel.

La hiérarchie future donnera satisfaction à la famille de la chair, telle qu'elle a été conçue suivant l'ordre de Melchisédech, en transformant toutefois l'absolutisme du Patriarche; elle doit donner aussi satisfaction à la famille spirituelle, en instituant toutefois un ordre, des grades, parmi les frères. Enfin, elle doit donner l'idée d'une famille nouvelle, d'une famille d'élection par amour, élection qui se manifeste selon l'esprit et selon la chair et qui résulte

de l'introduction dans le Sacerdoce nouveau de la femme, jadis esclave du patriarche, plus tard séparée de la famille de ses frères, et enfin associée à l'homme en qualité de sœur et d'épouse.

Aucun Père de l'antiquité, aucun Prêtre chrétien n'a pu concevoir l'amour du couple, du Prêtre St. Simonien pour la Sainte Famille. Dégagez vos esprits de tous les obstacles qui tiendraient à ce que le Sacerdoce est incomplet aujourd'hui parmi nous, de ce qu'il n'y a qu'un homme à votre tête, de ce que la femme nous manque et vous comprendrez facilement ce que j'ai dit et ce que je vais dire.

Ce qui domine dans le Sentiment du Père antique, de melchisédech, c'est l'affection fétichiste d'une petite famille détachée de la grande famille; ce qui domine au contraire, dans le Prêtre chrétien, c'est qu'il n'a pas de famille et qu'il n'a avec les hommes qu'un lien d'affection collective, sociale, mais rien de ce qui s'appelle le foyer domestique, la petite famille dans la famille universelle.

Chez le juif et le payen, l'amour et le respect sont pour le père; chez le chrétien, c'est presque l'enfant qui attire à lui seul le culte. La famille payenne est pour ainsi dire conçue pour le Père, la famille chrétienne pour le fils; la nôtre sera pour l'homme et la femme, c'est-à-dire, dans l'ordre moral, pour le père et la mère, et pour le frère et pour la sœur; de même que dans l'ordre politique, elle répond aux besoins de la fonction sociale et à ceux du bonheur domestique.

Vous vous rappelez ce que nous avons dit de la faiblesse du protestantisme lors qu'il a voulu organiser le sacerdoce sur une nouvelle base ; en repoussant le célibat, il a fait perdre au Sacerdoce chrétien, son caractère politique, religieux, parce qu'il l'a réduit aux proportions de la petite famille, dépouillée de sa majesté antique. Il a séparé, plus encore que le catholicisme, l'Eglise et l'Etat, exécutant à la lettre sa division des deux mondes, spirituel et temporel, il a fait de son clergé un monde tout à-fait à part ; enfin, mariant le Prêtre, et ne donnant pas à la femme un sacerdoce, il a rabaissé le ministre à la hauteur du fidèle et a détruit son influence morale, son autorité religieuse, comme il avait annulé sa puissance politique en secouant le joug papal pour se mettre à la discrétion de César.

Aujourd'hui, je le répète, nous devons concevoir les relations du Couple-Prêtre avec les fidèles, comme renfermant toute la puissance moralisante des liens de la famille antique, de la famille de la chair et toutes celle du Sacerdoce chrétien ; mais j'ai besoin de vous donner des développements sur ces nouveaux liens du Sang, de la chair, afin de mieux caractériser le Sacerdoce futur.

Le Prêtre chrétien a pu dire à une fidèle (c'était un homme seul qui parlait) qu'il l'aimait pour sa bonté et sa sagesse, mais il ne lui a pas été possible de lui dire qu'il l'aimait pour sa beauté. Sa foi, son éducation tout entière, les habitudes de sa vie s'opposaient même à ce que ce sentiment

fût en lui, ou l'étouffaient à sa naissance.

Il en est résulté de fait une véritable incompétence du Sacerdoce pour une partie des liens de l'ordre moral, incompétence quelquefois avouée, puisqu'elle était une conséquence évidente du dogme, incompétence souvent dissimulée parce que, malgré le dogme, le Prêtre prononçait souvent sur des idées et des actes que sa foi lui défendait de connaître et de pratiquer avec amour, et qu'il ne pouvait envisager qu'avec une tolérance voisine de la réprobation, si même il ne devait pas les foudroyer de l'anathème. Il en résultait que le Prêtre Chrétien ne pouvait donner avec amour, sans éloignement ou dégoût et comme véritable pratique de son dogme, d'autre sacrement que l'ordre pour l'homme et la consécration de la Vierge à Dieu pour la femme.

D'une autre part, dans la famille antique qui était, comme on l'a si souvent remarqué, un véritable sacerdoce l'affection du Père et de la mère pour le fils et la fille est, pour ainsi dire, indépendante de la volonté, elle est instinctive ou conventionnelle, elle est fatale, tandis que dans la famille sacerdotale future, ces mêmes liens sont le résultat d'une élection d'amour faite par le couple, acceptée par les enfants, conforme à la volonté des inférieurs, des engendrés, comme à celle des supérieurs, des générateurs, et qui établit en même temps un lien volontaire, instinctif et raisonné, un lien vraiment

providentiel d'affection libre entre tous.

Ainsi, par rapport au christianisme, le couple-prêtre pourra embrasser dans son amour toute la vie de ses enfants, non-seulement parce qu'au lieu d'être mâle seulement, il est homme et femme, mais aussi parce que la réhabilitation de la chair et la sanctification de la beauté lui permettent d'intervenir avec amour, avec intelligence et puissance là où le Prêtre chrétien ne devait apparaître qu'avec réserve, ignorance ou dégoût, là où le Père et la mère de la famille privée, sous l'empire de la foi chrétienne, ne pouvaient même interposer religieusement leur autorité.

Nous ignorons encore quelles seront les relations du Prêtre et de la Prêtresse avec le fidèle ou la fidèle, mais à juger leur influence par celle qu'exerçait sur ses ouailles le Prêtre chrétien, lui qui voyait dans la chair le Péché, nous pouvons au moins entrevoir combien la direction paternelle et maternelle du couple sera puissante pour l'éducation physique, charnelle, pratique, des fidèles, combien, en d'autres termes, l'humanité pourra s'embellir et s'enrichir, cultiver ses sens et le globe, se parer et parer le monde sous le gouvernement d'un Sacerdoce qui aime également l'industrie et la science, la chair et l'esprit, le culte et le dogme, la beauté et la sagesse.

Nous avons besoin de nous occuper fréquemment de ces idées, parce qu'elles sont tellement en dehors des habitudes des esprits, qu'elles peuvent facilement blesser le monde

auquel nous nous adressons; il faut du moins que ce ne soit pas notre faute; il faut les manier et les remanier si souvent que nous finissions par trouver les formes convenables pour les présenter à une Société qui est certes loin d'être chrétienne dans sa conduite, mais qui pourtant n'a pas d'autre règle de conduite, d'autres principes que ceux de la morale chrétienne.

Pour atteindre ce but, examinons d'abord quels sont les individus qui, dans la société actuelle, exercent sur les mœurs, sur les passions une influence puissante et qui, dans l'absence de tout sacerdoce, peuvent être considérés comme les plus habiles moralisateurs ou démoralisateurs.

Peut-être trouverons-nous dans ces individus quelques traits de ressemblance avec le clergé chrétien, peut-être aussi, véritables payens, sentiront-ils un peu le feu de l'enfer, mais ils doivent renfermer le germe du Sacerdoce futur, car Dieu le réserve à ceux qui ont puissance sur les passions du monde, et j'ai dit d'examiner ceux dont l'influence est démoralisante aujourd'hui, parce que, dans une époque de désordre comme celle où nous vivons, des forces qui sont corruptrices deviendraient salutaires dans une époque d'ordre où chaque virtualité se développerait religieusement selon sa nature.

N'oublions pas d'ailleurs que nous ne faisons pas cet examen pour trouver des modèles à suivre, car toute nature digne d'un sacerdoce à venir est nécessairement viciée

sous le joug de la religion précédente ; la nature qui devint le bon prêtre chrétien devait être une nature malheureuse ou vicieuse par rapport à la société payenne.

Mon seul but est de vous faire découvrir ce que sont aujourd'hui les êtres en qui Dieu a mis, dans des proportions élevées, le sentiment générateur de l'avenir, la vertu qui fondera le Sacerdoce futur, en d'autres termes le saint amour de la chair et de l'esprit.

Ces préliminaires sont un peu longs, mais ils étaient indispensables ; expliquons-nous maintenant par des faits.

Le sacerdoce chrétien est usé, est fini ; certes il n'est pas nécessaire de justifier ici la vertu qui fit sa puissance et sa gloire et qui le rendit même une nécessité humaine. Cette vertu qui subalternisait le moi au non moi, la chair à l'esprit, l'égoïsme à l'abnégation, recevra d'ailleurs, nous l'avons assez dit et redit, une satisfaction plus complète dans l'avenir que dans le passé, elle y trouvera une garantie plus solide de sécurité pour la forme de sa vie, de son amour, et un respect plus universel de celui qu'a pu lui conquérir l'Eglise Catholique ; mais il est de fait que la vertu chrétienne n'exerce plus aujourd'hui la direction Suprême des sentiments, des idées et des actes.

D'un autre côté, l'être (et je parle ici de la femme aussi bien que de l'homme) l'être qui a besoin de voir partout l'harmonie entre la chair et l'esprit, la forme et l'idée, l'intérêt et le devoir, celui qui aime la science et qui aime

autant la beauté et qui s'efforce de donner la Sagesse à ce qui est beau et d'embellir ce qui est sage, en d'autres termes celui qui sent l'égalité des deux forces de la vie humaine, l'égalité de l'homme et de la femme, et qui est ainsi virtuellement Prêtre St Simonien; celui-là perdu dans un monde qui ne lui donne pas la vie à laquelle Dieu l'appelle, celui-là risque bien d'employer sa puissance à démoraliser plutôt qu'à moraliser, à perdre plutôt qu'à sauver.

Or, ce sont ces êtres que nous devons surtout appeler à nous puisqu'ils possèdent les qualités que Dieu veut dans son nouveau clergé; ils exercent sur tous un puissant attrait, soit par les charmes de leur esprit, soit par les grâces de leur personne; ils savent donner à tous la parole qui convient à chacun, et se faire aimer de ceux auxquels ils adressent leur amour.

Voilà bien les Prêtres et les Prêtresses de l'avenir.

Ce que je vous dis ici doit déjà vous faire réfléchir sur la manière dont nous devons diriger aujourd'hui nos efforts de conversions et sur les espérances que nous devons fonder pour un avenir prochain quant à la nature des individus qui se rattacheront à nous.

Ainsi, puisque la phase actuelle de notre apostolat ne manifeste la vie que sous un seul aspect, puisqu'elle est mâle seulement et qu'elle consiste dans l'appel de la femme, cette imperfection de notre vie explique comment il nous serait difficile d'attirer aujourd'hui à nous les êtres dont je

viens de parler et qui ont besoin au contraire d'une vie complète, se développant sous ses deux faces. Il faudrait, pour qu'ils vinssent à nous, que notre foi se manifestât aussi bien par le culte que par le dogme, par l'industrie que par la science, par la femme que par l'homme; car ils sont, pour ainsi dire, autant poètes qu'orateurs, autant architectes que musiciens, autant sculpteurs que peintres, aussi beaux que spirituels; je parle toujours d'hommes et de femme.

Ce sera donc, lorsque nous espérons de nous manifester sous une forme abstraite de l'existence, lorsque la vie sera complète dans notre sein, en un mot, lorsque la femme apparaîtra, que nous aurons puissance d'attirer les véritables prêtres de l'avenir.

Alors, ces êtres harmoniques concevront et réaliseront les devoirs et les joies de la paternité et de la maternité nouvelle, ils créeront vraiment la famille d'élection par amour et ils seront pour le monde ce que, moi seul, j'ai pu être pour vous; ils feront pour tous ce dont, moi seul encore, j'ai pu donner ici un incomplet exemple.

Et qu'est-ce que cette tendresse paternelle que j'ai pour vous, qu'est-ce que l'influence moralisante de mon affection pour vous, qu'est ce même que ces témoignages d'affection si dévouée dont vous m'entourez, et qui ont paru si prodigieux l'autre jour, aux hommes de justice qui vinrent nous saisir et au public qui les accompagnait, qu'est-ce que tout cela pour vous et pour moi-même, lorsque nous songeons à l'avenir?

Chrétiens, les frères qui viennent de se séparer de nous, les enfants qui, en ce moment, me servent, et qui, dans leur douleur, me maudissent, n'auraient pas un seul instant songé à s'éloigner de nous, si Dieu avait mis près de moi une femme qu'il aurait inspirée comme moi de sa volonté, s'il vous avait donné à tous une mère.

Mais quittons ce présent qui fait mal et rentrons dans l'avenir; revenons aux relations du Couple-Prêtre avec les fidèles.

Rappelez-vous seulement, quant à ce que je viens de vous dire, que nous n'avons pas pu encore avoir au milieu de nous, en grand nombre, la nature sacerdotale de l'avenir; et pourtant les Prêtres du monde nouveau sont déjà dans ce monde; sachons donc, avant de les appeler directement, où ils sont et ce qu'ils font; c'est ce que je veux vous indiquer aujourd'hui.

Le Prêtre chrétien, vous ai-je dit, (et il ne s'agit ici par conséquent que de l'homme) n'a jamais pu exprimer qu'imparfaitement son amour au fidèle et à la fidèle, il a pu lui dire qu'il l'aimait pour sa bonté et sa sagesse, mais non pour sa beauté, et réciproquement; jamais il n'aurait souffert qu'un fidèle et surtout une fidèle lui dit qu'il ou qu'elle l'aimait, lui Prêtre, pour sa beauté. Il aurait permis, et largement permis, malgré son humilité, qu'on l'aimât pour sa dévotion et son intelligence de la parole divine, mais pour sa chair impure, pour ce corps profane,

pour cette terre corrompue, jamais. Et son costume nous indique assez qu'il ne voulait pas qu'on l'aimât pour ses formes, il les cachait.

Or, il est difficile, en songeant seulement à cette différence entre deux prêtres, dont l'un rougit de l'une des puissances que Dieu lui a données, tandis que l'autre utilise religieusement cette puissance, il est difficile, dis-je, de ne pas pressentir la différence qui existera entre les relations de l'un et celles de l'autre avec les fidèles dont la moralité lui est confiée.

Faites de cette idée le sujet habituel de vos méditations, de vos rêves d'amour; car les axiomes de la vie vous étant nettement donnés pour la Société future aussi bien que pour les Sociétés passées, il vous est aussi facile de déduire les conséquences qui découlent de notre foi, qu'il vous l'a été de reconnaître celles qui dérivaient du dogme chrétien.

N'oubliez pas surtout qu'il s'agit, d'une part, d'un clergé mâle, de l'autre d'un clergé homme et femme, ce qui vous permet encore de comparer la famille Sacerdotale nouvelle, non seulement avec la famille spirituelle des chrétiens, mais avec la famille charnelle de Melchisédech. Or, dans celle-ci encore, le Sentiment dont je parle ne pouvait exister dans toute sa puissance, malgré l'amour de l'antiquité pour la force et pour la beauté, et cela par la raison que je vous ai déjà signalée, c'est-à-dire parce que la famille antique était une association forcée, involontaire, fatale, tandis que la famille sacerdotale de l'avenir serait le résultat

d'une élection libre, réciproque, volontaire, pour tous ses membres.

Pourtant, ce ne serait pas faire une juste part au passé, lorsque nous examinons la vie des directeurs moraux au moyen-âge que de parler seulement du clergé chrétien. A côté de ce Sacerdoce mâle, il y avait un rêve d'avenir, la chevalerie, puissante tradition du passé pour l'homme, mais inspiration, prophétie, révélation d'avenir pour la femme. Ici, la femme s'initia, pour ainsi dire, à la maternité du sacerdoce futur; alors elle exerçait un empire moral immense sur de jeunes cœurs qui, chrétiens, mais non clercs, avaient bien en eux le Saint amour d'un Dieu pur esprit, mais qui brûlaient aussi du désir de plaire.

Le chevalier, le page invoquait Dieu et sa dame; et sa dame avait pour lui le divin caractère de la femme chrétienne, de la vierge, mais pourtant c'était une femme, et lorsque dans son église sombre, le clerc ne pouvait charmer son cœur brûlant qu'avec un rêve mystique d'amour, la loi vivante d'amour était hors de l'église, Reine dans les tournois, châtelaine respectée, bénie, adorée, c'était la dame.

Mes enfants, voilà le germe de l'avenir, voilà le signe avant-coureur des destinées religieuses de la femme, voilà son premier titre au Sacerdoce que Dieu lui réserve et que nous avons mission d'annoncer au monde.

Et qui donc voudra jamais contester l'influence moralisante qu'exerçait sur le chevalier la dame qu'il aimait pour sa

bonté et sa sagesse, mais qu'il l'idolâtrait aussi pour sa beauté? Qui ne conviendra même que sur ces jeunes coeurs ardents, désireux de gloire, aimant les dangers autant que les fêtes, la dame était plus puissante que le Prêtre?

Oui, je le répète, la femme s'initiait dès-lors à sa maternité future, la beauté s'affranchissait par elle de la loi portée par le christianisme contre la puissance de la chair. Elle s'en affranchissait, autant que la puissance de l'Eglise pouvait permettre une si grande déviation à la foi et c'était sous le voile platonique que les nobles dames exerçaient leur sacerdoce d'amour.

Voici donc un clergé qui, en présence d'un clergé chrétien, ne défendait pas, lui, qu'on l'aimât pour sa beauté; il le permettait, il le voulait, car la belle châtelaine ne faisait pas comme la nonne humble et timide, elle ne se dépouillait pas de ses grands cheveux, elle ne cachait pas sous une lourde robe de laine les grâces de sa taille, elle ne se dérobait pas, sous un voile épais, aux regards aimants.

Ces deux sacerdoces, l'un sacré, l'autre profane, sont encore de ces mille contradictions enfantées par le christianisme; signalons toutes ces contradictions qui sont des signes de l'ordre social que nous annonçons, signalons surtout celles qui nous montrent la femme inspirée par l'avenir, luttant pour lui contre l'homme, défenseur du passé, car c'est encore une forme de notre appel aux femmes.

Et d'ailleurs, c'est un hommage que nous devons rendre

au christianisme, hommage sans lequel notre foi dans les destinées actuelles de la femme serait inexplicable; je veux dire que, par la loi chrétienne, la femme a senti plus que l'homme le progrès pacifique, le progrès d'association que l'humanité allait faire.

En d'autres termes, l'homme, dans les rangs de la milice sacrée comme dans ceux de la féodalité, fut, bien plus que la femme, le défenseur, le successeur, l'héritier du passé; la femme chrétienne au contraire, qui n'avait pas encore puissance de prendre possession du présent, envahissait, pour ainsi dire, l'avenir; j'ai fait ressortir cette vérité en parlant de l'Eglise, elle est bien plus évidente encore si l'on examine la féodalité, il suffit de rappeler pour l'homme le Droit du seigneur, pour la femme les cours d'amour.

La société féodale était, en effet, dans sa hiérarchie mâle la tradition vivante de la chair antique avec ses habitudes grossières de violence et l'Eglise devait la purifier au feu sacré de l'Esprit. Mais, à côté de cette tradition de la force, il y avait une prophétie de la beauté, et si le baron du moyen-âge ressemblait au guerrier brutal de l'antiquité, sur le front de la belle châtelaine on peut lire déjà le nom de la Prêtresse de l'avenir.

Maintenant, pénétrés comme vous l'êtes de la puissance moralisante de la dame du moyen âge, dépouillez par la pensée l'homme de ses habitudes d'exploitation à l'égard de la femme, et vous concevrez pour lui une influence moralisante

semblable à celle qu'exerçait la dame. Alors vous aurez une idée assez nette de la paternité et de la maternité du sacerdoce nouveau, surtout si vous ajoutez à l'influence personnelle du Prêtre et à celle de la Prêtresse la puissance qu'ils puiseront dans leur religieux amour l'un pour l'autre.

De même que vous avez compris l'amour passionné du chevalier pour la Dame de ses pensées, son dévouement, sa dévotion, son adoration pour elle, et la valeur morale de cet amour qui présidait à tous les actes de sa vie; de même vous comprendrez la jeune femme aimante, passionnée, exaltée, trouvant dans son amour pour un homme qu'elle admire, qu'elle respecte, qu'elle adore aussi, qu'elle idolâtre, (car enfin le cœur du chevalier, le cœur de l'homme n'est pas le seul qui puisse idolâtrer) vous la comprendrez, dis-je, puisant dans ce saint amour la règle de ses actes, la loi suprême de sa vie.

Et alors, comparez la puissance morale du Prêtre chrétien à celle du couple saint de l'avenir! combien l'homme qui a fait vœu de mortifier sa chair, l'homme qui jurait à son Dieu d'être insensible et froid devant la beauté ou de la fuir, l'homme qui méprisait les joies du monde, combien cet homme (et je dis toujours l'homme parce que je parle du Prêtre chrétien) vous paraîtra impuissant, ignorant et barbare même en présence du couple de l'avenir qui peut embrasser dans son amour la vie entière de ses enfants, jouir de toutes leurs joies et souffrir de leurs douleurs,

car il les aime pour leur bonté, pour leur sagesse et pour leur beauté ; il n'est point sacré et comme eux profane ; comme eux il sent les besoins de l'esprit et il éprouve les besoins de la chair ; ils vivent de la même vie, car leur Dieu est le même ; tandis que le prêtre chrétien, ignorant une partie de la vie, impuissant à en concevoir la sainteté, repoussant, réprouvant une des faces de l'Être, dans laquelle pourtant Dieu aussi veut être adoré, la chair, ose asseoir sur lui la responsabilité d'unions qu'il consacre aveuglément, de conseils qu'il donne sans lumières, d'actes qu'il commande ou défend et que sa volontaire impuissance ignore.

Oh ! oui, un prêtre chrétien consacrant un mariage, c'en est assez pour prononcer l'arrêt de mort du christianisme, un prêtre chrétien, un homme, un célibataire, disant à un homme et à une femme : " soyez un dans une seule chair ! " Et comment, comment sait-il que ces deux chairs pourront s'unir ? comment ne craint-il pas de consacrer l'union de la vie et de la mort, de la fraîcheur et de la décrépitude, de la santé et d'un cadavre ?

Ce que je dis ici du Prêtre chrétien, je peux le dire avec presque autant de justice du Père et de la Mère de la petite famille, de la famille du sang.

L'ignorance des parents sur ce que désirent leurs enfants, sur ce qui leur convient en toutes choses, mais surtout dans l'union des sexes, est à peu près la même que celle du Prêtre ; leur incompétence, particulièrement en ce qui

concerne la chair, est presque aussi grande ; et c'est ce qui explique en partie les révoltes, si fréquentes aujourd'hui, contre l'autorité paternelle, révoltes en quelque sorte légitimes, car elles révèlent la nécessité d'une paternité plus clairvoyante et d'une maternité plus habile.

Dans ces mariages sataniques, consacrés devant l'Eglise, où le Prêtre vient ajouter au poids de la chaîne, qu'il forge ces mots terribles : Fidélité, Eternité, l'un des époux marche souvent au sacrifice, au vrai sacrifice chrétien, à la mortification de la chair, au plus horrible supplice, à la plus hideuse croix, et pourtant la conscience du Prêtre est pure s'il croit que les deux époux ont la foi, car il s'inquiète peu alors des douleurs que l'un des deux pourra souffrir dans sa chair ; c'est une visite de Dieu, une bénédiction du Seigneur, une épreuve.

Oh ! le Prêtre chrétien qui, malgré son dogme, cherchait la lumière, craignant d'assumer sur lui une telle responsabilité, celui qui osait soulever les voiles de la chair et y jeter un regard de paternelle prévoyance, celui-là s'est vu insulter par le monde qui l'accusait de veiller avec trop de zèle aux choses profanes, aux choses de la terre, celui-là fut un Jésuite ; et c'est à nous de le dire, le Jésuite escobardant son dogme, le Jésuite frauduleusement initié aux joies de la chair comme il l'était aux sciences profanes, le Jésuite possédant le secret des mystères des sens comme il s'enrichissait des fruits de l'industrie, le Jésuite homme de cour, du monde

et des boudoirs, était plus près de l'avenir que le Prêtre orthodoxe, que le rigide catholique méconnaissant et répouvant la face que Dieu allait montrer sainte au monde et qu'il n'a voilé pendant dix-huit siècles que pour nous la montrer plus éclatante de beauté.

Tout ce que je dis ici, quand nous le dirons au monde, (et le moment approche) nous fera accuser de prêcher le libertinage et l'orgie. L'acte qui sera pour nous le Signe de la plus haute vertu, ils le nommeront débauche. Ces injures ne nous effrayeront pas, mais comme elles s'appuyeront sur un argument qui, au premier abord, paraît assez plausible, examinons cet argument, quoiqu'il se soit déjà présenté à nous sous bien des formes.

Avec cette toute-puissance que vous donnez à vos Prêtres, il n'y aura, nous dira-t-on, que des anges qui pourront exercer le sacerdoce.

Vous le voyez, cet argument est le même que celui qui a été fait contre nos idées politiques, et que nous avons si souvent repoussé; mais le sujet actuel nous fournit de nouveaux moyens de le combattre et d'ailleurs, il nous ramènera à une idée que j'aime à vous rappeler, il nous fera chercher encore où sont et ce que font actuellement dans le monde les membres du Sacerdoce futur.

Mais d'abord, j'ai déjà fait ici cette remarque: il est assez extraordinaire qu'ayant eu pendant dix-huit siècles un clergé célibataire, on trouve les conditions du sacerdoce

nouveau plus difficiles à remplir que celles du célibat. Je sais bien que l'immense majorité des hommes aujourd'hui ne s'arrêtera pas arrêtée par cette réponse, parce que vous prétendez que le célibat n'a pas été gardé par le clergé chrétien; mais je m'occupe des hommes avancés qui sont déjà sortis des accusations banales du protestantisme et de la philosophie contre le clergé chrétien.

D'ailleurs, abordons directement l'objection: on prétend que notre sacerdoce abusera de sa puissance d'attrait spirituel et charnel pour exploiter les fidèles. Eh bien! je demande ce que font aujourd'hui de leur attrait spirituel et charnel les êtres à qui Dieu a départi cette double puissance?

Certainement, une pareille puissance peut être très démoralisante, ceux qui la possèdent peuvent fortement en abuser; mais enfin qu'en font-ils aujourd'hui? car il existe des hommes et des femmes qui possèdent ce double attrait des charmes de l'esprit et des graces du corps.

Toute la difficulté se réduit donc à celle-ci: Comment la Société doit-elle être constituée pour que de pareils individus, hommes et femmes, emploient leur puissance à moraliser au lieu de démoraliser? Quel rôle ces individus doivent-ils jouer dans la Société, quelle place leur assigner?

Il est évident par exemple qu'aujourd'hui ces femmes et ces hommes n'ayant pas conscience que leurs facultés leur sont données, (et surtout leur attrait charnel) pour accomplir une oeuvre religieuse; il est évident, dis-je, qu'ils doivent les

employer comme tout le monde à peu près emploie aujourd'hui ses facultés petites et grandes, c'est-à-dire d'une manière irréligieuse et complétement égoïste; or, cette double puissance est très-grande, donc ils peuvent en abuser beaucoup.

Au contraire, supposez ces hommes et ces femmes placés de manière à ce que la Société entière ait toujours les yeux fixés sur la moralité de leurs actes; supposez que la place qu'ils occupent et l'influence qu'ils exerceront soient telles, que l'emploi religieux et non égoïste de leur grande puissance soit rétribué par la considération générale, par l'amour de tous, par la gloire; enfin, concevez qu'on leur donne à remplir la fonction sociale dans laquelle ils ont le plus important de posséder les qualités qui la distinguent, c'est-à-dire, une haute intelligence unie à la beauté; alors il serait bien extraordinaire que ces hommes et ces femmes ne se conduisissent pas plus religieusement qu'aujourd'hui.

En ce moment, ils démoralisent tout ce qui les approche, ce sont des démons, des diables incarnés, c'est très-vrai; mais c'est parce que, ainsi que je vous l'ai déjà dit, le Sacerdoce d'une religion nouvelle est toujours le réprouvé de la religion précédente.

Il est évident que le sacerdoce de l'avenir, le sacerdoce du progrès a dû être complétement subalternisé dans sa vie passée, alors que l'humanité vivait sous l'empire de doctrines rétrogrades ou Stationnaires. On peut dire de même que l'homme qui aime la chair à l'égal de l'esprit

a dû être réprouvé par les religions charnelles de l'antiquité et par le Spiritualisme de l'évangile; de même aussi pour l'être qui aime la femme à l'égal de l'homme.

C'est qu'en effet, celui qui cherche l'harmonie entre la chair et l'esprit, entre la femme et l'homme, est éminemment pacifique, tandis que toutes les religions du passé ont sanctifié ou légitimé la guerre; par conséquent, l'homme du progrès a dû jusqu'ici être comprimé, mutilé, martyrisé par tous les clergés qui ont gouverné le monde; et comme il n'en était pas moins puissant en fait, il a triomphé de ceux qui lui refusaient son droit; il a vaincu ses maîtres, signalant sa puissance, tantôt par une révolte ouverte, tantôt par une conspiration sourde contre l'ordre établi par eux; se servant ici de la force de son bras, là de la souplesse de son esprit pour détrôner les Savants et les forts.

Le problème religieux qu'il s'agit de résoudre aujourd'hui peut donc se résumer ainsi: reconnaître en droit ce qui est en fait car nous ne venons pas changer la nature humaine, nous venons seulement la développer en coordonnant les éléments qui la constituent d'une manière conforme à leur nature. La lutte entre le droit et le fait est la même que celle entre l'esprit et la chair, entre l'homme et la femme, elle doit cesser; il y a toujours eu jusqu'ici sacrifice de l'un par rapport à l'autre; or, sacrifice et esclavage sont frères et l'esclavage doit finir.

Mais il y a dans cet argument contre nos théories

morales une partie qui s'adresse directement à nous, à nos personnes et qui sera surtout mise en saillie dès que les femmes oseront ouvertement s'associer à nous pour propager ces idées. On ne se bornera pas alors à contester la possibilité d'un pareil sacerdoce pour l'avenir, on ne se contentera plus de discuter les actes d'un pouvoir à naître, nous serons pris nous-mêmes à partie et, dès aujourd'hui, les yeux vont être ouverts sur les imperfections de notre sacerdoce actuel, quelque incomplet que nous le déclarions nous-mêmes. C'est que, ne comprenant pas l'immense tâche que nous avons entreprise, on ignore la force que le sentiment de cette grande responsabilité peut nous donner.

C'est donc une obligation pour nous de revenir souvent entre nous sur notre vie privée, sur notre conduite personnelle, intime, et ces rapports donneront même à notre foi le caractère d'élévation et de franchise que le monde a droit d'exiger de nous, de nous qui avons la prodigieuse prétention de moraliser sa vie.

Je vous répète donc ce que plusieurs fois déjà je vous ai dit: Que ceux d'entre vous qui auraient à s'accuser d'actes capables de porter atteinte à ce caractère de haute moralité, attribut et signe de notre apostolat, se hâtent de venir à moi et me confessent leur peine.

Lorsque, dans quelque temps, je serai en présence d'hommes qui, eux aussi, prétendent juger notre moralité, je veux pouvoir être en droit de m'enquérir de la leur, de rechercher

quelle est la vie de ces juges qui me demandent compte à moi, de ma vie ; car je ne serai pas seul en présence de ces juges, ce n'est pas moi seul qu'ils veulent juger, c'est le représentant de vous tous, c'est notre foi ; et ce ne sont pas ses principes, son dogme qu'il m'importera de faire connaître, c'est notre vie actuelle que je veux faire apparaître en moi dans leur tribunal.

Or, pour que je me présente à eux avec cette attitude calme que vous aimez en moi, il faut que je sente qu'à côté de moi, chacun se fait un devoir de mettre sa vie en harmonie avec la mienne.

Que celui donc qui craint d'avoir commis un acte contraire à ma volonté, un acte qui puisse me causer de la peine, un acte qui soit capable de blesser la susceptibilité du monde, que celui-là vienne à moi.

Je dis la susceptibilité du monde, parce que vous savez tous que, disposé à blâmer nos actes, il donnera de la gravité à des fautes légères et nous devons rendre grâces à Dieu de nous avoir donné dans cette susceptibilité même une condition de plus de moralité.

Je demande que l'on vienne à moi ; mais vous savez combien je désire que vous preniez ces habitudes d'épanchements de confession, envers vos Pères, je le désire pour moi, pour eux et pour vous.

Achevé le jour de St. Simon-Rodrigues.
Juillet. Année de la mère.

Dix-septième Enseignement.

Rue Monsigny. 7 Février 1832.

Lien logique entre les théories morales et la politique.

Sommaire. — Lien logique entre les théories morales et la politique, l'histoire, la métaphysique et la théologie. — Contradiction logique et impuissance pratique chez les dissidents. — Promiscuité, confusion panthéistique, communauté des biens. — Républicains, révolutionnaires en morale; les Fouriéristes, Esmanon et Enfantin Lechevalier. — Néochrétiens: Buchez. — Les femmes n'ont pas encore eu dans la famille d'existence religieuse. — Les consommateurs intellectuels et matériels, ivrognes de l'esprit et de la chair, débauchés de l'intelligence et des sens, fats et pédants. — Demandes d'explications: Enfantin au nom de ses frères de Belgique demande que le Globe expose les théories. — Lambert exposera les idées de Mr. Fourier. — Digression sur la hiérarchie actuelle de la famille par fonctions au lieu d'être constituée, comme précédemment, par degrés. — Rapport de d'Eichthal sur sa mission en Angleterre (associations d'ouvriers; Mr Race, tailleur à Londres; Sociétés coopératives: Mr Owen. — Irlande, Ecosse, Angleterre, répondent à la trinité prêtres, savants, industriels) — Le Père sur l'aristocratie anglaise.

Dix-septième Enseignement.

Février 1832.

Rue Monsigny.

Ore Père. — Depuis le jour où quelques-uns de vous se sont réunis auprès de Lambert, en est-il d'autres qui aient besoin d'être éclairés dans leur foi, et particulièrement sur les relations de l'homme et de la femme telles que je les ai formulées, moi, homme? Si quelqu'un de vous était dans ce cas, il faudrait se hâter d'en finir avec tous ces doutes qui ne peuvent que nous retarder.

Ne considérez pas ce que je vous dis là comme un reproche, ces doutes ne m'étonnent pas, ils sont naturels, ils ne sont que la reproduction de ce qui s'est produit au sein du collège, lorsque j'y apportai les théories nouvelles; tous sentirent leur foi ébranlée, bouleversée, et comme il était facile de comprendre qu'à cette question se rattachait une question de hiérarchie, de pouvoir, les uns repoussaient mon autorité avec mes théories, les autres acceptaient mon autorité, mais repoussaient avec dégoût mes idées; d'autres encore ne contestant pas mon autorité, admettaient bien que mes idées pourraient avoir un jour leur utilité, mais ils s'opposaient à leur propagation actuelle, la trouvant intempestive. Enfin tous, un seul excepté, portaient dans leur cœur des doutes bien autrement dangereux que ceux qui peuvent encore vous agiter.

Depuis la Scission, ceux qui se sont séparés de moi avec le moins de haine pensent toujours, sans doute, que mes idées

sur les relations morales dans l'avenir tiennent à mon ignorance de la nature humaine), comme ils le disaient; toutefois, ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils doivent sentir aujourd'hui, quand même ils ne se l'avoueraient pas, que l'homme qui a présenté de pareilles idées est précisément celui qui, en ce moment, occupe le plus le monde du nom de St. Simon.

Il y a là quelque chose de si inexplicable pour eux, que plusieurs d'entre eux en viendront bientôt à comprendre, quelle que soit leur répugnance pour nos théories, qu'il était utile à la rapide propagation de notre foi de les produire.

Certainement vous avez tous fait ce progrès et vous en convenez hautement, mais cela ne suffit point et les pas qui ont été faits successivement par les membres du collège restés près de moi doivent servir d'exemple à ceux qui rencontrent encore quelques difficultés sur leur route.

Ainsi, les membres du collège qui m'ont suivi d'abord parce qu'ils sentaient en moi l'autorité, se sont de plus en plus convaincus de la nécessité d'un appel aux femmes, et de l'importance qu'il y aurait à faire ce premier appel dans des termes qui frapperaient violemment le public blasé de notre époque.

Tous, d'ailleurs, se sont successivement pénétrés du lien logique qui existe entre la forme sous laquelle j'ai fait mon appel et tous nos travaux dogmatiques antérieurs; et songez bien que celui même qui aujourd'hui vous enseigne plus particulièrement les théories, Lambert, était encore loin

de cette conviction à l'époque de la séparation de Bazard; enfin, tous ont compris que les termes de mon appel étaient d'ailleurs ceux qui devaient être posés par l'homme, c'est à dire que, lorsqu'il s'agira de passer de la théorie à la pratique, les questions de tact, de délicatesse, de convenance devront être spécialement résolues par la femme.

L'important pour ceux qui ne sont pas encore parvenus à ce point est donc de se bien pénétrer d'abord du lien logique qui existe entre nos théories morales et nos idées politiques, historiques, théologiques, ce qui d'ailleurs est un moyen de réviser la foi.

La meilleure preuve de cette communion intime entre la dernière expression de notre foi et toutes celles qui l'ont précédé, ce sont les travaux de ceux des dissidents qui ont voulu contester la légitimité de la loi morale nouvelle et poser eux-mêmes les termes de cette loi; tous, y compris le plus fort d'entre eux, Bazard, ont été obligés de se mettre en contradiction avec ce qu'ils ont affirmé jusqu'ici. Les uns se bornant à répéter le christianisme, les autres s'efforçant de formuler un matérialisme spiritualisé, tous ont renié St Simon, car sa doctrine, qu'ils avaient enseignée jusques là, les condamnait, et ils ont été contraints de se renier eux-mêmes.

Les différentes phases du développement de la foi chez ceux de mes fils du Collège qui sont restés près de moi, sont d'autant plus remarquables que je les leur avais d'avance

signalées en émettant au milieu d'eux mes théories. Je leur avais annoncé que tous les repousseraient d'abord, mais que tous successivement, et remontant à nos travaux précédents, reconnaîtraient l'indispensable nécessité d'admettre les idées nouvelles ou de renier leurs travaux passés; et que je conduirais par conséquent ceux qui discutaient contre moi à la contradiction logique et à l'impuissance pratique.

Je vous recommande aussi de songer à la parfaite identité qui existe entre les objections faites contre nos idées morales et qui se résument dans le mot de promiscuité et toutes celles qui nous ont été adressées dans l'ordre philosophique et politique, sous les noms de confusion panthéistique et de communauté de biens.

Mais je m'aperçois que j'omets une circonstance nouvelle qui justifiera encore, et d'une manière frappante, et sous un point de vue tout différent, notre appel à la femme, c'est que, parmi les dissidents, nous n'avons pas vu seulement des défenseurs de la loi ancienne, des légitimistes dans l'ordre moral, nous avons aussi nos hommes du mouvement, nos républicains, nos révolutionnaires, qui trouvent dans nos théories un despotisme, une sacerdotalie qui les a repoussés. Ils rejettent la loi vivante dans l'ordre moral comme ils l'avaient rejetée dans l'ordre politique, ils rêvent une indépendance d'amour qui leur fait mériter ce reproche de promiscuité que le monde nous adresse. Evanson et Jules en sont là, c'est pourquoi ils se sont rattachés aux idées

de Mr. Fourier.

Mr Fourier, au reste, est une tête très puissante, ses facultés d'analyse et d'analogie sont prodigieuses, ses prétentions colossales, mais il ignore complètement ce que c'est qu'un Prêtre, il ne sait pas ce qui constitue le lien harmonique entre deux natures distinctes, ni surtout qui est ce lien.

Nous avons donc aujourd'hui, en dehors de nous, détachés de nous, deux partis moraux semblables aux deux partis politiques du mouvement et de la résistance, mais qui sont pourtant imbus de nos idées bien plus que ne le sont les partis du monde politique; et nous occupons, entre ces deux partis, une position de Juste-milieu avec cette différence que nous ne sommes pas éclectiques parce que nous avons le sentiment qui choisit, qui classe, qui ordonne, le Sentiment de la hiérarchie et la conscience nette du but vers lequel s'avance l'humanité.

Plus nous nous développerons, et plus nous trouverons dans ceux qui nous attaqueront des républicains en morale et des défenseurs de la morale chrétienne, et même parmi nos adversaires, les seuls bientôt qui auront vraiment de la valeur seront, d'une part, ceux qui présenteront la morale chrétienne comme celle qui convient aux fils de St. Simon (Buchez est le premier qui ait embrassé cette voie) et de l'autre ceux qui contesteront nos idées sur le pouvoir et sur la propriété comme contraires à la parole de St. Simon,

les premiers s'appuyant sur ce que notre maître s'est nommé lui-même le nouveau chrétien; les autres sur ce qu'il n'a pas parlé de la destruction de l'hérédité; tous enfin, sur ce qu'il n'a rien dit des Femmes, et nous marcherons entre ces deux partis qui servirons par l'exagération de leurs attaques, autant que par leur admiration pour notre maître à propager notre foi.

Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de la manière dont vous tous, hommes, vous devez envisager notre situation actuelle; mais quelques symptômes nous annoncent que ce ne sont pas des hommes seulement qui s'occupent de nos idées, qu'elles inquiètent des femmes aussi, et que ces femmes désirent être des instruments puissants de notre foi. Celles qui se sont déjà rattachées à nous souffrent de ne rien faire, d'autres désirent s'unir à celles-ci et agir.

Cette impatience ne sera satisfaite que lorsque les femmes, convaincues que l'avenir de l'humanité est avec nous, et qu'elles peuvent, elles aussi, contribuer à l'affranchissement de toutes les femmes, sentiront et confesseront hautement que, quelle que soit l'ignorance relative où je puisse être de la vraie nature de la femme, je n'ai pas pu, en produisant ma pensée sur un sujet aussi grave, qui est l'œuvre à laquelle j'attache mon nom, ma vie tout entière, que je n'ai pas pu, moi homme, proclamer une loi qui aurait besoin d'une révision d'homme; lorsqu'elles sentiront et confesseront qu'il ne s'agit pas de combattre, de lutter contre

ma parole, mais de la prêcher comme le verbe que Dieu a voulu faire proférer par l'homme pour provoquer l'affranchis-
=sement de la femme, lorsqu'elles oseront déclarer qu'elles se s'attachent à moi comme au sauveur des femmes.

Alors, votre position sera bien changée, ce seront elles qui propageront le plus activement notre foi, ce sera sur elles plus que sur vous que tomberont les mépris et les injures du monde.

Et pour que le dévouement nécessaire à cette glorieuse mission des femmes puisse naître, il faut, je le répète, une condition qui semble bien facile et qui pourtant exige un cœur plein de foi religieuse; il faut croire que Dieu ne s'est pas trompé lorsque, après St Simon, il a remis en mes mains, les destinées du monde.

Les femmes n'ont vraiment pas eu encore parmi nous d'existence religieuse, car elles n'ont pas pu librement choisir les rôles qu'elles remplissaient. Nous qui avons passé dans le collége, cinq grands mois d'exaltation religieuse continuelle dont vous n'avez pu voir d'exemple que dans une ou deux réunions de la Famille; nous qui avons senti tous les points de notre être saisis par l'enthousiasme pour la plus grande œuvre qui jamais ait été conçue, nous prespentons ce que seront les femmes lorsqu'elles seront soumises à une initiation aussi puissante. Que ne feront-elles pas, lorsqu'elles sentiront comme nous que la responsabilité, non seulement de notre famille, mais de l'humanité tout entière

repose particulièrement sur elles ?

Alors le poids de leurs anciennes chaînes sera pour elles un léger fardeau, elles soulèveront sans efforts les voiles de leurs mensonges obligés, elles seront vraies entre elles et envers le monde.

Et moi, mes enfants, moi qui ai reçu de Dieu assez de force pour oser, seul contre tous, prononcer une parole de liberté pour la femme, parole qui devait troubler la foi des hommes les plus forts ; moi qui, depuis lors, ai trouvé chaque jour tant de forces nouvelles à mesure que plusieurs répétaient avec conviction et amour cette parole qui d'abord les avait tant effrayés ; moi, qui me sens plein de vie pour le service de notre Dieu, que voudra-t-il donc de moi lorsque il m'entourera d'un chœur de femmes appelant avec moi celle qui doit donner à ma parole la délicatesse et la grâce, la douceur et la décence qu'une voix mâle ne pouvait trouver ?

Voici la troupe sacrée qui doit aller au devant de la Femme-Messie ; moi, vous, elles, appelant, chacun selon sa foi, la femme à prononcer définitivement sur la loi d'union de l'homme et de la femme.

Mais laissons ces espérances et revenons à la réalité.

J'ai déjà cherché, sous mille formes, à enraciner profondément dans vos cœurs et dans vos esprits le sentiment et les idées qui ont fait naître mes théories morales et qui leur servent de base. Voici encore un exemple dont vous trouverez de nombreuses applications et qui me paraît propre à combattre

les préjugés qui s'opposent à la réhabilitation de la chair. Le préjugé enfanté par la foi chrétienne, est passé dans les habitudes les plus ordinaires de la vie, il la fausse et agira souvent sur vous, à votre insu, parce que nous l'avons tous, pour ainsi dire, sucé avec le lait qui nous a nourris.

Il est reçu de mettre beaucoup au-dessous des hommes qui recherchent les plaisirs de l'intelligence ceux qui recherchent les plaisirs des Sens. Ainsi, l'homme qui songe à sa toilette, à sa parure, qui aime les fêtes, la table, le luxe dans sa demeure ou sur sa personne est en général considéré (en théorie sinon en pratique) comme très-inférieur à celui qui cultive avec ardeur son esprit, qui cherche avidement la science, qui veut acquérir un luxe de connaissance. Je parle ici, dans l'un et l'autre cas, des hommes qui consomment les produits de l'industrie ou ceux de la science plutôt que des producteurs parce que l'exemple est plus frappant et aussi parce qu'il est nouveau pour vous.

Je dis donc qu'en comparant ces deux espèces de consommateurs, les moeurs, les habitudes du monde sont telles qu'un homme qui songerait presque uniquement aux plaisirs des sens serait reproché avec dégoût, tandis qu'on serait plus qu'indulgent envers celui qui ne songerait presque uniquement qu'à son instruction, et qu'on l'accueillerait même avec estime et considération.

Or, il y a beaucoup d'hommes qui accumulent tout ce qu'ils peuvent ramasser d'idées, qui forment ainsi un bazar intellectuel

à leur usage, où sont empilées d'une épouvantable manière des masses de marchandises scientifiques et qui n'usent de tout cela que pour leur consommation particulière, sans songer à transmettre, à donner, ou même à échanger leurs richesses spirituelles ; vrais égoïstes qui apportent dans l'envahissement du monde intellectuel la même avidité, la même brutalité que ceux qui s'enivrent, disons le mot qui se soulent dans le monde matériel ; véritables ivrognes qui, battant les murs et trébuchant dans les voies de l'intelligence, vous infectent du débordement de leur bile scientifique, vous jettent, à tous propos, au visage, d'indigestes exhalaisons de physique, de chimie, d'histoire naturelle et de politique surtout, car c'est là le champagne de ces lourds ivrognes !

Eh bien ! pour le monde, l'ivrogne de l'esprit est un homme studieux, réfléchi, laborieux ; on le trouve bien ennuyeux et pédant peut-être, mais on se hâte de mitiger la dureté de ces expressions et l'on ajoute : mais il sait beaucoup ! Quant à l'ivrogne de la chair, c'est un gourmand, un brutal, un pourceau d'Épicure, ou tout au moins un fat !

Cette différence si sensible et dont le monde fournit de bien nombreux exemples, doit vous faire voir jusqu'où porte l'influence du dogme chrétien. Il est de fait que, sous l'empire de ce dogme, les hommes qui s'abandonnent à l'ivresse de la chair sont plus repoussants encore que ceux qui se livrent à une constante débauche intellectuelle, car les premiers portent sur leur face même le cachet de la réprobation religieuse

de la chair et exagèrent leurs vices comme le font toujours des Parias, des réprouvés ; les autres, au contraire, sont paré d'un reflet de la foi en Dieu pur esprit, et bien des gens trèpent en couronne les fleurs de l'intelligence pour les plaler sur leur tête pendant leur irrespe ; ils s'enivrent donc avec une sorte de noblepe et de sainteté. Mais si l'époque actuelle les traite d'une manière différente et s'il résulte du préjugé chrétien plus de dignité chez celui-ci que chez l'autre, il n'en est pas moins vrai que ces deux natures sont aussi incomplètes l'une que l'autre, et que l'avenir seul pourra leur donner la mesure du légitime emploi de leur voracité, parce qu'il ne comprimera pas l'un par ses mépris et n'exaltera pas l'autre par ses louanges et qu'il saura tirer parti de leur puissance consommatrice, car c'est une sainte puipsance que de savoir bien consommer.

Je recommande surtout à ceux qui écrivent dans le Globe de réfléchir à ce que je viens de dire ; ils doivent y puiser les sujets d'une foule d'articles de mœurs très-piquants et qui sont propres à faire facilement comprendre et, pour ainsi dire, à faire toucher du doigt, notre dogme.

Mais c'est assez parler des idées, occupons-nous de nos personnes.

Mes Enfants, il y a eu ces jours-ci parmi vous quelques altérations de foi. Si quelqu'un éprouvait ici le besoin de parler sur notre situation actuelle, sur le caractère de notre action politique ou de nos tentatives industrielles,

qu'il parle. Comme nous avons, par exemple, beaucoup modifié nos relations avec nos ouvriers, quant aux projets d'associations surtout, il serait possible que quelques-uns d'entre vous aussent besoin d'être éclairés à ce Sujet.

Toussaint. — Père, après quelques indécisions, ma foi en aujourd'hui nette quant à la nécessité de la marche actuellement suivie; mais je voudrais que le Globe s'expliquât, à cet égard, très-catégoriquement, afin que ceux qui sont éloignés de Paris et spécialement mes fils de Belgique qui ont été dans le même cas que moi soient éclairés et que je puisse les retrouver pleins de foi lorsque je reviendrai au milieu d'eux.

Le Père. — L'ignorance où l'on est sur ce point tient à ce que tous les enseignements d'ouvriers ont été suspendus; là, les explications que tu demandes auraient été données, mais le Globe parlera.

Toussaint. — Ces explications répondraient à la brochure de Jules Lechevalier et à celle de Bazard, surtout à celle de Branson, parce que Branson parle de la réalisation actuelle, et il est nécessaire d'en démontrer l'impossibilité.

Le Père. — A propos de ces brochures de Jules et de Branson, je me rappelle que j'ai prononcé tout à-l'heure le nom de Mr Fourier. Lambert vous fera une instruction sur ces ouvrages, car il est nécessaire que vous compreniez bien comment des hommes qui ont eu un nom parmi vous, des hommes tels que Jules et Branson se sont rattachés aux idées de Mons.

Fourier, et de toutes manières, il est bon que vous connaissiez ses travaux, car, je vous l'ai dit, vous y trouverez de grandes choses; par exemple, sa critique du monde actuel sous le rapport économique, son analyse du temps perdu par suite de la concurrence et sa mordante satire contre la morale chrétienne vous seront très-profitables; vous y verrez d'ailleurs toute l'exagération du sentiment de la mobilité et cela vous fixera davantage sur la légitime part que ce sentiment prendra dans la morale de l'avenir.

Desbazeilles. — Père, j'ignore si les directeurs d'arrondissement se réunissent dans le but d'arrêter un plan d'enseignement pour les ouvriers; mais j'ai annoncé au Père Flachat que je lui soumettrais quelques idées à cet égard que je jetterai sur le papier.

Le Père. — Présente ton plan à Flachat; mais les réunions des directeurs d'arrondissement ont en effet le but dont tu parles.

Bottiau. — Père, j'ai besoin de vous signaler un fait qui me chagrine, bien qu'il n'ébranle ma foi en aucune manière. Je suis venu à la doctrine il y a dix mois, nous étions peu nombreux alors, et je ne vois pas que notre nombre se soit augmenté sensiblement, je ne sais à quoi l'attribuer, cependant je crois en trouver la cause dans la désorganisation actuelle de la hiérarchie, dont on ne s'occupe pas beaucoup en ce moment.

Le Père. — Tu sais bien que nous nous proposons surtout

maintenant des conversions individuelles plutôt que des conversions générales, nous avons besoin de trouver des néophytes forts plutôt que de nous adresser à beaucoup.

Pendant quelque temps nous avons sonné notre cloche à toute volée, tout le monde entrait, puis nous fermions la porte sur tout ce qui était dedans. Aujourd'hui, il faut qu'on entre très-difficilement et que la porte soit étroite et bien gardée. Nous avons été avertis, par la retraite même de plusieurs, que le nombre n'était pas pour nous la chose capitale; si elle était capitale, Dieu ne nous aurait pas enlevé tant d'hommes, car les faits qui frappent les apôtres ne sont pas dus au hasard.

Tirons donc de la Scission cette conséquence: c'est qu'au lieu d'enlever au monde, comme nous le faisions autrefois, les hommes qui témoignent quelque affection pour nous, nous devons au contraire, les maintenir dans le monde pour qu'ils le préparent à notre foi et soient prêts à répondre à notre appel; ne cherchons à les amener dans notre sein que par exceptions rares et pour de puissants motifs, montrons-leur même qu'il leur est possible de nous rendre plus de services là où ils sont qu'ici; nous sommes plus que suffisants pour remplir les fonctions actives de l'apostolat.

Quant à ce que tu viens de dire sur la hiérarchie, il est vrai que nous sommes dans un provisoire dont l'ordre souffre un peu; mais c'est une condition inévitable de notre situation. Les prédications sont interrompues, nos enseignements

gênés, tous les hommes de la parole ont la bouche fermée; beaucoup de membres de la famille sont donc, en quelque sorte, forcément inactifs; et toutefois, la classification imparfaite qui existe par fonctions aujourd'hui est un véritable progrès sur la hiérarchie par degrés, quoique celle-ci soit plus commode pour l'ordre en général; mais elle l'est moins pour le travail et je dirais surtout pour la liberté. La hiérarchie par fonction a une espèce de mobilité, d'élasticité plus favorable au développement de chaque capacité.

Bottiau. — J'avais toujours bien senti que dans l'ordre moral, la classification par degrés était fautive et qu'elle répondait au besoin de régularité seulement. La classification par fonctions me semble donc une très bonne chose; mais je croyais qu'il fallait faire marcher de front les deux modes d'organisation, car je ne conçois pas comment l'ordre pourrait exister dans les fonctions actuellement existantes, si aucuns grades n'existent dans le sein de chacune de ses fonctions.

Le Père. — Je te le répète, nous sommes dans un moment de transition qui nous condamne à cette imperfection et je compte sur votre foi pour parer aux inconvéniens qui pourraient en résulter; d'ailleurs, rappelez-vous ce qui se passe lorsqu'une hiérarchie nouvelle cherche à se former sur une nouvelle base; il y a toujours un moment de confusion pendant lequel un baron peut

bien être obligé d'obéir à un chevalier, et commander à un Duc et même à un Prince. Je compte sur vous, dis-je, et aussi sur moi, pour nous garantir des dangers d'une semblable évolution.

Bottiau. — Je ne dis pas cela pour l'intérieur de la famille, mais parce que je pense que ce désordre, au moins apparent, est de nature à empêcher beaucoup de personnes de se rattacher à nous.

Le Père. — Rappelle-toi que c'était autrefois notre constitution hiérarchique qui effrayait beaucoup d'hommes forts. Je crois, par exemple, qu'il est plus facile de se décider à faire son apprentissage de doctrine aujourd'hui, même en préparant les bandes du Globe, qu'il ne l'était autrefois d'entrer au troisième degré. Des titres qui désignent des fonctions sont acceptés plus facilement que des grades qui indiquent seulement des rapports d'inférieur à supérieur; d'ailleurs ne comptons pas sur les hommes qui verraient là un motif pour ne pas oser être apôtres.

Toussaint. — Comment fera-t-on dans l'intérieur de la famille? Autrefois, il y avait des fils...

Le Père. — Je n'ai rien changé à cette classification ancienne, mais au reste, il y a dans tout ceci un sentiment que je suis bien aise d'exprimer, car il répond parfaitement à la phase actuelle; le voici:

Pour la rénovation de notre hiérarchie, je ne suis pas fâché de compromettre mon autorité; je désire que vous

faspiez d'abord entre vous des élections fraternelles, libres, populaires ; j'apprendrai, par exemple, avec grand plaisir, que quelques-uns d'entre vous donnent le nom de Père à celui que jusqu'ici ils auraient appelé Frère. Autrefois, il est souvent arrivé à vos Pères de précéder votre amour, d'aller au-devant des élections que vous deviez plus tard acclamer mais que vous ne sentiez pas tout d'abord. Aujourd'hui, rendez-moi la pareille, désignez-moi vous-mêmes ceux que vous jugez dignes d'être vos chefs, il me sera doux de sanctionner vos choix comme il vous a été doux d'acclamer aux miens.

Toussaint. — Mais pour l'avenir, les élections par en-bas n'auront pas lieu.

Le Père. — Ne crains rien, nous ne tomberons pas dans la démocratie.

D'Eichtall, tu m'as demandé à nous entretenir ce soir de ta mission d'Angleterre, tu peux parler.

D'Eichtall. — Je suis revenu de Londres il y a peu de jours et je désire vous dire quelles sont mes espérances sur la propagation de notre foi en Angleterre.

Le Père pense, (et nous qui avons été sur le terrain nous partageons bien son opinion) que ce ne sont pas des Français mais seulement des Anglais qui pourront convertir l'Angleterre. Notre mission se borne donc à donner l'impulsion à quelques hommes ; ainsi, je veux donc moins vous dire ce que nous ferons nous, que vous parler de l'état général de la société anglaise.

L'Angleterre est à la veille d'une révolution qui ne ressemblera pas à la nôtre de 89 ; celle-là, l'Angleterre l'a eue en 1688. A cette époque, la bourgeoisie s'est soulevée contre la Féodalité et contre l'Eglise ; il en a été de même en France un siècle plus tard. Après le renversement de l'ordre ancien, a été établi cet ordre bâtard et transitoire qu'on nomme restauration, lequel a duré en Angleterre 150 ans, tandis qu'en France il ne durera que 20 ou 25 ans tout au plus.

Dans les deux révolutions, les périodes sont analogues, et le mouvement qui se produit en ce moment en Angleterre est semblable à celui qui s'est manifesté en France par la révolution de 1830. Ainsi, ce qui se fait contre l'Eglise Anglicane en ce moment, peut se comparer à la déclaration que les chambres françaises viennent de faire qu'il n'y a plus de religion d'Etat ; les attaques contre la noblesse sont semblables à la destruction de notre pairie héréditaire, toutefois en Angleterre, l'hostilité est plus vive parce que la noblesse y a conservé plus de puissance ; enfin, en Angleterre comme en France, il n'y aura pas de république, elles sont passées par là l'une et l'autre au moment de leurs grandes révolutions, les nations ne se répètent pas.

La République est aussi peu desirée en Angleterre qu'en France ; aujourd'hui la question n'est pas là pour les peuples, partout dans le monde, le peuple est sorti ou sort de l'esclavage, il aspire à une vie nouvelle ; c'est le peuple des travailleurs, il veut une organisation qui lui soit propre, qui soit

dans son intérêt; il ne lui faut plus que des chefs.

Cette tendance à l'organisation politique des travailleurs est manifeste surtout en Angleterre, parce que la population industrielle y a pris une extension considérable; et si la France a dû fournir les premiers Prêtres de la foi nouvelle, parce que c'est elle qui a le plus de sociabilité, c'est l'Angleterre qui doit fournir le premier peuple de l'ordre nouveau.

Pour bien apprécier la position du peuple en Angleterre, il faut jeter un coup-d'œil sur ce qui s'est passé dans ce pays depuis Quarante ans.

Lorsque la révolution française éclata, le contre-coup s'en fit sentir de l'autre côté du détroit. Des sociétés de Jacobins s'organisèrent dans toute l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. On en fut momentanément effrayé et l'on recourut à la rigueur pour s'opposer à leurs progrès. Pitt avec quelques exécutions, quelques emprisonnements et surtout avec la guerre contre la France, en vint à bout et les fit disparaître; mais peu à peu il se forma une vingtaine d'autres Sociétés avec un caractère tout nouveau, et qui étaient l'expression du malaise des classes industrielles. Ces sociétés qui jouèrent un assez grand rôle jusqu'en 1814, exigèrent de la part du gouvernement des efforts de répression assez considérables.

Mais, depuis la Paix, le mouvement des ouvriers, des prolétaires, dans le but d'améliorer leur sort, devint plus

manifeste encore et surtout plus précis. Des associations d'ouvriers furent fondées dans le but de réclamer la hausse des salaires et la diminution des heures de travail et de faire régler l'âge auquel les enfants seraient admis dans les ateliers.

Ces associations se multiplièrent; quelques hommes, parmi lesquels on doit mettre en première ligne Mr. Place, tailleur de Londres, s'occupèrent de régulariser ce mouvement. Grâce à ses efforts, la classe ouvrière est parvenue à obtenir l'abolition des lois contre les coalitions, et c'est même le seul pays où ce résultat ait été obtenu. D'un autre côté, les heures de travail ont été réglés; d'une manière insuffisante, il est vrai, mais pourtant avec un peu plus de philanthropie. Enfin l'Angleterre est le seul pays où les classes ouvrières aient le droit de s'assembler pour s'occuper de leurs intérêts, librement, sans l'intervention de l'autorité.

Il y a sept ou huit ans, on a créé dans toute l'Angleterre, par suite des efforts de ces associations d'ouvriers, des institutions ayant pour but de répandre parmi elles les connaissances techniques les plus utiles et les principes de l'économie politique, et des journaux tirés à un très-grand nombre d'exemplaires et paraissant tous les dimanches, ont une destination entièrement populaire.

L'état précaire de l'immense majorité de la population qui vit de salaires, et dont une grande partie est soutenue

par l'aumône, sous le nom de taxe des pauvres, l'élévation du taux des fermages par suite du monopole qu'exerce l'aristocratie; enfin, la prohibition des blés étrangers et les fréquentes faillites de banquiers portèrent la classe ouvrière à étudier, à analyser ces grandes questions qui sont la base de l'Economie politique: salaires, fermages, intérêts. Déjà, depuis cinquante ans, les penseurs anglais, à la suite de Smith, avaient préparé le pays à l'intelligence de ces matières qui sont aujourd'hui puissamment vulgarisées.

Depuis 1814, où les intérêts des classes ouvrières commencèrent à prendre tant d'importance, un homme a paru qui mérite toute notre attention, je veux parler de Mr. Owen.

Mr. Owen avait été frappé des inconvénients d'un principe dans lequel les économistes n'avaient vu que des avantages, et qu'ils avaient prêché comme fondement politique de leur science industrielle, du principe de la concurrence. Sous ce rapport, Mr. Owen fit en Angleterre ce que Mr. Fourier a fait en France, mais d'une manière plus pratique; il a démontré qu'il y aurait moyen d'améliorer le sort des populations actuelles si l'on donnait une meilleure direction aux instruments de production; il a en même temps propagé cette doctrine morale, savoir: qu'il était mal de voir une partie de la Société qui ne travaille pas jouir largement des produits de celle qui travaille, et il a présenté ces idées critiques contre la concurrence et l'oisiveté sous une foule de formes et dans maintes occasions.

Sous le rapport organique, Mr. Owen a été beaucoup moins heureux. Son système se réduit à une communauté par égalité, où chacun serait successivement gouvernant et gouverné; mais il est vrai de dire à son honneur qu'il considère lui-même ses idées organiques comme moins bien arrêtées et formulées que ses idées critiques, et qu'il compte pour leur développement sur les expériences pratiques qui seraient tentées.

Mr. Owen a cherché à réaliser son système dans plusieurs lieux et à des époques différentes, et toujours il échoua. Ses associations ne tardèrent pas à se dissoudre; elles ont été utiles cependant parce qu'elles ont inspiré le désir d'un changement radical et pourtant pacifique dans l'organisation sociale, d'une révolution ayant pour base l'intérêt industriel, l'amélioration du sort des travailleurs.

Les idées de Mr. Owen, répandues dans toute l'Angleterre, ont donné lieu à la formation des sociétés coopératives, dans lesquelles les ouvriers se réunissent dans le but de s'associer pour la consommation; ils cherchent ainsi l'économie dans les achats et les bénéfices de la combinaison de plusieurs petites industries morcelées.

Ces associations se sont beaucoup multipliées et elles ont propagé puissamment les idées critiques de Mr. Owen sur la propriété, sur la concurrence et sur l'oisiveté; de sorte qu'aujourd'hui les ouvriers peuvent donner une analyse assez exacte de la rente ou fermage, de l'intérêt de l'argent et

des salaires; c'est-à-dire des relations générales des propriétaires et des non-propriétaires.

Mais quoiqu'il résulte de tout ceci, pour les ouvriers un plein le désir d'une association industrielle, ils ne la conçoivent que bien imparfaitement, puisque le Système de Mr. Owen est étranger à toute idée de hiérarchies. Le grand avantage de ces efforts consiste donc seulement dans la conscience qu'ils ont donné au peuple d'un affranchissement sans violence qui ne peut s'opérer qu'avec l'assentiment et le concours des classes supérieures et, en effet, il est certain que les classes inférieures ont montré une patience extraordinaire dans leurs souffrances.

L'Evêque de Dublin dit dans un rapport qu'il a trouvé des hommes mourant de faim par suite de l'introduction de nouvelles machines et que ces hommes disaient: „nous „savons que les machines sont nécessaires et que nos efforts „pour les détruire seraient vains, parce qu'il est de „l'intérêt de la société qu'elles soient introduites; nous „ne savons pas comment sortir de la position misérable „à laquelle elles nous condamnent, mais nous nous „résignons, espérant profiter un jour nous-mêmes des „avantages que produiront ces nouvelles machines." »

Malgré le tableau que je viens de vous faire de la Situation des classes ouvrières en Angleterre, il ne faudrait pas croire que je leur attribue des sympathies plus larges, plus généreuses que celles de notre peuple français; mais

certainement elles sont beaucoup plus avancées sous le rapport théorique et pratique de l'œuvre industrielle, c'est à dire en économie politique.

Quant aux classes moyennes, elles renferment aussi des hommes qui s'occupent avec ardeur de l'amélioration du sort du peuple, et ces hommes se rattachent aussi à Mr. Owen. Je vous ferai connaître par le Globe deux brochures nouvelles qui sont profondément empreintes du sentiment d'association de tous les peuples. Les auteurs parlent de nous, ils nous connaissent imparfaitement, mais ils sentent que nous nous proposons un but analogue au leur; et l'on voit que ce sont des hommes prêts à nous écouter.

D'un autre côté, l'Aristocratie, fortement attachée à ses priviléges, repousse toute innovation, surtout en ce qui concerne la constitution de la propriété; cependant, depuis trente ans, elle a montré qu'elle savait toujours céder à point; le Sentiment de la nécessité est très-puissant chez elle, elle n'est pas Sympathique, mais elle a assez de tact et de raison, et le mouvement des classes inférieures l'entraîne peu à peu.

Ainsi, les grandes concessions ont toujours été faites par elle, à la suite des démonstrations parties du Sein des classes ouvrières et qui, la plupart du temps, ont été conseillés par des membres de l'aristocratie. Je crois donc qu'il y a, dans cette classe, une puissance qui peut être mise en œuvre pacifiquement et que, sous ce rapport, l'aristocratie anglaise fera moins obstacle que la nôtre.

Quant à la classe commerciale, c'est, d'après ce que j'en ai vu et entendu dire, ce qu'il y a de moins éclairé et de plus égoïste; mais il faut dire que c'est elle qui dirige le mouvement industriel et son immense appareil de machines, et que tout cela est monté sur des proportions gigantesques. De même, c'est cette classe qui règne dans les banques, dont le système est bien plus perfectionné que chez nous; ainsi pouvons-nous dire que, si la nation anglaise est moins avancée que nous sous le rapport moral, elle nous dépasse prodigieusement sous le rapport mécanique, instrumental, exécutif, pratique.

Il me reste encore à examiner d'importants éléments de l'ordre social, et d'abord je parlerai de l'élément religieux.

J'ai dit qu'une partie de la population ouvrière s'est jetée dans la doctrine d'Owen, y cherchant une amélioration matérielle, une autre partie, par suite de sa misère et de l'égoïté du spectacle mercantile qui l'entoure et dont elle ne jouit pas, s'est rejetée avec fureur dans le christianisme. Les méthodistes se sont multipliés comme les Owenistes et l'on a vu souvent, m'a-t-on dit, des conversions subites de l'une de ces croyances à l'autre. Les méthodistes ne sont pas, en général, ce qu'il y a de plus avancé dans la population; pourtant il y a, parmi eux, des hommes forts.

En Ecosse les traditions chrétiennes qui annoncent une rénovation ont trouvé de l'écho. L'Ecosse est le pays de la spéculation intellectuelle; il y a aujourd'hui une

philosophie Ecossaise, il n'y a pas de philosophie anglaise et la réapparition du christianisme s'y produit en effet sous une forme métaphysique, sous une forme allemande.

Enfin, à côté de l'Angleterre et de l'Ecosse vit un peuple jusqu'ici opprimé, exploité, et qui pourtant est vraiment le peuple Prêtre des trois royaumes. L'Irlandais n'a pas été compris; son ardeur, son enjouement, l'ont fait juger par les Anglais comme un enfant et cependant l'Irlandais est le Français de l'Angleterre; parmi eux se trouvent les Orateurs, les artistes, les prêtres de ces contrées.

L'homme qui a su acquérir de nos jours la plus grande popularité, c'est O'Connell; c'est le seul homme dans le parlement qui ait de l'animation, de la poésie, de la véritable éloquence. Dernièrement nous l'avons entendu; c'était vraiment touchant de voir cet homme se féliciter de ce qu'au milieu des luttes politiques où il a vécu et malgré sa profession d'avocat, d'homme de loi, il avait pu conserver encore quelque poésie; et en effet, sa parole en était pleine.

Je crois que nous trouverons en Irlande de puissants auxiliaires comme artistes.

L'état de ce pays en ce moment est effrayant; vous savez combien la population s'est accrue et combien elle gémit sous les charges qui pèsent sur elle, combien les classes inférieures y sont misérables. Le fait politique contre lequel toutes ces douleurs conspirent aujourd'hui, c'est la dîme; et le procédé

que les Irlandais emploient pour s'en affranchir est remarquable; ils ne refusent pas de payer, ils laissent enlever la dîme de leurs récoltes, puis lorsqu'elle arrive au marché, personne ne se présente pour l'acheter. On a même transporté de ces produits jusqu'à Liverpool sans trouver d'acheteurs, de sorte que si la dîme n'est pas supprimée, elle est considérablement réduite par ceux qui la perçoivent.

Mais ce refus de paiement ne s'arrête pas aux dîmes; il commence à s'étendre aux fermages, car le peuple a facilement compris l'analogie de ces deux redevances; d'ailleurs le clergé qui a droit aux dîmes est présent, tandis que les Seigneurs auxquels reviennent les fermages ne sont presque jamais sur les lieux, et ne peuvent pas même invoquer le fameux argument du luxe des riches qui fait vivre les pauvres. Les plaintes de l'Irlande contre la dîme et le fermage ont retenti d'une façon éclatante en Angleterre et il ne serait pas étonnant qu'elles y produisissent un semblable résultat.

J'ai parlé des classes ouvrières, de l'aristocratie, de la classe moyenne ou commerçante en Angleterre et de l'état général des populations d'Ecosse et d'Irlande, mais je n'ai rien dit encore de l'Eglise Anglicane. C'est une grande superfétation qui menace ruine de toutes parts; voilà ce que j'ai à vous dire.

En résumé, le mouvement qui me paraît le plus important pour nous en Angleterre, c'est-à-dire celui qui prépare le

plus les esprits à l'adoption de nos doctrines, c'est le mouvement opéré par les Owenistes, mouvement critique dirigé contre la concurrence et l'oisiveté, mouvement organique, en ce sens seulement qu'il est pacifique. Mais le progrès que les Owenistes auraient à faire pour embrasser la doctrine serait, (et ils y sont très-disposés) de donner à l'oeuvre de réalisation industrielle un caractère politique. Mr. Owen n'a pas pu concevoir ainsi tout d'abord la réforme sociale, parce qu'il avait sous les yeux une aristocratie très-puissante, et qu'il ne pouvait imaginer qu'elle consentirait à seconder des hommes qui modifieraient son existence; c'est pourtant ce qui aura lieu.

Nous avons eu quelques conversations avec Mr. Owen sur ce sujet, et il a été frappé de cette différence entre notre système et le sien; il nous a même dit que, s'il n'avait pas jusqu'ici tenté d'agir sur l'aristocratie c'est qu'il ne croyait pas que le temps fut venu de le faire; en effet, le temps n'était pas venu, mais il approche, car l'aristocratie commence à être sérieusement inquiète, elle doit donc être bientôt à la recherche des moyens de conciliation, des concessions qu'elle sera, comme elle l'a toujours été, la première à formuler et à réaliser; en ce moment elle a l'oreille ouverte à tous les conseils, c'est donc à nous de parler.

Le jour où les Anglais, préparés par les travaux de leurs économistes, et en dernier lieu par ceux des Owenistes,

sentiront que l'œuvre de transformation industrielle doit être en même temps une œuvre politique et qu'elle ne doit pas être seulement anglaise, mais aussi Française, Européenne, universelle, ce jour-là ils seront St Simoniens et la cause des travailleurs aura obtenu un succès dont nous ressentirons ici l'influence bienfaisante.

Le Père. — Tu vois donc dans les trois peuples Irlandais, Ecossais, Anglais, notre trinité : Prêtres, savants, industriels. A l'époque où nous nous occupions de nos travaux dogmatiques nous avons été en effet en relations avec l'Ecosse ; maintenant que nous avons les yeux fixés sur l'Industrie, tu as fait avec Duveyrier une première apparition à Londres ; enfin, comme nous désirons la création de notre culte, il nous faudra bientôt songer à l'Irlande.

As-tu quelqu'un en Angleterre qui puisse nous ouvrir des relations avec l'Irlande ?

D'Eichthal. — Oui, Père ; et d'ailleurs, la vieille haine nationale des Anglais contre les Irlandais doit recevoir prochainement une solution providentielle ; la situation actuelle de ces deux peuples les oblige à un contact qui sera favorable à l'un et à l'autre.

Ce pauvre peuple de l'Irlande, on le voit dans les rues de Dublin en haillons et un morceau de pain noir à la main ; il est toujours gai, content, plein d'espoir et de vie.

Le Père. — Il faudra, le plus vite possible, nous envoyer ici des Anglais ; un contact intime avec nous leur est

nécessaire.

En parlant de Mr. Owen et des méthodistes, tu aurais pu faire remarquer la position toute particulière que nous occuperons entre les partis nombreux qui existent en Angleterre, soit en politique, soit en religion, nous qui unissons la religion et la Politique.

Ainsi, les méthodistes qui viendraient écouter nos prédications seraient surpris d'y trouver autant de politique, et, d'un autre côté, les radicaux venant à nous comme à leurs clubs et à leurs meetings, entendraient avec étonnement notre parole religieuse; nous ferions plus facilement sentir à chacun d'eux ce qui leur manque, car il manque aux hommes politiques d'être religieux et aux hommes religieux d'être politiques. Ce caractère mixte d'ailleurs ne permettrait pas de mettre en doute notre amour pour le peuple et donnerait en même temps la garantie de notre volonté pacifique; ce qui serait mieux senti en Angleterre qu'en France où les opinions extrêmes sont moins tranchées.

Quant à ce que tu avais dit de la position avancée des Owenistes par rapport à toutes les autres portions de la Société Anglaise et du peu de distance qui les sépare de nous, je crois que tu as exagéré leurs dispositions progressives. Certainement, les hommes qui ont poussé le plus loin la Critique sont les plus avancés, pour le moment, en Angleterre; or, ce sont les Owenistes, ils ont critiqué radicalement la constitution de la propriété; ils ont même

fait la critique de la critique en combattant la concurrence, et sont enfin arrivés à une espèce de loi agraire. Mais s'ils sont les plus avancés pour le moment, si même ils mêlent à leur doctrine un sentiment pacifique assez prononcé, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont républicains, et que le dogme de l'égalité, de l'indépendance de toute hiérarchie, est profondément gravé dans leurs esprits.

Or, la lutte entre les classes supérieures et les classes inférieures, c'est-à-dire entre les éléments de la vieille hiérarchie, est imminente en Angleterre plus que partout ailleurs; cette nation est sur un volcan; nous devons donc, avant tout, porter dans ce pays un langage de paix et de conciliation entre les partis, et les hommes les plus avancés, les plus proches de nous, sont ceux qui sont le plus capables d'entendre ce langage d'ordre et de conciliation.

Eh bien! d'après ce que tu as dit toi-même de l'aristocratie anglaise, n'est-il pas évident que si nous pouvions imposer notre main religieuse sur la tête de quelques nobles lords, non-seulement nous aurions fait beaucoup plus qu'en convertissant en France un grand nombre de nobles qui n'ont plus d'influence politique, mais que nous aurions donné à l'Angleterre l'impulsion qui doit sortir de nous, puisque tu as dit encore que, dans ce pays, c'était l'aristocratie qui formulait la première des concessions en faveur du peuple; tu ajoutais, il est vrai que, pour cela, il avait fallu qu'elle fût pressée par les réclamations populaires, mais nous

pouvons nous en rapporter, pour cette partie critique de la tâche, à d'autres qu'à nous, aux Owenistes par exemple, tandis que nous ferions œuvre organique en provoquant directement par la conviction et la persuasion, ces conceptions nouvelles de l'aristocratie.

d'Eichthal. — Je sens toute la valeur de votre observation, Père, et je l'adopte, quoique j'ignore, pour le moment, comment nous pourrions, nous Français, nous Saint-Simoniens, qui ne sommes pas, en général, de race féodale, comment nous pourrions aborder aujourd'hui, avec espoir de succès, l'aristocratie anglaise.

Mais j'ai besoin d'ajouter une observation à ce que vous avez dit sur notre double caractère politique et religieux. Il y a en Angleterre un grand nombre d'hommes distingués qui réunissent la foi chrétienne aux doctrines Owenistes.

Le Père. — Ces hommes professent-ils leur foi religieuse et leur foi politique en même temps et dans le même lieu? Je serais bien trompé d'ailleurs si ces hommes n'étaient pas en politique républicains et en religion mystiques.

d'Eichthal. — M.r Owen a tenté de réunir ces deux caractères.

Le Père — Quel est le lien qui existe entre lui et ses associés? Est-il leur chef et en même temps leur Prêtre?

d'Eichthal. — Il n'est réellement ni l'un ni l'autre. Il n'existe entre tous aucun lien hiérarchique; j'ai même

été frappé d'une chose qui m'a semblé étrange ; pour être membre de l'association, il faut avoir payé une guinée.

Le Père. — C'est un véritable cens électoral.

Dis-nous encore quel rôle jouent les femmes dans ces associations ?

d'Eichthal. — Les femmes commencent à y jouer un rôle. Dans les réunions auxquelles nous avons assisté, il y avait un grand nombre de femmes sur l'estrade.

J'ai peu vu de physionomies aussi animées que là. Elles sentent leur égalité avec l'homme et parmi ces femmes disciples de Mr. Owen, il en est quelques-unes, particulièrement miss Rite, qui, par leurs écrits, leurs voyages, leurs travaux, leur énergie & leurs discours se sont manifestées d'une manière fort remarquable.

Le Père. — Je te demande si Mr. Owen assigne lui-même un rôle spécial, une fonction aux femmes dans ces associations ?

d'Eichthal. — Non, Père, ce sont plutôt les femmes qui se sont attachées à lui, mais il ne les appelle pas ; elles le gênent même, il ne le leur cache pas et leur dit souvent : Attendez, attendez, si vous venez si vite, vous nous gênerez.

Le Père. — Voilà ce que je le demandais.

Achevé le jour de Barard. Eugène
Juillet, année de la mère.

Soirée.

Rue Monsigny. 14 Février 1832.

Eventualité d'une crise nouvelle. Attente, Espoir, Confiance.

Sommaire. — Le Père exprime la crainte d'une nouvelle crise, mais il conserve encore l'espoir que Rodrigues ne se séparera pas. — Il annonce que Michel et Flachat ont institué la table de leur fonction.

Soirée

du 14 Février 1832.

Le Père. — Mes enfants, je vous disais dernièrement qu'il se préparait pour nous de grandes choses; et en effet, nous voici à une rude épreuve. Je vous demande de la patience; cette vertu vous sera souvent nécessaire dans l'apostolat.

Ne vous hâtez pas trop, sur des bruits qui vous sont irrégulièrement parvenus, de vous former une opinion sur des choses que je ne peux moi-même vous annoncer encore.

Restez dans l'attente; c'est pénible, mais je vous en ai donné l'exemple; si vous en souffrez, j'ai souffert avant vous.

Nous marchons vers l'unité d'action, et nous n'y serons parvenus que lorsque l'unité de pouvoir sera complètement réalisée par l'homme et par la femme. Jusques-là nous aurons encore, comme nous avons eu déjà, des oscillations, pendant lesquelles notre avenir prochain sera momentanément voilé. Ces moments où l'apôtre cherche à deviner son lendemain, lui qui voit si clairement à travers les siècles, sont des moments de douleur, et pourtant sa vie en est fréquemment semée.

Notre route est si bien tracée à grandes distances, que nous avons toujours la certitude, devant tous les obstacles qui viennent nous entraver, que nous n'en perdrons pas

la trace, et cependant il y a pour nous un moment de recherches douloureuses. Il serait fâcheux que vous n'éprouvassiez pas tous cette douleur qui est un signe de notre imperfection et qui nous pousse à réaliser le progrès que cette souffrance même nous présage.

Nous l'avons dit, l'humanité ne se répète pas, nous ne nous répéterons pas non plus ; que les souvenirs récents de notre dernière crise ne nous inspirent donc pas d'inquiétudes pour ce qui se passe aujourd'hui, jusqu'à ce que j'aie quelque chose de positif à vous dire sur notre avenir. Rien n'est encore changé dans notre position, et je vous le répète, patientez, attendez, ayez plus que jamais confiance en moi.

Nous avons fait aujourd'hui une légère modification à notre vie intérieure. Michel et Rachat ont institué à la table de leur fonction, de manière à donner à l'une des communions journalières, le caractère religieux que ces communions n'avaient pas.

Je vous ai annoncé que nous avions encore d'autres changements à opérer ; les chefs de fonctions vous ont prévenus, tous ces changements auront le même but, donner à notre vie un caractère religieux qui lui manque encore.

Je vais vous laisser, je désire cependant que vous restiez ici, que vous causiez entre vous, et que vous consacriez spécialement cette soirée à affermir les relations d'affection indissoluble qui doivent unir des apôtres.

Nous avons pu nous présenter, pour ainsi dire, désarmés

à l'hérésie dernière, et elle nous a fait commettre beaucoup de fautes ; que ces fautes soient des leçons pour nous aujourd'hui. Nous avons brusqué bien des choses ; avec plus de patience, nous pouvons désormais éviter bien des douleurs. Si nous avions entre nous des liens d'affection et de confiance vraiment religieuse, jamais rupture ne paraîtrait possible, et dans tout désaccord, nous aurions une force d'ensemble et une tranquillité personnelle qui rétabliraient parfaitement l'harmonie.

Voici la dernière phase encore irréligieuse de notre vie ; jusqu'ici, nous avons cru qu'en face de l'hérésie, le progrès ne pouvait s'accomplir que par la séparation, et en effet la séparation était utile à ceux mêmes qui s'éloignaient et à nous, elle était en quelque sorte religieuse, mais il doit arriver un moment où les séparations cessent d'être religieuses ; espérons que nous y sommes parvenus ; espérons que l'honneur qui, par moi, vous a transmis à tous la vie de St Simon, de son maître, espère-ront que Rodrigues ne s'éloignera pas de nous !

Achevé le jour de Barnard. Eugène.
Juillet. Année de la mère.

Dix-huitième Enseignement.

Rue Monsigny. — 18 Février 1832.

Modification dans la hiérarchie. — Hommage à la retraite.

Sommaire. — Le Père sur la séparation de Rodrigues. – Modification dans la hiérarchie. Annonce des réunions du collège auxquelles assistèrent Flachat, Isaac Pereire, Henry, Holstein, Simon, Ollivier, Rigaud, Bruneau et Lallat. – Michel Chevallier est chargé de l'administration générale de la famille et de la procuration qui avait été donnée à Rodrigues. – Explication de la situation où le Père s'est trouvé entre Rodrigues & Bazard (le Juif et le chrétien) – E. Talabot sur l'élection de Michel. – Nouvelle profession de foi de Michel, ses principes de conduite; juger des actes en se plaçant à 200 ans de distance dans l'avenir. – Dégager de toute chose, de toute idée, de tout Etre l'élément progressif. – Appréciation dans la politique intérieure, du juste-milieu (Banquiers, Bourgeois, députés du centre) et des Légitimistes; dans la politique étrangère, de la question d'orient (système de la méditerranée) dans la morale, des femmes; appréciation dans la famille, de ses frères E. Talabot, d'Eichthal, Rouffard, Lambert, Barrault, Flachat. – d'Eichthal rapporte les visites de Michel à Rosthchild, Aguado et autres banquiers. – Il se réjouit de l'avènement du Père, seul chef maintenant de la famille. – Profession de foi de Rouffard. – d'Eichthal sur l'amour aveugle pour le Père. – Le Père sur la prière et sur l'amour aveugle.

d'Eichthal sur le Père. (St. Simon et ses vues.) Le Père explique pourquoi P. Leroux, E. Reynaud, Jules Lechevallier, Erasmon, Carnot et tous les dissidents avec Bazard ont quitté la famille. – Hommage à la retraite de Bazard et de Rodrigues. – Jour de Deuil.

Dix-huitième Enseignement.

Samedi, 18 Fév.er 1832, rue Monsigny.

Le Père. — Mes enfants, vous verrez demain dans le Globe la proclamation de Rodrigues, vous y verrez en même temps une lettre que je vous adresse à tous, une circulaire de Michel aux églises de province; enfin, le 5.me enseignement que je vous ai fait ici sur les femmes. Ainsi, ce numéro du Globe renfermera toute l'explication de notre vie actuelle. En même temps, nous commencerons par l'insertion de ce 5.me Enseignement notre appel direct et public aux femmes; nous ne l'avions pas pu faire encore, et dès ce jour, il devient notre Œuvre capitale.

Depuis six ans, nous travaillons, hommes seuls, à la propagation de la foi St. Simonienne, c'est à dire que, depuis six ans, le but que nous nous proposions, instinctivement ou consciencieusement, était d'arriver à une époque où nous pourrions appeler la femme à s'associer à nous, car la réalisation de l'avenir St. Simonien consiste dans l'union religieuse, politique et morale de l'homme et de la femme.

Pour que cet appel se fit d'une manière puissante, Dieu a voulu qu'il fut unitaire, aussi pouvez-vous tous aujourd'hui prononcer, comme une seule voix, l'appel à la femme tel que je l'ai fait.

Et toutefois c'est une occasion de vous faire sentir comment, dans l'œuvre immense que nous accomplissons,

nos efforts ne sont pas les seuls qui préparent l'avenir. Depuis, et nous pouvons tous aujourd'hui, comprendre l'influence qu'exercent, pour la propagation de notre foi, tous les dissidents, depuis l'hérésiarque Augte Comte qui a renié son maître, son Père, St Simon, jusqu'au disciple fidèle de St Simon qui renie aujourd'hui son propre disciple et qui manque à l'avenir comme Augte Comte a manqué au passé. Nous pouvons les sentir harmonieusement rattachés à notre œuvre, tandis que tous nous injurient et nous repoussent, parce que nous savons quel sera le résultat de leurs travaux, et qu'eux, au contraire, désespèrent de nous et nous méconnaissent.

Cette disposition religieuse nous permet de comprendre comment tous ces efforts, en apparence contraires, tendent pourtant au même but tandis que les dissidents nous regardent comme occupés à une œuvre rétrograde.

Dans le Sein de notre famille, nous allons avoir deux changements importants; et d'abord, vous devez sentir maintenant pourquoi, depuis la séparation de Bazard, je n'ai pas pu et je n'ai pas dû réunir le Collège.

Je me suis ainsi privé de l'inspiration que j'aurais pu puiser dans les réunions de ceux de nos fils qui ont le plus de puissance; mais je ne voulais pas, alors que la famille était encore tout émue de notre dernière crise, fournir des occasions inévitables de luttes, en réunissant un collège où la première question agitée aurait été celle-ci: Comment l'appel des femmes peut-il être fait, dans l'état de désharmonie

où le Père Rodrigues est par rapport au Père ?

J'ai cru devoir apporter ce témoignage de patience à l'égard de Rodrigues, afin d'ôter le prétexte au moyen duquel on combattra si souvent les idées que nous présentons sur l'avenir moral de l'humanité. Ce prétexte consiste à nous accuser de précipitation et de provocations intempestives à des débats dont la nature délicate peut entraîner de graves désordres.

J'ai voulu qu'on ne pût accuser justement ni moi, ni vous, d'avoir mis une rapidité exagérée à soulever ces débats et à propager ces idées. Aussi, ma patience a été cause que c'est Bazard lui-même qui a le premier donné de la publicité à mes idées et je m'en félicite malgré l'entourage qu'il leur a donné.

J'avais déjà montré précédemment, lorsque Bazard et Rodrigues étaient unis dans l'intention de m'empêcher d'émettre les théories morales, que je savais attendre. Alors, nous avons discuté pendant huit mois au moins d'abord entre nous trois, puis dans l'intimité du petit conseil où nous avions appelé Marguerin et Clavé, ensuite nous avons reporté cette discussion dans le collège où nous l'avons même laissé traîner pendant quatre ou cinq mois encore.

Je le répète, je sais attendre, car ces huit derniers jours ont été d'un poids bien lourd pour moi, et je puis même dire que depuis novembre, je supporte une charge douloureuse à mon cœur; pourtant j'ai patienté, j'ai attendu que Rodrigues déclarât lui-même qu'il nous abandonnait.

Aujourd'hui, nos enfants, portons les yeux vers l'avenir, nous voilà lancés !

Nous aurons des réunions du collége deux fois par semaine, et, dans ces réunions, quelques-uns d'entre vous vont être appelés, déjà, lorsque nous avons fait une première modification dans la hiérarchie, après la retraite de Bazard, j'avais réuni autour de Rodrigues un état-major de la fonction financière et industrielle, je l'avais composé de Flachat, Péreire, Henry et Holstein. Aujourd'hui, je désire avoir dans ces réunions plus intimes du collége, où nous nous occuperons surtout des intérêts généraux de la famille, outre les fils que je viens de nommer, Simon, Ollivier, Rigaud, Bruneau et Lallat.

Cette circonstance nous offre le moyen de faire bien sentir la différence qui distingue la phase actuelle des phases précédentes.

Le Collége, tel qu'il était formé à l'époque où vivait Eugène et pendant le temps où nous avons produit les deux volumes d'exposition, devait avoir une physionomie toute différente de celle qu'il présentera maintenant. Ce qu'il nous faut avant tout aujourd'hui, c'est une foi inébranlable, une solidité à toute épreuve, un dévouement entier, un amour aveugle (j'emploie exprès le mot) voilà ce que j'attends des fils que je rapproche le plus de moi.

J'ai dit un amour aveugle parce que j'ai fait assez pour que, dans la situation délicate où nous sommes, mes enfants aient une foi entière en moi, car ceux qui ne l'auraient pas

ne seraient pas en position de donner au monde l'enseignement vivant que nous devons surtout lui donner aujourd'hui. J'ai dit un amour aveugle, parce que vous savez bien maintenant ce que j'aime, ce que je veux et aussi ce que je peux. J'ai dit un amour aveugle parce que je ne veux plus de scission, d'hérésie, de séparation, parce que je veux une famille, parce que je veux un apostolat.

Il est parmi vous un homme qui seul, après moi, a vraiment un nom dans le monde, c'est Michel. Son nom, il l'a bien gagné. Certes, plusieurs de vos Pères ont marqué par leurs travaux, mais Michel, entre tous, a pris à l'égard du monde une position exceptionnelle.

Michel vous a dit un jour que, dans ses rêves, l'homme avec lequel il se mettait le plus facilement en communion était celui qui, toute sa vie, fut auprès de Napoléon, son chef d'état-major. C'est là, en effet, la position que Michel occupera près de moi.

Je transmets à Michel la procuration qui avait été donnée par vous à Rodrigues, et je le charge de l'administration de la Famille. Perreire l'aidera. Il s'occupera aussi de nos relations politiques extérieures et conservera toujours la direction du Globe.

Mais je compte moi-même m'occuper plus particulièrement du Globe dans les premiers temps de notre appel aux femmes, et le délivrer ainsi, en grande partie, des soins de la rédaction.

Mes Enfants, vous m'avez tous donné dans cette

circonstance, un nouveau témoignage d'amour et de foi, je vous en rends grâces. Vous vous avez repenti la douleur que j'éprouvais, nous n'en aurons plus de semblable.

Vous verrez demain dans cette lettre que je vous adresse à tous, une explication de la position dans laquelle je me trouve à l'égard de Rodrigues et de Bazard. Là est un enseignement puissant et vous verrez combien est grand le caractère providentiel de cette moralité vivante que Dieu a mise en nous et où nous trouvons la justification de nos prévisions d'avenir, et de notre science du Passé.

Vous verrez dans ces deux grands noms, Rodrigues et Barard, le Juif et le chrétien, et autour d'eux tout l'appareil des difficultés que nous rencontrerons dans la conversion du monde. Comme je le dis dans cette lettre, cette trinité vivante est l'analyse de la vie mâle de St Simon qui s'est déroulée comme ses propres travaux, comme l'humanité s'est développée et comme elle se développera encore.

(Le Père suspend un instant sa parole, puis il reprend.)

Les figures sont bien bonnes aujourd'hui.

Talabow demande la parole et dit d'une voix émue:

Père, au moment où vous nous annoncez l'élévation de quelques-uns de vos fils et entr'autres de Michel, au moment surtout où la famille vient de recevoir une secousse violente, j'ai besoin de donner à vos enfants un exemple de moralité, c'est vous qui me l'avez inspiré... je suis ému .... Michel est mon camarade d'enfance, j'ai grandi avec lui,

auprès de lui, et presque toujours par lui sans qu'il y ait eu jusqu'ici entre nous l'intimité et l'effusion que, pour ma part, j'ai évidemment désirées depuis la dernière crise, parce que je l'ai senti côte à côte, solide et inébranlable, lorsque le Sol tremblait autour de nous.

Michel, tu n'es plus mon frère, il y a déjà longtemps que tu ne l'étais plus; je ne l'avais pas bien senti, maintenant je le sens et je te le dis avec amour.

Je le dis devant tous, afin que tous soient édifiés par mon exemple et que tous apprennent à aimer Michel comme il doit être aimé, car il est notre Père à tous.

Michel, la reconnaissance de ta Supériorité n'est pas pour moi un Sentiment vague et incertain; c'est, je pourrais le dire, un amour aveugle auquel tu as fait la cataracte; pendant six mois j'avais les yeux fermés, mais le rôle que tu as rempli dans ces derniers temps m'a rendu clairvoyant, et ce que vient de dire ce soir notre Père suprême a éclairé complétement mon coeur.

Michel, je t'aime beaucoup et je veux t'embrasser.

(Michel et Calabot s'embrassent. Le Père embrasse ensuite Michel et ceux de ses fils qu'il a désignés pour assister aux réunions du Collége.)

Michel. — Au moment où notre Père suprême vient de me donner devant vous ce témoignage éclatant de son amour, je dois vous dire l'impression que ce témoignage a produite sur moi et vous faire connaître aussi comment je m'en suis rendu digne, c'est-à-dire quels ont été les

sentiments inspirateurs de ma conduite.

Je vous ai dit ici une fois, à une époque où notre famille était encore toute désorientée, que j'étais un homme de devoir, mais un homme du devoir orgueilleux. Comme vous l'a rappelé le Père, j'avais pris le type de Berthier. Je ne me suis donc pas gêné pour vous dire que, depuis quelque temps, je pressentais qu'il s'opérait un grand progrès en moi....

(L'arrivée de Fallat interrompt Michel qui dit:)

Je m'interromprai volontiers pour embrasser Fallat.

(Il l'embrasse. Fallat qui en ignore le motif paraît surpris.)

Le Père — Embrasse-le toujours, c'est de l'amour aveugle.

Michel. — Depuis quelque temps et surtout depuis que dernièrement j'avais sous l'inspiration du Père et sous l'influence de ses conceptions religieuses, tracé dans le Globe notre plan politique, je sentais que je serais appelé à jouer un rôle plus élevé parmi vous que celui que j'avais rempli jusqu'à présent; de telle sorte que je m'attendais, sans savoir comment la chose se passerait, que le progrès moral qui s'était accompli en moi se manifesterait par un progrès de hiérarchie.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le témoignage d'amour que je viens de recevoir du Père redouble encore l'amour que je lui porte. Cet amour est aveugle, mais aveugle dans ce sens, comme l'a dit le Père qu'il a assez fait pour que, dans quoi qu'il me dise, ma première

impression soit que ce qu'il me dit est bien. C'est ainsi que j'entends l'amour aveugle.

J'ajouterai que, si j'ai été mis à même d'être élevé, c'est aussi parce que plusieurs d'entre vous m'ont poussé. Parmi les rédacteurs du Globe, il y en a plusieurs à qui je dois en partie le poste que le Père vient de m'assigner.

Maintenant je vais vous dire quels ont été mes principes de conduite depuis que j'ai conscience de moi-même, car je dois avouer que je suis resté longtemps dans cet état de confusion où l'on agit par instinct beaucoup plus que par principes.

Le Père disait souvent il y a quatre ou cinq mois que, pour être vraiment apôtre, il fallait juger ses propres actes en se plaçant à deux cents ans dans l'avenir. Le Père a des aphorismes auxquels il faut faire une grande attention. Ainsi, encore il y a à peu près huit mois, il me répétait fréquemment celui-ci: Il faut chercher partout l'élément progressif et le dégager. En méditant bien sur cet aphorisme politique j'ai fait je ne sais combien d'articles dans le Globe et ce sont eux qui ont été les meilleurs à cette époque.

Depuis, en méditant bien encore sur cet aphorisme moral: Il faut que l'apôtre juge ses actes à deux cents ans de distance, j'y ai puisé une force incomparablement supérieure à celle que j'avais auparavant.

Vous dire comment cela s'est manifesté dans les détails

me serait impossible; mais je ne saurais trop vous engager à tirer aussi votre profit de ces paroles, parce qu'alors la moralité des actes est tout-à-fait transformée. Alors, en effet, on est vraiment apôtre; alors on est complétement à l'abri des petites considérations, des mesquines influences; alors, en un mot, on est débourgeoisisé.

Mais il y a une autre cause de mes progrès personnels dont je veux vous rendre compte, parce qu'elle sera peut-être une révélation pour plusieurs, et une explication des avis que j'adressais souvent à ceux qui travaillaient au Globe. Cavel sera sans doute dans ce cas: j'ai souvent dit à Cavel qu'il n'était pas assez religieux; pour vous expliquer comment j'entends ce mot, je vais vous dire comment je suis devenu moi-même plus religieux.

Il y a deux ans, je connaissais le principe de la destruction de l'héréditè; je le connaissais en libéral.

Ce principe était conforme à mes sympathies, car j'aimais déjà chaudement le peuple, mais je l'aimais seulement de cette sympathie que comporte le libéralisme, c'est-à-dire d'une manière un peu mystique et abstraite. Arrivé au St. Simonisme, mon amour pour les masses s'élargit et embrassa non-seulement leur progrès en instruction et en dignité, mais aussi leur bien-être positif et matériel, car il s'agissait, vous ai-je dit, de l'abolition de l'héréditè; cependant, je laissais en dehors de mes sympathies tous les partis qui ne sont pas du peuple; loin d'avoir de l'amour

pour eux, ils m'inspiraient une haine profonde, et c'est sous l'impression de cette haine que j'ai écrit beaucoup d'articles dans le Globe dont je me repentirais aujourd'hui si je ne sentais pas mon passé indispensable à mon avenir; mais certainement aujourd'hui je serais loin d'en faire de semblables, car ils étaient anarchiques et belliqueux, et si j'en faisais aujourd'hui dans le même sens, je suis d'ailleurs bien certain que le Procureur du Roi ne les laisserait plus aussi facilement passer devant l'arsenal de ses réquisitoires.

J'en étais là, lorsque le Père me dit qu'il fallait chercher partout l'élément progressif et le dégager. Alors, j'ai compris, j'ai senti le parti du juste milieu, aussi ai-je eu beaucoup de querelles avec les dissidents avant notre crise pour avoir pris la défense de ce parti. Mais, à cette époque, les Légitimistes étaient encore sortis en dehors de mes sympathies, et même je ne sentais le juste-milieu qu'en le considérant en bloc, car s'il m'avait fallu prendre un à un les bourgeois, les banquiers, les députés des centres, j'aurais indistinctement crié contre tous: Anathème! Mais, en masse, ils ne présentaient un tout auquel il était impossible de ne pas rendre justice. Ce fut alors que le Père Bazard se retira.

A cette époque, lorsqu'il s'agissait de différentes nations, en vertu des préjugés libéraux et des préjugés Européens, je ne parlais jamais que de l'Occident; quant à l'Orient, c'était pour moi de la vile poussière; ces populations étaient à mes

yeux de misérables Cruels, bonnes à recevoir le Knout Russe, voilà tout; mais depuis lors, voici le progrès qui s'est accompli dans mes sympathies sociales, dans ma religiosité politique.

Non seulement je sens beaucoup mieux les diverses fonctions du juste-milieu et des légitimistes (et je dirai que ce progrès qui est fort important s'est particulièrement opéré en moi sous l'influence du Père Rodrigues) mais le plus grand progrès politique qui se soit opéré en moi, c'est que je ne m'occupe plus exclusivement des peuples occidentaux.

Dans son second enseignement, le Père a dit, et ces mots ont été pour moi une révélation que nous avions fait jouer jusqu'ici à l'orient un rôle trop passif, qu'il fallait songer à lui donner une fonction active dans le mouvement humanitaire. J'ai beaucoup médité cette parole et j'ai ruminé dans ma tête un système politique qui ouvrit une voie aux peuples de l'Orient. Ce système est celui que j'ai ébauché dernièrement sous le nom de système méditerranéen.

Enfin, le plus grand de tous les progrès religieux qui se soit opéré en moi, parce qu'il embrasse la politique et la morale, c'est d'avoir compris dans mes sympathies les femmes, moi qui avais réservé pour l'autre moitié du genre humain ma faculté de dévouement, mes sentiments les plus généreux... par là, je me suis senti un homme vraiment religieux, car je puis dire maintenant qu'il n'y a rien de grand et de beau qui ne soit en dehors de

la sphère de mes sentiments.

J'ajoute encore que si ce progrès religieux s'est manifesté en moi d'une manière sensible pour tous, dans la phase actuelle, c'est parce que je n'ai pas cessé d'avoir les yeux sur le Père et de conformer, autant que je l'ai pu, ma vie à la sienne.

Le Père ne s'émeut de rien, en ce sens qu'une fois un fait accompli, il ne lui arrive jamais de penser à se cogner la tête contre les murs, et c'est même ce qui fait que des hommes qui ne jugent pas leurs actes en se mettant à deux cents ans dans l'avenir, l'ont accusé d'insensibilité. C'est ce qui caractérise le St Simonien, c'est sa foi dans le progrès et que, ne croyant au mal absolu ni en morale, ni en politique, il voit dans les événements imprévus, une révélation dont il s'agit de chercher le sens et la valeur, afin de découvrir l'élément progressif qu'ils renferment. Aussi ai-je considéré les faits imprévus, en politique et dans notre vie morale comme des avertissements de la Providence; et c'est encore le Père qui me l'a appris.

Maintenant, je dois dire que, sous le rapport moral, j'ai trouvé particulièrement dans plusieurs de mes frères des exemples qui m'ont singulièrement édifié et qui ont puissamment contribué à mon progrès.

Talabot, en particulier, est dans ce cas. Talabot, dans le monde, n'était pas ce qui s'appelle un homme commode; il n'a pas la figure d'un mouton, il ne se laisse pas marcher

sur le pied; il suffit de le regarder pour s'en convaincre a priori; a posteriori il faut avoir affaire à lui pour n'en pas douter. Eh bien! j'ai souvent vu en lui une grande transformation, c'est que vraiment il est devenu doux comme un mouton, il est devenu ce que dans le monde on appelle un bon enfant. La doctrine l'a dépouillé de cette apparence d'homme intraitable qui faisait partie intégrante de son être, et le sentiment militaire de noble fierté qui existait en lui s'est transformé en une noble patience, en une foi religieuse, que je mets tout-à-fait au dessus de ce qu'il, dans ~~la~~ vie précédente, tenait pourtant à sa grande sensibilité. Sous ce rapport, son exemple m'a été très-profitable.

Le dévouement de d'Eichthall m'a encore beaucoup édifié. Quelques-uns ont pris d'Eichthal pour un Séide et l'en ont même accusé souvent et pourtant il n'y a personne qui argumente, qui conteste, qui discute plus que lui avec le Père. Par là même, il montre l'énergie du sentiment religieux qui l'anime et une foi que j'ai souvent admirée; et je ne l'ai pas admirée d'une manière stérile.

Il y a encore mon frère Bouffard que j'ai admiré pour sa foi religieuse, mais aussi sous un autre rapport. Bouffard a moins besoin que d'Eichthal d'avoir un supérieur; pour d'Eichthal, la fréquentation d'un supérieur est un besoin urgent; il n'en est pas de même de Bouffard. Bouffard est un gentilhomme féodal de vieille race, et c'est pour cela qu'il y a en lui quelque chose qui n'est pas précisément ce

qui caractérise Calabot mais qui y ressemble et qui est aussi, dans son genre, un type prononcé. Bouffard a une grande qualité, c'est une foi très-profonde dans la Providence. D'Eichthal est religieux sous le rapport de la hiérarchie, Valabot, par la transformation qui s'est opérée dans son caractère et dans son allure qui d'intraitable est devenue moutonnière; Bouffard, par sa foi dans la Providence, possède à un haut degré ce sentiment dont je parlais tout à l'heure, qui fait chercher la face progressive de chaque événement; sous ce rapport, il m'a souvent servi d'exemple.

Si je voulais citer tous les membres du collège chez qui je trouve quelque chose à prendre, je devrais les nommer tous. Ainsi, Lambert est un bien bon enfant et, sous ce rapport, il peut aussi me servir d'exemple, ce n'est pas là que je brille. (On rit.) J'ai un peu, je le sais, l'allure bureaucratique et en général les bureaucrates ne sont pas de bons enfants, c'est un fait.

Barrault, lui, a un sentiment très profond de la hiérarchie, mais ce n'est pas le même que celui de d'Eichthal; il a son cachet propre et je cherche aussi à m'approprier ce sentiment.

Je trouve chez Flachat qui, en droit, n'était pas du collège, mais qui en était de fait, une douceur, vertu dominante en lui; je sais que j'ai beaucoup de progrès à faire sous ce rapport et j'espère les faire avec lui.

Tout ce que je viens de vous dire sur mes frères et une

manière de vous exprimer le Sentiment religieux que je vous conseille. L'homme religieux cherche à vivre dans les autres et à transporter dans sa propre vie leur vie, partout [illegible] qui lui paraît progressive en eux. C'est là une disposition qui n'est pas assez développée parmi nous.

Le Père. — C'est très-vrai.

Michel. — Je serais bien aise que la description anatomique que je viens de vous faire de moi sous ce rapport vous fasse faire un retour sur vous-mêmes et sur les personnes qui vous touchent de plus près, afin que vous puissiez vous initier, par le même procédé que moi, au Sentiment religieux. On n'est vraiment religieux en grand qu'à la condition de l'être en petit; seulement il faut prendre garde de confondre le Sentiment religieux en petit avec le fétichisme et la bourgeoisie.

Voilà ce que je voulais dire.

Le Père. — Ce que vient de vous dire Michel sur la nécessité de vous relier entre vous est très-vrai. Vous êtes religieux entre vous infiniment plus parce que vous vous rattachez tous à moi que parce que vous vous sentez liés les uns aux autres.

Profitez donc de ce que Michel vient de dire par rapport à ses frères; dégagez l'élément progressif qui est en chacun de ceux que vous aimez le plus et cherchez à vous l'approprier. Ne craignez pas ce que le monde pourra vous dire de votre habitude de vous complimenter. Nous sommes habitués à voir

le monde extérieur se mettre en contact avec nous sous des formes critiques, beaucoup plus que sous la forme d'éloge, ce n'est pas une raison pour faire comme lui; faisons en sorte que chacun voie dans nos yeux que nous cherchons en lui sa condition de progrès; c'est un excellent moyen d'éducation pour tous et pour nous-mêmes.

D'Eichthal, je serais bien aise de t'entendre dire quelques mots sur le dévouement aveugle.

d'Eichthal. — Père, je désirerais parler d'abord de Michel; c'est aujourd'hui sa fête, il est bien de parler de lui.

Vous savez que j'étais très-préoccupé de la dernière crise dans laquelle nous venons de nous trouver; je n'en voyais pas la solution, parce que Rodrigues me paraissait un homme indispensable. Cette pensée me préoccupait jour et nuit. L'une de ces dernières nuits, je ne dormais pas et j'étais plus que jamais livré à cette inquiétude, lorsque tout-à-coup la figure de Michel m'est apparue; alors je me suis mis à repasser dans mon esprit tout ce qu'il avait fait depuis quelques mois; je me rappelai l'impulsion qu'il avait donnée à la presse départementale et à la presse parisienne, l'organisation des correspondances fondées et mises en activité par lui; enfin, les visites qu'il a faites aux premiers banquiers, Rotschild, Aguado, &c. visites dans lesquelles il a déployé devant moi, auprès de ces hommes, une puissance vraiment remarquable, dans lesquelles il les a étonnés par son langage lorsqu'il leur a parlé de l'importance politique des banquiers et des

ingénieurs, exerçant ainsi auprès d'eux un sacerdoce politique.

Tout cela s'est présenté à mon esprit, et Michel m'a paru alors destiné à jouer un rôle puissant parmi nous. Je n'ai pourtant pas vu en lui, comme Calabot, un Père, je ne pourrais pas me décider à appeler Michel mon Père, mais enfin nous serons toujours de bons frères.

Maintenant, Père, je suis content... et pourtant je dois dire que je suis affligé aussi, car, depuis quelques mois, nous avons vu bien des douleurs, et je ne puis m'empêcher de rendre hommage à ceux que notre passé a tant fait souffrir, mais maintenant parlons de notre avenir.

Ma vie jusqu'ici a été d'espérer le jour où nous sommes et de sentir que nous y marchions. Je voyais que nous n'étions que dans des corridors sombres et dans des vestibules, je voulais en sortir. J'étais comme un enfant qui va auprès de son Père, le pressant de marcher plus vite vers le but qu'il désire. Chaque fois que je voyais un moyen d'avancer, j'allais trouver le Père pour lui dire: Allons donc, marchons, avançons! C'est là à peu près ce que j'ai fait depuis deux ans. J'ai été un homme très peu calme, un homme fort inquiet, fort remuant; mais je crois que nous voici enfin arrivés où je désirais vous voir.

Maintenant, Père, nous vous avons tout entier! ce jour est grand. Vous sommes devenus assez religieux, nous avons assez de foi en vous, Notre Père, et vous en avez assez en nous, vos fils, pour que nous puissions marcher ensemble,

vous seul à notre tête. Jusqu'ici vous avez cru avoir besoin pour nous guider de la houlette pastorale du Père Bazard et de la verge moïsaque du Père Rodrigues ; maintenant, vous êtes entièrement à nous, comme nous tout entiers à vous ; et vous nous direz : Pères, descendez vers vos fils. Fils, remontez vers vos Pères ; ce sera là notre vie.

Père, je ne désire plus qu'une chose ; j'aimerais à voir derrière vous les portraits du Père Rodrigues et du Père Bazard, mais j'aimerais bien mieux que ce fussent leurs personnes ; espérons que cela arrivera et alors nous serons tous contents.

Béranger. — Père, je désirerais dire un mot.

Le Père. — Parle.

Béranger. — Vous savez que lorsque vous nous avez questionnés il y a quelque temps sur la manière dont nous vous sentions, alors j'avais l'air d'un criminel devant son Juge ; aujourd'hui, je vous parle le cœur ouvert et la figure épanouie ; je vous aime et d'un amour aveugle ! c'est-à-dire que je laisse retomber tout à-fait le petit coin du voile que j'avais soulevé pour voir ce qu'il y avait derrière mon amour pour vous.

J'ai aussi deux mots à dire relativement au père Michel : il nous a dit qu'il était bureaucrate ; il ne nous a pas tout dit. Père Michel est très-bon...

Le Père — Tu as déjà donné un démenti de ce genre à d'Eichthal.

Béranger. — Oui, j'avais à dire ici que le Père Michel

est très-bon, et que je l'aime autant que ma femme et mes enfants... Voilà tout ce que je voulais dire.

Michel. — Viens m'embrasser, Prolétaire!

(Michel et Béranger s'embrassent.)

Bouffard. — Puisque nous sommes dans un jour où chacun fait sa profession de foi, j'éprouve le besoin indispensable de vous faire aussi la mienne. Vous aimez tous le Père; eh bien, pendant longtemps je ne l'aimais pas, parce que ses théories me répugnaient d'une manière invincible.

Michel a dit tout-à-l'heure que j'étais féodal; oui, je l'étais. Autant j'ai eu de peine à me défaire de ma propriété et des préjugés que j'avais reçus de ma naissance, autant j'ai eu de peine à transformer mes idées sur la femme, et je dois le dire, ces idées étaient encore tellement empreintes des sentiments qui régnent dans le monde, que la femme qui doit s'unir à moi, je l'aurais encore exploitée, j'en aurais fait, pour ainsi dire, ma propriété.

Je ne saurais vous dire combien j'ai eu de peine à transformer mes Sentiments à cet égard; aussi quand je suis parti pour le midi, il y a deux mois, je n'ai pas embrassé le Père; pendant mon voyage, je ne lui ai pas écrit; enfin, à mon retour, je ne l'ai point encore embrassé et quand il est venu à moi, je l'ai repoussé en lui disant: Je ne veux pas vous embrasser!.. j'aime la doctrine, mais vous, je ne vous aime pas!

J'ai passé trois mois dans cet état; je ne saurais exprimer

combien j'ai souffert ; mes nuits étaient sans sommeil....
mais quand j'ai senti que j'aimais assez l'humanité pour
adopter les théories sur les femmes, quand je me suis décidé
à conduire dans le sein de la doctrine celle que je dois
épouser, alors je me suis senti vraiment religieux, et depuis
lors mon amour pour le père est devenu et s'est agrandi ; et plus
je vais, plus je sens que je l'aime d'un amour profond, d'un
amour inaltérable, d'un amour aveugle.

(Bouffard se jette dans les bras du Père.)

Le Père.— Et toi, Lambert, tu ne dis rien.

Lambert, (embrasse le Père.)— Voilà tout ce que j'ai
à dire.

Le Père.— Demain nous commencerons nos
réunions de collége ; j'espère qu'elles nous feront marcher tous
comme il faut. Nous nous réunirons deux fois par semaine,
peut-être plus souvent dans le commencement. La première
séance aura lieu demain à trois heures.

d'Eichthal.— Père, je n'ai pas parlé tout-à-l'heure de
l'amour aveugle, comme vous me l'aviez demandé ; je désirerais
dire quelques mots sur ce sujet.

J'ai beaucoup réfléchi sur ce que devaient être, dans
notre vie nouvelle, les rapports des fils avec leurs Pères, je vous
ai dit souvent, et je l'ai dit devant tous, que je sentais dans
l'homme qui est à la tête de l'humanité quelque chose de grand,
d'extraordinaire, d'extra-humain. Il a en lui le
secret des progrès, l'inspiration qu'il tient de Dieu lui-même

et cependant il nous est donné de le désirer meilleur encore ; cela ne nous est pas défendu ; de sorte qu'il y a aujourd'hui un langage tout nouveau à trouver, par lequel l'Inférieur, tout en exprimant sa reconnaissance de ce que son père a fait pour lui, tout en ressentant que l'imperfection même de son père a son propre progrès, il y a, dis-je, un langage par lequel le fils pourra témoigner au Père que pour l'avenir il désire quelque chose de mieux et qu'il veut voir son Père plus grand et meilleur encore, quelque grand et bon qu'il soit déjà.

Je crois que le Fils aura quelque fois besoin de tenir au Père un pareil langage ; et quand il manifestera ainsi son amour à son Père, il sera animé d'un amour aveugle, en ce sens qu'il est sûr à l'avance que son Père saura découvrir ce que renferment de progrès ses tendres observations.

Ce langage est à trouver ; je n'ai pas été assez heureux jusqu'ici pour le découvrir ; je vous ai quelquefois, Père, causé de la peine en essayant de vous le faire entendre parce que j'en ignorais les formes ; mais voilà, je pense, ce que vos fils doivent sentir aujourd'hui : c'est que la foi aveugle dans le chef suprême est ce qu'il y a de plus favorable, en ce moment surtout, au développement de leur liberté ; car notre foi en vous consiste, sous un certain rapport, en ce que nous croyons qu'aucun autre homme n'est aussi capable que vous de sentir ce que nous possédons et ce qui nous manque, c'est à dire ce qui constitue notre individualité, notre personnalité.

Henry. — Ce que vous avez dit, Père, sur l'amour aveugle m'a rappelé que moi-même j'avais provoqué ce progrès hiérarchique. Les lettres d'Eugène, poésie toute nouvelle quant à la réhabilitation de la chair, m'attiraient au sein de la doctrine, mais je ne trouvais pas que cette poésie fût sentie par la plupart des hommes qui y étaient, excepté par vous en qui ce sentiment me parut encore plus prononcé qu'il ne l'était dans les lettres d'Eugène. Il en résulta que j'eus souvent besoin de puiser en vous tout le sentiment religieux qui m'était nécessaire pour ma conduite. Cette habitude d'aller puiser en vous ma religion finit par devenir ma vie, de sorte que personne, je crois, n'a pu trouver en moi un sentiment contraire à celui de la hiérarchie.

Dans les derniers temps cependant, lorsqu'éclata la crise dont nous sortons à peine, je commençai à sentir vivement que l'obscurité que j'avais d'abord trouvée dans la doctrine venait de mon impatience de poésie et de son absence dans quelques hommes. En effet, cette obscurité disparut dès qu'il fut question hautement de réhabiliter la chair et de reconstituer la hiérarchie.

Depuis lors, il me semblait pourtant encore que quelques hommes ne sentaient pas la foi nouvelle, il y en avait même dans lesquels je n'apercevais aucune parcelle de ma vie et, je dois ici le confesser, Bouffard est le seul dont je me souvienne en ce moment, avec lequel j'ai cherché un lien que je ne trouvais pas. Je m'explique maintenant ce fait, c'est que Bouffard ne prenant pas en vous son centre religieux,

comme moi, il n'a été difficile d'établir un lien qui me l'attachât à lui ; l'explication qu'il vient de donner m'a attiré à lui et je crois maintenant en lui, j'aime à le déclarer à la face de tous.

(Henry et Bouffard s'embrassent.)

Le Père. — D'Eichthal a exprimé un sentiment que je m'attendais à entendre sortir de sa bouche, mais qui exige quelques développements.

Il est utile de bien comprendre cette face de la foi aveugle dans celui auquel il est facile d'exposer les désirs que l'on forme sur les progrès qu'on désire lui voir faire. En général, le sentiment qui fait qu'on écoute de semblables désirs et qu'on en profite est, dans le monde actuel surtout, un signe de haute capacité morale, de puissance religieuse, c'est aussi la preuve de la puissance directrice sur les autres, de la capacité politique. L'homme qui sait le mieux apprécier la valeur des êtres qu'il inspire, auxquels il donne la vie, est aussi celui qui sait le mieux écouter leurs observations, leurs réclamations, leurs prières ; ce dernier mot, d'Eichthal ne l'a pas dit, mais il est l'expression de sa pensée ; c'est le mot propre ici et c'est un grand mot.

La Prière a pour but de demander au supérieur, soit de faire directement quelque chose pour l'inférieur, soit de se modifier lui-même en quelque chose qui sera utile un jour à tous.

L'observation de d'Eichthal est donc très-bonne, et nous aurons à revenir sur le nouveau caractère de la Prière ; c'est une belle et large question ; mais ce n'est pas là précisément

ce que j'avais voulu dire lorsque j'ai parlé de la foi aveugle. J'ai voulu principalement dans ce moment où nous souffrons encore tous d'un nouveau déchirement qui vient d'avoir lieu au sommet de la hiérarchie, vous rappeler qu'avant toutes choses, il y a un seul Dieu, une seule foi, un seul chef. C'est sous ce rapport surtout que je me suis servi de cette expression, foi aveugle.

J'ai voulu vous faire sentir, en ce moment où les liens de l'autorité secondaire ont été violemment secoués et se resserrent à peine, qu'on pouvait et qu'on devait pourtant avoir une foi aveugle en celui qui avait écrit la lettre sur le calme, en lui seul, de même que c'était en St Simon seul qu'on pouvait croire de son vivant, que la volonté de Dieu était spécialement incarnée; car il est important que vous sentiez nettement ce qui distingue l'obéissance des fils pour les Pères dans tous les rangs de la hiérarchie, qui peuvent faire remonter leur prière jusqu'à moi, de celle que vous témoignez au chef de tous, à votre Père suprême. C'est sur cette foi mystérieuse de l'initiation à la vie religieuse initiation sans cesse donnée par un initiateur, que toute foi politique, c'est à dire toute religion humaine est fondée; c'est elle encore qui distingue le politique philanthrope, du politique religieux.

S'Exchthal a fait ressortir tout à l'heure une des qualités que doit avoir le chef, qualité qui consiste à savoir entendre aussi bien la prière que l'action de graces; mais ces deux formes de la vie sociale sont subordonnées à l'idée que j'avais émise sur

ta foi dans le chef suprême; on ne prie et l'on ne remercie que là où existe le sentiment dont je parle.

D'Eichthal, je serais bien aise que toi, qui as si souvent l'occasion de me communiquer ta pensée, toi qui, en général, es plus porté à me provoquer par tes désirs qu'à être entraîné par les miens, toi qui par conséquent es un exemple frappant de la critique sainte que l'Inférieur peut faire à son supérieur, je voudrais, dis-je, que tu exprimasses plus clairement quel est le sentiment qui te pousse à faire cette critique de mes actes et à me poursuivre de tes demandes. Est-ce parce que tu vois en moi l'homme chargé des destinées de tous, le chaînon que porte pour nous St. Simon dans la chaîne éternelle de la vie humaine? Est-ce parce que Dieu qui se manifeste en tous te paraît à toi (homme, être fini) se manifester d'une manière unique en moi, que tu trouves en toi la force et la persévérance pour me persécuter, me harceler, me fatiguer même quelquefois de tes désirs d'amélioration pour le sort de la famille, de tous, de l'humanité, du monde? Car ainsi il faut qu'il y ait en toi une foi bien absolue, bien aveugle pour moi, pour que si souvent, malgré mes refus antérieurs, tu reviennes opiniâtrément à la charge, exécutant toutefois avec le même zèle ce que je te commande quoique tu n'en comprennes pas toujours ~~immédiatement~~ le motif, comme si tu étais certain de le comprendre plus tard?

Rien ne te paraît donc douteux dans cette vie Saint-Simonienne dont tu fais partie et dont je suis l'âme.

d'Eichthal. Je ne saurais expliquer cela, parce que c'est plutôt chez moi instinctif. Je crois en Dieu, je crois en St. Simon, je crois que St. Simon est en vous.

le Père. — Eu t'as dit, je ne te demandais pas autre chose.

Mais comme tu es un exemple très-précieux de la persécution sainte que le supérieur éprouve de la part de l'Inférieur, j'ai désiré que l'on sentit par toi-même la différence qui existe entre l'opposition religieuse de notre petit monde et l'opposition aigre, hostile, défiante, que le pouvoir rencontre dans le grand monde. Là, on peut bien, parfois, faire à un homme que l'on considère comme bien au-dessus de soi, des observations respectueuses; on peut lui adresser la prière du disciple qui veut s'éclairer, qui réclame modestement des conseils, et qui obéit, même facilement aux prescriptions de son maître; mais combien est étroit le champ où s'exerce cette obéissance, si on le compare à celui où s'exerce la vôtre! là, (le prêtre tout au plus une) portion très-faible de la vie, ici nous l'embrassons tout entière.

J'appuie sur ce sujet parce qu'il est de nature à vous faire comprendre pourquoi nous avons dû être délaissés par des hommes tels que Leroux, Reynaud, Jules, Cranson, Carnot, enfin par tous ceux qui nous ont quittés à l'époque de la séparation de Bazard. Ces hommes n'ont jamais senti qui je suis.

Tous sont susceptibles du plus généreux dévouement pour

des principes, pour des idées qu'ils aiment et auxquels ils croient aveuglément; mais ils auraient honte de confesser le même amour pour des hommes, comme si Dieu n'incarnait pas son verbe, comme s'il ne révélait pas sa volonté sur l'homme par l'homme lui-même.

Mais aussi, aucun d'eux n'a jamais été religieux; ce qui le prouve, c'est qu'ils ne proclament plus aujourd'hui leur foi et qu'ils ne parlent plus de leur Dieu; ce qui le prouve encore, c'est qu'ils ne sont reliés ni avec nous, ni même entre eux; ils sont seuls, séparés, divisés, sans autre religion qu'eux-mêmes, sans autre hiérarchie que les caprices de leur anarchie.

J'ai dit que notre ancien collége avait un autre caractère que celui qu'il a aujourd'hui. En effet, il avait une haute valeur scientifique et l'aspect d'une puissance intellectuelle formidable. Aussi beaucoup diront, en nous voyant aujourd'hui, que nous rétrogradons. Cela serait vrai si Dieu mesurait au même mètre les hommes qu'il charge, dans des temps différents, d'annoncer sa volonté sous des formes toujours diverses; d'ailleurs plus nous irons et plus nous verrons la différence qui existe entre un homme religieux et le plus grand savant ou le meilleur philanthrope qui ne serait pas religieux.

Lorsque l'humanité se transforme par et pour une religion nouvelle, des hommes qui, jusques là, avaient joué un rôle obscur, se lèvent et brillent et, d'un autre côté, des astres de l'ancien monde s'éclipsent, s'effacent, tombent.

Mais ce double phénomène se reproduit encore parmi les hommes qui, les premiers, s'éclairent de la lumière nouvelle et la répandent; plusieurs, s'étant déjà développés dans le sens de la vie ancienne, viennent donner le reste de leur énergie aux premiers mouvements de la vie nouvelle, et là, ils s'épuisent rapidement et sont remplacés par les nouveaux-nés, par les fils qu'eux-mêmes ont engendrés.

C'est ainsi que quelques puissants travailleurs ont déposé leurs pierres dans les fondations que creuse St Simon, puis ont abandonné l'architecte; de même bien des hommes qui nous avaient vigoureusement aidés à bâtir sur ces fondations de notre maître nous ont quittés et nous renient aussi.

Ce phénomène que je signale dans la vie humanitaire est le même que celui qui, dans la vie individuelle, se nomme vieillesse et lorsque, à l'époque de la Séparation de Bazard, alors que j'espérais lui voir prendre au milieu de nous une retraite sainte et respectée, je me suis servi de ce mot de vieillesse et que j'ai parlé de cheveux blanchis, ceux-là ont bien mal compris ma pensée qui ont vu dans mes paroles quelque chose d'injurieux et un signe de mépris et d'ingratitude.

Le temps approche où les hommes du passé, devancés par ceux de l'avenir, pourront se réjouir, entourés de respects, d'avoir été dépassés; le jour approche où la vieillesse ne sera plus l'objet de la risée de l'enfance, où les hommes du vieil age ne seront plus, comme l'a si bien dit Ballanche, les victimes,

ni même les martyrs des hommes nouveaux.

Alors naîtra ce sentiment si religieux qui présidera à la glorieuse distribution des retraites, qui pèsera dans une balance d'honneur les Services rendus, qui comptera les jours bien remplis; tandis que, dans une époque de transition, dans une société anarchique, ne plus réclamer d'un homme que les conseils de son expérience, c'est presque lui dire une injure; reconnaître que sa vie active a été bien remplie, c'est pour ainsi dire, le déclarer en enfance; ainsi un jour qui devrait être un jour de glorification et de joie n'est plus qu'un jour de deuil.

Mes Enfants, celui-ci en est encore un pour nous.

D'Eichthal disait tout à l'heure que nous étions arrivés au jour qu'il attendait avec impatience celui où je n'aurais plus besoin de la houlette pastorale de Bazard et de la verge juive de Rodrigues pour vous conduire. C'était exprimer ce que je viens de dire, c'était dire que Bazard et Rodrigues ont accompli leur mission providentielle dans la vie active des apôtres de Dieu; mais au lieu de laisser cette verge et cette houlette, au lieu de les briser et de les jeter dans la boue, d'Eichthal vous a dit qu'il désirait les voir suspendues derrière moi, au dessus de ma tête et il ajoutait encore qu'il aimerait mieux voir près de moi ces deux hommes qui, avec moi, vous ont donné leur vie.

Je vous le dis, ce jour est un jour de deuil; mais le jour de la grande réconciliation viendra, et ce sera celui où

apparaitra la femme ; toutefois, il est bien douloureux de voir des hommes qui ont tant contribué au progrès de notre foi, se séparer de nous et nous combattre avec une hostilité dont ils doivent cruellement souffrir.

Michel vous a dit que, lorsqu'un événement était accompli, je ne m'abandonnais pas au désespoir ; cela est vrai, mais il y aura toujours quelque chose que l'on appellera du nom que je prononçais tout à-l'heure ; le deuil. La vie d'apôtre le comporte peu, cependant il faut s'y préparer. Sans deuil, bien des méditations, bien des leçons seraient perdues ; sans deuil, bien des souvenirs ne resteraient pas gravés, sans deuil, pas de reconnaissance.

Demain nous commencerons une vie nouvelle ; les fanfares sonneront et le deuil finira.

Achevé le jour de Barrault. St. Simon.

Août 1833. Année de la mère.

Ces enseignements ont été mis au net et copiés sur ce livre d'après les Sténographies de Galouette en cinq jours pendant mon dernier mois de prison à Ste Pélagie, depuis le 15 Juillet jusqu'au 1er Août 1833.

Lyon, le 14 Mars 1854

(Signé) P. Enfantin.

Preuß. Bibliothek Berlin